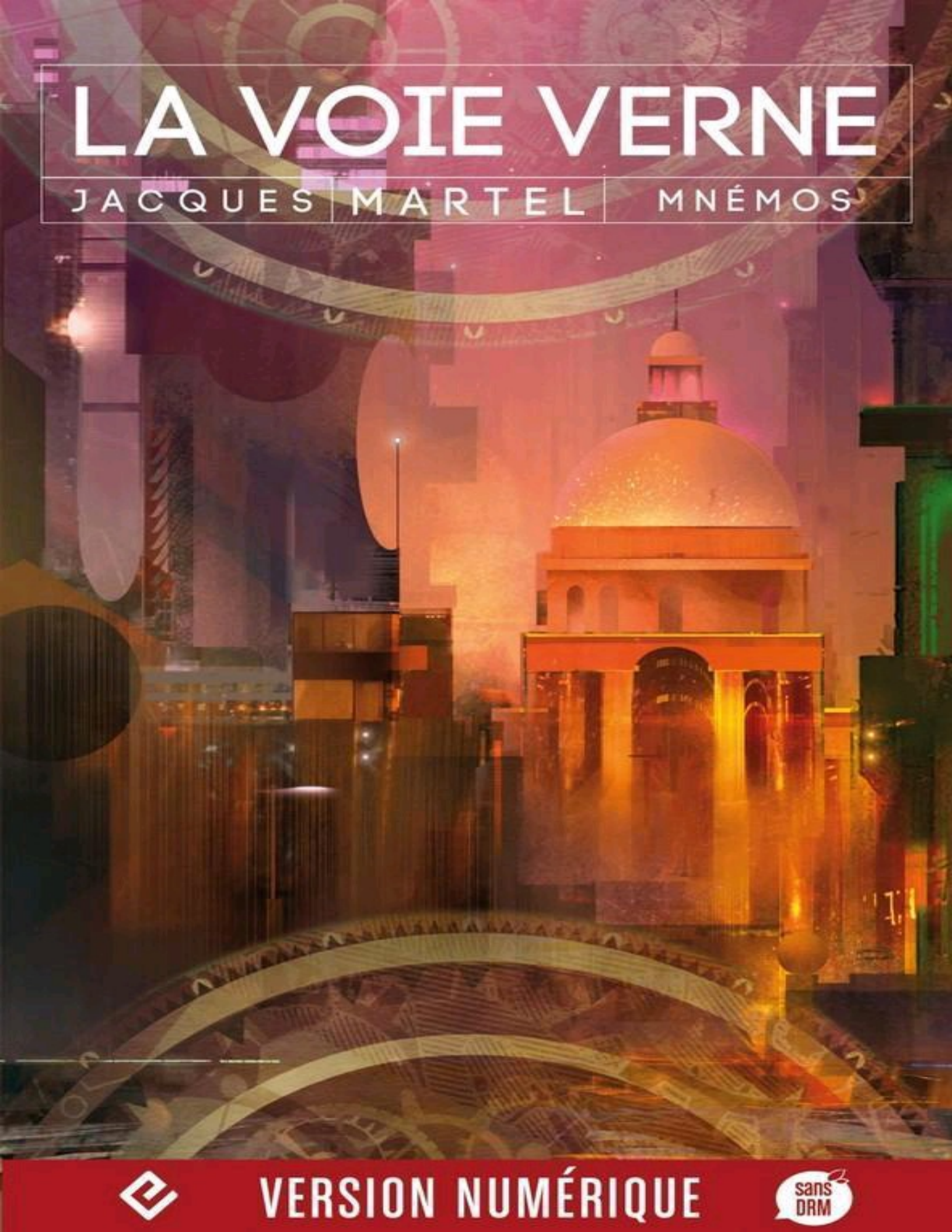
LA VOIE VERNE
JACQUES MARTEL
MNÉMOS
VERSION NUMÉRIQUE
sans DRM

© Les éditions Mnémos, janvier 2019
ISBN : 978-2-35408-704-3
E-ISBN : 978-2-35408-705-0
PNB : 978-2-35408-730-2
2 rue Nicolas Chervin
69620 St-Laurent d'Oingt
www.mnemos.com

JACQUES MARTEL

LA VOIE VERNE

www.bookys-gratuit.com

Ouvrage publié sous la direction de Coralie David

Mnémos

Pyrate's Bay. Cybercafé des amis…

Le taxi m'y avait laissé, refusant de dépasser les limites géographiques de sa licence. Bientôt une heure que j'attendais, accoudé au comptoir de l'unique lieu de vie du Bas-Cervent, devant un énième café aux relents synthétiques ; le seul dont le prix était abordable, le seul que je pouvais consommer sans trahir ma couverture ni éveiller la curiosité déjà très aiguisée des habitués.

Le patron avait l'allure d'un rescapé de la révolution de la toile. La soixantaine, métis à la peau marron foncé, yeux vert sombre, crâne rasé, tatouages tribaux sur les tempes, bouc blanc, tee-shirt noir sans âge décoré de l'horloge atomique jaune, dont les aiguilles figées sur minuit moins deux étaient tachées par deux gouttes de sang. Au cou, au bout d'une chaîne, en compagnie d'un fatras de bijoux d'acier, pendait le mince étui de cuir orné de runes d'une aiguille de données. J'avais affaire à un maniaque de la sauvegarde, transportant sur lui informations et documents jugés importants, sinon vitaux. De plus, il allait jusqu'à protéger ce support éminemment actuel d'une façon pseudo-ancestrale. Probablement un échaudé – mais qui ne l'était pas ? – des ravages que le virus informatique BigWorm avait infligés au réseau global quelques années auparavant, rongeant et détruisant impitoyablement une quantité astronomique de données.

Il fallut à l'homme moins de trois minutes pour engager la conversation, répétant une partie de mes réponses assez fort pour que les quelques clients installés dans la petite salle entendent. Derrière lui, au-dessus des étagères, pendait une réplique de l'enseigne extérieure. Belle réalisation d'un ébéniste, mélange de reliefs et de trompe-l'œil, elle représentait, sur un fond blanc veiné de bleu qui ressemblait à un glacier, une titanesque locomotive noire à l'allure agréablement antique malgré ses formes fluides. À l'avant, au-dessus d'un solide éperon, luisait une carène d'acier en forme de crâne humain.

« La loco de Kurts le pirate », m'indiqua le patron en remarquant mon regard.

Devant ma visible incompréhension, il se lança dans des explications qui n'étaient que de simples prémices – comme tout bon cafetier sait les placer – aux questions qui suivraient ensuite. Ce n'était pas à un vieux singe, même un brin fatigué, que l'on apprenait à faire des grimaces.

« Ici, c'était *Le Café de la Gare*, tant qu'il y avait une gare. *And after*, c'est devenu *Le Café des Amis*. Il s'appelait comme ça quand je l'ai repris, un peu après 2K. J'en ai fait le *first* cybercafé de la région. Kurts, que tout le monde m'appelait. À cause de la loco. Comme beaucoup de *navigators*, on s'était installés ici, au calme, puisque le Net nous permettait de… »

J'écoutais d'une oreille distraite tout en observant la rue dehors. Le ciel promettait une belle averse grise d'ici peu. Je connaissais l'histoire que le tenancier du bar était en train de me servir, celle d'idéalistes comme il y en avait eu bien avant eux, et comme il y en avait encore maintenant, qui voyaient dans le

progrès, en général, et souvent dans la moindre des innovations technologiques l'accompagnant, en particulier, une porte de salut pour l'humanité. Le réseau, la toile, qui allait devenir le Halo, avait été l'espoir de leur génération. Ils n'étaient pas à blâmer. Moi-même j'avais longtemps cru au progrès. Du moins, j'avais voulu penser que les hommes y mettraient le meilleur d'eux-mêmes, bien que je croie nettement moins aux hommes… Kurts et ses amis avaient été sincères, honnêtes, mais les choses ne se déroulaient jamais comme il le fallait.

« … ont fini par partir, mais moi je suis resté. *Poor lonesome cowboy*. Vous venez visiter de la famille ?

— Non. Je me rends chez madame Dumont-Lieber. »

Il ne put s'empêcher de jeter un regard aux consommateurs de la petite salle. À la mention du nom, certains visages s'étaient tournés vers nous.

« Ah… »

Il lui fallut un temps pour reprendre la conversation, l'interrogatoire devrais-je dire. Son regard vert sombre glissa sur mon pardessus sobre, élégant sans être tape-à-l'œil ; un vêtement adapté à la saison, de bonne facture, et fait pour durer.

« Le Haut-Cervent, reprit-il.

— Oui. Je postule au poste de majordome. Vous connaissez madame Dumont-Lieber ?

— On la voit de temps à autre.

— Elle ne se rend jamais au village ?

— *Only* à l'office, une fois par mois, lorsque le père Gawen est dans le coin. De ceux qui vivent là-haut, c'est monsieur Delmarte, son ami, qu'on voyait le plus souvent. Il venait chaque jour faire

les courses à *La Saison*. Il en profitait pour passer boire un verre et discuter un peu.

— Il ne vient plus ?

— Il est décédé le mois dernier.

— Madame Dumont-Lieber est d'ici ?

— *For sure*. La famille de la châtelaine a toujours possédé le Haut-Cervent. Le chevalier qui a bâti le domaine est l'un de ses ancêtres. »

J'avais tiqué de façon ostensible sur la manière dont il avait prononcé le terme « châtelaine ». Il reprit.

« Attention, monsieur, ma façon de parler n'a rien de péjoratif. On la surnomme comme ça car elle a un côté dame, *lady*, à l'ancienne. Dans le bon sens du terme, *I mean*. Avec son mari et sa famille, ils ont toujours pris soin de ceux dans le besoin, aidé à l'entretien du village et de l'école quand les aides de l'État ne le permettaient pas. Je crois bien que nous avons eu *the last* bibliothèque publique papier.

— Je ne suis pas étonné, c'est dans les endroits éloignés des grandes agglomérations que le droit de préemption papier s'est appliqué le plus tard. Simple question de rendement.

— Cinq ans, monsieur.

— Cinq ans ?

— Pas cinq ans après la directive RecyclAir. *No*. Jusqu'à il y a cinq ans ! On a tenu jusque-là. "*Recycler, c'est respirer*", je me rappelle encore leur putain de slogan… Matraqué en boucle sur tous les flux.

— Votre bibliothèque doit détenir le record de longévité matérielle.

— La notoriété des Dumont-Lieber… Ils ont des amis influents et quelques *strong* appuis politiques. Alors que partout ailleurs les livres étaient recyclés pour la paperasserie de l'État, Cervent a conservé sa petite bibliothèque. Mais les meilleures choses ont une fin. *Everything must die.* Les fonctionnaires ont débarqué avec leurs airs supérieurs. Les experts ont estimé qu'aucun des ouvrages de la bibliothèque ne méritait d'être conservé sur papier, alors ils ont tout pris. Tout ! *All !* Pour que ça finisse en notes internes administratives… Même les étagères. »

L'homme rapprocha ses deux mains l'une de l'autre, et fit le geste de déposer quelque chose sur le comptoir.

« Ils nous ont laissé une caisse de tablettes avec accès à l'e-fond de la BNF, et des écrans pour remplacer les affiches. *That's all, folks…* Notre petite bibliothèque réduite à une pile de plaques bon marché et à des écrans d'occase. "Vous avez maintenant accès à tout, bien plus qu'avant", nous a dit un fonctionnaire. Tu parles que ça nous faisait une belle jambe…

— Vous n'avez pas essayé de remonter une bibliothèque privée ? Pour les particuliers, il n'y a que dans le cas de revente de livres ou d'objets papier que l'État peut exercer son droit de préemption et faire des saisies pour recyclage. Il suffit de monter une association au sein de laquelle les livres restent la propriété personnelle de chacun des sociétaires. Là, les services de l'État ne peuvent rien.

— Ici, dans le village, dit le patron en baissant la voix, les livres ne sont pas ce que l'on trouve le plus dans les maisons, surtout depuis la campagne de promo *tout doit disparaître.* Un livre, une tablette ; cinq, trois mois de Halo ; dix, *Halo for life*… Vous pensez

bien que tout a filé. Enfin, le peu qu'il y avait. La bibliothèque avait été montée par un ancêtre de la châtelaine, un Dumont du temps de Verne ou de Hugo, c'est vous dire. Depuis cette époque, jusqu'à la directive RecyclAir, la famille faisait don d'ouvrages à la commune chaque trimestre. »

Le patron du *Pyrate's Bay* se tut, puis saisit ma tasse vide pour la jeter dans le bac à vaisselle.

« Un autre ? *On the house.*

— Merci.

— *Truly smart,* votre idée de bibliothèque privée. Mais vous imaginez la difficulté pour se procurer de nouveaux livres dans un village comme celui-ci ? Il ne doit plus y en avoir, à part chez madame Dumont-Lieber. Et je ne pense pas qu'elle veuille se séparer des siens. *Now,* les abonnés de la bibliothèque restent chacun chez eux, avec leur petite plaque. Le *Pyrate* est le seul lieu de convivialité du coin, avec le parvis de *La Saison Bleue,* le magasin d'alimentation et bazar. »

Je me retournai pour observer rapidement la petite salle dans laquelle se trouvaient moins de dix personnes, toutes d'un certain âge. J'entends par là plus âgées que le patron, qui lui-même pouvait passer pour mon aîné de dix ans. Ce dernier suivit le fil de mes pensées.

« J'ai une autre pièce derrière la porte à l'horloge, bourrée de serveurs et de connexions larges au Halo. La salle des machines de ma locomotive pirate. Les jeunes s'y réunissent pour jouer ou clavarder. Ils préfèrent être à part, alors je laisse la porte fermée. Ils me *pinguent* quand ils ont besoin de boire ou de manger quelque chose. »

Je souris. J'étais là depuis une heure ; aucune commande n'avait franchi la porte du fond, décorée de la même horloge, sertie dans un engrenage, que celle de son tee-shirt.

« Je lis dans vos pensées, monsieur : ils apportent leurs propres boissons et aussi de quoi manger. Mais ils commandent tout de même un peu, pour donner le change. *So,* je laisse faire tant qu'ils ne prennent pas d'alcool fort, avec un petit contrôle et des remarques, de temps à autre, pour leur donner la sensation de risque. Ce sont des gosses, vous savez ; ils aiment ce côté *pyrate*… »

Son sourire bon enfant, accentué par le réseau de rides couvrant son visage sombre, me fit penser qu'il avait vécu la même chose plus jeune. Il posa devant moi une grande tasse de café.

« Pour en revenir à la châtelaine, elle emploie régulièrement des gens d'ici, rapport à l'entretien de la propriété. Elle est très *old school,* mais c'est quelqu'un de bien. Et puis… »

Il s'interrompit brusquement. Je sentis qu'il hésitait.

« Si je dois savoir quelque chose qui peut m'aider à avoir le poste, sans que cela soit indiscret, bien sûr, je vous en serais reconnaissant. »

L'homme jeta un bref regard vers la salle, avant de poursuivre en baissant d'un ton.

« Vous avez entendu parler du drame ? »

J'acquiesçai de la tête.

« C'est la châtelaine qui s'occupe maintenant de son petit-fils. Une forme d'autisme, m'a dit Delmarte, un jour. Il l'amenait ici, *sometimes*. Le gosse ne prenait que de l'eau glacée, qu'il ne

buvait que dans un bol. Il ne va plus à l'école depuis quelques années ; la châtelaine lui fait les leçons à domicile. »

Une Ituzu-Benz aux formes parfaitement aérodynamiques, lisses, sans personnalité, comme l'étaient depuis longtemps tous les véhicules, vint se garer le long de la baie vitrée alors que mon accès bruissait doucement dans ma poche. Je l'en sortis : la lame de verre me signalait la présence de mon taxi, dont la photographie correspondait bien à l'horreur bleu électrique que j'avais sous les yeux. J'accusai réception, puis basculai en mode paiement, tout en avalant le reste de mon café.

« À bientôt, j'espère, lançai-je en validant le montant de la transaction affichée pour quatre similicafés, qu'il n'y a pas si longtemps, avant la directive No Weight But Real, j'aurais payé avec les pièces traînant au fond de mes poches…

— Au plaisir de vous revoir, me répondit le patron, portant deux doigts à la tempe en un pseudo-salut militaire.

— Bonne journée », conclus-je à la cantonade avant de franchir le seuil, ma valise à la main, sans véritablement attendre de réponses.

La portière arrière du taxi glissa pour me laisser m'installer, tandis que le chauffeur posait ma valise dans la soute latérale. Son visage correspondait à celui affiché sur mon accès. L'intérieur du véhicule était à l'image de l'extérieur, épuré au possible, tristement fonctionnel, identique à tous les intérieurs automobiles. À croire qu'il n'y avait plus qu'un seul fournisseur pour toutes les marques, c'est-à-dire les trois qui se répartissaient

le marché mondial, depuis les monoplaces-moineaux des plus démunis aux luxueuses berlines-dragons des plus aisés.

« Le château ? demanda le chauffeur avec un vague geste de la main.

— Le Haut-Cervent.

— C'est ça, le château. »

Sur l'écran incrusté dans le dos du siège conducteur, l'un des innombrables flux d'*infotainment* présentait pour la millième fois les images du projet indien que les journalistes, du moins les hommes et femmes qui se donnaient ce titre, quand il ne s'agissait pas d'ias aux capacités limitées, avaient surnommé *HopeShips Project*. Des rumeurs circulaient depuis plus d'un an, accompagnées des hypothèses les plus folles. Le voile se levait enfin. Des vues sous tous les angles se succédaient, tandis que l'un des responsables expliquait en hindi, sous-titré en insupportables français et anglais phonétiques, le projet *Vimaan Ganesh*. L'Inde, exsangue, surpeuplée au regard de ses ressources rendues chaque année plus incertaines par les aléas du climat, allait envoyer des colons en animation suspendue vers les exoplanètes découvertes ces dernières décennies. Le voyage serait incroyablement long, nul ne savait même à l'heure actuelle si celles-ci étaient réellement habitables pour l'être humain, mais peu importait. Le monde entier savait que le continent indien, comme sans doute bientôt le reste de la Terre, ne serait bientôt plus vivable pour personne.

L'établissement et le développement des colonies sur Mars et Europe avaient prouvé qu'il était possible de vivre en vase clos loin de la planète mère ; l'exil lointain était la seule chose à tenter

pour ceux qui n'avaient plus rien à perdre. Les images du projet présentaient de gigantesques nefs dont l'assemblage se ferait hors du champ de gravité terrestre, à partir de ressources fournies par les usines chinoises implantées sur la Lune. Un accord de coopération avait été scellé entre les deux pays, concluait la *journaliste*, tandis que l'image stylisée d'une main brune serrant avec force une autre main jaune emplissait l'écran avec toute la subtilité caractéristique de l'*infotainment*.

Dans vingt ans, la première vague de nefs traverserait probablement le vide en direction de Kepler. Sur les images, le vaisseau ressemblait étrangement au Warp Ship du projet *FTL5* présenté par la NASA quelques années auparavant, abandonné depuis lors en raison du manque de financement des US*FC*A. Au moins, les recherches n'avaient pas été menées en vain. Rien ne se perd, tout se transforme…

« Bon vent ! clama le chauffeur avec un geste éloquent de la main. Qu'ils nous débarrassent le plancher ! »

Je ne répondis pas. Il se sentit malheureusement contraint de poursuivre.

« Je ne fais pas partie des timorés bien-pensants qui taisent leur opinion, m'sieur ! Ça non. Qu'ils donnent l'exemple avec leurs HopeShips ! Avec un peu de chance, les bronzés et les jaunes vont les imiter. Ils nous ont pourri la planète en voulant avoir les mêmes choses que nous. D'accord, ici on avait commencé pareil, mais quand on a compris nos erreurs, on a rectifié le tir. On a arrêté de pomper les ressources à outrance et de polluer sans réfléchir. Eux, non… Et ils sont mille fois plus nombreux ! »

Il se tut, attendant sans doute que je relance la conversation. Au lieu de cela, j'observai la demeure restaurée des templiers que j'apercevais par instants entre les hauts arbres à la faveur des lacets qui montaient vers le sommet de la colline.

« Pour ma part, m'sieur, je pense que tout ça, c'est bidon, reprit le chauffeur, un homme apparemment intarissable sur le sujet.

— En quel sens ? questionnai-je, toujours à l'affût des raisonnements humains les plus tortueux.

— Je crois que ces vaisseaux iront se perdre dans le vide. Ils sont le moyen que les dirigeants indiens ont trouvé pour se débarrasser de leur population. Les systèmes cryo dont ils nous rebattent les oreilles ne sont qu'une invention. Les passagers seront simplement anesthésiés. Une escroquerie, la même que pour ces richards de *sleepers* qui espèrent se réveiller dans un siècle et rajeunir dans un monde meilleur. En attendant, ce sont Blue Dream et Kyën Shyu Wyan qui se font un monde meilleur avec leur pognon.

— Mais s'il s'agit d'une escroquerie de la part de l'Inde, pourquoi la Chine l'aide-t-elle ?

— À votre avis, m'sieur ?

— Pour bénéficier de l'expérience, et créer par la suite leur propre projet de colonisation ?

— Vous êtes un naïf, permettez-moi de vous le dire. Premièrement, la Chine est heureuse de voir la population indienne diminuer. Deuxièmement, ils feront la même chose chez eux. C'est pour ça qu'ils sont main dans la main ! »

Il leva un doigt vers le ciel pour appuyer ses mots.

« C’est très subtil, m’sieur. Ils font semblant de s’entraider sur le plan technologique pour un projet qui n’est en vérité, je vous le répète, qu’une vaste arnaque destinée à diminuer leur population ! »

Le doigt s’agita de plus belle.

« En plus, pensez-vous vraiment que ce genre de pays a les moyens de financer de tels projets ? De façon fiable ? Un projet que la NASA a laissé tomber ? »

La main levée tourna sur elle-même à plusieurs reprises.

« De toute façon, qu’ils meurent dans le vide ou s’installent sur ces foutues planètes, le résultat est le même, non ? Un bon débarras. Ils se reproduisent si vite qu’ils n’ont plus assez de place chez eux. Comme les jaunes ! Je vais vous dire, m’sieur, s’il y avait une souscription d’organisée, je serais prêt à payer pour que le projet avance plus vite ! »

Quelle malchance ! Il n’y avait qu’un taxi licencié sur la zone de Cervent, et il fallait qu’il soit de cet acabit…

Je m’abîmai dans mes pensées, regrettant que les grilles de trafic autonome ne couvrent pas encore certaines régions reculées de province. J’aurais pour une fois préféré être à bord d’un taxibot, mené par une *low* ia à l’effigie d’une célébrité éphémère sans opinion. La conversation se serait limitée aux instructions basiques permettant de mener un passager à bon port et de régler la course. Je baissai le volume sonore du flux d’*infotainment,* puis rassemblai mes idées, faisant rapidement le point sur les renseignements que je possédais au sujet des Dumont-Lieber. Ce que m’en avait dit le patron du *Pyrate’s Bay*

corroborait ce que j'avais tiré de mes recherches. J'étais sur la bonne voie.

Un son strident me déchira les tympans. Le chauffeur venait de monter le volume de son côté, et me désignait de la main les images qui s'affichaient sur son écran. Sans que je lui demande rien, il les bascula sur celui qui me faisait face, augmentant encore le volume par la même occasion.

« Vous êtes pour qui ? »

Il me posa la question comme s'il était évident que le sujet me passionnait. Un tel sujet passionnait assurément la planète entière, devait-il penser, malheureusement avec raison.

Sur l'écran s'affichaient les statistiques de ventes et d'échanges de copies des dernières créations – si l'on pouvait employer ce mot – des e-Beatles et e-Stones, ainsi que les chiffres de fréquentation de leurs spectacles dans le Halo, le tout commenté avec hargne par les e-Cartney et e-Jagger, plus charismatiques que leurs originaux humains, d'après les hordes de fans qui les suivaient. Sur toute la planète, des déserts inhospitaliers de l'Afrique carbonisée par le soleil aux confortables appartements actifs des capitales aisées, il semblait que tout le monde, du nomade affamé à l'étudiant surinformé, se passionne pour cette compétition stérile. Cette soudaine vague d'intérêt pour des musiciens dont les noms n'étaient, pour la grande majorité, que d'abstraites références du passé, me laissait pantois. Était-elle l'expression de la nostalgie pour une époque qu'aucun des admirateurs de ces e-cônes n'avait connue ? Une époque qui leur semblait plus libre, plus heureuse ?

L’Inde allait envoyer des nefs vers des mondes lointains ; les colonies sélénites demandaient, et obtiendraient bientôt, leur indépendance ; celles de Mars venaient d’atteindre l’autonomie vitale ; celle d’Europe s’épanouissait sous les meilleurs auspices ; une mission américano-européenne avait découvert de nouvelles formes de vie au fond des océans ; une équipe menée par l’aventurière Pearline Khan avait entamé sa descente dans la fournaise atmosphérique de Jupiter ; mais c’était la rivalité de synthèse entre *low* ias, qui monopolisait l’attention. Les nains – personnes de petites âmes, telles que les définit mon dictionnaire personnel – avaient définitivement tué les géants. Plutôt que de se jucher sur leurs épaules pour voir plus loin, ils les avaient abattus. Ils avaient mis le temps, mais y étaient finalement parvenus…

Jamais je n’aurais pensé voir cela un jour, moi qui avais tant eu foi dans le progrès salvateur, libérateur et éleveur des esprits.

Je me résignai à subir durant le reste du parcours les remarques du nain-chauffeur au sujet de l’univers entier. J’aurais préféré peaufiner une dernière fois mon rôle, mais il fallait faire avec les aléas de l’existence.

Le flux d’*infotainment* nous présenta ensuite les dernières images du raz-de-marée de San Diego, comparant les statistiques d’intensité, le nombre de morts, les montants des dégâts, la distance de pénétration dans les terres, à celles des précédents sinistres survenus de part et d’autre du globe. Depuis quelques années, les catastrophes naturelles se voyaient traitées comme des sportifs de haut niveau. Heureusement, avant que le nain-

chauffeur n'ait le temps de commenter les images, le véhicule s'arrêta devant les murs de la propriété au sommet de la colline.

« Vous voilà arrivé, m'sieur. Le château ! »

Sur l'écran, le montant de la course se superposait au flux d'*infotainment*. Je plongeai la main dans ma poche pour y saisir mon accès, puis validai la somme qui s'y affichait, ignorant royalement l'icône pourboire. La portière glissa vers l'arrière, mais le chauffeur ne daigna pas descendre du véhicule pour m'aider à sortir ma valise de la soute.

La trappe à peine refermée, l'horreur bleu électrique démarra. Le bruit de signalisation caractéristique de la marque diminua alors que le véhicule s'éloignait sans que j'aie entendu le chauffeur me saluer ; une *low* ia aurait au moins eu cette politesse programmée. Les nains…

Devant moi s'élevait une haute porte à double battant, aux linteaux hérissés de carrés de bronze, dans laquelle se découpait une porte plus petite. Je sonnai deux coups brefs à l'antique cloche qui pendait à portée de main.

Quelques instants plus tard, la petite porte s'ouvrit sur une femme âgée, strictement habillée d'un tailleur noir que rehaussait une sobre et élégante broche. Sous ses cheveux blonds serrés en chignon, ses yeux bleus laissaient entrevoir la fatigue, mais également une forte volonté, celle de quelqu'un habitué à commander et à être obéi.

« Monsieur ?

— Bonjour, madame. John Erns.

— Entrez, je vous prie. »

La châtelaine du Haut-Cervent, comme la surnommait le patron du bar, s'effaça pour me laisser passer, puis referma la petite porte.

La disposition des lieux confirma ce que laissaient supposer les images satellite que j'avais consultées, mais maintenant je découvrais ce que dissimulaient les arbres entourés par les hauts murs de la demeure.

« Hâtons-nous, je n'aime pas ce ciel », commenta la châtelaine qui accéléra brusquement le mouvement de ses jambes menues, portant machinalement une main ridée à son chignon de cheveux blonds.

Au travers de la voûte des arbres qui abritait l'ensemble de la cour, je levai les yeux sur la couverture nuageuse couleur plomb, parcourue par des lueurs d'éclairs lointains, signe avant-coureur de pluie grise. Une odeur piquante montait, et amena un goût de fer dans ma bouche.

« Superbes plantations, madame. Noyers mayas ?

— Effectivement. Oxa-9 de chez NewForest. Le meilleur rendement, à l'époque, des espèces génétiquement adaptées pour ce type de région. Avant la directive EspUre, c'était beaucoup plus aéré. Nous avions juste un olivier au centre, avec une belle allée de gravier qui desservait l'ensemble des bâtiments. Mon mari s'amusait à y faire des tours de moto avec ses amis. »

La châtelaine s'immobilisa, ses yeux bleus balayèrent l'espace comme s'ils franchissaient les années.

« C'était une autre époque. Cela ne sert à rien de regretter ; les choses changent, c'est ainsi. »

Sans attendre de réponse, elle trottina vers la porte d'entrée du bâtiment principal, tout en pierre de taille. Les talons de ses bottines noires claquaient sur les dalles de l'étroit chemin serpentant entre les troncs épais. Un éclat de lumière attira mon attention. Je remarquai alors les deux chaînettes d'argent qui entouraient le haut des bottines, de fines laisses à chien comme en portaient les jeunes punks de la fin du siècle passé. Madame Dumont-Lieber, dans une lointaine jeunesse rebelle et désœuvrée, avait-elle arboré une crête de cheveux verts ? Elle referma soigneusement la porte derrière moi, tandis que les premières gouttes commençaient à tomber, nous rendant au centuple ce que nous avions envoyé vers les cieux.

Le large hall d'entrée de la maison, très lumineux, recevait la lueur du jour par une double porte vitrée située à l'autre extrémité. Sur la gauche se trouvait la superbe maquette, de plus de deux mètres de hauteur, d'un établissement en forme de coquille de cristal accrochée à une falaise de roche. J'admirai les courbes élégantes, les entrelacs de poutrelles ajourées et les verrières colorées. Conçue par le mari et la fille de la châtelaine, l'Île sur le toit du monde avait été le chef-d'œuvre de leurs créations qui empruntaient beaucoup, avec des matériaux modernes, à la grâce immortelle des constructions d'Henri Labrouste, de Jean-Baptiste Buron, ou encore du Crystal Palace de Joseph Paxton. Les architectes Dumont-Lieber Père & Fille avaient fait naître, avant leur mort tragique, un mouvement toujours en vogue pour les réalisations de prestige.

« Vous aimez ?

— Beaucoup, madame. J'ai toujours été sensible à cette esthétique. Elle possède un côté humain, en restant pourtant le fruit d'un travail d'ingénierie. Il y a là-dedans quelque chose qui incite au rêve.

— C'est ce que disaient mon mari et ma fille. »

Elle me désigna une esquisse sur le mur opposé.

« Leur projet suivant, qui n'a jamais vu le jour ; la construction de ce qui représentait pour eux la quintessence de cet état d'esprit : le *Nautilus*. Vous savez de quoi il s'agit ?

— Bien sûr, madame. Qui ne connaît pas le bâtiment du capitaine Nemo ?

— De plus en plus de gens, malheureusement… Mon mari avait accroché l'esquisse ici afin d'y penser chaque fois qu'il quittait ou regagnait la maison. »

Elle posa la main sur le verre qui protégeait le dessin.

« Sans cette tragédie, un *Nautilus* fendrait actuellement les eaux. Depuis son enfance, mon mari a toujours été passionné par les romans de Jules Verne. Alors que nos petits camarades rejouaient les scènes des séries à la mode ou des derniers jeux vidéo, il m'entraînait dans les Carpates ou à bord de l'*Albatros*… »

Elle ôta la main du verre en s'interrompant brusquement.

« Les romans de Jules Verne représentaient pour lui un rêve absolu, un âge d'or où tout semblait possible, une époque dans laquelle chaque objet devait présenter une esthétique qui en faisait une œuvre à part entière. C'est cette passion qui a réuni ma fille Alexandrine et mon beau-fils. Ils se sont rencontrés à l'exposition de… Mais je vous ennuie avec tout cela.

— Pas du tout, madame. Je dois vous avouer que je suis moi-même passionné par l'œuvre de Jules Verne, et admiratif devant les réalisations architecturales de votre mari et de votre fille. »

La châtelaine se tourna brusquement vers moi, le regard soupçonneux.

« Rassurez-vous, madame, je ne suis ni un voleur, ni un déséquilibré désirant vivre un moment dans les murs d'une célébrité. Encore moins un journaliste bardé d'yeux et d'oreilles à destination du Halo. J'ai réellement besoin de ce travail. Mais j'apprécie l'opportunité de pouvoir l'exercer dans cette demeure. »

Elle m'observa un moment, puis secoua la tête d'un mouvement vif, avant de m'inviter à la suivre. Je me maudis pour cette maladresse, qui aurait pu ruiner tous mes efforts, quelques instants seulement après avoir franchi le seuil de la demeure.

La porte qui se situait sur la droite nous amena directement dans une vaste cuisine, servant également, au vu de la grande table qui s'y trouvait, de salle à manger. Derrière le plan de travail encombré, une jeune femme au charme instantanément perceptible, visiblement d'origine indienne, préparait un café dans une cafetière à l'italienne. L'odeur réveilla mes sens. Un véritable café, à base de grains broyés sur l'instant.

« Éthiopie, me confirma la châtelaine qui avait surpris ma réaction. Rien ne le vaut. Surtout pas cet ersatz que l'on fait pousser à la place des oliviers dans le sud de la France. Sunya, je vous présente John Erns, qui vient pour le poste de majordome. Allez chercher Danhëse, je m'occupe du café.

— Bien, madame. »

À la façon qu'eut la cuisinière de répondre, je compris ce qu'avait voulu dire le patron du *Pyrate's Bay* par « *old school*, mais bien » ; les formes devaient être respectées, mais n'amenaient ni mépris ni accentuation d'une position sociale. Elles étaient simplement l'héritage de l'éducation qu'avait reçue Agathe Dumont-Lieber. Je comprenais cela. Je n'avais moi-même jamais pu me débarrasser totalement d'anciennes habitudes et jugements, tout en les sachant parfois ridicules, voire totalement dépassés.

« Je vous en prie, asseyez-vous. »

Je tirai l'une des chaises de la grande table et m'installai. Sur un plateau, la châtelaine apporta l'antique cafetière italienne, quatre tasses, un pot de sucre roux et de petits gâteaux qui devaient avoir été faits le matin même. Elle s'assit à ma droite, légèrement de côté, puis porta les mains à son chignon en un geste machinal, avant de les poser sur ses cuisses croisées. Ses yeux bleus me fixaient de façon étrange. Une pointe d'angoisse me traversa brusquement l'estomac. Je n'avais jamais vaincu le sentiment d'appréhension qui surgissait lorsque j'étais dévisagé.

« Quelque chose ne va pas, madame ?

— Il me semble connaître votre visage.

— C'est une remarque que j'entends souvent. D'après l'un de mes amis, c'est parce que la structure de mes traits est proche de celles des hommes de la fin du XIX^e^ siècle, ou du début du XX^e^. Mon visage vous rappelle certainement ceux des manuels d'histoire de votre enfance. Il vous suffirait d'ajouter une barbe

pour avoir l'impression d'être en présence de Victor Hugo, ou des moustaches pour Guillaume II d'Allemagne.

— C'est vrai.

— J'attends toujours qu'un réalisateur de renom me contacte pour endosser l'un des rôles dans un biopic. Mais pour l'instant, rien.

— C'est pourquoi vous en êtes réduit à venir au Haut-Cervent. »

La châtelaine laissa échapper un petit rire, tout en désignant la table à celles qui arrivaient. La cuisinière et une grande jeune femme au teint pâle, les cheveux blonds serrés dans une longue tresse, tirèrent des chaises pour s'installer. Ange blanc et ange noir, elles dévisageaient sans vergogne l'étranger qui venait de pénétrer dans la demeure, unies par une complicité que je percevais clairement. Le fin sourire qui naquit sur les lèvres de madame Dumont-Lieber, alors qu'elle servait le café avec soin et en silence, m'apprit qu'elle ne manquait rien de la situation.

« Sucre ?

— Non merci, madame.

— Sunya s'occupe de la cuisine, Danhëse de l'entretien. »

La châtelaine leva sa tasse, en huma l'arôme.

« Parlez-nous de vous, monsieur Erns, que nous fassions connaissance.

— Je crains de n'avoir rien de bien extraordinaire à vous raconter. Je viens d'avoir quarante-neuf ans. J'ai travaillé un moment dans le domaine de l'édition, chez Light House. Je participais à la rédaction de beaux ouvrages traitant de l'art et des sciences à travers les siècles, mais pas assez luxueux pour que les experts les jugent dignes d'une vie papier après

l'adoption de la directive RecyclAir. L'éditeur a décidé de tout miser sur le développement de la partie informatique, que nous fournissions déjà sans grand succès depuis des années, mais ce n'était plus la même chose. J'ai quitté le domaine de l'édition, tenté quelques expériences, puis, par le plus grand des hasards, me suis occupé à Tréguennec de la propriété d'un ami parti à l'étranger pour un long séjour, monsieur Galwind. Des amis à lui y viennent parfois durant ses absences.

— L'écrivain anglais ?

— Oui, madame. Stephen Galwind. Un ami d'enfance. Les Anglais sont nombreux en Bretagne. L'agence ne vous a pas donné mon C. V. ?

— Je ne l'ai pas lu. Je n'ai aucune confiance dans tout ce qu'un commercial payé à la commission peut dire ou écrire. Je juge *sur pièce,* comme on dit. »

Les deux anges échangèrent des regards amusés.

« Tréguennec, vous dites. Cela se situe à la toute pointe de la Bretagne. Le climat n'y est guère clément. Il a toujours été humide, vous me direz, mais avec ces tempêtes…

— Cela convient toujours mieux à Stephen que l'Angleterre. »

La châtelaine eut un nouveau rire amusé. Je repris.

« Cette expérience de trois années m'a donné goût à ce type d'emploi.

— Et ensuite ?

— Ensuite, peu après le retour de mon ami, j'ai appris que vous recherchiez quelqu'un.

— Vous n'avez donc que ce poste chez votre ami Galwind comme expérience ?

— Oui, madame. »

Elle hocha lentement la tête. Son regard se tourna vers les deux anges. Si elle s'avisait de vérifier, Stephen ne manquerait pas de lui confirmer mes dires, en ami fidèle qui posait rarement des questions quand on lui demandait un service. John Erns aurait veillé comme personne sur sa magnifique propriété bretonne pendant qu'il s'offrait une retraite bien méritée à Bröwska, dans les New Lands du pôle. Je le soupçonnais même, avec son esprit retors, d'avoir donné mon nom au système domotique dernier cri gérant sa demeure digne des *Mille et Une Nuits*.

« J'apprécie votre franchise. L'agence vous a-t-elle expliqué ?

— Pas dans le détail, madame. Elle m'a juste dit que vous me présenteriez la mission. Elle a jugé que je serais l'homme de la situation.

— C'est un poste de majordome-à-tout-faire, comme j'aime le nommer.

— C'est celui que j'ai occupé chez mon ami, a priori.

— Je n'aime pas toutes ces nouvelles façons de vivre, ces machines qui font les choses à votre place. Sans parler de celles qui supplantent les hommes. Quand je pense à ces robots à visage humain que l'on trouve à l'accueil des… Mais je m'égare. Chez moi, il n'y a pas de garde-manger qui commande directement, dans votre dos, ce qu'il estime vous manquer, qu'un inconnu vient ensuite vous livrer sans prévenir. Et encore, ici, loin de tout, le fléau des drones livreurs nous est épargné.

— Je comprends, madame.

— Les gens de maintenant trouvent cela pratique ; je trouve cela dérangeant. J'ai l'impression de ne plus être la maîtresse

chez moi. »

La châtelaine me fixa un bref instant, cherchant visiblement à savoir si je partageais son opinion. C'était le cas ; beaucoup de futilités modernes m'étaient insupportables. Cela expliquait peut-être l'attitude quelque peu désabusée que j'avais envers le progrès depuis un certain nombre d'années.

« Sunya et Danhëse vous donneront chaque matin la liste de ce qui leur est nécessaire. Elles vous accompagneront parfois. L'usage du papier étant interdit aux particuliers, et comme je refuse d'utiliser ces objets électroniques qui nous envahissent, il ne reste que la parole et la mémoire. Avez-vous une bonne mémoire ?

— Excellente, madame, mentis-je avec aplomb.

— Parfait. Vous vous rendrez au village, chez Georges et Samirah, qui tiennent *La Saison Bleue*. Je me fournis exclusivement chez eux. Vous n'aurez rien à régler ; ils me font parvenir la note chaque fin de semaine.

— Bien, madame.

— En dehors de cela, vous vous occuperez de l'entretien du Haut-Cervent et m'aiderez pour le jardinage. Si nécessaire, nous serons parfois épaulés par des gens du coin.

— Cela semble être dans mes cordes.

— Vous aurez votre dimanche chaque semaine, le week-end entier toutes les quinzaines, et quatre journées consécutives tous les mois. Bien entendu, ces jours seront payés. Pour ce qui est des congés, nous verrons au coup par coup.

— C'est très généreux.

— Un autre café ?

— Avec plaisir. »

La châtelaine resservit également les deux anges, qui avaient avancé leurs tasses en silence après une interrogation muette de leur patronne.

« J'imagine, reprit-elle, que vous avez entendu parler de mon petit-fils ? »

J'hésitai à répondre. Elle me devança.

« Je suis consciente qu'avant de postuler pour ce poste, vous avez pris soin de vous renseigner. Et si vous être passé au café du Bas-Cervent, ce qui n'a pas manqué de se produire avec toutes ces nouvelles règles concernant les taxis, certains ont dû vous en parler.

— Effectivement, madame. De plus, la notoriété qui entoure votre famille fait qu'elle est le sujet de nombreux articles. Certains mentionnent Gabriel. Mais comme vous, je ne juge que *sur pièce.*

— Nous irons le voir après le café. »

Dans un silence presque irréel, que l'on ne pouvait plus trouver qu'au fond des campagnes destinées à la forestation, nous terminâmes nos boissons. Je croisai de temps à autre les regards des deux anges, qui devaient estimer mes chances d'ouvrir ma valise sous leur toit ce soir. Je n'avais pas le droit à l'erreur.

La châtelaine posa enfin sa tasse vide, puis porta la main à son chignon avant de se lever.

« Accompagnez-moi, je vous prie. »

Tandis que nous quittions la cuisine, Sunya et Danhëse débarrassaient la table en discutant à voix basse.

Nous traversâmes le hall au *Nautilus* pour nous rendre dans la pièce d'en face, un grand salon aux proportions parfaites, dont la charpente apparente augmentait encore l'impression d'immensité. Le mur donnant sur la cour intérieure était une gigantesque baie de verre filtrant, soutenue par les poutres verticales d'origine. L'autre mur, qui faisait face à la colline boisée, était percé de hautes fenêtres, également filtrantes, entre lesquelles s'élevaient des rayonnages de livres, dont les formats et les épaisseurs laissaient suggérer qu'il s'agissait d'ouvrages d'art. Une longue table de pierre, couverte d'une épaisse plaque de verre, trônait au centre, entourée de quelques chaises. Éparpillés autour, dans le vaste espace qui restait entre la table et les murs, des duos ou trios de confortables fauteuils de cuir, assortis de tables basses, formaient des îlots d'intimité. Dans cette pièce qui tenait plus du club anglais que du salon, je remarquai un jeu d'échecs dont la partie était en cours.

Sous l'une des hautes fenêtres, une maquette de trois mètres de long du nouveau palais de la Méditerranée brillait des mille feux de ses dômes de verre. Il s'agissait du travail qui avait fait la renommée mondiale des Dumont-Lieber Architectes Père & Fille : la reconstruction, à son emplacement initial, de la jetée-promenade de Nice, détruite par le feu à la fin du XIX^{e}, reconstruite par la suite, pour être détruite par les Allemands en 1944. La milliardaire russe Urgïne Eristoff-Fenshi avait commandé le travail à l'occasion de son mariage, le seizième ou dix-septième, je crois, avec un jeune pilote automobile sahélien dont le nom m'échappait.

Sur la grande table, assis en tailleur au centre d'une montagne de coussins, un enfant d'un âge difficile à déterminer, un cyclope sur les yeux, était plongé dans le Halo. À en croire les mouvements rapides des doigts de ses deux mains, il évoluait dans l'un des nombreux univers de jeu dispersés dans la nuée de données baignant le globe terrestre. Au-dessus de lui, suspendues aux poutres massives, des maquettes aux formes familières oscillaient doucement dans les mouvements de l'air. Toutes sortaient des romans de Jules Verne, copiées sur les illustrations des premières éditions. Le ballon *Victoria* de Fergusson, le *Great Eastern* du capitaine Anderson, l'*Albatros* de Robur, l'*Épouvante* du même Robur, alors que, ayant perdu la raison, il avait décidé de devenir maître du monde, et, bien sûr, le *Nautilus* du capitaine Nemo. Toute la maisonnée semblait évoluer à l'ombre des *Voyages extraordinaires* de l'écrivain.

« Il vit plus dans cet univers que dans le nôtre, me dit doucement la châtelaine en désignant les maquettes. Pour être franche, il ne vit véritablement *que* dans cet univers. Les coussins représentent l'île mystérieuse. Du moins, c'est ce que j'ai compris. Il s'y sent bien. Il a toujours aimé cette sensation d'être entouré, même s'il supporte difficilement celle de bras humains. J'arrive à l'en sortir pour de brefs instants, principalement pour les repas, la baignade dans la piscine et le moment des histoires du soir… »

Sa voix trahissait sa détresse vis-à-vis de la situation.

« Les médecins m'assurent qu'il est en bonne santé par ailleurs, que c'est juste son esprit qui fonctionne autrement. Cela a empiré avec les décès simultanés de mon mari, de ma fille et de

mon beau-fils. Il a fait des tests, a suivi des quantités de thérapies ; rien n'y a fait. J'ai d'ailleurs renoncé à tous ces spécialistes aux longs discours. »

Elle s'approcha de la table.

« Gabriel ? »

Les doigts continuaient à mouvoir l'univers qui se dressait derrière le cyclope.

La châtelaine tendit le bras, mais l'enfant, au centre de sa montagne de coussins, était hors de portée.

« Gabriel, nous avons un visiteur. »

Les doigts de la main gauche s'immobilisèrent brièvement. Le visage du garçon se tourna vers nous. Le cyclope devenu transparent laissa voir ses yeux clairs, du même bleu que ceux de sa grand-mère. Ils se braquèrent sur moi, me dévisagèrent comme s'ils me déchiffraient, m'analysant atome par atome.

« Bonjour, Gabriel. Je suis John Erns.

— Mes salutations, monsieur », répondit-il d'une voix monocorde.

Il continua à me fixer. Les muscles de son visage bougeaient comme s'il s'apprêtait à parler. Ses doigts s'agitèrent de nouveau. J'avais la sensation qu'il hésitait entre rester avec nous et retourner là-bas. J'étais également conscient de l'attention que la châtelaine portait à tout cela. Avec lenteur, il bougea, se leva, et enjamba avec précaution le rempart de coussins. Arrivé au bord de la table, il en descendit, dos à nous, comme s'il affrontait une abrupte façade rocheuse, avant de venir vers moi sous le regard attentif de sa grand-mère. La diode de discrétion frontale du cyclope clignotait toujours, signalant que le capteur

d’environnement était actif. Sur un angle du bandeau, une image de l’univers dans lequel il était toujours plongé en partie restait visible en transparence, mais je crus y discerner nos silhouettes en miniature. Ses yeux continuaient à me fouiller, et étaient de ceux auxquels on ne ment pas, me dis-je, inquiet. Les enfants, dont les pensées n’ont pas encore été altérées par les leçons des « grands », aux instincts encore intacts, pour qui tout est possible, sont capables de proférer ce qui leur vient spontanément à l’esprit. Ils n’ont pas le recul des adultes, à qui une rationalité de bon aloi, acquise au contact de la société, dicte qu’il s’agit d’une bêtise. Leur vue est souvent bien plus perçante que celle de leurs aînés.

« C’est un honneur, reprit-il, toujours sans intonation particulière.

— Honneur partagé, jeune homme. »

Il se tourna subitement vers la châtelaine qui, je l’espérais, attribuerait mon trouble à l’étrangeté de l’enfant.

« J’ai faim.

— C’est normal, il sera bientôt l’heure de dîner. Va voir Sunya. »

Son cyclope toujours sur les yeux, il se dirigea de façon résolue vers la cuisine, la diode de discrétion toujours clignotante. Il ne quittait pas l’univers qui dansait dans le Halo.

« Asseyons-nous. »

La châtelaine marcha vers l’un des regroupements de fauteuils, non sans avoir rapidement recalé les coussins formant la montagne sur la table. J’eus le temps d’apercevoir le rouge et or d’une reliure Hetzel ancienne, comme il ne s’en voyait aucune

sur les rayonnages. Par expérience, je savais que ce genre d'ouvrages ne se trouvait jamais seul, mais toujours en collection. Il y avait très certainement ici des livres qui n'avaient pas été déclarés. De nombreux collectionneurs, persuadés que la loi de préemption de l'État en cas de cession d'un livre papier se transformerait un jour en droit de saisie pur et simple, n'avaient pas déclaré leurs trésors les plus précieux. Un délit mineur, certes, mais un délit aux yeux de la loi, commis par des collectionneurs souvent en relation avec des bouquinistes plus ou moins trafiquants.

La châtelaine s'assit, je l'imitai.

« Gabriel a douze ans. Son physique d'enfant est trompeur. Il est atteint de HFA. Ce terme barbare signifie *High Functioning Autism*. Cela veut dire qu'il est capable d'une certaine interaction sociale. La coupure avec le monde n'est pas totale. Il reproduit certaines attitudes qu'il sait attendues de lui dans des situations précises, afin d'avoir la paix, même s'il ne les comprend pas. C'est un excellent observateur et imitateur. Comme beaucoup d'autres dans ce cas, son attention est entièrement focalisée sur une ou deux choses. Pour lui, c'est l'univers de Jules Verne. »

Elle jeta un regard vers l'entrée ; sans doute pouvait-elle apercevoir le garçon dans la cuisine.

« Ma fille et mon gendre ont refusé de le placer dans un établissement spécialisé. Lorsqu'il a été en âge pour cela, je lui ai enseigné les bases de la lecture et du calcul, qu'il a assimilées sans difficulté particulière. Dès ses premières années, il a été suivi par de grands spécialistes, la renommée de ses parents facilitant les choses. »

La femme eut un petit mouvement des épaules, comme pour s'excuser des privilèges dont elle pouvait bénéficier.

« Au départ, ses seuls centres d'intérêt étaient les exercices de logique et d'assemblage d'éléments qu'il pouvait pratiquer seul. Nous ne réussissions à le sortir de ses pensées que pour de très brefs moments. Une des éducatrices – Dieu sait que je déteste ce terme – a eu l'idée d'essayer des exercices de logique à deux, chacun proposant à l'autre une suite d'éléments ou de couleurs à compléter. Cela a marché. Gabriel a trouvé un certain plaisir au contact d'une autre personne, puisque celle-ci enrichissait sa passion. Peu à peu, cela a été très lent, il a commencé à se tourner vers les autres. Pour un regard extérieur l'évolution était imperceptible, mais je la sentais. »

La châtelaine se tut un instant, sa main droite vérifiant machinalement la bonne tenue de son chignon.

« Bientôt, il ne s'est plus contenté de compléter les suites proposées ; il s'est mis à les modifier, de façon incompréhensible, apparemment sans logique. Malgré ses efforts, l'éducatrice n'a réussi ni à comprendre, ni à rentrer dans le jeu. Gabriel a commencé à se renfermer de nouveau, déçu, incapable d'expliquer ce qu'il faisait et attendait d'elle. C'est le père Gawen, très grand joueur d'échecs, qui a compris. Sa voix, ou sa diction, je ne saurais le dire, fascinent Gabriel. Il lui lisait souvent les romans de Jules Verne. Cette passion semble être génétique… Gabriel aime également les récits modernes de cet écrivain, Stanley Spilett, avec l'aventurière Pearline Khan, l'arrière-petite-fille du capitaine Nemo. Je dois avouer que c'est plutôt réussi

pour les enfants. Moderne, mais avec cet esprit optimiste et positif que l'on trouve chez Jules Verne. Vous connaissez ?

— De nom. N'ayant pas d'enfants, je n'ai jamais eu l'occasion d'en lire.

— Depuis quelque temps, le père Gawen initiait Gabriel aux échecs, et cela se passait plutôt bien. En observant l'une des suites que Gabriel avait abandonnées, il a vu qu'il s'agissait du prolongement de la dernière suite logique, mais que mon petit-fils y avait ajouté un fragment extrait de l'une des premières réalisées avec l'éducatrice. Gabriel suivait une logique combinant les éléments visibles, avec ceux issus de suites précédentes, l'ordre d'élaboration des suites faisant partie du raisonnement.

— Le père Gawen a-t-il réussi ?

— Non. Personne ne pouvait se rappeler ce qui avait été fait auparavant. Il a continué à s'occuper de Gabriel, par la lecture et les échecs. Puis le drame s'est produit. Vous en avez entendu parler, j'imagine.

— Comme tout le monde.

— Après que le glacier a emporté l'Île sur le toit du monde, il a fallu du temps à Gabriel pour comprendre qu'il ne verrait plus jamais sa mère, son père, ni son grand-père. Quand il a admis cela, il s'est totalement renfermé sur lui-même. Il a abandonné les suites et les exercices de logique qu'il aimait tant. Il s'est isolé dans le monde de Jules Verne. Il a même refusé que le père Gawen continue à lui lire les romans. »

Le ton de sa voix et un léger mouvement du buste pour se redresser dans son fauteuil me firent comprendre que le sujet

était clos.

« Vous me faites bonne impression, monsieur Erns. Mais vous comprendrez aisément que votre place ici dépendra beaucoup des réactions de Gabriel envers vous.

— Je le conçois.

— Cela peut se révéler terriblement injuste. Vous pouvez convenir à merveille, remplir vos tâches à la perfection, vous entendre parfaitement avec Sunya et Danhëse, mais si votre présence perturbe Gabriel, je me verrai contrainte de vous renvoyer. Sans délai. Bien sûr, dans cette éventualité, je vous verserais une indemnité que vous trouveriez très raisonnable.

— Je comprends.

— Bien », conclut-elle.

Elle se leva, lissa machinalement son tailleur noir. Je me levai également.

« Danhëse va vous faire visiter la maison, puis nous nous reverrons pour discuter des conditions de votre contrat. Nous dînerons ensuite. Si vous n'avez rien prévu d'autre, vous dormirez ici et me donnerez votre réponse demain matin. La nuit porte conseil.

— Quand commencerai-je ?

— Si votre réponse est positive, à l'instant où vous me la donnerez, répondit-elle avec un petit rire, ses yeux bleus pétillant de gaîté. Chez les Dumont-Lieber, une fois le temps de réflexion passé, l'action prime ! Avant l'architecture, la tradition familiale était plutôt militaire. Le génie pour mon père et mon grand-père, la cavalerie pour leurs ancêtres.

— Vous aurez ma réponse dès ma première gorgée de café bue.

— À tout à l'heure. »

Portant une dernière fois la main à son chignon, dans un claquement de talons et un cliquètement de chaînettes, la châtelaine quitta le salon par une porte coulissante donnant sur une autre pièce. Me retenant de jeter un coup d'œil à la pile de coussins qui dissimulait l'édition Hetzel, certainement non déclarée, je pris le chemin de la cuisine.

Les deux coudes fermement appuyés sur la table, Gabriel mangeait un morceau de pain à petites bouchées. Les deux anges discutaient, chacune de part et d'autre du plan de travail de la partie cuisine. Leurs regards, les positions de leurs corps, me confirmèrent ma première impression ; il existait entre elles une grande complicité. Peut-être plus. Me faire l'ennemi de l'une serait devenir l'ennemi de l'autre, mais devenir l'ami de l'une ne me ferait pas devenir l'ami de l'autre. L'ange blond se dirigea immédiatement vers moi, après un échange de clins d'œil qu'elles espéraient discret. Sans nul doute allait-elle essayer de me tirer les vers du nez.

« Madame Dumont-Lieber désire probablement que je vous fasse faire le tour du propriétaire ?

— C'est cela, mademoiselle.

— Vous pouvez laisser de côté les "madame" ou "mademoiselle" avec moi. Appelez-moi Danhëse. Apportez votre valise, suivez-moi. »

Je ressortis pour prendre mon bagage, laissé dans le hall sous l'illustration du *Nautilus.* Lorsque je revins, puis que Danhëse et moi passâmes devant Gabriel pour prendre une porte au fond de

la cuisine, je perçus le mouvement de tête qu'il esquissa pour me suivre au travers du cyclope dissimulant ses yeux.

« Vous avez déjà vu le grand salon. À l'autre bout, il y a la piscine couverte », commenta Danhëse en ouvrant la porte donnant sur deux escaliers serrés entre des murs de pierre.

Juste assez larges pour laisser passer une personne, ils devaient dater de l'époque de la construction de la maison forte. L'un montait sur la gauche, le second descendait sur la droite. L'ange blond me désigna ce dernier.

« Les caves. Vous les verrez demain, comme les dépendances. Je n'ai jamais été en Bretagne ; les tempêtes y sont aussi terribles qu'on le dit ?

— Comme sur toute la façade atlantique. Cela convient au paysage.

— Vous êtes breton ?

— Pas réellement. Je suis né au Royaume-Uni. Je suis l'un des réfugiés de Swansea. La tempête Laëlla. J'ai été recueilli par une famille de Nantes. Je ne me rappelle quasiment rien d'avant. Je considère Nantes comme ma ville d'origine. J'ai d'ailleurs la nationalité française. »

Je savais qu'une longue suite de questions allait suivre, visant à me cerner le plus précisément possible, à confirmer ou à infirmer les premières impressions qu'elle et son amie avaient de moi. Tout cela était parfaitement compréhensible ; j'allais, si tout se passait bien, partager leurs vies durant un long moment.

Nous visitâmes l'étage, composé de huit chambres imbriquées les unes dans les autres, certaines uniquement accessibles en passant sous des poutres à hauteur de poitrine. Celles des deux

anges étaient contiguës. Il se dégageait de l'ensemble une agréable sensation d'aventure, de bâtisse mystérieuse ; j'imaginais sans peine l'existence de pièces cachées entre les formes tarabiscotées des autres.

Je me prêtai avec bonne humeur au jeu des questions qui visèrent aussi bien mon enfance que ma vie privée, en passant par mes voyages et les anecdotes croustillantes au sujet des stars que je n'avais pu manquer de croiser auprès de mon ami Galwind. Il fut également question de mes connaissances des travaux des Dumont-Lieber Architectes Père & Fille, de ma difficulté à trouver une activité qui me permette de vivre avant de travailler pour Stephen, des multiples emplois que j'avais occupés, de mon opinion sur les différents mouvements politiques et religieux mondiaux, de la vague récente d'enlèvements de personnalités importantes contre des éco-rançons, de mon avis sur les gens du Bas-Cervent que j'avais pu rencontrer en venant ; bref, une multitude de petites interrogations croisées qui me firent un moment soupçonner que madame Dumont-Lieber employait des détectives comme personnel de maison. Au vu des larges épaules de la grande jeune femme, j'aurais même penché pour un mélange de détective et de garde du corps. Le meilleur des camouflages empruntant à la réalité pour mieux dissimuler, la véracité ne nécessitant pas d'attention constante ni d'effort de mémoire, tout comme pour mon lieu de naissance, je m'en tins au plus proche de la vérité, éludant simplement par des digressions ce pour quoi j'aurais dû mentir.

La dernière porte ouverte fut celle d'une belle pièce agencée en appartement indépendant.

« C'est ici que vous dormirez cette nuit. Et peut-être les suivantes… »

J'entrai, posai mon bagage, examinai rapidement l'endroit depuis son centre, admirai l'entrelacement des poutres peintes en blanc, jetai un coup d'œil rapide à la salle de bains, puis ressortis pour admirer la vue sur les collines boisées qu'offrait la fenêtre. Je fis comme si tout cela présentait un réel intérêt. L'ange blond referma derrière moi avant de reprendre la direction de l'escalier qui nous avait menés à l'étage. Elle posa la main contre le bois d'une porte donnant sur une autre partie de la maison ; d'après mes estimations, la tour carrée typique des maisons fortes des templiers. Son attitude était protectrice, possessive. Je pensai plus, à cet instant, à une garde du corps qu'à une détective.

« Cette partie est réservée à madame Dumont-Lieber et à Gabriel.

— Compris. Je peux vous poser une question ?

— Allez-y.

— Depuis combien de temps travaillez-vous ici ?

— Trois ans. Je suis une réfugiée, comme vous. Moi, c'était l'inondation de Halmstad, quand les digues ont cédé face à la mer. Sunya vient de Mysore, là où les eaux ne sont jamais descendues après que les vagues ont atteint la plaine. Madame Dumont-Lieber aime poursuivre la tradition familiale d'aide aux malheureux. À ce qu'il se dit, ses ancêtres possédaient un hospice pour les plus démunis à Bordeaux, et l'un d'eux était le fondateur

du Quatre-Vingts de Paris, vous savez, pour les templiers qui avaient eu les yeux crevés lors de l'une des croisades. Enfin, je crois. »

Nous redescendîmes en direction de la cuisine.

Tout était prêt pour le dîner. Gabriel, coudes sur la grande table, attendait paisiblement, cyclope posé à côté de lui, les yeux dans le vide. Laissant l'ange blond donner un coup de main à l'ange noir tout en lui faisant son rapport, je retournai dans le grand salon où la châtelaine m'attendait en consultant un magazine d'art sur une plaque au grand format, dit journal, un appareil de luxe pour amateurs, fortunés, de belles images. Elle la glissa à côté du fauteuil, dans un antique porte-revues de bois, à côté d'autres plaques de moindres dimensions. Je la soupçonnai d'user de chaque appareil pour un titre différent, sorte de conservation partielle des habitudes anciennes. Elle surprit mon regard.

« Même si je répugne à user de toute cette électronique froide, rigide, sans odeur, bien résumée par le terme "plaque", j'y suis parfois contrainte, puisque je ne peux vivre sans magazines. Asseyez-vous. La chambre vous convient-elle ?

— Elle est parfaite, madame.

— Bien. Quel est votre contrat avec l'agence ?

— Type Care.

— Je ne suis pas très au courant de toutes ces nouvelles règles.

— La société qui m'emploie fait partie de la Communauté européenne commerciale étendue, ou CECE. Ses conventions sont celles dites unifiées.

— Cela ne m’éclaire guère.

— Cela signifie que je suis, je vous cite, “sous des conventions économiques acceptées et validées par les pays dans lesquelles elles peuvent remplacer légalement les diverses conventions historiques préexistantes”. Les Conventions unifiées ont été créées pour les entreprises à vocations inter-CECE, afin de simplifier l’administratif. Care est la branche des CU liée au personnel de maison et aux services au quotidien. Mais l’agence dont je dépends possède des locaux bien réels, physiques, à Angoulême. Elle tient à conserver la valeur humaine du commerce. »

La châtelaine hocha deux fois la tête en m’examinant d’un air pensif, bien consciente que je venais de lui servir mot pour mot le discours de l’agence en question.

« Quelles sont vos prétentions ?

— Celles déterminées par la grille des conventions encadrant le personnel de maison. Je ne peux demander ni recevoir plus sans quitter ces conventions.

— Sunya et Danhëse sont sous contrats personnels. Si tout se passe bien, je vous le proposerai. Mes contrats sont avantageux à bien des points de vue, santé et rente vieillesse, particulièrement. Ils sont établis par la juriste qui s’occupe de mes affaires, et parfaitement valides vis-à-vis de l’administration européenne.

— Je vous remercie, madame. Je serais ravi d’en prendre connaissance. Si ce n’est pas indiscret, sous quel régime était mon prédécesseur ? »

Je ne me souciais guère plus de mon prédécesseur que de la CE², des CU, ainsi que de leurs équivalences indiennes,

asiatiques, américaines, et même religieuses trans-États, comme celles que les musulmans et les hindouistes venaient de créer chacun de leur côté. Tout cela m'était indifférent, mais je devais jouer mon rôle.

« Votre prédécesseur n'était pas employé. Paul Delmarte était un vieil ami, qui vivait ici. Il est décédé le mois dernier.

— Je compatis, madame.

— C'est la vie. Si elle a été heureuse, il n'y a rien à regretter. La vie de Paul était de celles-là. »

La châtelaine se leva pour gagner la cuisine, je la suivis sans un mot. Elle s'installa en bout de table, Gabriel à sa droite. Sur un signe de l'ange blond, je me plaçai à côté de l'ange noir, qui faisait face à l'enfant, tandis qu'elle s'asseyait à ses côtés. Des entrées aux plats, jusqu'au fromage et aux fruits, tout était sur la table.

« Le soir, m'indiqua la maîtresse des lieux, nous mangeons ensemble, à la bonne franquette. Je vous en prie, servez-vous. »

Elle-même tendit la main vers le bol de salade, alors que Danhëse s'occupait de Gabriel qui mangeait tranquillement, son cyclope posé sur la table. L'appareil était bien plus imposant que ceux que je pouvais observer dans les rues, sur les visages d'une bonne moitié de la population, l'autre préférant les modèles plus légers à l'apparence de simples lunettes de vue, ou encore les basiques qui prenaient l'aspect de discrètes lentilles de contact. L'armature légère débordait sur la moitié du front, descendait jusqu'au niveau des pommettes et entourait l'arrière du crâne, tel le casque d'un soldat moderne ou d'un héros de l'espace. Je ne

doutais pas qu'un tel modèle devait posséder des capacités exceptionnelles et avoir une valeur en conséquence.

Le regard de l'enfant se fixait de temps à autre sur moi, puis il replongeait le nez dans son assiette. Durant tout le repas, chacun devisa de choses et d'autres, particulièrement des nouvelles du Bas-Cervent. Il fut également question de l'alerte violette sur le département pour les jours à venir, en raison de l'arrivée de lourds nuages de pluie grise. Partis de Chine, ils étaient parvenus jusqu'à nous sans se libérer de leurs charges de métaux lourds. Les spécialistes craignaient qu'ils ne crèvent avant d'atteindre l'océan Atlantique. Le phénomène, relativement rare il y avait quelques années de cela, commençait à se répéter régulièrement, occasionnant de graves dommages aux espaces de forestation. Malheureusement, je devais en convenir, on finissait par l'accepter comme une fatalité.

Nous plaisantâmes un bon moment au sujet du samedi à venir, journée hebdomadaire européenne de, cette fois, la gentillesse. Elle tombait en même temps que la journée départementale du civisme, et celle, mondiale, de l'action positive, le tout en fin de semaine universelle de l'ouverture à autrui. Si les malheurs de l'humanité n'étaient pas résolus ce week-end, c'était à n'y rien comprendre… Dans quel monde vivions-nous, qui avait besoin de tels jours-symboles ?

L'ambiance était détendue, comme celle d'une famille unie, bien que je sente en permanence le regard de la châtelaine sur moi. Un thé léger bu, elle se leva de table.

« John, l'une des coutumes du Haut-Cervent est le réveil matinal. À sept heures, tout le monde est sur le pont. Vous me

donnerez votre réponse.

— Bien, madame.

— Bonne nuit à tous.

— Bonne nuit, madame », conclut un chœur parfait.

Gabriel se leva pour suivre sa grand-mère dans l'escalier menant à l'étage, cyclope de nouveau sur les yeux. Il salua Sunya et Danhëse d'un signe de tête, avant de porter la main à la tempe pour m'adresser un salut militaire, auquel je répondis de la même façon, puis il tourna les talons et disparut dans l'escalier.

« Eh bien, lança Danhëse en se levant pour débarrasser, il vous a à la bonne. Il nous a fallu à chacune un mois pour qu'il nous salue le matin ou le soir. Pas vrai, Sunya ?

— C'est vrai. Je crois savoir ce qui vous vaut ce régime de faveur, répondit Sunya en saisissant la corbeille de pain et le plateau à fromage.

— C'est-à-dire ? interrogeai-je en empilant les assiettes vides, que j'apportai vers la machine à laver.

— Votre visage. »

Encore ce visage…

« Mon visage ?

— Oui. Vous en avez un comme on n'en fait plus, sans vouloir vous vexer. Large, sans être massif, avec des arêtes marquées. Un visage *classique*. Un visage de noir et blanc. »

Devant mon expression, qu'elle interpréta mal, l'ange noir se reprit en riant doucement sous le regard amusé de son amie.

« Attention, je ne dis pas que c'est laid. C'est simplement différent des visages que l'on est habitué à voir. Comme dans ces films du début du siècle dernier. Les gens ont des visages plus

carrés, plus énergiques. Ils semblent tous faire plus vieux que leur âge. Enfin, pour nous, je veux dire. Ne le prenez pas mal.

— Ne vous inquiétez pas. Madame Dumont-Lieber a fait la même remarque à mon arrivée. C'est quelque chose que j'entends souvent. Mes parents sont issus d'une lignée d'hommes de mer ; je leur dois sûrement cela. Quel rapport avec Gabriel ?

— Madame vous a parlé de son obsession ?

— Oui, l'univers de Jules Verne.

— Avec votre visage, votre âge, vous pourriez être l'un de ses héros. Un capitaine d'âge mûr, un ingénieur, un journaliste aventurier…

— Je comprends.

— En tout cas, intervint l'ange blond, ça va vous faciliter les choses avec Gabriel. »

Je dissimulai à moitié un bâillement à demi simulé.

« Je crois que je vais vous laisser. Le voyage, la tension ; je suis épuisé.

— Alors bonne nuit, lança Danhëse.

— À demain, compléta Sunya. Petit-déjeuner à 6 h 30.

— Bonne nuit à toutes les deux. À demain. »

Je les quittai pour gagner ma chambre.

Le verrou de la porte tiré, je m'écroulai sur le lit, cessant de lutter contre une fatigue qui n'avait nul besoin, elle, d'être simulée.

J'étais au bon endroit. Malgré l'épuisement, je me sentais joyeux. Comme les dieux antiques devaient percevoir les prières des hommes lorsque la fumée des sacrifices montait jusqu'à leur

royaume au-dessus des nuages, je percevais la présence de mon graal. La demeure en était imprégnée.

Demain, madame Dumont-Lieber recevrait ma réponse positive.

Les nerfs, qui me tenaient depuis si longtemps, cédèrent brusquement devant le soulagement. Je m’endormis tout habillé, vaincu par la fatigue.

Une cavalcade de doigts sur le panneau de la porte me réveilla brusquement. Je compris que je m'étais endormi sans même quitter mes chaussures. La lumière du petit matin éclairait faiblement la chambre, mon accès affichait 6 h 08. J'avais dormi d'une traite après mon effondrement, sans programmer d'alarme. N'aurait été la prévenance, je supposais de Sunya ou de Danhëse, ce matin aurait certainement été le dernier, sans jamais avoir été le premier, au service de la châtelaine. En un bond, je fus debout.

« *Light !* »

Rien.

« Lumière ! »

L'éclairage ne réagit pas. Un coup d'œil sur ma droite me permit de repérer l'interrupteur, devant lequel je passai la main. La lumière se fit progressivement.

J'ouvris la fenêtre, puis ma valise pour y prendre des vêtements frais, adaptés à mes activités.

Renseignements pris sur les Dumont-Lieber, j'avais opté pour l'indémodable aspect gentleman-farmer que certaines boutiques, aux noms qui fleuraient bon une époque à jamais disparue, continuaient à fournir à certaines familles aisées et plutôt, voire très, traditionnelles. Rapidement, je me déshabillai, passai dans la salle de bains, puis enfilai mon costume. Face au miroir, je me félicitai : mes traits d'un autre siècle s'accordaient parfaitement à

ma tenue. J'avais la tête de l'emploi, comme l'on dit communément.

Dans la cuisine, Sunya et Danhëse déjeunaient en compagnie de Gabriel, le cyclope posé à portée de main pour l'enfant. Une forte et chaleureuse odeur de véritable café se mêlait à celle de pain frais grillé. Avec un sourire, l'ange noir m'indiqua la chaise à côté d'elle ; l'ange blond se contenta d'un signe de tête. Quant à Gabriel, il me regarda brièvement avant de se concentrer de nouveau sur la plongée de sa tartine beurrée dans le bol de chocolat. Il me donna l'impression de vouloir éviter tout remous dans la manœuvre.

« Café ? demanda ma voisine.

— Avec plaisir. Je ne sais pas laquelle de vous deux je dois remercier.

— Je n'ai pas vu de lumière sous votre porte lorsque je suis descendue. Vu votre état de fatigue d'hier, j'ai préféré toquer. Pain, beurre, confiture, lait… Faites comme chez vous.

— Merci encore. C'était une bonne idée. Je me suis écroulé sans penser à programmer de sonnerie. C'est du pain frais. Encore chaud ! Qui est allé…

— Personne n'est descendu au village, coupa l'ange noir. C'est madame qui le fait chaque jour dans le four à pain des dépendances. Elle se couche tôt et dort très peu. Chaque matin, elle s'occupe du pain. D'ailleurs, lorsque vous descendrez chez Georges et Samirah, vous serez chargé d'en livrer à quelques habitués que vous trouverez au *Pyrate*. "La levée du château", comme ils l'appellent. »

L’ange blond m’observait, un sourire léger aux lèvres, volontairement accentué afin que je le remarque.

« Il y a quelque chose ?

— Votre tenue, votre allure. Très classiques. En accord avec votre façon de parler. Madame va adorer. »

Je ne savais que penser du ton de sa voix. Je ne devais pas faire de faux pas. L’ange noir dut lire l’inquiétude sur mon visage.

« Ne vous inquiétez, pas. Dan vous taquine. C’est vrai que ça va plaire à madame.

— Merci de me rassurer. J’ai réellement besoin de ce poste.

— Si l’habit fait le moine, ça va être bon pour vous. À cent pour cent. »

Le reste du repas se déroula dans le silence, comme chacun dégustait pain, beurre et confitures. Ces dernières, au vu de leur saveur et de l’absence de codes et de logos normatifs, devaient provenir d’une ferme proche.

À sept heures tapantes, la châtelaine entra dans la cuisine par la porte qui menait dehors. Toujours coiffée d’un chignon, elle portait le même tailleur sombre que la veille, toutefois rehaussé d’une broche différente. Les bottines noires cerclées de chaînettes d’argent claquaient fermement sur le carrelage.

« Tout le monde sur le pont ! » lança Gabriel, cyclope aussitôt sur les yeux. Il se leva, m’adressa le même salut militaire que le soir précédent, avant de se contenter d’un signe de tête aux deux anges. Main droite à hauteur d’épaule, comme s’il effleurait un obstacle invisible pour nous, il fila vers le grand salon.

« Bonjour, madame, lançai-je, constatant que j’étais seul à la saluer, Sunya et Danhëse l’ayant donc déjà vue.

— Bonjour, John. Avez-vous bien dormi ?

— On ne peut mieux.

— Je ne vois pas de bagages à vos pieds. J'en déduis que votre réponse est positive.

— Elle l'est, madame.

— Je constate que vous avez du goût pour ce qui est de la tenue vestimentaire. C'est si rare, de nos jours. »

Je perçus clairement les regards qu'échangeaient entre eux les deux anges.

« Robuste, adaptée au travail tout en restant élégante ; une tenue qui continuera à traverser les siècles, poursuivit la châtelaine.

— C'est également ce que dit mon ami Galwind.

— Il ne peut qu'être d'accord. Il s'agit de la seule chose que les Anglais ont su apporter au bon goût. Venez avec moi, nous allons profiter de l'éclaircie pour finir le tour du propriétaire. »

Sur le seuil de la maison, la châtelaine échangea ses chaussures aux chaînettes contre une paire de bottes de jardinier qui l'attendait sous la maquette de l'Île sur le toit du monde. Elle me fit visiter les dépendances, qui comprenaient deux granges, un atelier de bricolage, ainsi qu'un garage abritant une petite Ituzu-Bentley ovoïde noire. À côté, une antique et luxueuse Bentley Continental trônait, accompagnée de trois motos. Contre les dépendances se trouvaient le four à pain, ainsi qu'un ancien moulin dont la mécanique intérieure avait été restaurée.

« J'aimerais le remettre complètement en état, commenta la châtelaine, faire ma propre farine, mais avec ces tempêtes et les

pointes de vent, aucune pale ancienne ne résisterait. »

Nous passâmes le long du vitrage de l'ancien bureau, signalé par une plaque de bronze gravée « Dumont-Lieber – Architectes Père & Fille », pour franchir une petite porte menant en dehors des murs, du côté des arches vitrées de la piscine intérieure. Un immense potager s'étendait devant nous, abrité sous une verrière inclinée, au sein d'une clairière taillée dans la masse des noyers mayas de forestation.

« Voici mon véritable domaine. On me surnomme la Dame du Haut-Cervent, mais je suis une fille de la terre. Vous m'aiderez à l'entretenir, à tailler les branches et les racines des arbres qui viennent l'envahir ou menacer la verrière.

— Permettez-moi, madame, il s'agit bien d'une étendue de forestation ?

— Ne vous inquiétez pas. J'ai une autorisation en bonne et due forme. La colline tout entière, jusqu'aux limites du village, est la propriété de ma famille depuis toujours. En échange de l'usage total de la surface, au-delà des quatre-vingts pour cent prévus par la directive EspUre, j'ai l'autorisation de tailler moi-même ce qui borde mon espace privé. »

Elle me désigna un tas de bois sous abri, contre un muret.

« Ce qui me permet de faire un peu de feu l'hiver. »

Surprenant mon air sceptique, elle précisa.

« Bien sûr, ce n'est pas suffisant pour chauffer le Haut-Cervent. Et démarrer un feu sans papier froissé fait perdre un peu de son charme à l'opération, mais de temps à autre je m'offre le plaisir d'un vrai feu de bois. Tout ici est électrique. Ce n'est pas chez moi

que vous verrez ces ridicules flammes fantômes que les vendeurs d'air chaud associent à leurs systèmes ! »

Nous fîmes ensuite le tour du potager, dont elle me cita avec passion tout le contenu, puis ce fut le moment de partir m'occuper des courses.

« Aujourd'hui, Sunya vous accompagnera pour vous présenter à Georges et Samirah. Vous passerez également au *Pyrate's Bay* livrer le pain à quelques habitués.

— J'y ai pris un café à mon arrivée. Le patron a l'air sympathique.

— Original, particulier au premier abord, mais c'est quelqu'un de bien. Il maintient en vie le dernier endroit de rencontre et d'échange de Cervent, tout comme le père Gawen avec ses offices mensuels à l'église. Chacun à leur façon, ils œuvrent pour la communauté. Vous prendrez la Smart Bullet, les clefs sont dessus. Je demande à Sunya de vous rejoindre. »

Elle se dirigea d'un pas vif vers le bâtiment d'habitation, une main sur son chignon, tandis que je me rendais au garage examiner l'Ituzu-Bentley, petite horreur moderne en forme d'œuf. Effectivement, la carte de démarrage était posée sur le tableau de bord, dont le voyant de charge indiquait « *full* ». Je déconnectai le câble de recharge, puis m'installai derrière le volant. La Smart Bullet démarra à la première pression, avec l'agréable bruit de signalement des modèles de la gamme Oiseau de Printemps. Rendu devant le portail, je descendis pour ouvrir, mais Sunya, que j'aperçus dans l'écran rétroviseur, me fit signe qu'elle allait s'en occuper. Elle posa la corbeille de pain dont elle était chargée sur le siège arrière, puis entreprit d'ouvrir les

portes. Après que les massifs vantaux de bois eurent été refermés derrière nous, elle sauta du côté passager.

« Fouette, cocher ! »

Je souris de cette expression qui avait traversé les âges.

« Votre grand-mère disait cela ?

— Tu peux laisser tomber le vouvoiement ; il est réservé au service. Dans nos chambres, ou en dehors du Haut-Cervent, si madame Dumont-Lieber n'est pas là, on se tutoie. Ça te va ?

— Ça me va.

— Non, ma grand-mère n'a jamais dit cela. Elle vivait dans les faubourgs de Cochin. C'est Paul Delmarte, l'ami de madame, chaque fois que nous allions au village.

— Je vois. Comment est la vie au Bas-Cervent ? »

Elle me décrivit celle de ces petits villages qui ne semblaient pas avoir bougé depuis le début du vingtième siècle, dans lesquels les habitants étaient comme détachés de l'agitation, surfeurs tranquilles de la vague de la course effrénée au progrès. Composée en majorité de personnes d'un certain âge, la population accédait aux nouvelles technologies par le biais de leurs enfants ou de leurs petits-enfants, l'intégraient comme « une petite chose bien pratique dont ils auraient du mal à se passer désormais », mais sans plus d'importance. Cela ne changeait en rien leur façon profonde de vivre. La plupart étaient issus de familles d'agriculteurs, de vignerons, auxquels s'ajoutaient les artisans indispensables à l'entretien d'un village, les employés liés à l'État, quelques professions libérales – médecin, infirmière et notaire. On y trouvait aussi une poignée d'artistes qui préféraient le calme de la campagne, pour des

activités qu'ils pouvaient mener de n'importe quel endroit de la Terre du moment qu'il baignait dans le Halo, c'est-à-dire partout sur le globe.

Les opinions de la jeune femme sur les personnes dont elle me parla étaient parfois moqueuses, mais sans méchanceté, toujours empreintes d'une vision positive et humaine des choses. La châtelaine avait dû soigneusement choisir ceux qui l'entouraient. Je ne prêtai pas réellement attention à tous les renseignements que me donna l'ange noir, qui ne m'intéressaient guère ; en réalité, le but de mes questions était avant tout de la faire parler pour qu'elle-même m'interroge le moins possible.

« C'est là ! »

Sunya me désigna de la main *La Saison Bleue* qui formait l'angle de la place principale à quelques pas du *Pyrate's Bay,* presque en face de l'église. Je garai le véhicule devant la vitrine contre laquelle s'alignaient des vélos actifs, très probablement offerts par leurs enfants aux anciens du village, lesquels discutaient en attendant l'ouverture du commerce. Tous les regards convergèrent vers moi lorsque je descendis de la Smart Bullet de la châtelaine.

« Bonjour ! » lança Sunya à la cantonade, descendant à son tour. Je me contentai d'un sobre signe de tête en direction des curieux, avant de m'emparer de la corbeille de pain à l'arrière.

« Le *Pyrate's Bay* ? questionnai-je.

— C'est ça. »

Je sentais les regards dans mon dos, imaginais les murmures les accompagnant pendant que nous marchions vers le café. Ici, tout se savait, rien de nouveau ne passait inaperçu.

« *Hi,* Sunya. Monsieur… salua le patron.

— John Erns, lança l'ange noir d'une voix assez forte pour que les clients, certains déjà présents hier, l'entendent clairement. Un nouveau résident du château. C'est lui qui vous apportera le pain, désormais. »

Une maigre poignée de bonjours répondit au mien pendant que je déposais le panier sur le comptoir.

« *Thanks.* Café ?

— Une autre fois, peut-être. Quand je serai plus à l'aise.

— *As you want.* Je comprends. »

Il me tendit un panier de pain vide, semblable à celui que j'avais déposé.

« À demain.

— À jeudi, pour moi, répondit Sunya. Je viens de te le dire, désormais c'est John qui est de corvée. À moi les grasses mat' !

— Chez la châtelaine, cela m'étonnerait… », rétorqua le patron alors que la porte se refermait derrière nous.

La Saison Bleue était ouverte, mais les clients restaient dehors. Ils attendaient notre arrivée. Si j'avais eu la mauvaise idée de venir auparavant repérer le terrain, c'est moi qui l'aurais été. En ce moment même, la moitié des curieux seraient en train de dire à l'autre : « Je t'assure, je l'ai déjà vu ici. Il y a trois semaines de ça. Même que je me suis dit, il n'a pas une tête de vacancier, celui-là. »

Encadrés par une haie de curiosité, nous pénétrâmes dans le magasin.

« John Erns, indiqua Sunya à Georges et Samirah, tous deux jeunes et ronds, un air aimable sur le visage. Il commence à

travailler aujourd'hui au château. Maintenant, c'est lui qui passera pour les courses !

— Bonjour, monsieur, heureuse de faire votre connaissance. Vous allez voir, c'est bien, ici.

— C'est calme et tout le monde est gentil, rajouta Georges.

— Vous allez vous plaire, vous verrez. Si on peut rendre service, n'hésitez pas. On est là pour ça. On fait avec ce que nous demandent les gens. »

Samirah s'interrompit, suivant d'un œil suspicieux l'entrée dans la boutique d'un adolescent au crâne rasé, cyclope décoré d'orbites enflammées sur les yeux. Sur le tee-shirt noir qui couvrait le haut de son grand corps maigre s'affichait un large disque gris, au-dessus d'un point bleu. Les mots « *goodbye blue sky, goodbye…* » encadraient la représentation symbolique de la Lune. Un sympathisant des Miǎnfèi Jūmín Yuèliàng, que l'on peut traduire par Libres Sélénites, les indépendantistes lunaires. Ils furent les premiers à obtenir une autonomie administrative partielle pour leur base, en espérant bientôt acquérir une totale indépendance que le gouvernement chinois ne leur accorderait probablement jamais.

La diode de discrétion du cyclope brillait, rouge. Comme beaucoup de jeunes de son âge, il était en train de capturer les images de ce qu'il voyait pour les stocker dans je ne sais quel but, certainement tout simplement parce que c'était possible. JPDJ, « Je Peux Donc Je », comme les journalistes qualifiaient leur génération.

Moi qui avais ragé contre l'installation systématique des caméras de surveillance dans les villes, je m'étais habitué,

résigné plutôt, à être filmé par mes concitoyens, assistants inconscients et passifs des autorités. Ces dernières puisaient dans les données du Halo pour les d'enquêtes « dont la nature ou les circonstances le nécessitaient », c'est-à-dire extrêmement souvent afin de limiter les frais. Sans parler, en ce qui concernait les grandes agglomérations, de l'aide, tacitement consentie, apportée par les porteurs de cyclopes aux réseaux de surveillance publique.

Sunya me fit faire le tour de la boutique tout en échangeant quelques mots avec les clients entrés à notre suite. Dans la cagette plastique que je portais ne vinrent prendre place que des produits frais. Les surgelés, m'indiqua la jeune fille, étaient réservés pour les moments où il n'était pas possible, ou simplement peu prudent, de descendre au village, principalement en hiver lors des chutes de neige, et tout au long de l'année, par temps de fortes pluies grises. Ici, me dit-elle, « il peut griser plusieurs jours sans interruption. »

Nous sortîmes sans rien régler, après que Samirah eut scanné le contenu de la cagette.

« Tu auras bientôt une clef, m'annonça Sunya alors que la Smart Bullet attaquait les lacets de la route dans un doux ronronnement.

— Comment ?

— À la fin de la deuxième semaine, si tout se passe bien, madame te donnera une clef. Ç'a été comme ça pour Danhëse et moi. Ici, nous ne sommes pas en prison. On peut sortir après le service tant qu'on ne fait pas de bruit en rentrant, et qu'on est sur le pont à sept heures. Et on a le droit d'utiliser ça. »

Elle tapota le tableau de bord pour appuyer ses paroles.

« Madame Dumont-Lieber te le redira elle-même.

— Merci pour l'information.

— De rien. Tu verras qu'on est bien, ici. Ce n'est pas comme vivre dans son propre appartement, mais quand on n'a pas vraiment de qualification, c'est une situation en or. Si tu as un peu galéré à droite et à gauche, tu apprécies vraiment, je te le garantis.

— Je veux bien te croire », approuvai-je du ton le plus convaincu.

Ainsi commença mon séjour chez les Dumont-Lieber, dans le rôle d'un majordome-à-tout-faire.

Les journées se déroulaient paisiblement, toujours de la même façon. Dès que la liste des courses m'avait été donnée – enregistrée par mon accès depuis ma poche poitrine pour pallier ma mémoire parfois fluctuante –, j'effectuais ma tournée quotidienne au Bas-Cervent, quelquefois accompagné par l'ange noir ou l'ange blond. Je sympathisai avec Georges et Samirah, ainsi qu'avec le patron du *Pyrate's Bay,* chez qui je buvais régulièrement un café – moins bon que celui du Haut-Cervent – en déposant la levée du château.

L'homme était un étrange mélange de modernité et de mysticisme, un féru de technologie et de spiritualités orientales, qui suivait l'antique voie de la vertu, comme il qualifiait lui-même son mode de vie. Une curiosité, très agréable de contact.

Les deux anges sortaient parfois ensemble le soir, mais je ne me risquais pas à en profiter pour explorer la demeure, car la

châtelaine, victime de fréquentes insomnies, en arpentait souvent les pièces la nuit. Le père Gawen vint en visite à la fin de ma première semaine, un homme d'un certain âge à l'épaisse chevelure blanche, aimable et ouvert ; le genre de prêtre qu'apprécient les non-croyants. Il s'entretint poliment quelques instants avec moi, de tout, de rien. J'étais parfaitement conscient qu'il se faisait une opinion sur ma personne, à la demande de la châtelaine.

Gabriel, chaque matin après le petit-déjeuner, à 7 h 00 tapantes, et chaque soir, m'adressait un salut militaire auquel je répondais de la même façon. Plusieurs jours après mon arrivée, comme s'il se rendait compte que je faisais désormais partie de son environnement, il commença à m'adresser la parole, une unique fois par jour. Il me questionnait au sujet de détails liés aux romans de Jules Verne, à leurs personnages et aux lieux des actions, comme s'il était naturel que je connaisse les textes et puisse lui confirmer quelques-unes de ses suppositions. Ses interrogations portaient sur des points non détaillés dans les romans, laissés à l'imagination du lecteur s'il se posait la question. Je répondais chaque fois le plus gentiment et précisément possible, d'après les souvenirs que j'en conservais.

Jules Verne et ses textes n'avaient toujours pas été restaurés dans le Halo par les bibliothèques, depuis leur destruction par le BigWorm, cinq ans auparavant, les efforts de reconstruction du réseau global portant sur des sujets plus immédiatement vitaux pour la société. Et plus personne ne s'intéressant au sujet, il m'était inutile de faire des recherches. Je ne pouvais compter que sur ma mémoire. Gabriel m'écoutait attentivement, trop

attentivement même, puis me quittait après un grave hochement de menton, les mains dans le dos, le visage en avant, à lentes et longues enjambées, comme s'il arpentait une lande battue par les vents.

Ainsi que l'avait prédit Sunya, à la fin de la seconde semaine, après une nouvelle visite du père Gawen, qui dîna avec nous à la bonne franquette, la châtelaine me confia les clefs du château. À partir de cet instant, elle commença à s'en aller pour une journée ou deux, en compagnie de Gabriel, puis quelquefois pour vingt-quatre heures, seule, laissant l'enfant aux soins de Danhëse. Trois semaines après mon arrivée, les parties du château auxquelles j'avais accès n'avaient plus de secrets pour moi, mais je n'y avais rien découvert. Intrigué par le fait qu'il y ait un grand salon mais pas de petit, j'interrogeai les deux anges, qui me répondirent que ce dernier se trouvait dans les appartements de madame Dumont-Lieber, de l'autre côté de *la* porte.

J'aperçus parfois Gabriel avec une édition Hetzel sous le bras, dans laquelle il se plongeait, enfoncé dans sa montagne de coussins sur la table du grand salon. Lorsqu'il cessait de lire, il enfouissait le livre à la base de la pile de coussins, puis gagnait le monde que lui offrait le cyclope.

Tous les après-midi, Danhëse l'accompagnait à la piscine couverte, où il passait près de deux heures à jouer, mais très différemment d'un enfant ordinaire. Pas un instant il ne prêtait attention à l'ange blond ni ne lui adressait la parole. Et jamais il ne tentait de l'asperger d'eau. Lorsqu'il ramait sur le petit canot pneumatique, c'était avec application, détermination. Lorsqu'il en tombait, volontairement, sans cris ni hurlements de joie ou de

fausse peur, il entreprenait la traversée de la piscine avec la même résolution. Quand il en avait assez, il sortait de l'eau en rampant sur les marches, tel un naufragé se traînant sur le sable d'un rivage inconnu. Tandis que Danhëse le séchait, il observait les alentours, ses yeux clairs balayant des choses que lui seul apercevait, puis il commençait à s'habiller en suivant un rituel immuable : il s'éloignait de quelques pas, revenait, faisait mine de chercher, saisissait l'un des vêtements et l'enfilait. Il agissait ainsi pour chacun. J'avais l'impression d'observer un naufragé glanant sur le sable des objets que les vagues amenaient. Du moins, c'est la première idée qui me vint à l'esprit, sans doute à cause de sa fascination pour *L'Île mystérieuse*. Le dernier vêtement passé, il rechaussait son cyclope, puis regagnait la sécurité de la montagne de coussins. Un jour que je m'occupais de changer l'une des lames du parquet bordant la piscine, j'interrogeai Danhëse à ce sujet.

« Il appelle la table l'île. Je suppose qu'il s'agit de celle de *L'Île mystérieuse,* me répondit-elle.

— La piscine est le seul moment où il quitte son cyclope ?

— Avec le repas, oui. Heureusement ; je ne crois pas qu'il s'agisse d'un modèle étanche. Je ne l'ai jamais entendu demander quoi que ce soit, mis à part quand il a faim ou veut aller à l'océan, c'est-à-dire la piscine. Vous êtes le seul à qui il pose des questions régulièrement. Heureusement que vous êtes calé sur Jules Verne. Le père Gawen arrive également à le faire parler, mais il le connaît depuis toujours. »

Danhëse évoquait Gabriel avec douceur, tout comme Sunya. Je sentais qu'elle était sincèrement attachée à l'enfant. Moi-même,

j’éprouvais le besoin de prendre soin de lui lorsque je le croisais ou qu’il m’interrogeait. J’étais tenté d’essayer de l’apprivoiser, mais je ne voulais pas, si j’y parvenais quelque peu, qu’il souffre ensuite de mon inévitable départ. Il en était de même pour la châtelaine.

Je l’appréciais réellement, tout en sentant que c’était réciproque. Je me sentais coupable d’attendre la première occasion pour aller fouiller la partie de la demeure qui leur était réservée, celle d’où Gabriel tirait à coup sûr les exemplaires de la précieuse édition Hetzel, probablement entourée de nombreux autres ouvrages non déclarés.

J’étais bien, dans cette demeure. Une mauvaise conscience s’emparait de moi à l’idée que j’étais en train de tromper des gens avec qui j’aurais aimé être ami dans d’autres circonstances.

Mais je n’avais guère le choix.

Le dimanche de ma quatrième semaine au château fut celui de l'office du père Gawen à l'église du Bas-Cervent. Il s'avéra que les deux anges étaient pratiquantes, tout comme madame Dumont-Lieber ; je me retrouvai donc seul. J'avais pensé en profiter pour fouiller la maison, mais au fond de moi quelque chose me disait que le moment n'était pas venu. Rien de rationnel, juste cette sensation, dont j'ai appris à tenir compte au fil des ans, qui vous titille l'estomac, vous serre le cœur au point de vous rendre fébrile.

Bien sûr, les premières fois, la fougue de la jeunesse l'emporte à grands coups de « Fonce ! Ne sois pas un poltron ! Tu te fais des idées ! ». Puis l'expérience vous apprend à écouter cette petite voix intérieure.

Tous étaient partis dans l'antique Bentley Continental. La châtelaine m'avait précisé que si je désirais me rendre au village, je pouvais me servir de la petite Smart Bullet. Je l'avais remerciée, et lui avais dit que je préférais rester ici, à feuilleter quelques-uns des livres d'art de la bibliothèque, si, bien sûr, elle n'y voyait pas d'inconvénient. Peut-être irais-je faire un tour dans l'après-midi, mais une matinée avec un bon café et un livre me conviendrait à merveille.

Dans le grand salon, ma tasse posée sur une table basse, j'examinai longuement le dos des livres avant de porter mon choix sur une superbe édition d'illustrations de David Robert. En

m’asseyant, j’aperçus le cyclope au sommet de la pile de coussins. Une idée me traversa l’esprit, que je rejetai tout d’abord. Je ne voulais pas fouler aux pieds le jardin secret de Gabriel. Fouiller la demeure d’adultes était une chose ; fouiller l’univers d’un enfant en était une autre. Malgré tout, la curiosité eut rapidement raison de mes scrupules. Quelque peu honteux, je me donnai un semblant de bonne conscience en me disant que je trouverais peut-être par ce biais un moyen d’aider l’enfant, un moyen auquel personne n’aurait songé jusqu’à présent.

Je me levai et saisis le cyclope que Gabriel avait laissé actif, l’Orwell ou le Sauron, comme le patron du *Pyrate’s Bay* nommait les appareils. Ce coûteux modèle était capable de procurer un simulacre d’émotions et de sensations à son utilisateur. Après une dernière hésitation de pure forme, je le chaussai.

J’étais sous un gigantesque dôme d’acier que je reconnus immédiatement. Sur les parois, je pouvais voir les références et statistiques des parties jouées. Tout était parfaitement ordonné, comme lors de la sortie du jeu, sur lequel j’avais été conseiller technique afin que l’ensemble respecte l’esprit des *Voyages extraordinaires de l’immense et inégalé Jules Verne,* comme le précisait, avec une emphase ridicule, le sous-titre. Malheureusement, *Voyages extraordinaires* ne recueillit qu’un succès d’estime, pour son esthétique et son ambiance, avant d’être noyé dans la masse des créations anonymes à la gloire éphémère.

Au sommet d’une colonne au fin maillage d’acier reproduisant des entrelacs floraux, le nom gravé sur une plaque attira mon

attention : l'Île sur le toit du monde. Ce lieu, étranger à l'œuvre de Jules Verne, n'aurait pas dû se trouver là.

Depuis la sortie du jeu, l'éditeur aurait-il inclus un élément extérieur à l'univers des *Voyages* ? Avait-il existé un partenariat avec Dumont-Lieber Architectes Père & Fille à l'occasion de l'inauguration de leur création ? Ou était-ce une extension promotionnelle, destinée aux futurs invités afin de leur donner un avant-goût de ce qu'ils admireraient bientôt de leurs yeux ? Cet ajout avait pu m'échapper, car j'avais été assez négligent, depuis de longues années, quant à mes droits sur les créations auxquelles je collaborais sous le nom de société Robur.

Sous la plaque gravée de la colonne se succédaient les noms d'un nombre astronomique de sauvegardes. Gabriel était obsédé par cet élément. Je fis se coucher le soleil à l'horizon, derrière la colonne supportant la plaque de l'Île sur le toit du monde.

Le mythique rayon vert brilla fugitivement, découpant à contre-jour les creux et reliefs des fines membrures d'acier.

Sous les étoiles, ses verrières colorées et ses armatures éclairées par les projecteurs, l'Île sur le toit du monde se détache de la falaise gelée à laquelle elle est accrochée, tel un fantastique cocon aux dimensions extraordinaires. Aux endroits où la structure d'alliage s'enfonce dans la glace pour rejoindre la roche, des rampes lumineuses la suivent, ajoutant une touche irréelle à l'ensemble. L'œuvre architecturale semble sur le point de s'arracher de la falaise pour s'élancer vers la Lune. À sa base, sur la plate-forme soutenue par de superbes arcs-boutants aux courbes harmonieuses, dont les pieds viennent s'ancrer dans le

roc, une foule danse en plein air aux rythmes démodés d'un orchestre dont les échos me parviennent. Au-dessus d'eux, à chaque étage, les baies vitrées colorées laissent apercevoir des salons, des salles de réception, de grands halls, que séparent de multiples terrasses à ciel ouvert, dans lesquels on circule, discute ou rit. De part et d'autre, en marge de la lumière qui s'échappe de la structure, des fenêtres éclairées signalent les emplacements de chambres et de salons privés enfoncés dans le roc, chacun orné d'un petit balcon à la rambarde finement ciselée. Dans la superbe coquille de verre et de lueurs qu'est l'Île sur le toit du monde, la meilleure société s'amuse, échappe pour un moment à la réalité d'une Terre désormais désolée.

Des claquements secs déchirent l'air.

Une ligne éblouissante se découpe à droite, miroir des lumières du cocon sur les arêtes d'une longue fissure. Elle s'étend subitement, se divise en deux segments que sépare le noir d'une faille qui s'allonge en un éclair.

L'Île vibre brièvement.

Les gens cessent de danser.

Une autre faille s'ouvre sur la gauche.

Des cris s'élèvent, les gens courent dans tous les sens, certains vers les balustrades pour observer le phénomène, d'autres vers l'intérieur afin de trouver l'abri des salles nichées dans la roche.

Le cocon vibre de nouveau, puis descend brusquement de plusieurs mètres. Une grande partie des lumières meurt. Les gens s'effondrent sur le sol tandis que des silhouettes passent par-dessus les rambardes, tombent dans le vide. Des éclats translucides chutent en une pluie tranchante sur la terrasse

depuis les hauteurs, où la verrière a explosé par endroits. Il est désormais impossible de rejoindre la sécurité de l'intérieur de la falaise. Certains commencent à se relever, puis courent en tout sens dans l'obscurité qui s'étend au fur et à mesure que meurent les éclairages.

Le cocon vibre encore.

Les Dumont-Lieber, père, fille et beau-fils, se dressent comme ils le peuvent sur l'estrade de l'orchestre. Jean-Philippe lance des instructions que personne n'écoute.

La foule court, s'agite, hurle ou pleure. Les vibrations s'amplifient, la pluie de verre coloré se fait plus intense ; l'Île sur le toit du monde commence à sombrer, lentement.

Un bruit de battement d'ailes monte. Une multitude de battements, comme celle d'une flotte d'hélicoptères en approche. Un cône de lumière dorée descend des étoiles, embrasse le cocon dans son faisceau. Dans le ciel se découpe une immense forme profilée semblable à celle d'un vapeur au long cours, suspendue à une forêt de mâts porteurs d'hélices dressés sur le pont. Le long du bastingage, à la lumière de lampes à incandescence, les membres d'équipage préparent des cordes sous les ordres d'un homme barbu à la carrure massive, Robur le Conquérant. L'ingénieur créateur de l'*Albatros*, fermement convaincu de la supériorité des plus lourds que l'air mus par électricité sur les plus légers que l'air gonflés au gaz, vient à la rescousse.

Les cordes tombent, trop courtes.

L'*Albatros* descend dans le fracas de l'air déchiré par les longues pales superposées, dont le souffle fait voler au loin débris de verre et morceaux de tissu. Les extrémités des cordes

se rapprochent. La foule se précipite en hurlant, bras levés, vers la balustrade qui borde la terrasse au-dessus de laquelle s'est positionnée la machine volante.

L'Île vibre et oscille de nouveau. L'un des arcs-boutants plie soudainement, provoque un soubresaut qui jette au sol la foule paniquée. La masse des gens, à l'extrémité de la terrasse, impose trop d'efforts à la structure endommagée. Sur un ordre de Robur, l'*Albatros* se déporte vers la falaise, au point que ses hélices ne se trouvent plus qu'à quelques mètres de la glace. La foule hurlante se relève, suit le mouvement en courant, n'hésite pas à marcher sur ceux restés au sol.

L'Île vibre encore. Une sorte de grondement métallique monte doucement. Un son, d'abord imperceptible, qui gonfle et semble venir de partout. Les extrémités des cordes s'approchent des mains tendues et des visages battus par la tempête que déchaînent les pales. Le grondement continue à gagner en puissance. Les derniers pans de verrière se désagrègent alors que leurs structures vibrent comme des cordes à piano tendues.

L'ossature du cocon est entrée en résonnance avec les pales de l'*Albatros*.

Robur donne des ordres. Le rythme de rotation des hélices change, certaines ralentissent, d'autres accélèrent, mais le grondement de métal torturé continue à enfler, vrille douloureusement les tympans, puis meurt soudainement dans un claquement sec.

Un concert de hurlements s'élève : l'Île sur le toit du monde glisse vers bas. Le projecteur de proue de l'*Albatros* la suit un instant, puis elle disparaît dans l'obscurité.

Je me retrouvai de nouveau sous le dôme.

Sur la plaque au sommet de la colonne, l'inscription Robur le Conquérant brillait d'un éclat vert.

Gabriel avait créé cette partie à l'aide de logiciels dédiés. Beaucoup de joueurs s'amusaient à personnaliser des jeux, puis partageaient leurs versions dans le Halo. Les éditeurs eux-mêmes encourageaient cette pratique, qui prolongeait la renommée des titres. Gabriel avait reconstitué le drame qui avait coûté la vie à ses parents, l'avait transposé dans le monde des *Voyages*, codant les réactions des gens et des structures comme il les comprenait. Cela ne s'était pas passé ainsi dans la réalité, tout avait été plus long, plus violent et dramatique, mais pour finir de la même façon.

Je fis glisser le rayon de Robur à Fergusson, inscrit en dessous.

Sous les étoiles, ses verrières colorées et ses armatures éclairées par les projecteurs, l'Île sur le toit du monde se détache de la falaise gelée…

Exactement les mêmes éléments que précédemment. Pas un détail qui diffère, pas un mouvement de personnage qui n'aille pas dans la même direction.

Dans la superbe coquille de verre et de lueurs… la meilleure société s'amuse, échappe pour un moment à la réalité d'une Terre désormais désolée.

Des claquements secs déchirent l'air.

Une ligne éblouissante se découpe à droite, miroir des lumières du cocon sur les arêtes d'une longue fissure. Elle s'étend

subitement, se divise en deux segments que sépare le noir d'une faille qui s'allonge…

Les Dumont-Lieber, père, fille et beau-fils, se dressent comme ils le peuvent sur l'estrade de l'orchestre. Le père lance des instructions que personne n'écoute.

La foule court, s'agite, hurle ou pleure. Les vibrations s'amplifient, la pluie de verre coloré se fait plus intense ; l'Île sur le toit du monde commence à sombrer, lentement.

Les dernières lueurs du cocon éclairent une forme qui descend du ciel sans un bruit, dansant dans l'air froid. Suspendue sous elle, une nacelle laisse apercevoir les visages de trois personnes à la lueur de lanternes sourdes. Le *Victoria,* le ballon de l'inventeur Samuel Fergusson.

Trois cordes tombent de la nacelle, trop courtes.

L'aérostat descend, ballotté par les vents violents qui longent la falaise de glace. Les extrémités des cordes se rapprochent. La foule se précipite en hurlant, bras levés, vers le point au-dessus duquel stationne le plus léger que l'air.

L'Île vibre et oscille de nouveau. L'un des arcs-boutants plie soudainement, provoque un soubresaut qui jette au sol la foule paniquée. Une main tendue agrippe une corde alors qu'un courant d'air entraîne latéralement le *Victoria* contre la verrière déchiquetée. Fergusson s'agite autour du foyer. L'aérostat monte brusquement dans le ciel, laissant derrière lui le rescapé qui a lâché prise.

Le plus léger que l'air tente d'autres approches, toujours contrariées par les violents mouvements d'air qui balaient les

flancs de la falaise. Chaque fois la foule court, s'agite, hurle ou pleure.

Les vibrations s'amplifient, la pluie de verre coloré se fait plus intense. Jean-Philippe Dumont-Lieber lance des instructions que personne n'écoute.

Un bruit de métal torturé enfle, vrille douloureusement les tympans, puis meurt soudainement dans un claquement sec.

Un concert de hurlements s'élève ; l'Île sur le toit du monde glisse vers bas. Les yeux de l'équipage du *Victoria* la suivent un instant, puis elle disparaît dans l'obscurité.

Je me retrouvai de nouveau sous le dôme.

Je fis glisser le rayon de vert de Fergusson à *Maître du monde*.

Sous les étoiles, ses verrières colorées et ses armatures éclairées par les projecteurs, l'Île sur le toit du monde se détache de la falaise gelée… Dans la superbe coquille de verre et de lueurs… la meilleure société s'amuse, échappe pour un moment à la réalité d'une Terre désormais désolée.

Des claquements secs déchirent l'air.

Une ligne éblouissante se découpe à droite, miroir des lumières du cocon sur les arêtes d'une longue fissure. Elle s'étend subitement, se divise en deux segments que sépare le noir d'une faille qui s'allonge…

Les Dumont-Lieber, père, fille et beau-fils, se dressent comme ils le peuvent sur l'estrade de l'orchestre. Le père lance des instructions que personne n'écoute.

La foule court, s'agite, hurle ou pleure. Les vibrations s'amplifient, la pluie de verre coloré se fait plus intense ; l'Île sur le toit du monde commence à sombrer, lentement.

Un faisceau de lumière blanche vient balayer la surface de la terrasse, émise par l'avant d'une courte forme fuselée à l'allure de rapace. Elle entame une longue courbe, ses grandes ailes d'acier battant l'air avec grâce. Je reconnais l'*Épouvante,* conçu par Robur, désormais fou, qui s'est fixé pour but de devenir maître du monde. Une machine capable de se mouvoir aussi bien sur terre, sur l'eau que dans les airs. Le vaisseau s'éloigne, puis revient, cherchant visiblement un endroit où se poser. Mais la foule se précipite chaque fois dans sa direction, ne lui laissant pas de champ.

Les vibrations s'amplifient, la pluie de verre coloré se fait plus intense. Jean-Philippe Dumont-Lieber lance des instructions que personne n'écoute.

La voix d'Alexandrine Dumont-Lieber s'élève, ordonne tandis que l'*Épouvante* s'éloigne dans une nouvelle boucle. La foule se calme, obéit, se masse près de la paroi de la falaise où le poids aura moins de conséquences sur la structure de l'Île. Des cordes et des lances d'incendie y pendent, tenues par ceux qui se trouvent dans la partie troglodyte de l'ouvrage. Quelques personnes, des enfants qu'aident les adultes, pour la plupart, remontent vers la sécurité.

Alexandrine Dumont-Lieber, son père et son mari disposent des lampes décoratives que leurs batteries solaires alimentent encore. Ils créent un semblant de piste à l'endroit qui supportera

le mieux le poids de la machine volante que l'on voit tourner au-dessus.

Sur un signe de la jeune femme, Robur descend en une trajectoire presque plane. Il pose son engin sans que ses roues imposent le moindre choc à la terrasse. Les ailes d'acier se replient dans leurs logements. La foule se précipite, mais les Dumont-Lieber font barrage. Ils désignent cinq personnes qui montent à bord. L'*Épouvante* s'élance, traverse la terrasse, arrache la balustrade, puis tombe dans le vide. Ses grandes ailes se déploient au dernier instant. Elle disparaît dans la nuit.

De nouvelles vibrations secouent le cocon, la foule panique, mais les Dumont-Lieber maintiennent le calme.

L'*Épouvante* revient par trois fois pour emporter cinq personnes à chaque voyage. Des vibrations continuent à secouer le cocon, mais les Dumont-Lieber maintiennent le calme.

Une quatrième fois, l'*Épouvante* revient.

L'Île vibre et oscille de nouveau. L'un des arcs-boutants plie soudainement, provoque un soubresaut qui jette au sol la foule paniquée. Les gens se relèvent, se précipitent vers la machine de Robur. Ils l'entourent, chacun essaie d'y trouver une place, utilisant bec et ongles. Les Dumont-Lieber n'arrivent pas à maintenir le calme.

Un bruit de métal torturé enfle, vrille douloureusement les tympans, puis meurt soudainement dans un claquement sec.

Un concert de hurlements s'élève ; l'Île sur le toit du monde glisse vers bas. Le projecteur de proue de l'*Épouvante* disparaît dans l'obscurité, accompagnant le chef-d'œuvre des Dumont-Lieber Architectes Père & Fille.

Je me retrouvai de nouveau sous le dôme.

Je m'immisçai rapidement dans les innombrables sauvegardes de l'Île sur le toit du monde ; chacune se soldait par la chute de l'ouvrage et la mort de la famille de Gabriel. Il tentait de changer le destin en transposant l'événement dans un univers qui lui était plus familier que le monde réel. Les autres versions portaient chacune le nom de personnages ou de machines tirés des romans. L'enfant avait tout essayé, même l'utilisation de l'éléphant mécanique de *La Maison à vapeur*. Sans succès. Les moyens se révélaient inappropriés, demandaient trop de temps, ou les réactions des gens précipitaient la chute. Gabriel avait codé tout cela, gens et machines, sans tricher.

Un autre enfant aurait changé les règles pour en créer de nouvelles lui permettant de sauver l'Île et sa famille, mais lui, non. Il conservait une logique, une cohérence sans failles, prenait les choses comme elles étaient, du moins comme il les percevait, assemblait en de multiples combinaisons les machines et les situations, mais rien n'y faisait. L'Île sur le toit du monde glissait dans le gouffre, sa famille disparaissait. Il utilisait des possibilités offertes comme des pièces d'un jeu de construction qu'il refusait de tordre. À l'aide de suites logicielles dédiées à la construction d'e-nivers, il avait imaginé un environnement nouveau pour y placer sa famille et tenter de la sauver. Mais il refusait de modifier quoi que ce soit à la base du cadre dans lequel il avait intégré l'Île sur le toit du monde. Dans son esprit, ces choses étaient immuables. Il n'envisageait rien qui puisse transcender ce qu'il comprenait du monde et des hommes.

Le nombre de titres inscrits aux sommets des colonnes d'acier m'intriguait. Je ne me rappelais pas que le jeu d'origine ait été aussi vaste. Je fis glisser le rayon vert sur les plans des différentes machines présentées à la base du dôme, au-dessus d'une superbe mappemonde comme on n'en faisait plus depuis bien longtemps.

J'illuminai l'*Albatros* de Robur.

Sous les étoiles, le vent froid heurte douloureusement mes joues. Mes oreilles perçoivent le battement régulier de la forêt d'hélices en haut de leurs mâts. Devant moi s'étend le pont de l'*Albatros*, dont la coque profilée fend une masse nuageuse comme un vapeur fend l'océan de toute la puissance de ses machines. Je repère l'étoile du Nord, que je fais descendre d'un mouvement des yeux sous l'horizon, amenant la lumière sur le monde. Les membres d'équipage prennent leur quart sur le pont de bois exotique. Des techniciens inspectent les mâts et les élingues d'acier qui les maintiennent, d'autres montent dans les hauteurs pour effectuer la maintenance des éléments le nécessitant ; de simples matelots s'occupent d'entretenir les cordages. Sous le pont, je le sais, ingénieurs et mécaniciens vérifient les machines qui soutiennent et propulsent le plus lourd que l'air. Le contremaître, Tom Turner, s'approche de moi.

« Bonjour, capitaine.

— Bonjour, Tom, réponds-je d'une voix qui n'est pas la mienne.

— Où désirez-vous que l'*Albatros* nous mène aujourd'hui, capitaine ?

— J'ai envie d'un peu d'exercice, je pense que le bâtiment aussi. Que diriez-vous d'une course folle sous les nuages, machines à

pleine puissance, droit devant ?

— Je dis que les hommes et l'*Albatros* vont adorer cela, capitaine. »

Il s'éloigne pour rapporter mes ordres dans la cabine de commandement devant laquelle je me tiens, mes bras puissants croisés sur la poitrine. Le vent fait vibrer ma barbe épaisse, je sens la robustesse de mon corps et la détermination de mon esprit ; je suis Robur le Conquérant.

Des consignes sont données. Tous les hommes descendent de la mâture pour venir se masser sur les côtés avec les matelots, alignés le long de la rambarde d'acier nervuré.

Le rythme des hélices change, devient plus lent, le son plus sourd. L'*Albatros* s'enfonce dans la couche nuageuse que le souffle des pales écarte majestueusement, comme si Zeus lui-même nous ouvrait la route de sa main divine.

Sous moi s'étale la capitale, sa fière tour Eiffel pointée vers le ciel. Étonnamment, Gabriel a reconstruit la cité du XIX^e^, et non pas la triste ville décrite dans Paris au XX^e^ siècle, couverte des épaisses émanations libérées par d'innombrables cheminées d'usines et de trop nombreuses manufactures.

Nous laissons rapidement la France derrière nous pour survoler l'Europe à une vitesse extraordinaire. Le reste du monde défile, les océans plus rapidement que le reste, sauf lorsque nous passons au-dessus de la Ville Flottante, dont le maître m'adresse un lent signe de main, auquel je réponds avec la même courtoisie. Au bout d'un long moment, plusieurs journées dans le monde des *Voyages extraordinaires*, je quitte l'*Albatros*.

Je me retrouvai de nouveau sous le dôme, sidéré.

Gabriel avait codé chaque élément, lieu, ville, résidence de personnages importants ou secondaires mentionné dans les romans. Tout était si précis, si exact, que seule une entreprise décidée à investir de lourds moyens financiers, du temps et des équipes aurait pu donner naissance à une telle merveille. J'étais certain que si j'avais fait se poser l'*Albatros* près du poste-frontière de Nijni Novgorod, j'aurais pu observer les gardes laissant passer Michel Strogoff et son amie Nadia.

Chaque zone semblait toutefois figée à un instant précis de son histoire. Je souris, amusé à l'idée qu'en réglant ainsi tout son e-nivers, Gabriel supprimait certains problèmes de temporalité quelque peu négligés lors de la rédaction des textes.

Je me demandai comment il avait codé les rencontres. Si je faisais se croiser Michel Ardan et l'équipage de l'*Albatros,* qu'arriverait-il ? Il n'avait pas dû s'en occuper. Cela ne lui était certainement pas venu à l'esprit, puisque contraire à la trame des textes formant les *Voyages,* un tout, un univers à part entière pour lui, avec ses règles et ses quelques contradictions mineures qui n'avaient jamais empêché personne de rêver à leur lecture.

Pendant que mes pensées vagabondaient, mon regard parcourut la mappemonde à la base du dôme, au-dessus de laquelle flottaient les silhouettes des machines, dont l'*Albatros* que je venais d'utiliser. Je mis un moment à reconnaître les continents, car ils n'étaient pas disposés comme on peut le voir en Europe, avec cette dernière au centre, ni comme chez aucune des nations que j'avais visitées, chacune plaçant le monde autour

de son propre territoire. Non, tout était centré autour d'une île en forme de cétacé, au milieu du Pacifique Sud, sur laquelle un énorme volcan trônait.

Je l'illuminai du rayon vert.

L'odeur de la mer me parvient à travers l'ogive d'une fenêtre taillée dans la roche, devant laquelle une table massive est placée. La Granite House de *L'Île mystérieuse*.

Un bref instant, avant d'en rire puisque je suis dans une simulation, je crains la réaction de Pencroff si je viens à le croiser. Une confortable chaleur règne dans les lieux. Un bref coup d'œil sur mes mains, puis sur mon corps, m'apprend que je ne suis aucun des protagonistes du roman ; Gabriel a codé sa propre personne pour cet endroit.

Je me laisse aspirer par le jeu. Une sensation de calme et de sérénité s'installe en moi, sans toutefois acquérir une parfaite stabilité. L'étalonnage des différents effets conçus pour évoquer toute une gamme de sensations chez l'utilisateur est calé sur le métabolisme de Gabriel. Mon ouïe et ma vue, quelque peu émoussées, doivent avoir du mal avec ces signaux à la limite de la perception, mêlés aux bruitages et aux images. Mais je sais désormais une chose : pour l'enfant, ce lieu, ses murs épais, ses espaces clos, ses entrées protégées et sa chaleur représentent un refuge, son havre de paix loin d'un monde qu'il ne comprend pas vraiment, qu'il perçoit comme n'étant pas fait pour lui.

Je tourne le dos à l'ouverture qui donne sur l'océan et traverse les différentes pièces de la grotte pour me diriger vers l'entrée. Je

m’immobilise bientôt, stupéfait. Gabriel a reproduit dans la Granite House la demeure de sa grand-mère !

Les meubles de prix du Haut-Cervent sont remplacés par des équivalents construits par les naufragés avec les ressources de l’île, mais ils sont tous là, dans une Granite House aux pièces identiques à celles du château. Les dimensions, j’en suis persuadé, sont exactes au centimètre près. La table devant la fenêtre est celle du grand salon, depuis laquelle il observe l’océan.

La partie réservée à la châtelaine et à Gabrielle… Je file dans la cuisine aux murs de roc.

L’escalier est là, qui mène vers les chambres ou les caves. Je l’emprunte à toutes jambes.

Mais la porte donnant sur la partie réservée, et probablement la pièce aux livres, n’existe pas.

Pourquoi ?

Après réflexion, je soupçonne qu’il s’agit de l’un des rares endroits du monde réel dans lequel l’enfant se sent bien. Il n’a pas jugé utile de le reproduire dans la grotte.

Je quitte la Granite House.

De nouveau dans le grand salon, j’ôtai le cyclope.

L’enfant devait toujours se déplacer dans le Haut-Cervent avec la grotte de l’île mystérieuse superposée à la réalité. Pas réellement la grotte ; sa version des lieux. Tout l’équipement et les instruments que les naufragés avaient réunis ou construits étaient présents, mais intégrés dans une demeure différente. Cela signifiait que Gabriel était capable de modifier les choses.

J’entrevis le moyen d’entrer en contact avec lui, un biais que n’avaient sans doute jamais imaginé les médecins. Plus tard, peut-être, quand j’aurais réglé ce pour quoi j’étais venu au Haut-Cervent, j’essaierais.

Il ne s’agissait pas de noyer une mauvaise conscience.

Tout simplement, après avoir rencontré un enfant comme Gabriel, possédant une telle passion pour Jules Verne, je ne pouvais concevoir de m’en aller sans avoir tenté de communiquer avec lui. Je ne pouvais imaginer quitter la demeure et l’oublier, l’abandonnant ici, perdu dans une quête sans fin.

Les jours continuèrent à passer , durant lesquels de solides relations de confiance s'établirent entre les habitants du château et moi. Je me sentais bien dans cette grande demeure. L'ambiance, quelque peu traditionnelle diraient certains, *old school* comme la qualifierait le patron du *Pyrate's Bay*, cette atmosphère qui régnait au sommet de la colline me convenait, et la passion pour Jules Verne qui se dégageait des éléments datant de l'époque du cabinet d'architecture Dumont-Lieber ne pouvaient que me ravir.

Gabriel cherchait mon contact, toujours à sa façon étrange. Il me posait immanquablement sa question quotidienne quant aux romans de Jules Verne, mais à cela s'était ajoutée une particularité. Il attendait un moment où nous étions seuls, posait alors une seconde question, ou restait à me fixer pendant plusieurs secondes comme s'il attendait quelque chose de ma part.

Je n'avais jamais été un bon père en général, et très souvent mal à l'aise avec les enfants ; je l'étais plus encore devant celui-ci, différent, dont le regard traversait le costume de majordome-à-tout-faire. Je ne savais comment réagir. Gabriel, devant mon silence lorsqu'il ne me posait pas de questions, hochait la tête comme s'il saisissait quelque chose – qui m'échappait totalement – puis retournait à ses occupations.

Un après-midi de repos, j'eus l'occasion de discuter de façon plus approfondie, amicale même, avec le patron du *Pyrate's Bay*. Comme je l'avais pressenti, il s'agissait d'un ancien idéaliste, persuadé dans sa tendre jeunesse que le réseau Internet, alors en pleine expansion, allait apporter liberté et bonheur à l'humanité, ou du moins lui permettre de faire un grand pas en avant dans ces directions. Il sourit quand je lui expliquai que j'appelais les gens de son espèce les e-déalistes. Il convint avec moi que trop souvent le « e », prononcé « i », changeait le sens des mots sans en changer la sonorité. Avec humour, je lui fis remarquer que c'était plus triste que cela. Le simple fait d'apposer le « e » devant un terme lié au Halo lui donnait son véritable sens, en lui conférant justement la sonorité correcte : e-responsabilité, e-respect, e-légalité, e-réalité… Les exemples ne manquaient pas.

Kurts n'était cependant pas d'accord quant à l'e-réalité. Selon lui, le Halo et ce que j'appelais le virtuel étaient une réalité, ou plutôt des réalités, pour de nombreuses personnes qui y passaient une bonne partie de leur vie ; des réalités bien plus concrètes que les nombreux endroits du globe qu'ils ne pourraient jamais visiter physiquement.

« Quelle différence pour eux ? » me lança-t-il.

Il se demandait si, comme l'avait souvent décrit la science-fiction, une forme de vie ne pourrait pas se développer dans le Halo, entièrement différente, sans comparaison avec celle basée sur l'ADN dont nous avions découvert les secrets. Une vie basée sur l'IDN.

« L'e-DN ? plaisantai-je. La non-vie ? Nous venons d'en parler. »

Il comprit que je ne prenais pas cela au sérieux, et comme nous n'étions pas assez intimes pour qu'il se permette d'insister, la conversation s'orienta sur des sujets plus généraux. Nous pûmes alors constater qu'en sus de notre propension commune au dialogue-monologue, nous avions de nombreuses similitudes dans la façon de concevoir l'existence, et qu'avec le temps nous pourrions être amis.

Au château, je n'avais pas eu l'occasion d'explorer plus en avant, mais j'étais conforté dans mon idée que je ne m'étais pas trompé. Presque chaque jour, réfugié dans la sécurité confortable de sa montagne de coussins, Gabriel délaissait par instants le cyclope pour se plonger dans un roman de la collection des *Voyages extraordinaires* Hetzel, chaque fois différent. Pourtant, je n'en avais aperçu aucun dans la bibliothèque du grand salon, ni dans les autres pièces auxquelles j'avais accès. Les lieux devaient receler une autre bibliothèque, sans doute non déclarée puisque la châtelaine ne m'en avait pas parlé. Elle avait fait mention du moment de lecture du soir avec l'enfant. Or, aucune des pièces ne possédait de livres qui pouvaient intéresser Gabriel.

L'occasion que j'attendais me fut donnée cinq semaines après mon arrivée. Ce vendredi, la châtelaine avait emmené Gabriel à Angoulême pour sa visite mensuelle auprès des médecins, et les deux anges étaient parties ensemble pour l'une des journées qu'elles prenaient à cette occasion. Mes propres observations, ainsi que les conversations avec la maîtresse des lieux, m'avaient assuré qu'il n'y avait pas de système de surveillance dans la demeure.

« Quelle honte ! m'avait-elle dit en me désignant une publicité dans une revue. Ces yeux-espions prévus pour se prémunir contre les cambrioleurs. Certains parents en achètent et les laissent fonctionner en permanence pour surveiller leurs enfants… Sans parler des insectes mécaniques de veille, guidés à distance ! Des inconnus qui circulent par procuration chez vous. Quelle horreur ! Bientôt ces fichues hôtesses d'accueil robots que les Chinois nous ont refilées seront utilisées comme nounous. Déjà qu'ils ont envahi les hôpitaux… Mais jamais ici, John. Je vous le dis, jamais ! »

La matinée était à moi. Les portes du château à peine refermées sur la petite Smart Bullet noire qui emmenait Sunya et Danhëse pour une journée en amoureuses, j'eus la tentation de me précipiter vers la partie inconnue de la demeure. Je me contins, songeant qu'il serait stupide de gâcher des mois de recherche par une précipitation de mauvais aloi. Je me forçai à attendre deux heures, ce qui devait me mettre à l'abri de tout retour intempestif de la châtelaine ou des deux anges.

Pendant ce temps, par acquit de conscience, je vérifiai une fois encore que mon accès ne captait aucun autre flux de données, montant ou descendant, que celui de la connexion domestique. Stephen Galwind, comme toutes les personnalités en vue, susceptibles d'être filmées, enregistrées, et aussitôt exposées dans le Halo par n'importe qui, possédait les moyens de vérifier que certaines pièces étaient sûres, particulièrement les chambres à coucher… ou tout simplement les établissements VIP, censés leur offrir quelques heures de sérénité ou, à défaut, d'attitude

naturelle. Aimablement, par amitié, il m'avait fourni un programme sentinelle. L'instant crucial venu, les paroles de la maîtresse de maison quant à son rejet des systèmes de surveillance ne suffiraient plus.

Calmement, j'empruntai l'escalier montant à l'étage. Pour la première fois depuis mon arrivée, je posai la main sur la poignée de la porte des appartements de madame Dumont-Lieber et de Gabriel.

Elle s'ouvrit sur un long couloir.

De part et d'autre se trouvaient d'autres portes, menant sans doute aux chambres, mais ce fut celle de l'extrémité qui attira mon attention, celle qui se découpait dans un mur de pierres apparentes, celui de la tour carrée. S'il y avait un endroit dans lequel des gens comme les Dumont-Lieber pouvaient installer une bibliothèque, déclarée ou non, ce serait bien dans une tour aménagée à cet usage. C'est ce que j'aurais moi-même fait.

Sans un doute, je me dirigeai vers la porte, soulagé de ne pas avoir à m'introduire dans les chambres de la châtelaine et de Gabriel. La mauvaise conscience qui me tenaillait s'en trouva quelque peu amoindrie. Si j'avais pu avoir des doutes auparavant, ils venaient de se transformer en certitude : je n'aurais jamais fait un bon Arsène Lupin.

La porte en bois massif aux traverses cloutées et à l'imposante serrure hors d'usage donnait sur une pièce éclairée par d'étroites fenêtres qui suivaient la course d'un escalier de pierre épousant la forme des murs. Quelques malles de voyage et du matériel de ski antédiluvien étaient soigneusement rangés dans des meubles installés sous la partie montante de l'escalier. Sans hésiter, je

grimpai à l'étage, sachant qu'aucun amateur de livres ne les installerait dans l'humidité du rez-de-chaussée auquel menait l'autre partie de l'escalier.

Sur le palier du second, mon cœur battit la chamade. À mes yeux s'offrait une image qui ne se trouvait désormais, hors les demeures de gens aisés – et encore, certains seulement –, plus que dans les films anciens ou les musées. Mes narines s'emplirent de l'odeur caractéristique du vieux papier, de la toile de reliure et du cuir ; un élan de nostalgie me saisit brusquement, les larmes me montèrent aux yeux.

Du sol au plafond, du parquet au dessous des marches pour les deux pans de mur contre lesquels continuait de se dérouler l'escalier, en direction du sommet crénelé, sous l'éclairage parfait d'un puits de lumière vitré ouvert dans la dalle du plafond, s'élevaient des rayonnages couverts de livres anciens. Mon œil accrocha immédiatement la collection Hetzel. J'aurais trouvé sa robe rouge et or du premier coup d'œil dans la bibliothèque d'Alexandrie – si seulement, bien sûr, elle l'avait contenue.

Je ne m'étais pas trompé.

Je me laissai tomber dans l'un des fauteuils de cuir encadrant une table basse au centre de la pièce, et admirai ce pour quoi j'étais venu.

Quelques instants plus tard, je me relevai pour faire le tour. Tous les ouvrages avaient été imprimés entre le XIX^e^ et le XX^e^ siècles. J'y trouvai les classiques de l'Antiquité ou du Moyen Âge, les sommes des historiens, les auteurs romanesques, une collection complète de *L'Illustration,* les vingt-huit volumes de l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et*

des métiers de Diderot et d'Alembert, ainsi que l'édition 1901 de l'*Encyclopædia Britannica.* Ils étaient tous reliés du cuir ou de la toile épaisse et colorée qui faisaient du livre cet objet que la dématérialisation ne sut jamais remplacer. Je passai la main sur une édition illustrée de *Robinson Crusoé,* puis la saisis, l'ouvris au hasard et l'amenai à mes narines. L'odeur me transporta. Papier, encre, autant de souvenirs associés aux livres que jamais le corps n'oubliait.

Avant de replacer l'ouvrage sur son rayonnage, je jetai un coup d'œil à la page de garde : pas de pastille de déclaration. Dans un angle, à l'abri d'une bibliothèque aux vitres de verre, se trouvaient des volumes qui remontaient aux XVI^e^ et XVII^e^. Inutile de me poser la question de leur déclaration.

J'aurais pu passer des heures à feuilleter les livres présents, à en respirer les pages et à en détailler les gravures, mais la passion ne devait pas me faire oublier la raison de ma présence.

Je me mis au travail, me limitant à deux heures, afin de m'assurer une honnête marge de sécurité avant le retour de la châtelaine et des deux anges.

Ce matin-là, je m'apprêtais à ouvrir les portes de la cour. Comme chaque fois que je me rendais seul au village, je vérifiai discrètement que mon accès avait bien enregistré la liste des courses, tout en préparant la petite Ituzu-Bentley dans la bonne odeur du pain frais. La cloche tinta à l'instant où je posais la main sur le verrou. Les visiteurs n'étaient pas légion au château ; le père Gawen était le seul que j'avais pu voir depuis mon arrivée. Sans attendre, j'ouvris la petite porte-personnel.

Sur le seuil se tenait un individu d'une trentaine d'années tout au plus, engoncé dans ces nouveaux costumes sombres sans réelle forme, qui tiennent plus du pyjama amidonné que d'un vêtement capable de donner de l'allure à un homme. Noir de cheveux, blanc citadin de visage, une fine moustache au-dessus des lèvres, l'individu arborait le regard de l'homme sûr de son droit et de la supériorité que lui assure sa place dans les rouages de l'État. Son statut était inscrit dans son attitude. Rien de flagrant, mais la sensation qui s'en dégageait était on ne peut plus claire.

J'en avais rencontré plus d'un comme lui, dont l'unique ambition était de faire respecter les règles. Comme ses congénères, il n'était que cela ; un vide habillé de l'enveloppe que lui créaient ces règles. Les textes de loi, les paragraphes, les alinéas formaient une armure qui protégeait son néant personnel du monde dans lequel il n'avait jamais trouvé sa place.

Un monde duquel il se vengeait en y apposant sa marque, tel un conquérant de pacotille, par la rédaction de procès-verbaux et la délivrance d'amendes. Quelques années auparavant, il lui aurait encore été possible de changer, mais désormais il évitait toute compréhension, toute réflexion, car pour ceux de son espèce, la réflexion peut signifier la mort par la reconnaissance de leur propre insignifiance. Malheureusement pour le reste de l'humanité, l'instinct de survie muselait ses pensées. Jamais il ne se pendrait…

Je regrettai aussitôt ces pensées un peu dures. Je n'ai en réalité pas de haine pour ces individus, plutôt de la tristesse. Mais le mal qu'ils font autour d'eux avec résolution me porte sur les nerfs. La solution qu'ils choisissent pour s'intégrer au monde est de le conformer à une grille de lecture aux définitions claires, et de l'entourer d'un cadre dans lequel ils peuvent évoluer sans questions. Toute leur vie durant, du lever au coucher, ils maudissent ce qui se situe en dehors de ce cadre, ne saisissant pas pourquoi d'autres, qui vivent à l'extérieur, ont l'air heureux, ou tout du moins ne sont pas malheureux. Ils les jalousent sans comprendre, eux-mêmes malheureux comme des pierres à l'abri du carcan de règles qui devrait pourtant leur amener la sérénité, à défaut du bonheur. Déjà morts, ils tentent de faire du monde une société de cadavres à leur image. Que d'énergie dépensée en pure perte. Oui, car il était visible que l'homme était empreint de détermination et d'ardeur. Quel dommage…

Mais je me laisse emporter par de vieilles rancœurs.

Pour résumer, j'avais devant moi un jeune arrogant collet monté, raidi par le tuteur de la loi, comme il en existait déjà de

mon temps. La mauvaise herbe repousse toujours, dit-on. Derrière lui se tenaient deux autres agents de la même engeance, à qui il manquait l'ardeur du premier : les indispensables subalternes aigris.

« Monsieur ? interrogeai-je avec le flegme du majordome que rien ne peut jamais surprendre.

— Fabien Lamprin. Répression des fraudes. Je désirerais parler à madame Dumont-Lieber, déclara-t-il en me désignant le document affiché sur la plaque format demi-raisin qu'il tenait au creux de son bras.

— Suivez-moi, je vous prie. »

Je m'écartai pour le laisser passer, ainsi que les deux sous-fifres non présentés qui se contentèrent d'un signe de tête à mon intention, auquel je répondis poliment en homme de bonne éducation. Après avoir refermé la porte, je m'occupai paisiblement de couper le moteur de la Smart Bullet, puis les précédai jusqu'au hall d'entrée de la maison à travers les larges troncs des noyers de forestation.

Les regards des fonctionnaires laissaient entrevoir des éclats de satisfaction mesquine tandis qu'ils observaient l'intérieur et la maquette de l'Île. Des regards de nains-charognards venus dévorer les cadavres de géants qu'ils n'avaient pas tués de leurs mains.

« Veuillez patienter un instant, messieurs. Je vais quérir madame Dumont-Lieber. »

Je passai dans le salon, où la châtelaine, toujours en tailleur noir, attendait, debout, vérifiant de la main son chignon.

« Madame…

— Je les ai vus par la baie, John. Ce misérable Lamprin va enfin arriver à ses fins. Accompagnez-moi.

— Bien, madame. »

Nous regagnâmes le hall, dans lequel les deux sous-fifres souriaient tout en observant la maquette, tandis que le jeune arrogant nous attendait, le regard en embuscade sur la porte.

Alors que nous approchions, il effleura la plaque qu'il ne devait quitter qu'au moment de se coucher, puis la tint de façon que nous puissions lire ce qui s'y affichait. J'étais persuadé qu'il s'était longuement entraîné à ce geste devant le miroir de son appartement, jusqu'à obtenir cette pose de statue qu'il devait imaginer majestueuse. Cela expliquait sa préférence pour un objet encombrant, plutôt que l'utilisation d'une simple lame à projection ; c'était le bouclier de la loi, l'étendard de sa croisade.

« Madame, j'ai un mandat m'autorisant à perquisitionner ici, dans le cadre d'un soupçon de recel d'éléments papier non déclarés.

— Je suppose que je ne peux rien faire pour m'opposer à votre intrusion ?

— J'ai bien peur que depuis le décès de monsieur Valmy de Briançon, le ministre, un ami à vous si je ne m'abuse, plus rien ne s'oppose à ce que la justice étende son bras sur cette demeure.

— Attention, jeune homme, à ne pas vous oublier sur mon carrelage ! »

Le visage blanc cireux de l'arrogant se crispa de rage. Sa petite moustache se confondit avec ses lèvres subitement crispées.

« Soyez prudente, madame, le temps des protections occultes vient de s'achever pour vous. L'outrage à agent de l'État dans l'exercice de ses fonctions est un délit passible d'une amende proportionnelle à la situation financière de celui ou celle qui s'en rend coupable. »

La châtelaine lui tourna le dos pour rejoindre le grand salon, une main sur son chignon toujours impeccablement serré, ses bottines noires cerclées de chaînettes claquant sur le carrelage dans un rythme sec.

« Essuyez-vous les pieds, et faites votre œuvre. John, demandez à Sunya et Danhëse de venir me rejoindre afin de ne pas gêner ces *agents de l'État dans l'exercice de leur fonction.*

— Madame, je vous demanderai de nous rejoindre rapidement, ajouta l'arrogant. Il s'agit d'une perquisition. »

L'homme, à qui je barrais ostensiblement le chemin, me regardait en parlant. De la main, je lui désignai le paillasson avec toute la classe d'un majordome anglais. Après un instant d'hésitation, il fit un pas en arrière, y frotta ses chaussures, puis s'avança de nouveau pour laisser la place à ses collaborateurs. Je partis à la recherche des deux anges.

Lorsque nous rejoignîmes la châtelaine dans le grand salon, l'arrogant et ses tristes comparses s'y trouvaient. Le premier, droit, jambes écartées, bras croisés sur la plaque qu'il serrait contre sa poitrine, observait ses deux sous-fifres qui répertoriaient les ouvrages alignés sur les rayonnages entre les fenêtres.

Méthodiquement, chacun parti d'une extrémité de la bibliothèque, de gauche à droite, puis de haut en bas, ils scannaient la reliure de chaque ouvrage, avant de l'ouvrir pour vérifier la présence de la pastille de déclaration qui se voyait dûment scannée elle-même. Gabriel les fixait du refuge de sa pile de coussins. Si je ne pouvais voir ses yeux derrière le cyclope, je devinai son angoisse à son attitude. Il se tassa, s'enfonça dans sa forteresse, ne laissant plus dépasser que son visage, abrité derrière l'une des fenêtres en ogive de la Granite House.

J'estimai qu'il leur faudrait environ deux heures pour arriver au bout de leur tâche. Certains livres d'art, volumineux, demandaient les deux mains pour être manipulés sans risque, obligeant les deux sous-fifres à venir jusqu'à la table pour les poser et scanner la pastille. La rareté des ouvrages papier en faisait des objets précieux qu'il ne valait mieux pas abîmer, surtout chez des gens comme madame Dumont-Lieber, qui devaient encore posséder quelques amis bien placés. L'arrogant avait dû donner des consignes pour que rien ne puisse entraver la procédure.

Suivant l'exemple de la châtelaine, chacun d'entre nous était plongé dans la lecture de l'une des plaques du porte-revues, ignorant royalement les intrus. Du moins, je feignais de les ignorer, ne pouvant m'empêcher de glisser un coup d'œil dans leur direction, essayant d'estimer leurs compétences, bien que dans le cas présent ces dernières ne soient pas utiles. Il leur suffisait d'examiner méthodiquement, une à une, les pièces du château pour finir par trouver la bibliothèque non déclarée de la tour. Soudain, je sentis les yeux de la châtelaine sur moi.

Contrôlant mon impulsion première, sans la regarder, je descendis tranquillement les miens sur ma plaque, me concentrai sur l'article au sujet des illustrations de Doré pour *La Divine Comédie* de Dante. Soupçonnait-elle un lien entre ma venue et la descente de la Répression des fraudes ?

Chaque fois que l'un des agents venait poser un livre sur la table, Gabriel l'invectivait immanquablement des mêmes mots, d'une voix dans laquelle se mêlaient peur et colère.

« Il est malheureusement à craindre que ce soient des pirates maltais qui aient débarqué sur l'île ! »

J'avais déjà pu observer des réactions brusques lorsqu'il n'aimait pas une situation, mais n'avais jamais assisté à des mouvements de colère.

La châtelaine trouvait, j'en étais certain, une certaine satisfaction dans le raffut que faisait Gabriel. La gêne des sous-fifres vis-à-vis de cet enfant, différent de ceux qu'ils connaissaient dans leur entourage, était perceptible. Au fil des minutes, la détresse avait envahi la voix fluette, désormais enrouée, qui répétait sans cesse les mêmes mots avec obstination. Humains malgré tout, les deux agents n'envisageaient sans doute pas la tristesse d'un enfant comme partie prenante de leur profession. L'arrogant, quant à lui, semblait insensible, protégé derrière le rempart de sa vocation.

« Tous les pirates du Pacifique n'ont qu'à se présenter devant Granite House, pas un n'y débarquera maintenant sans notre permission ! s'exclama Gabriel en se tournant brusquement vers moi.

— Tout à fait mon avis », répondis-je avec calme, entrant dans son jeu après un regard vers la châtelaine.

L'arrogant ne se retourna pas une seule fois, parfaite incarnation de ce qu'il devait imaginer être l'attitude d'un homme au service de l'implacable justice.

« Sunya, Danhëse, John, voulez-vous un café ? demanda la châtelaine en se levant. Restez assise, Sunya, je m'en occupe. Danhëse, veillez sur Gabriel. Qu'il ne se gêne pas pour continuer à dire à ces messieurs ce que nous pensons d'eux. »

Sans un mot, après un signe de tête à ses sous-fifres, l'arrogant emboîta le pas à la châtelaine.

« N'ayez crainte, lança cette dernière sur un ton dans lequel perçait le mépris, je n'ai pas l'intention de dissimuler quoi que ce soit. Je vais simplement faire du café.

— C'est la procédure, madame.

— J'ai bien compris que vous étiez règlement-règlement.

— Il s'agit d'une perquisition. Je ne peux laisser personne circuler dans les lieux sans surveillance.

— Je sais que vous n'accepterez pas de café, de peur que je vous empoisonne. Je suppose que vos deux limiers non plus, afin d'éviter tout soupçon de corruption ? »

La châtelaine et l'agent sortis du grand salon, les deux anges, assises côte à côte, me jetèrent un bref regard noir avant de discuter entre elles à voix basse. Pensaient-elles que cette perquisition était liée à ma venue ?

Un plateau à la main, sur lequel se trouvaient une cafetière, des tasses et une assiette de gâteaux bretons au beurre, la châtelaine revint dans le grand salon, l'arrogant toujours sur ses

talons. À le voir, la tête haute, le regard légèrement plissé, sa plaque serrée d'une main contre sa poitrine, l'autre libre à la hauteur de la ceinture, on aurait cru qu'il escortait un dangereux prisonnier prêt à s'échapper. Cet homme vivait dans un film, qu'il était le seul spectateur à apprécier. Durant le quart d'heure passé dans cuisine, il n'avait pas dû prononcer un mot.

Je me levai, pris le plateau des mains de la châtelaine pendant qu'elle s'asseyait, puis le posai sur la table basse devant son fauteuil, avant de m'occuper du service. Je crus remarquer une certaine froideur dans la voix de Danhëse lorsqu'elle me remercia. Gabriel, attiré par l'odeur du café, se tourna vers nous depuis le refuge de sa pile de coussins.

« J'ai faim. »

Habituellement, la châtelaine l'obligeait à venir chercher les gâteaux sur l'assiette, ou l'envoyait dans la cuisine. Mais elle savait qu'il serait inutile de tenter de lui faire quitter la table dans la situation actuelle.

« Ravitaillez notre vigie, Danhëse. Merci. »

Gabriel saisit les gâteaux apportés par l'ange blond. Il en dévora un sur-le-champ, tout en la remerciant de sa voix enrouée, puis entreprit de dissimuler les autres dans les recoins de la Granite House.

L'attente se poursuivit, entrecoupée des invectives régulières, presque minutées, de Gabriel. Les deux sous-fifres enfin venus à bout de la bibliothèque, le plus âgé fit son rapport à son supérieur.

« Tout est en ordre, monsieur. Les livres sont post-directive ou déclarés.

— Bien. Continuons. »

L'arrogant s'approcha pour la première fois de la pile de coussins, dans laquelle Gabriel se tassa en criant.

« Je suis désolé, mon garçon, toute la maison doit être inspectée. Même ta cabane.

— Donc, n'économisons pas les munitions ! Tirons souvent, mais tirons juste ! » précéda le lancer d'un coussin qui atteignit l'agent en plein visage.

Jamais je n'avais vu Gabriel en proie à la violence.

« Triple gueux ! Si une balle peut faire ton bonheur, tu n'attendras pas longtemps ! » cria-t-il avec une joie réelle, comme si la situation allait soudainement basculer à son avantage.

L'arrogant se figea, le visage pincé. Devant son miroir, il n'avait pas dû se préparer à ce genre de situation. En venir aux mains avec des récalcitrants, sans doute, mais se trouver face à un enfant tel que Gabriel, jamais.

« Madame, je vais vous demander de calmer votre petit-fils. Toute la maison doit être inspectée. »

La châtelaine se leva après un regard assassin envers l'agent, puis s'approcha de la pile de coussins en tendant la main.

« Viens, Gabriel. Laissons ces messieurs accomplir leur besogne. »

L'enfant ne dit pas un mot et ne se tourna pas vers sa grand-mère, le cyclope toujours fixé sur Lamprin. Les deux sous-fifres échangeaient des regards ennuyés, pressentant le drame.

La châtelaine fit signe à l'ange blond qui s'approcha de la table, puis monta dessus avec l'aisance d'une gymnaste. Gabriel tourna rapidement le cyclope vers elle avant de revenir sur l'arrogant.

« Je pense que le combat va prendre une nouvelle forme, car on ne peut pas supposer que ces convicts soient assez inintelligents pour le continuer dans des conditions aussi défavorables pour eux !

— Ils sont trop nombreux. Il faut faire retraite, conseilla Danhëse.

— Abandonner Granite House ? Jamais ! répondit l'enfant, le cyclope toujours rivé sur l'agent.

— Il le faut. Nous reviendrons. Ce sont des pillards, ils ne font que passer.

— Jamais !

— Nous ne pouvons pas gagner, Gabriel, ajouta la châtelaine. Il faut rester en vie pour vaincre plus tard. »

L'enfant se tourna vers sa grand-mère, qui lui tendait la main, puis vers l'ange blond, qui secoua doucement la tête. De nouveau, il braqua le cyclope sur l'agent Lamprin.

« Pirates, bandits, corsaires, fils de John Bull ! »

L'un des sous-fifres s'approcha de l'arrogant. Sans changer de position, les bras toujours croisés sur sa plaque, l'agent se contenta de tourner la tête pour écouter ce qui lui était murmuré. Son attitude était tellement artificielle, théâtrale, que je ne pus encore m'empêcher de sourire en l'imaginant la répéter maintes et maintes fois devant une glace. Il s'était même sans doute filmé, puis avait observé les images, et retravaillé la pose jusqu'à la perfection. Les Insomniaques du mouvement Bonne nuit les petits, qui luttaient contre la multiplication des directives pondues par les fonctionnaires étouffant l'Europe, n'auraient pas rêvé mieux comme affiche. Aucune des caricatures qu'ils avaient

pu réaliser n'égalait le sentiment de fatuité qui se dégageait du nain-justicier, géant au royaume de la médiocrité.

« Je sais que ce n'est pas agréable, Gyann, mais nous devons agir dans les règles. Avec ordre et méthode. »

Le sous-fifre écarta légèrement les mains à l'adresse de la châtelaine, en un signe d'excuse, avant de rejoindre son collègue. L'arrogant reprit la parole, la plaque maintenant au creux du bras, Moïse de la fonction publique, un doigt de sa main libre tendu, prêt à effleurer le verre.

« Madame, je vais me voir contraint d'enregistrer un procès-verbal pour obstruction, circonstancié images-et-sons. »

Après un regard de la châtelaine, l'ange blond saisit brusquement Gabriel par le corps dans un effondrement de coussins. L'enfant hurla, commença à se débattre violemment. Les deux sous-fifres, visiblement émus par la situation, ne savaient pas quelle contenance adopter, tandis que leur supérieur observait froidement Danhëse maîtriser Gabriel.

L'enfant tentait de se dégager, lui décochait des coups de pied dans les jambes tout en poussant des cris stridents qui me nouaient l'estomac. Avec les gestes adéquats et la puissance tranquille d'une professionnelle, qu'accompagnaient des paroles rassurantes, le grand ange blond immobilisa doucement, l'un après l'autre, les bras de l'enfant, qui finit serré dos contre elle, sa tête libre s'agitant au rythme de ses cris. Enserrant Gabriel d'un seul bras solide, Danhëse lui maintint le front de sa main libre après lui avoir retiré le cyclope qu'elle posa en arrière sur sa propre tête, tel un casque grec, Pallas Athéna moderne. Une fois encore, je pensai à une garde du corps.

Debout sur la table, au milieu d'un amoncellement de coussins, Gabriel maintenu contre elle, le grand ange blond dominait l'agent, guerrière dressée au sommet d'un roc, prête à se jeter sur celui qui la défiait. Je compris qu'elle aimait Gabriel et la châtelaine du fond de son cœur. Elle prendrait plaisir à réduire en miettes l'avorton qui leur causait tant de peine en se protégeant derrière le bouclier de la loi. Je ne doutai pas un instant qu'elle le ferait s'ils se croisaient un soir loin du Haut-Cervent. L'arrogant lut tout cela dans ses yeux ; il sut que ce moment venu, son rempart de textes officiels ne lui serait d'aucune utilité.

Gabriel continuait à hurler de façon mécanique, répétitive. Les deux sous-fifres ne savaient plus où se mettre, l'ange noir était au bord des larmes, tandis que la châtelaine restait debout, devant la table, tremblant d'une émotion contenue.

J'avais pour ma part bien envie de me lever, de saisir l'une des antiques cannes qui se trouvaient près de l'entrée pour vérifier si, comme le vélo, le maniement de cette arme ne s'oubliait pas. Finalement, la fatigue eut raison de Gabriel, ses cris se réduisirent à de tristes couinements éraillés, puis il se tut. L'ange blond le mena alors doucement au bord de la table, d'où elle le tendit, maintenu sous les épaules, à la châtelaine qui le prit contre elle. À cet instant, un objet volumineux s'échappa de sous la veste de l'enfant.

L'édition Hetzel de *Vingt mille lieues sous les mers* tomba sur le sol avec un bruit mat.

Le visage de Lamprin exprima un sentiment de victoire alors qu'il se précipitait vers le livre. D'un mouvement, il l'ouvrit à la

page de titre, puis le brandit sous les yeux de la châtelaine.

« Absence de pastille de déclaration, madame. Gyann ? »

Avant que le sous-fifre n'ait eu le temps d'approcher, dans un sursaut, Gabriel arracha le livre à l'agent pour le serrer contre lui.

« Madame ? » se contenta de prononcer froidement l'arrogant.

La châtelaine ôta le livre des mains de l'enfant qui n'avait plus la force de résister. Le sous-fifre, gêné, à regret, saisit le Jules Verne. Sa lame balaya la reliure, puis la page titre.

« Non déclaré… annonça-t-il d'une voix hésitante, presque un murmure.

— Comment ? questionna son supérieur qui avait parfaitement entendu.

— Non déclaré, répéta plus fort le sous-fifre.

— Non déclaré ! » conclut le nain victorieux.

Il prit le livre, le posa sur sa plaque, l'observa sous toutes les coutures, avant de reprendre la parole d'un air satisfait et supérieur. Je craignis un instant que l'ange blond, toujours debout sur la table, ne lui saute dessus en hurlant à la façon d'une catcheuse.

« Par expérience, madame, je sais que ce type d'ouvrage, dans ce genre de demeure, habitée par des personnes de votre qualité, est rarement orphelin. Il possède souvent une nombreuse famille. Parfois même se trouve-t-il entouré de cousins éloignés, également fort nombreux. »

Tout comme ses poses, l'arrogant devait avoir travaillé ses tirades, dont il semblait particulièrement satisfait.

« Madame, reprit-il après avoir rendu le livre à son sous-fifre, afin de nous éviter d'avoir à fouiller toute cette demeure, il serait plus simple que vous nous précédiez jusqu'au repaire de la famille *papier sans-papiers,* si je puis dire. »

La châtelaine toisa l'arrogant un court instant. Au début du siècle dernier, cela se serait réglé au pistolet ou à l'épée, au petit jour. Une femme comme elle n'aurait pas manqué de champions pour défendre son nom.

« Gabriel, reste avec Danhëse. Je m'en vais un moment avec ces messieurs. »

Docilement, l'enfant épuisé alla vers l'ange blond qui lui tendit le cyclope. Il le chaussa, puis le riva sur les trois fonctionnaires qui s'éloignaient en ligne, tels des canetons, derrière madame Dumont-Lieber. J'étais certain qu'ils feraient bientôt l'objet d'une nouvelle partie dans le jeu de l'enfant, dans un rôle que je ne leur enviais pas.

Je me rassis. Danhëse fit de même, puis commença à discuter, trop bas pour que je comprenne, avec Sunya. Gabriel s'assit en tailleur au pied du fauteuil de l'ange blond, les doigts de ses deux mains manipulant avec frénésie un e-nivers qui nous était invisible. Filait-il à bord de l'*Albatros* ? Plongeait-il avec l'*Épouvante* ? Lançait-il le *Nautilus* au travers de la coque d'un navire dans lequel les fonctionnaires avaient pris place ? Non, il ne saurait que coder la scène dans son univers familier, essayant de faire tourner les choses autrement. Tout se déroulerait dans la Granite House du Haut-Cervent. Comment allait-il nous coder, madame Dumont-Lieber, les deux anges et moi-même ? Quelles

possibilités de réactions allait-il nous prêter ? J'étais curieux de le savoir.

Danhëse me jetait par instants des regards furtifs. Pensait-elle qu'un agent comme Lamprin, qui apparemment s'acharnait contre la châtelaine depuis des années, longtemps débouté par les protections dont elle bénéficiait, pouvait avoir profité de l'annonce pour placer un mouchard, moi en l'occurrence, dans la place ? Avais-je eu des mots, des gestes, pouvant révéler mon imposture, découlant de ma mauvaise conscience, qu'elle reliait maintenant à la situation ?

La châtelaine et les trois fonctionnaires revinrent de la tour. Les deux sous-fifres restèrent à l'entrée du grand salon. D'un geste, Lamprin leur fit signe qu'ils pouvaient disposer. Ils quittèrent la demeure et je les vis, par la baie vitrée, désigner du doigt la Bentley Continental sous son abri, avant de s'arrêter près de la petite Smart Bullet, contre laquelle le dénommé Gyann s'adossa sans gêne, alors que nombre d'arbres étaient à sa disposition. Une nouvelle directive, dont le public n'avait pas encore connaissance, interdisait-elle le contact avec les essences de forestation ?

L'arrogant et la maîtresse des lieux s'approchèrent de la grande table sur laquelle se trouvaient les restes éparpillés du refuge de Gabriel. L'agent désigna du doigt sa plaque, tout en résumant à haute voix ce qui s'y inscrivait.

« Madame Agathe Dumont-Lieber, sise au lieu-dit le Haut-Cervent, Fr4-178B, département de Grande Aquitaine… Détention de produits papier non déclarés, catégorie livres, type dit ancien.

Volume estimé : environ vingt mètres linéaires, sur une hauteur de deux mètres. La quantité exacte d'ouvrages non déclarés sera déterminée par nos experts de la Répression des fraudes. Le lieu, la tour carrée de la demeure, second étage, a été mis sous scellés actifs à 11 h 45. Êtes-vous d'accord avec cela ? »

La châtelaine se contenta d'un signe de tête. L'agent lui tendit la plaque.

« Entrez votre identifiant universel ici, puis validez. Une copie du procès-verbal vous sera immédiatement envoyée. Une autre, mentionnant l'heure de la validation et les parties en cause, sera envoyée au service Témoin universel de l'INPI à titre de preuve indépendante. Le numéro de référence vous sera aussitôt transmis. »

La châtelaine saisit la plaque, qu'elle maintint un instant à mi-distance entre le fonctionnaire et elle. Dans son regard se devinait l'envie de la laisser tomber, d'en voir le verre exploser sur le carrelage. L'agent lut dans ses yeux. Il lui adressa, avec un sourire que soulignait sa fine moustache d'Errol Flynn de contrebande, un signe de la main qui pouvait être interprété comme une invitation à signer ou à agir comme elle était tentée de le faire.

L'arrogant irradiait un sentiment de victoire et de supériorité par chacun des pores de sa peau trop lisse de pur citadin. Il n'attendait qu'un prétexte pour sévir, pour exercer la toute-puissance de son autorité. À l'amende pour possession de papier non déclaré pouvait s'ajouter la confiscation au bénéfice de la BNF, ou d'établissements publics, de ces ouvrages estimés rares par les experts ; ouvrages qui se trouvaient quelquefois revendus

à des collectionneurs fortunés par les services de l'État en manque de budget. Si l'agent de la Répression des fraudes prouvait qu'il y avait eu obstruction, insultes ou violence envers sa personne, il pouvait demander la confiscation inconditionnelle, pure et simple, des ouvrages. La châtelaine savait cela. Elle ne pouvait pas détruire la dernière chance qu'il lui restait de conserver la collection des *Voyages,* et peut-être quelques autres livres qui étaient le centre de la vie de Gabriel. Elle s'exécuta, puis rendit la plaque à l'arrogant. Les nains, les géants, une fois encore…

« Parfait, madame. Nous en avons fini ici. Mes collègues de l'Expertise viendront dans deux jours. D'ici là, bien entendu, il vous est interdit de pénétrer dans la pièce mise sous scellés. Je vous souhaite une bonne journée. »

Sur ces mots, il inclina le buste et prit la direction de la sortie. Je l'accompagnai dans le hall, puis au travers de la cour, jusqu'à la grande porte devant laquelle stationnait la petite Smart Bullet qui devait m'emmener au village. Le sans-gêne Gyann se décolla brusquement de la carrosserie noire.

La porte-personnel refermée sur les intrus, je retournai à la demeure. Dans le grand salon, assise au fond de son fauteuil, encadrée par les deux anges, la châtelaine observait Gabriel qui reconstruisait son refuge de coussins.

« John, questionna-t-elle à mon arrivée, êtes-vous mêlé, de près ou de loin, à cela ?

— Non, madame. »

Elle me fixa un moment, que je laissai passer sans détourner les yeux, avant de reprendre.

« Veuillez m'excuser, je devais poser la question.

— Je comprends. Il n'y a pas de mal.

— Bien. Que cela ne nous empêche pas de vivre. Faites chacun ce que vous avez à faire.

— Bien, madame. »

Je ressortis en direction de la cour.

J'avais répondu avec sincérité à la châtelaine. Je n'étais pour rien, *volontairement,* dans l'arrivée du fonctionnaire. Je n'étais ni un agent ni un mouchard. Mais n'y étais-je *réellement* pour rien ? Je ne pouvais le jurer.

Avant de trouver la piste Dumont-Lieber, j'avais suivi celle du trafic de livres papier. La Répression des fraudes m'avait-elle fait tracer, à la suite de l'épisode malheureux qui m'avait presque valu d'être embarqué ? Aurais-je été laissé en dehors de tout cela, non pas à cause des appuis de mon ami Galwind, mais pour servir de mouchard candide à la Répression des fraudes ?

Le Haut-Cervent semblait être l'obsession de Lamprin depuis des années. Peut-être, à mon arrivée, avait-il opéré un croisement de fichiers pour constater que j'avais brièvement été mis en cause dans un trafic de livres non déclarés. Si c'était le cas, il s'était certainement dit que je venais ici avec une idée derrière la tête. Les trafiquants possèdent des informations souvent plus fiables que celles des autorités, croisement de sources pour la plupart illégales. Cela aurait pu être la confirmation des soupçons de l'agent, l'indication que le moment

était venu de mettre le paquet pour obtenir une autorisation de perquisition malgré les appuis dont bénéficiait la châtelaine.

Quoi qu'il en soit, si la confiscation était la peine, je serais bien plus ennuyé que madame Dumont-Lieber par la disparition des exemplaires des *Voyages extraordinaires.* Au moins aussi ennuyé que Gabriel…

L'esprit envahi par de sombres pensées, me demandant comment les choses allaient tourner, je descendis au village, puis me garai devant *La Saison Bleue,* le tout en conduite automatique, sans songer un instant à la route. En état second, je livrai le pain au *Pyrate's Bay* sans engager la conversation, me contentant d'un bonjour en posant le panier plein sur le comptoir, d'un au revoir en prenant le vide.

« John ! »

La voix du patron m'arrêta alors que j'allais refermer la porte derrière moi.

« *Come and see.* »

Je m'approchai du comptoir, inquiet. Kurts me désigna le panier que j'avais laissé.

« Je pense que le petit Gabriel vous a fait une blague. »

Dans le panier, entre les baguettes, était glissé l'exemplaire Hetzel de *Vingt mille lieues sous les mers.* Certainement l'œuvre du fonctionnaire nommé Gyann. Je comprenais maintenant son attitude sans gêne envers la Smart Bullet.

« Merci beaucoup.

— Pas de quoi. *Nothing* spécial au château ?

— Non. »

Ses yeux vert sombre, sous son crâne rasé marron foncé, me fixaient. Il porta la main à son bouc blanc.

« Je demandais, parce qu'on a vu passer des citadins pure souche, élevés au lyophilisé, à mon avis croisés fonctionnaires-contrôleurs. Ils ont remonté la route vers le Haut-Cervent.

— Merci pour le livre. Je dois y aller.

— C'est vrai que vous avez un sacré retard aujourd'hui… *Have a nice day.*

— Bonne journée. »

Le livre au fond du panier vide, je jetai un coup d'œil rapide aux alentours en sortant, afin de vérifier que les fonctionnaires n'avaient pas fait une pause au village, puis dissimulai l'objet du délit sous le siège conducteur. À la supérette, j'évitai les conversations, prétextant un retard que tous pouvaient constater.

De retour au château, je présentai le livre à la châtelaine, et lui expliquai les circonstances de sa découverte.

« Merci, John. Il semble que l'un de ces hommes ait un minimum de cœur. Je ne vais pas le donner à Gabriel maintenant. Je vais le placer en lieu sûr. Tant que les experts ne seront pas venus, je ne veux pas prendre de risque. Ce charognard de Lamprin les accompagnera, j'en suis certaine. »

Je la laissai, puis vaquai à mes occupations qui consistaient ce jour-là à renforcer un râtelier commençant à mal vieillir sous l'abri à voitures. De son côté, la châtelaine s'employa à dissimuler le livre, puis à consoler Gabriel.

La journée se déroula dans une ambiance particulière, chacun essayant de suivre l'attitude de la maîtresse des lieux, qui

s’efforçait de ne pas se laisser affecter par la perquisition. Toutefois, au dîner, la tension fut perceptible. Je sentis bien que les deux anges ne me regardaient plus du même œil. Gabriel, quant à lui, insista pour conserver le cyclope durant le repas, ce qui lui fut accordé. Lorsqu’il quitta la table, il me salua cependant comme à son habitude, d’un semblant de salut militaire. Je lui répondis comme chaque soir.

Seul dans ma chambre à l'étage, je repensai à ce qui m'avait amené là, peut-être en vain, désormais.

Il est temps que j'explique les raisons de mon intrusion chez les Dumont-Lieber. Qui que vous soyez, je ne voudrais pas qu'à l'écoute de mes paroles vous pensiez que j'étais un malfrat quelconque, bardé de mauvaises intentions. Je ne voudrais pas que vous refusiez d'en entendre davantage, convaincu qu'il s'agit de relater les exploits d'un malhonnête.

Je n'étais pas non plus en relation, de près ou de loin, avec la Répression des fraudes. Je n'enregistrerais pas ce récit pour vanter des histoires de mouchard, ou de subalterne d'un Lamprin dont le nom ne mérite pas de rester dans les mémoires. D'ailleurs, Lamprin n'est pas le véritable patronyme de ce nuisible. Ma présence au château était uniquement liée à ma personne, à ma vie, sans mauvaises intentions aucunes.

Certes, je n'étais pas un majordome, mais je n'étais pas non plus un admirateur fanatique des Dumont-Lieber Architectes, ni un agent de l'administration européenne, je le répète, et encore moins un trafiquant de livres préparant un cambriolage.

J'étais un écrivain.

Un vieil écrivain, pour être exact.

Tout avait commencé il y a bien longtemps, alors que je venais de livrer mon dernier roman à mon éditeur. Je m'étais alors

attelé avec empressement à l'élaboration d'un nouveau texte dont le nom sonnait déjà dans mon esprit : *Le Voyage sous les eaux*. Il s'agissait d'un récit d'aventures sous-marines taillées pour des hommes valeureux, à qui leurs esprits vifs, leurs âmes fortes et leur ténacité sans failles donneraient la victoire sur les événements. Un scientifique, à bord d'une machine de son invention, allait repousser les limites de l'exploration humaine en direction des profondeurs sous-marines, où il découvrirait les ruines de la mythique Atlantide.

J'entrevoyais la trame d'un grand roman d'exploration, autour d'un personnage possédant l'étoffe d'un capitaine Hatteras. Je décidai d'entreprendre des recherches sur la légendaire cité engloutie et ses mystères.

Suivant une suggestion de Jacques Arago, l'un de mes amis au jugement sûr, dont la cécité n'avait pas vaincu le goût de l'exploration et du voyage, je devais rencontrer le géographe Étienne-Félix Berlioux. Jacques, qui se faisait lire chaque jour les publications des plus respectables institutions, le tenait en haute estime.

L'homme, passionné par le mythe de la civilisation disparue, qu'il situait personnellement en Afrique du Nord, venait de rejoindre Gibraltar. Étienne de Thoren, riche excentrique, explorateur et aventurier à ses heures, à la tête d'une considérable expédition, y avait trouvé, au large, des ruines pouvant correspondre à la description de Platon.

« Cette île était plus grande que la Libye et l'Asie ensemble ; de là le passage vers les autres îles était possible aux navigateurs

d'alors, et de ces îles sur tout le continent situé en face et qui entoure cette mer lointaine, la mer véritable.

Or donc, dans cette île Atlantide, s'était formée une grande et merveilleuse puissance de rois ; elle dominait l'île entière, ainsi que beaucoup d'autres îles et de parties du continent ; outre cela encore, de ce côté-ci du détroit, ils régnaient sur la Libye jusque vers l'Égypte, sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie. »

Nous avions convenu d'un rendez-vous au cap de Trafalgar, base de l'expédition, au *Black Bone Pearl*, juste après le coucher du soleil.

Le Marie Galante, cossu établissement du port, était fréquenté par les plus respectables des aventuriers et entrepreneurs, ainsi que par les officiers de la marine marchande, tandis que ceux de la marine de guerre préféraient porter leurs pas vers *Le Comte de Forbin*. Mais c'est au *Black Bone Pearl*, qui ne semblait lié à aucune classe sociale, que Berlioux tenait à ce que nous nous rencontrions.

Fidèle à sa réputation – à sa mauvaise réputation, devrais-je dire –, Berlioux fut en retard. Je ne m'en offusquai pas outre mesure. Confortablement installé dans un box en compagnie d'une pinte qui avait l'agréable odeur de la bière de miel, je contemplais les habitués de l'établissement, persuadé que j'y trouverais là matière pour des personnages dignes d'accompagner mon héros sur les traces de la fabuleuse Atlantide. Effectivement, on y croisait un mélange de personnes aux origines et aux métiers divers ; capitaines de commerce et de guerre, sous-officiers et matelots, individus ambigus qui ne

devaient pas manquer d'exercer des professions éloignées de la légalité, ainsi que la gent féminine commune à ce genre d'établissements sous toutes latitudes et tous climats.

Des éclats de voix attirèrent mon attention sur un box engoncé dans l'angle que formait la salle avec l'entrepôt attenant. Un homme, dont l'uniforme de soie claire, serré à la taille par une ceinture sombre, ne portait aucun grade, s'emportait contre deux officiers et un entrepreneur – la confection du costume de ce dernier ne laissant aucun doute sur sa position sociale. Au-dessus de la courte barbe noire, dans un visage anguleux à la peau tannée par les éléments, ses yeux luisaient de colère. Sa rage était telle qu'elle déformait ses mots, m'empêchant de comprendre l'ensemble des phrases prononcées avec un fort accent slave.

« … anciens maîtres maudiraient votre époque… la guerre et le pouvoir… les fruits du progrès dévorés par les faiseurs de guerre… »

Ses interlocuteurs tentaient de l'interrompre, mais en vain. L'homme, furieux, n'écoutait plus que sa colère.

« … marine marchande, n'êtes plus que des charognards qui se nourrissent de l'économie de guerre ! »

La dernière phrase, prononcée dans le silence de la salle, que les éclats de voix avaient rendue attentive à l'altercation, eut l'effet que l'homme, visiblement sous l'emprise de l'alcool, escomptait : les deux officiers lui faisant face se levèrent. Le provocateur en uniforme de soie claire les imita, quitta le box d'un pas sur le côté, puis écarta les bras en signe d'invite. Plusieurs individus aux mines patibulaires s'approchèrent, guettant visiblement les ordres de l'entrepreneur.

« Désirez-vous régler cela par les poings ? continuait l'homme furieux. Je suis à votre service. Par les armes ? Sortons sur-le-champ !

— Capitaine, vous ignorez à qui vous vous adressez, tonna l'entrepreneur en se levant à son tour.

— Non, *monsieur* de La Garde, qui déshonorez vos ancêtres en usant de la compagnie dont vous avez hérité pour transporter armes et engins de mort vers le plus offrant ! C'est le terme de charognard qui n'est pas approprié. Ce dernier se nourrit de cadavres ; il est utile. Vous êtes un faiseur de cadavres ! Vous méritez… »

Le capitaine n'eut pas le temps de terminer. Sur un signe de l'entrepreneur, le plus grand des individus qui s'étaient approchés le saisit par l'épaule et le retourna, le poing levé. D'un geste vif, le capitaine frappa de la paume de la main en pleine gorge, avant d'enchaîner avec un uppercut au menton, qui envoya la brute au sol. L'instant suivant, les autres lui tombaient dessus, alors que l'établissement se transformait en salle d'armes dans laquelle tous les coups étaient permis.

Je me levai aussitôt, projetai le contenu de ma pinte au visage d'un jeune officier qui tenait visiblement à me démontrer l'étendue de ses talents de boxeur, avant de l'estoquer au plexus de la pointe de ma canne. Il s'effondra, la bouche grande ouverte pour aspirer un peu d'air dans ses poumons subitement vides. Je le contournai tout en évitant d'une volte la charge d'une brute, bloquai d'un fouetté du pied aux parties un chien hargneux qui s'avançait une bouteille à la main, avant d'envoyer dans les limbes, d'un enlevé de ma canne à la tempe, un matelot large

comme un bœuf. À cette époque, alors dans la force de l'âge, comme la plupart des gentilshommes, je pratiquais activement la savate ainsi que l'art de la canne. Les rues n'étaient guères sûres, et les Apaches sans pitié. J'avais même reçu à Paris les compliments de Jules Vallès, l'éternel révolté dont le coup de pied était si réputé dans les salles d'armes.

En quelques pas, entrecoupés de voltes, de frappes du pied, du poing ou de la canne, je rejoignis le capitaine que deux malfrats maintenaient pour que l'entrepreneur puisse cogner sans risque. L'extrémité de ma canne percuta son poignet dans un craquement sec, brisant net la course d'un crochet qui aurait été dévastateur, avant de fouetter la face épaisse de l'une des brutes, qui lâcha prise. Le capitaine, en partie libéré, se débarrassa du second larbin d'un revers du coude au visage. En un éclair, il plongea la main dans sa large ceinture de soie noire pour en ressortir un long poignard à lame courbe. Côte à côte, reprenant notre souffle, nous observâmes l'entrepreneur s'éloigner avec un regard de haine, sa main valide soutenant celle au poignet brisé. Les deux officiers de marine marchande, qui n'avaient pas participé au pugilat, écartèrent les bras en signe de paix.

Comme par enchantement, le calme revint dans l'établissement, où la moitié encore debout des clients aidaient les inconscients et les blessés à se relever parmi les décombres du mobilier. Certains, cependant, ne se relèveraient pas, victimes des lames qui ne quittent jamais les véritables hommes de mer.

Le capitaine, après avoir longuement observé la salle d'un œil noir, glissa son couteau à l'abri de sa large ceinture, puis remit de

l’ordre dans son épaisse chevelure brune d’un rapide geste de la main.

« Tous mes remerciements. Je suis enchanté de constater qu’il reste des gentilshommes sur cette terre. Monsieur… »

Je passai ma canne dans la main gauche pour serrer celle qui m’était tendue.

« Jules Verne. Placier en Bourse, et écrivain.

— L’un rachète l’autre. Capitaine Nemo. »

Malgré l’alcool, sa poigne était ferme. Celle d’un homme franc et solide. Mais dans son regard brillait la flamme de l’illumination.

« Ravi de vous rencontrer, capitaine. Sous quel pavillon croisez-vous ?

— Le mien.

— Votre accent, pourtant…

— Celui de la très noble Pologne. Mais, désormais, ma seule patrie est le vaste océan où les hommes sont rares. »

Nemo : personne. Le nom qu’Ulysse donna au cyclope qui l’interrogeait. Un nom qui n’avait rien de polonais. L’alcool amoindrissait son maintien, entachait son élocution, mais je sentis immédiatement que je tenais là un personnage hors du commun, de ceux qui sont le pilier d’un récit. À côté de lui, l’Atlantide n’était qu’un thème falot pour auteur en manque d’inspiration.

« Peut-être pourrions-nous discuter dans un endroit plus calme ? proposai-je.

— Avec joie. »

Nous nous dirigeâmes vers le comptoir afin de régler nos consommations. Comme je portais la main à ma poche poitrine, le capitaine m'arrêta d'un geste.

« Je suis votre obligé. »

Il sortit une petite bourse de sa ceinture de soie. Une pièce d'argent claqua sur le comptoir.

« Nos consommations, une partie du mobilier, et un Bowmore que j'emporte. »

Comme nous nous éloignions, le capitaine tenant un flacon de taille respectable à la main, je surpris le regard étonné du tenancier qui examinait la pièce avec attention et étonnement.

« Que diriez-vous de la jetée des Orphelins ? questionna mon compagnon alors que la porte du *Black Bone Pearl* se refermait dans notre dos.

— Parfait. J'avais un rendez-vous ici, mais il semble que l'autre partie ne veuille pas l'honorer, sans même me faire parvenir un message d'excuses. Je suis donc libre.

— Même dans le meilleur monde, les règles les plus élémentaires se sont perdues… »

Nous avançâmes dans la nuit jusqu'au bout de la jetée abandonnée, pour discuter à la lueur des fanaux qui la signalaient. D'un mouvement de son couteau courbe, le capitaine fit sauter le bouchon de sa bouteille, qu'il me tendit d'une main tremblante. Je m'aperçus que, l'excitation de la bagarre dissipée, l'alcool reprenait ses droits sur mon compagnon. Il semblait maintenant bien mal en point.

« Merci, capitaine, je ne bois plus à cette heure de la nuit.

— D’ordinaire, moi non plus », me précisa-t-il d’une voix altérée.

Il descendit une large rasade. Je fus tenté de le raisonner, mais mon instinct d’écrivain me hurlait que j’étais devant quelqu’un d’exceptionnel, que l’alcool encouragerait à se dévoiler.

« Merci pour votre aide. J’y aurais sans doute laissé la vie.

— Je vous ai entendu parler du progrès avec une certaine haine.

— Une certaine haine ? »

Il porta de nouveau la bouteille à ses lèvres, puis reprit avec colère.

« Une haine certaine, voulez-vous dire ! Pas à l’égard du progrès, à l’égard des hommes ! Les misérables ne voient en lui qu’un outil pour l’ambition et la guerre, alors qu’il pourrait amener la paix et la prospérité au monde ! Rien de bon ne sera plus créé par l’homme, puisque désormais tout sert la guerre ! »

Il brandit brusquement sa bouteille vers les étoiles.

« Philosophie, arts et sciences, tout est désormais perverti par l’appât du gain ! Assujetti par les puissants ! »

Il chancela, se rattrapant de justesse au support de fanal le plus proche. Je le pris par le bras pour l’entraîner vers l’un des bancs que l’on apercevait à quelques pas.

« Non, monsieur ! Je resterai debout face à l’adversité et à la cruauté des hommes ! Cette nuit, cela fera exactement deux ans que toute ma famille a été massacrée par ce misérable Empire russe, puissant allié de votre belle patrie. »

Craignant un accès de violence, je préférai changer de conversation, quitte à quelque peu m’écarter des règles de

politesse.

« Où donc est votre navire, capitaine ? interrogeai-je en désignant les jetées du port dont les fanaux dévoilaient les contours.

— Ici. »

Il me désigna l'océan face à nous.

« Ici, reprit-il, loin des hommes et de leur folie destructrice ! »

Avait-il perdu récemment son bâtiment ? Cela expliquerait son état.

« Je suis mort, monsieur ! Mort pour mes contemporains, et pourtant bien dressé devant vous. »

Il se resservit une large rasade d'alcool, d'un geste trop vif qui en répandit sur sa barbe sombre et son uniforme de soie blanche. Son regard se braqua sur moi, luisant d'une volonté farouche que je n'avais jamais contemplée chez personne.

« Je perçois en vous un homme respectable, monsieur, peut-être le dernier que je rencontrerai. Je sais que aimez le progrès tout autant que moi, que vous croyez en lui comme j'y ai cru au fil de mon existence. J'ai lu vos publications, si éloigné que je me tienne du monde depuis deux années. S'il peut y avoir un chantre des sciences et du progrès, c'est vous. »

Il se tourna résolument vers l'océan, laissant la fraîcheur du vent fouetter son visage. La bouteille monta une nouvelle fois à ses lèvres. Je sentis sa volonté de garder le silence, et la respectai, conscient d'être proche d'un instant crucial de ma vie. À ses côtés, j'observai en silence les flots, le ciel nocturne, les étoiles, et la Lune vers laquelle j'avais propulsé Michel Ardan et Impey Barbicane quatre années auparavant.

Un mouvement lumineux attira mon regard vers les flots à quelques encablures, semblable à un banc de plancton phosphorescent remontant vers la surface. La lueur se fit bien trop forte pour être un phénomène naturel, avant de disparaître totalement.

« Voici ma tombe qui vient à nous, monsieur. La tombe de celui qui a décidé de quitter le monde. »

De nouveau il se tut, de nouveau je gardai le silence.

Au loin, là où était montée la lueur, une forme sombre se dessinait à la surface de l'eau sans que je puisse en déterminer la nature, quoique les reflets intermittents de la lune sur le matériau humide me fassent penser qu'elle était constituée de métal. Immédiatement, les travaux de recherche de Robert Fulton et d'autres ingénieurs sur les bâtiments sous-marins se bousculèrent dans mon esprit. Plusieurs silhouettes humaines se déplacèrent sur la forme indistincte, puis vinrent vers nous à bord de ce qui pouvait être une chaloupe détachée de la « tombe » du capitaine. Bientôt, ils furent au pied de la jetée. Trois hommes différents par leurs traits, mais semblables dans ce qui émanait d'eux. Un Indien, un Arabe, un Chinois, avec la même allure de forban.

« N'ayez crainte, me glissa le capitaine, conscient de mon hésitation. Ces hommes, tout comme le reste de mon équipage, marginaux, réprouvés dans leurs nations d'origines, sont de dévoués et fidèles compagnons. »

Il leur lança une courte phrase dans une langue que je ne compris pas, avant de les rejoindre à bord du canot. L'Indien me tendit une main massive pour m'aider à descendre, tout en me

jetant un regard inquisiteur qui me fit froid dans le dos. Il était désormais trop tard pour reculer. M'asseyant dans l'embarcation, je constatai qu'elle était constituée de feuilles de métal rivetées. Durant le temps qu'il nous fallut pour rejoindre sa « tombe », le capitaine ne m'adressa pas la parole, se contentant de boire à petites gorgées. Lorsque nous prîmes pied sur le pont du bâtiment, également de métal, d'autres hommes attendaient. Il lança sa bouteille à la mer.

« C'était ma dernière visite à ce monde voué à la destruction, monsieur. Et vous êtes le dernier de celui-ci à qui j'adresserai la parole en toute amitié. »

Il me fit descendre par une écoutille pour me faire visiter la merveille qu'il avait conçue et nommée *Nautilus.* J'imaginai qu'il avait choisi ce nom en hommage au bâtiment de Robert Fulton. Je n'en referai pas ici la description, je me contenterai de dire que le véritable *Nautilus* était très proche des illustrations d'Alphonse de Neuville et d'Édouard Riou, les premiers à l'avoir représenté, ou de celles de l'excellent Didier Graffet, illustrateur du siècle dernier. La magnifique machine du film réalisé en 1954 mériterait d'être vraie, d'autant qu'elle marqua à jamais les esprits, faisant une légende de l'invention, mais le véritable *Nautilus* tenait plus du long cylindre.

Alors que nous étions installés dans le confortable salon, un bon cigare à la main, et que le capitaine achevait de me vanter la supériorité de la puissance électrique sur la fée vapeur, il me questionna brusquement.

« Je crois savoir que vous êtes venus ici pour l'Atlantide.

— On ne saurait rien vous cacher, capitaine.

— Votre réputation vous précède. Ce monsieur Berlioux, que vous attendiez, parle beaucoup. Quant à ce charlatan de Thoren, il est au bon endroit. Mais vous allez contempler ce qu'il ne verra pas de son vivant. Je doute même que quelqu'un d'autre ne le voie jamais. »

S'ensuivirent la plongée et la visite rapportées dans *Vingt mille lieues sous les mers,* prêtées au professeur Aronnax et à ses compagnons, qui achevèrent de me convaincre que j'étais à bord d'un bâtiment exceptionnel, en présence d'un homme très certainement mégalomane, mais à l'intelligence sans pareille.

« Capitaine, qui êtes-vous ? demandai-je alors que nous étions de nouveau dans le salon, la verrière offrant le spectacle de colonnes antiques illuminées par les projecteurs de flanc du bâtiment.

— Je vais vous le dire. Je suis conscient d'être sous l'emprise de l'ivresse ; je ne parlerais jamais à quiconque de ce que je m'apprête à vous révéler si je ne l'étais pas. Mes mots changeront votre vie si vous les considérez comme rapportant une vérité. Ils vous dévoileront une facette du monde et de l'existence que les anciens connaissaient, mais que cette société aveugle, réfugiée dans la fausse sécurité du matérialisme, préfère ignorer. »

Il tira une longue bouffée de son cigare.

« Il se peut également que tout cela vous semble être le délire d'un homme aux idées confuses. Je ne vous en blâmerais pas. »

J'attendis en silence qu'il reprenne.

« Je devrais me taire, mais je désire offrir quelque chose au dernier homme de ce monde avec qui je discuterai en paix. Vous désirez savoir qui je suis ? Je vous citerai trois noms : Archimède, de Vinci, et maintenant Nemo.

— Des ancêtres forts enviables, capitaine, mais je crains qu'aucun d'eux ne soit polonais. Vous vous jouez de moi.

— Il ne s'agit pas d'ancêtres, monsieur. J'ai été chacun de ces hommes, ainsi que d'autres de moindre renommée dont les noms ont été oubliés. »

Ses yeux me fixaient avec une intensité qui me fit frissonner. Il croyait fermement à ses propos. Les théories sur la métempsychose étaient très en vogue dans certains cercles mondains de Paris, et mon ami le chevalier d'Arpentigny, chiromancien de son état, m'en avait parlé à maintes reprises. Je compris soudain que j'étais dans un bâtiment inconnu, loin sous la surface, face à un homme ivre commandant à des hommes d'équipage qui ressemblaient fort à des pirates ; il ne s'agissait pas de le contrarier.

« Ma foi, capitaine, nombreux sont ceux qui envieraient de telles vies antérieures.

— Vies antérieures ? gronda l'homme. Me prenez-vous pour l'un de ces frivoles adeptes de sciences occultes ? De ceux qui s'amusent en colorant par là leurs ternes et inutiles vies oisives ? Des mondains qui s'effraient, pour le plaisir, de tables tournantes et d'esprits venus les visiter avec des racontars sur l'autre monde ? Écervelés, charlatans et escrocs pour la plupart ! J'ai vécu assez longtemps pour savoir de quoi est fait le monde, pour connaître les forces qui le régissent. Je vous affirme une chose,

monsieur : d'important, il n'existe que les aveugles et incommensurables forces de la nature, avec lesquelles l'humanité ne peut rivaliser, et l'intelligence de l'homme, la puissance de son esprit et de sa volonté, capables de réaliser des merveilles, des miracles diraient certains. »

Il se leva brusquement, puis se dirigea vers la verrière en continuant de me parler, les yeux fixés sur le superbe spectacle sous-marin qui nous était offert.

« J'ai été Archimède perçant les secrets de géométrie et de la mécanique, puis, bien plus tard, Léonard usant des connaissances accumulées durant les siècles pour devenir l'homme d'esprit universel que l'on connaît. J'ai croisé Vitruve, qui devint Gutenberg avec comme ambition de permettre, par le papier reproduit à l'infini, la diffusion au plus grand nombre des formidables fruits de l'esprit de l'homme. J'ai été bien d'autres, moins renommés, mais durant chacune de mes vies j'ai pensé, cherché, créé pour la grandeur de l'humanité. J'ai été l'assistant dans l'ombre de Robert Fulton, l'homme qui lui a permis de concevoir le *Nautilus* présenté au Directoire en 1800, dont les essais au large du Havre et à Brest, pourtant concluants, n'ont convaincu personne. Déçu, je suis parti pour la Pologne où vivaient de chers amis à moi, décidé à bâtir une bibliothèque digne de celle qu'Alexandre fit construire en son temps. Notre imprimerie moderne, fière descendante de celle que Gutenberg mit au point, permet désormais la conservation éternelle des connaissances. Chaque homme et femme du peuple aurait librement eu accès à ce temple voué à la connaissance. »

Il se tourna brusquement vers moi.

« Vous pensez que je délire, monsieur, que l'alcool est responsable de mes propos insensés. Insensés, car comme vos contemporains vous avez perdu foi dans la force de l'esprit humain. L'alcool est seulement responsable de me faire dire la vérité. »

Il eut un geste de la main évoquant un désespoir profond.

« Dans les temps anciens, les hommes, moi le premier, assimilaient les forces de la nature à des divinités immortelles. Les entraves ou les joies du destin étaient les jouets de leur volonté. Nous avions des légendes extraordinaires, de grands personnages, moins grands que les dieux, mais plus grands que les gens, dont les exploits nous faisaient rêver, nous guidaient quand nous avions peur. Ils vivaient dans nos cœurs, nous soutenaient dans l'adversité. Même morts, ils continuaient de vivre, car ils étaient nécessaires à l'humanité. Ils étaient des héros ! Nous savions qu'à force de volonté nous pouvions être grands ! Pas puissants ou influents, non, grands ! Et dans ces temps anciens, durs et violents, emplis de guerres, tout comme les arts ou la philosophie, les sciences prospéraient, ce qui étonne toujours vos contemporains à l'esprit étroit. »

Je remarquai de quelle façon le capitaine avait insisté sur les termes « vos contemporains », comme un homme réellement étranger à notre époque.

« Puis la religion du dieu unique est apparue, ni meilleure ni pire que les autres dans son enseignement. Je ne peux nier que de grandes nations aient progressé sous son égide, que de grands philosophes et artistes soient nés. Mais au fur et à mesure de son

évolution, elle a tué les héros pour les reléguer au rang de légendes sans réalité. »

Il désigna d'un geste de la main la bibliothèque, les toiles sur les murs et l'orgue aux cuivres rutilants.

« Delacroix, Ingres, Troyon, Raphaël, Prud'hon, Weber, Beethoven, Wagner, Gounod, Vitruve et leurs frères d'âme. Ces musiciens et ces peintres sont des contemporains d'Orphée et d'Homère, car les différentes chronologies s'effacent dans la mémoire des morts. Et je suis mort, monsieur. Aussi mort que vos ancêtres qui reposent six pieds sous terre. »

Le capitaine revint s'asseoir, et me fixa de nouveau à travers la fumée de son cigare.

« Les sciences ont progressé, comme aucun de ceux des temps anciens n'aurait pu l'imaginer, mais les hommes ont perdu la foi en eux-mêmes. La science peut tout, l'homme seul n'est rien ; voici la philosophie étriquée des penseurs des temps nouveaux. Science sans conscience est stérilité ultime. Toute cette industrie nouvelle, pourtant issue des esprits de personnes éclairées, n'a pas arrêté la guerre. Au contraire, elle la sert ! »

Il frappa violemment du poing l'accoudoir de cuir de son fauteuil, me laissant entrevoir un bref instant l'homme colérique qu'il pouvait être.

« Je m'égare, je m'en excuse, emporté par la rancœur envers ces sombres temps nouveaux qui auraient dû être si lumineux. La vérité, monsieur, est que la volonté de l'homme est plus puissante que la science. Elle le soutient contre l'adversité, lui donne la force de survivre lorsque tout est perdu. La volonté *est* la vie. Elle protège contre vents et marées, parfois contre la mort

elle-même. Le mythe ne peut être tué si la volonté des hommes désire qu'il vive. Alors, la chair et l'esprit ne dépérissent pas, ils vivent. Le mythe vit ; l'homme vit. Il vit tant que l'humanité a besoin de lui, qu'au fond de son âme elle le sent nécessaire, tant qu'il représente quelque chose d'universel, plus grand que les siècles, plus large que les frontières derrière lesquelles s'enferment les gens. »

Il se tut, aspira une longue bouffée de fumée qu'il recracha doucement, y observant des choses visibles de lui seul.

« Chacun brûle d'un feu intérieur qui le réchauffe face à la froide entropie de l'univers. Que ce feu vienne à s'éteindre, l'homme se figera peu à peu, jusqu'à l'immobilité finale de la mort. La curiosité, la création et la transmission, la volonté de vivre et de ressentir chaque facette de la vie, la passion sont les aliments du brasier qui illumine votre vie, lui donnent une chaleur incomparable à laquelle d'autres viendront se réchauffer. La passion pour la vie est tout ! Un tel feu peut brûler bien longtemps par lui-même. Que d'autres entretiennent sa flamme comme vous entretenez la leur par le don de votre existence, et vous vivrez à jamais ! »

Son regard brilla d'un éclat sauvage.

« J'ai l'honneur d'être l'un de ces hommes dont le mythe soutient la vie. Mais pour combien de temps ? Dans ces temps nouveaux, philosophes modernes, historiens et scientifiques ramènent les grands aux dimensions étriquées de l'humain, qu'ils aimeraient cerner par leurs dogmes et leurs théories sur les mécanismes de l'esprit. Les nains essaient de tuer les géants ! Je crains qu'ils ne réussissent… »

Sa tirade me laissa sans voix. Je peux me vanter de connaître les hommes ; celui que j'avais devant moi était sincère. D'une intelligence rare, je ne pouvais le nier, peut-être un génie, mais aussi fou que mégalomane. Je ne me risquai pas à le contredire.

« En réalité, je ne trahis aucun secret, continua-t-il, soudainement calme. Nul ne peut faire mauvais usage d'un phénomène naturel qui dépend des autres. Quel est le tyran dont la vie serait soutenue par la ferveur de l'humanité ? Ce miracle vous est donné quand vous ne le cherchez pas, quand vous recevez, multiplié par l'infini, ce que vous offrez, ce que vous êtes dans le cœur des hommes. »

Il m'observa le temps que nous tirions deux longues bouffées de nos excellents cigares. Je ne trouvais toujours rien à dire.

« Je vois dans votre regard que vous pensez avoir affaire à un dément. Je n'essaierai pas de vous convaincre du contraire. Restons-en là. Ce soir, je quitte votre monde pour celui des océans.

— Qu'allez-vous y faire, capitaine ?

— Explorer cette étendue bien plus vaste et riche que ne le sont toutes les terres émergées. Je vous ai dit ce qu'il était possible d'en tirer. Un jour viendra, alors que les nations se seront mutuellement détruites par la puissance des armes, où mes découvertes permettront à une humanité plus sage de vivre en paix. »

Il continuait dans son délire d'immortel traversant les âges. C'était pitié qu'une telle intelligence, contenant autant de promesses de progrès – sa machine en était la preuve – soit guidée par la folie.

« En attendant ce jour, monsieur, j'utiliserai le *Nautilus* pour détruire sans merci les navires qui soutiendront la guerre par les armes ou le commerce !

— Cela n'est pas digne d'un homme civilisé comme vous prétendez l'être, capitaine.

— Je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilisé ! J'ai rompu avec l'humanité tout entière pour les raisons je vous ai exposées. Je n'obéis donc plus à ses règles, et vous engage à ne jamais les évoquer devant moi. Je vous l'ai dit, je suis mort pour le monde. Je ne suis plus personne. Je suis Nemo. »

Son regard brûlait de colère, la main qui tenait son cigare tremblait. Craignant un instant qu'il ne se jette sur moi, je cherchai à tâtons le pommeau de ma canne. Il perçut mon geste.

« N'ayez crainte. Je vous l'ai dit, je vous estime beaucoup. Je suis heureux d'avoir passé mes derniers instants dans le monde de la surface en votre compagnie. Mes hommes vont vous raccompagner à terre. Je vous souhaite une vie digne de ce nom. »

Sans me laisser le temps de répondre, il se leva et lança dans un interphone quelques mots que je ne compris pas. Puis il s'installa devant l'orgue duquel s'éleva doucement un air aux accents tristes. Quelques instants plus tard, l'Indien qui nous avait trouvés sur la jetée des Orphelins vint me chercher. Sans un mot, il me ramena à terre à bord du canot métallique, avant de repartir. Toujours sans un mot. De la jetée, je discernai l'embarcation qui accostait le submersible. Deux silhouettes se déplacèrent sur la coque qu'entourait un léger halo d'eau luminescente, puis disparurent par l'écoutille. Alors que la masse

du *Nautilus* s'enfonçait sous les eaux, il me sembla entendre les tristes sonorités de l'orgue de son capitaine.

Troublé, je regagnai mon hôtel, où je trouvai un message d'Étienne-Félix Berlioux qui s'excusait de ne pas avoir honoré notre rendez-vous. Peu m'importait. J'avais trouvé la matière pour mon *Voyage sous les eaux*. Je rentrerais quelques semaines après à Paris, dans ce qui serait, je me le jurais – à tort, mais je ne le savais pas encore –, mon dernier voyage sur les mers. L'image du *Nautilus* prêt à éperonner les navires croisant sa route me hanta à chaque instant. Combien disparurent durant les conflits de ce siècle nouveau, dont la perte fut mise sur le compte d'événements naturels ou de combats non répertoriés dans les archives ?

Le matin du jour qui devait voir l'arrivée des experts de la Répression des fraudes, la châtelaine nous donna pour consigne de les « brosser dans le sens du poil » – selon son expression –, afin que tout se passe le mieux possible. Elle n'avait toutefois rien changé à ses habitudes ; la levée du château attendait au fond du panier, dans le fournil.

Après le départ de Lamprin l'avant-veille, elle avait contacté quelques amis à elle pour prendre conseil. Tous lui avaient recommandé de ne rien faire qui puisse aller à l'encontre d'une future clémence, toujours possible, accordée par *recommandation*. En attentant que quelques instructions soient transmises aux bonnes personnes, il s'agissait de ne pas faire de vagues.

La journée suivante s'était déroulée normalement, selon la routine immuable du Haut-Cervent. Toutefois, je sentais que les deux anges avaient des griefs envers moi. J'en fus attristé car je m'étais attaché à elles, tout comme à Gabriel et à la châtelaine. Certes, j'avais quelque peu menti sur les raisons de ma venue, mais rien dans mes intentions ne pouvait leur nuire. De vieilles habitudes, liées à ma naissance, à mon éducation, à la première partie de ma vie, font que j'attache beaucoup d'importance à ce que les gens pensent de ma personne. J'aurais été navré que les habitants du château gardent une mauvaise opinion de moi, même si nous ne devions jamais nous revoir.

Gabriel ajoutait désormais l'agitation au renfermement sur lui-même. Maintenant que le secret avait perdu tout sens, la châtelaine m'emmena voir la porte de la bibliothèque qu'avait scellée Lamprin : faisceau infrarouge, compteur de passage et, probablement à l'intérieur, une caméra-drone autonome prête à transmettre au service approprié les images de toute intrusion. Elle m'expliqua que l'enfant y venait parfois seul, et que le soir elle lui lisait un chapitre ou deux dans le calme de la tour. La cessation du rituel, ajoutée à l'intrusion des agents, le perturbait fortement.

« Gabriel aime ces récits du XIXe, parfois naïfs, mais étrangement tristes et réels quand il s'agit des dangers de la vie. Leurs héros sont souvent des personnages constructifs et pleins de ressources.

— N'en avez-vous pas d'e-version ? demandai-je.

— Non. Le contact avec le livre est important pour Gabriel, bien qu'il soit un enfant de la dématérialisation. Sans doute est-ce lié à ses souvenirs, quand son père lui lisait des histoires, adaptées par ses soins à l'esprit d'un jeune garçon, en lui montrant les gravures. Nous avons essayé ces livres électroniques, avec une bonne quantité de pages que l'on tourne, qui se mettent à jour toutes seules quand vous arrivez à la fin. Vous voyez de quoi je veux parler ?

— Oui, les fabricants ont tenté de donner la sensation du livre papier, mais ce n'est pas au point. Pas de véritable texture, pas d'odeur, pas d'usure. Revenir au début après chaque fournée de pages… Ce n'est pas un livre, c'est du stockage d'informations déguisé en livre. Ce peut être n'importe quel ouvrage à tout

moment, donc aucun en réalité. Une bibliothèque sous une reliure unique n'est pas une bibliothèque, c'est une somme de données. Voilà mon avis. J'ai une aversion pour les e-versions, si je puis dire.

— Je suis d'accord avec vous. Gabriel doit l'être aussi, à sa façon. Il n'a jamais tenu le livre en main plus de deux minutes. Il en faisait défiler le contenu, piochait rapidement dans les différentes histoires disponibles, avant de le laisser et de replonger dans son jeu.

— Avez-vous essayé les adaptations réalisées pour le cinéma ?

— Il n'est jamais resté devant plus de vingt minutes. Même pour les plus réussies. Je ne comprends pas pourquoi. »

Connaissant désormais l'univers de son petit-fils, je comprenais. Même les meilleures adaptations étaient justement des adaptations, avec quelques variations par rapport au texte. Le moindre changement, la plus petite omission en faisait des choses totalement étrangères pour Gabriel.

Le bruit de la cloche d'entrée interrompit notre conversation. Je descendis. Derrière la porte-personnel se tenait Lamprin, accompagné d'un homme qui avait plutôt une tête de déménageur que d'agent de la Répression des fraudes.

« Bonjour, monsieur Erns. C'est bien votre nom, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Madame Dumont-Lieber est-elle là ?

— Elle vous attend. Suivez-moi, je vous prie. »

Par pure mesquinerie, je l'avoue, je leur refis le coup du paillasson. Il n'y a pas de petits plaisirs.

Je les menai ensuite jusqu'à la cuisine, dans laquelle la châtelaine était descendue.

« Monsieur Lamprin.

— Madame. Voici Paolo Stenberg, chef de l'équipe d'enlèvement et de transport. Pourriez-vous nous ouvrir la porte principale, s'il vous plaît ? Pour faire entrer notre véhicule. »

L'agent jouit visiblement de la surprise qui s'inscrivit sur le visage de la châtelaine. Il brandit vers elle, de façon à ce qu'elle puisse lire, la plaque jusque-là tenue serrée contre sa poitrine.

« Nous effectuons l'enlèvement du stock papier non déclaré, afin de procéder à son inventaire dans nos bureaux. Au vu de la quantité, il aurait été trop coûteux de déplacer deux experts. Bien évidemment, après vérification, tous les *ouvrages papier avec papiers*, si je puis dire, vous seront restitués. Les frais de transport seront toutefois à votre charge, puisque liés à une infraction préalablement constatée.

— Et les autres ?

— Les non-déclarés ? Après paiement de l'amende, suivant leur valeur en tant que témoins de notre histoire littéraire, ils vous seront rendus ou seront conservés à titre de dotation pour la BNF. Cette mesure dépend bien entendu de l'avis d'experts, mais peut être pondérée par l'appréciation de l'agent chargé de l'affaire et responsable de la saisie ; dans le cas qui nous intéresse, moi-même. »

La châtelaine se retint visiblement de dire ce qu'elle pensait au nain-justicier, qui affichait un insupportable sourire de supériorité.

« John, ouvrez à ces messieurs.

— Oui, madame. »

Le chef d'équipe m'accompagna sans un mot jusque devant les portes, puis, une fois celles-ci ouvertes, guida soigneusement la manœuvre du véhicule entre les noyers, jusque devant la demeure. De la cabine descendirent trois hommes qui me saluèrent rapidement, désireux d'éviter le contact verbal ou même visuel. Ils ne devaient prendre aucun plaisir à ce travail, mais par les temps qui couraient, les gens sans qualifications pouvaient difficilement faire la fine bouche quant à l'emploi qu'ils occupaient. Être sous contrat avec l'État restait une aubaine.

Tel un général qui observerait le montage de la dernière mouture d'un canon magnétique sur son blindé favori, l'agent Lamprin observait l'ouverture du hayon arrière. Des caisses de transport marquées du drapeau français au centre de l'anneau d'étoiles européen apparurent.

« Madame, je vais vous demander de m'accompagner afin de valider le nombre des ouvrages, leurs noms, références et états, au fur et à mesure que ces messieurs les emballeront. »

La châtelaine se retint de riposter agressivement à cette proposition de torture, gardant la menace de la confiscation pure et simple à l'esprit. L'agent reprit avec son insupportable sourire. Ses dents blanches et régulières étincelaient comme pour une campagne d'annonces publiques de nouvelles directives 4Good ; *« Bon pour votre corps, bon votre esprit, bon pour votre santé, bon pour vous ! »*

« Bien sûr, madame, si vous me faites confiance, tout peut se dérouler sans votre présence. Cela est prévu dans la procédure. Il

suffit de signer une décharge. C'est plus rapide, puisque, alors, l'inventaire, dit sommaire, consistera en une série de photographies des rayonnages, que je vous présenterai avant que nous quittions les lieux. L'inventaire détaillé vous parviendra quand nos services l'auront réalisé.

— Présentez-moi cette décharge. »

L'arrogant décolla la plaque de sa poitrine pour la caler au creux de son bras. Quelques effleurements plus tard, il la tendit à la châtelaine.

« Vous pouvez prendre connaissance de l'étendue de la dérogation ici.

— Je vous fais confiance.

— Alors, entrez votre identifiant universel ici, et validez. Une copie de la décharge vous sera immédiatement envoyée. Une autre, mentionnant l'heure de la validation et les parties en cause, sera envoyée au service Témoin universel de l'INPI à titre de preuve indépendante. Le numéro de référence vous sera transmis aussitôt. »

La châtelaine valida le document.

« Merci, madame. Messieurs, veuillez me suivre.

— Un instant ! intervint la châtelaine. Je n'assisterai pas à votre travail, mais je suis encore chez moi. John, accompagnez ces messieurs, puis allez au village comme d'habitude.

— Bien, madame. »

Je pris la direction de la cuisine, les fonctionnaires m'emboîtèrent le pas. Comme nous nous engagions dans l'escalier, l'agent, deux marches derrière moi, prit la parole d'un

ton doucereux qui me donna envie de me retourner pour lui flanquer un bon direct au plexus, histoire de le vider de son air.

« John Erns, c'est bien cela ?

— Tout à fait, monsieur.

— John Erns… Un moment collaborateur des éditions Light House ?

— Lui-même.

— Fondateur des Nouvelles Éditions Hetzel.

— En personne, monsieur. »

L'agent resta silencieux le temps que nous atteignions l'étage.

« Je suppose que, pour un homme passionné par Jules Verne, travailler chez madame Dumont-Lieber est une belle opportunité.

— Je suis également un fervent admirateur des Dumont-Lieber Architectes Père & Fille.

— Je comprends. »

Il resta silencieux jusqu'à l'entrée de la bibliothèque, où je m'effaçai pour le laisser passer, ainsi que les quatre déménageurs à qui il donna rapidement des instructions. Comme je m'en allais, il m'interpella.

« Monsieur Erns ?

— Monsieur ?

— Vous n'avez guère été présent en Europe, ces derniers temps. Ces dix dernières années, je dirais même.

— J'ai eu la chance de travailler pour diverses entreprises du Couchant, monsieur.

— Effectivement, c'est ce que ma petite enquête, dans le cadre de cette affaire de papier non déclaré, m'a révélé. Vous

comprendrez que, pour obtenir un mandat de perquisition chez les Dumont-Lieber, il me fallait justifier d'arguments solides auprès de mes supérieurs. J'ai entrepris de vérifier les fichiers judiciaires et administratifs de chacune des personnes vivant sous ce toit. Sans présomption aucune, bien évidemment.

— J'en suis certain, monsieur.

— Jamais d'ennuis avec la justice, monsieur Erns ?

— Si l'on exclut quelques amendes pour excès de vitesse, ou mauvais tri de déchets, jamais. Auriez-vous trouvé autre chose dans vos archives ?

— Non. Officiellement.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire officiellement, monsieur Erns. En clair, pas de documents qui puissent avoir une valeur officielle quelconque.

— Vous m'en voyez soulagé, monsieur.

— Stephen Galwind, le célèbre romancier, est un ami à vous, il me semble.

— J'ai ce privilège.

— Cette protection, peut-être ?

— Je suppose que si j'étais dans le besoin, il m'aiderait, monsieur.

— C'est ce que font les amis. Mais en attendant, vous jouez les majordomes qui aiment placer un "monsieur" en fin de phrase.

— C'est ce que font les majordomes, monsieur.

— Merci de nous avoir accompagnés, monsieur Erns. »

Je descendis en ville sous une belle averse qui éclata à mi-chemin, qualifiée de blanche par l'écran de bord de la Smart

Bullet. L'effort de conduite nécessaire pour conserver l'œuf sur la petite route glissante, malgré l'assistance de ses systèmes, avec une visibilité réduite, m'empêcha de penser à ce qui arrivait au château.

Comme l'avant-veille, je passai en coup de vent au *Pyrate's Bay*. Kurts, qui n'avait pas dû manquer de repérer le camion, n'essaya ni de me retenir ni de me tirer les vers du nez alors que nous échangions les paniers. Il se contenta de me proposer le traditionnel café, que je refusai.

Franchissant le seuil de *La Saison Bleue,* je m'aperçus que j'avais oublié de faire enregistrer à mon accès la liste des courses. Je pris ce que ma mémoire avait retenu des précédentes. Les événements se déroulant au château seraient une excuse suffisante si le contenu du panier ne correspondait pas aux attentes de Sunya.

Je prends conscience, alors que j'enregistre ces paroles, du ridicule de mon attitude à cet instant. Habitué depuis si longtemps à faire les choses par moi-même, sans rien demander à personne, il ne me vint pas à l'idée d'appeler Sunya. Pas une seconde. Bien évidemment, je désirais éviter d'attirer l'attention sur moi – et sur mes faiblesses –, mais ce n'était en rien la raison essentielle. J'étais devenu un indécrottable solitaire qui ne s'en rendait même plus compte ; voici la vérité, simple, brute.

Lorsque je garai la Smart Bullet à côté de l'antique Bentley Continental, la pluie s'était réduite à quelques gouttes clairsemées. Le camion de l'administration était toujours garé dans la cour. Après avoir confié mon panier à l'ange noir, qui y

fit à peine attention, je croisai les déménageurs dans l'entrée, puis retrouvai la châtelaine dans le grand salon, en compagnie de l'arrogant.

« Madame Agathe Dumont-Lieber, sise lieu-dit le Haut-Cervent, Fr4-178B, département de Grande Aquitaine… Saisie de produits papier, catégorie livres, types dits anciens, non déclarés, dans le cadre de la procédure d'inventaire sommaire commencée à 08 h 07, terminée à 10 h 04. Volume estimé : environ vingt mètres linéaires, sur une hauteur de deux mètres, reproduits sur les vingt-quatre photographies jointes. Êtes-vous d'accord avec ceci ?

— Est-ce le montant de l'amende qui est inscrit dans cette case ?

— Non, madame. Dans votre cas, cette somme n'aurait d'ailleurs aucune valeur en tant qu'amende. Il s'agit des frais de saisie. Il serait immoral que les contribuables paient les dépenses liées aux actions des fraudeurs.

— Finissons-en. »

L'agent lui tendit la plaque.

« Entrez votre identifiant universel ici, puis validez. Une copie de ce document vous sera immédiatement envoyée. Une autre, mentionnant l'heure de la validation et les parties en cause, sera envoyée au service Témoin universel de l'INPI à titre de preuve indépendante. Le numéro de référence vous sera aussitôt transmis. »

La châtelaine valida.

« L'inventaire détaillé ainsi que les sanctions liées à cette fraude vous parviendront d'ici à une semaine. Au revoir, madame.

— Au revoir, monsieur. »

Les déménageurs montèrent dans leur véhicule tandis que je me rendais aux grandes portes sous la pluie blanche qui avait repris de sa vigueur. Lamprin m'accompagna.

« J'ai constaté, monsieur Erns, que cette période de votre vie au Couchant n'apparaît pas sur le C. V. transmis à l'agence qui vous a mis en contact avec madame Dumont-Lieber.

— Je n'ai pas jugé utile de mentionner ce genre de chose pour postuler à un poste de majordome, monsieur.

— Je comprends. Je me suis posé une question.

— C'est compréhensible.

— Votre ami Galwind, l'écrivain. Selon votre C. V., il vous a employé durant trois ans comme majordome.

— Effectivement, monsieur. J'étais dans le besoin.

— N'aurait-il pas pu vous appuyer pour obtenir un poste plus conforme à votre expérience, ou simplement subvenir à vos besoins durant cette mauvaise passe ?

— Comme vous le savez certainement, monsieur, je suis issu d'une famille d'hommes de mer du Royaume-Uni ; j'ai hérité de leur fierté ancestrale.

— Je comprends. Et il est vrai que tout cela ne me regarde pas. Bonne journée, monsieur Erns. »

Si cette conversation n'était pas une mise en garde, cela y ressemblait fortement. J'imaginais sans effort que ce genre d'individu pourrait occuper ses heures de loisir à essayer d'en savoir plus sur ma personne. Quelqu'un qui avait été impliqué dans une affaire de trafic, avant d'être blanchi *par influence,* dont le passé récent comportait quelques ombres, ne pouvait être

qu’une provocation pour un fouineur névrosé tel que Lamprin. Toutefois, ce nain était le cadet de mes soucis, pensai-je en refermant les portes derrière le camion.

D’après ma longue expérience de l’être humain, Lamprin ferait confisquer purement et simplement les livres afin de blesser personnellement la châtelaine. Il savait que l’amende ne serait rien pour elle. La collection des *Voyages* allait certainement, après une infinité de longs détours administratifs, finir par rejoindre les stocks de la BNF, où ils remplaceraient les exemplaires perdus dans la grande inondation de 27. Ce serait l’occasion pour moi de déposer une nouvelle demande, mais il serait trop tard. Bien trop tard. Tous mes espoirs s’évanouissaient avec le zèle mesquin de ce fonctionnaire qui voyait dans cette affaire une victoire personnelle de la justice sur les privilèges des nantis. Je dus me contrôler pour ne pas lancer vers les cieux un cri de désespoir que Pearline Khan aurait entendu depuis la fournaise de Jupiter.

Mais il y avait toujours une chance. Tant qu’il y a de la vie, il y a de l’espoir, dit-on, et c’est diablement vrai, même si parfois difficile à croire. Je devais m’accrocher à cette pensée.

Je n’avais de toute façon pas le choix, pas le temps de faire d’autres recherches. Je devais rester au château. Tant que la confiscation n’avait pas été prononcée, elle n’avait pas de réalité. Tout ce qui n’est pas encore arrivé n’a pas de réalité. La peur n’est pas le danger. Je devais me le répéter encore et encore pour ne pas m’effondrer.

Je m'aperçois que si j'ai précisé auparavant que mon intrusion dans la vie des Dumont-Lieber découlait de ma rencontre avec le capitaine Nemo, j'ai ensuite repris mon récit sans avoir expliqué en quoi. Pour cela, il me faut revenir à l'époque de cet événement, peu après mon retour en France.

Mon éditeur m'avait commandé la rédaction du *Dictionnaire géographique de la France illustrée,* un ennuyeux travail de titan à la rémunération considérable. Je laissai donc de côté, pour un temps, la rédaction de mon *Voyage sous les eaux*. Toutefois, entre l'établissement de deux définitions rébarbatives, je ne pouvais empêcher mon esprit de revenir au capitaine Nemo. Quel génie ! Je songeais aux progrès qu'il aurait pu apporter à l'humanité si la haine n'avait pas obscurci son esprit, si la démence n'en avait pas fait sa proie. Tout ce savoir bientôt perdu au fond des océans… Combien de temps avant qu'un autre inventeur n'atteigne la perfection de sa création ? Serais-je encore en vie ? Peut-être, mais blanchi et courbé par l'âge.

Tout cela ravivait l'angoisse qui me taraudait sans cesse et ne me quittait jamais, celle qui harcelait mon esprit dès qu'il était au repos : à quoi ressemblerait le futur ? Je serais probablement mort avant qu'un Michel Ardan ne pose le pied sur la Lune. À quoi ressembleraient les nations et leurs villes à cette époque ? Que le progrès peut sembler lent pour celui qui s'en passionne, et

son existence bien courte en comparaison ! Que ne donnerais-je pour vivre assez longtemps afin d'observer l'homme filer vers les étoiles lointaines dans des projectiles étincelants !

Que d'interrogations qui resteraient sans réponses à cause de la faiblesse du corps humain, éphémère assemblage de chair, fragile vaisseau de l'intelligence et de l'âme qui l'habitent, bien trop fragile en comparaison des besoins de l'esprit curieux.

En attendant, de façon plus pragmatique, le fragile vaisseau de chair avait besoin d'être nourri. La rédaction du dictionnaire y pourvoyait de façon bien plus rentable que ma place de courtier à la Bourse, et plus régulière que la publication de mes *Voyages extraordinaires*. La triste réalité est que les plus grandes aspirations humaines sont parfois vaincues par la basse matérialité.

Lors d'une soirée à laquelle j'avais été invité avec mon ami Alexandre Dumas fils, le chevalier d'Arpentigny, chiromancien des plus réputés et favori des salons les plus renommés, discourait sur le concept hermétique que Victor Hugo avait défini sous le nom d'égrégore dans son texte *La Légende des siècles*.

Bien que je sois peu féru de tout ce courant ésotérique à la mode, mon attention fut attirée. Dès que l'occasion se présenta, je pris le chevalier à l'écart pour qu'il m'expose plus en détail ce concept. Ravi d'avoir comme public un sceptique renommé de ma trempe, il s'abîma dans de longues explications, multiplia anecdotes, faits troublants et exemples plus ou moins crédibles, avant de se lancer dans les méandres de la tradition hermétique qui, selon lui, remontait à la plus haute Antiquité, les secrets du

monde y ayant été révélés aux hommes par le divin Hermès Trismégiste. Tout cela me fit plutôt sourire, mais le fond se rapprochait de ce que m'avait affirmé Nemo : *« Le mythe ne peut être tué si la volonté des hommes désire qu'il vive. Alors, la chair et l'esprit ne dépérissent pas. Le mythe vit ; l'homme vit… »*

Autant les mots et les théories du bon vivant qu'était le chevalier d'Arpentigny m'amusaient et me procuraient une aimable distraction, autant le souvenir du regard de Nemo, alors qu'il m'annonçait son immortalité, me faisait vibrer corps et âme. Pourtant, les deux étaient proches dans leurs discours, les mots du chevalier appuyant ceux du capitaine.

Tout comme j'avais inexplicablement ressenti la nécessité de me rendre sur les lieux de l'expédition d'Étienne de Thoren, je pressentais que j'étais dans l'un de ces instants qu'il ne faut pas gâcher, porteurs d'occasions et de possibilités en mesure de totalement changer ma vie pour peu que j'agisse. Incapable de m'intéresser au reste de la soirée, je quittai mes amis pour une longue promenade en solitaire sur les quais de Seine. Les mots de Nemo, les théories du chevalier, tout cela s'enchaînait si naturellement. S'agissait-il d'un signe ? Le destin, comme le nommeraient certains ?

Je peux encore, à l'instant où je dicte tout cela, me souvenir de chacune des pensées de cette nuit-là, et durant les journées qui ont suivi, pendant lesquelles, enfermé à la grande bibliothèque, je compulsai plus de livres d'histoire et de science que durant toutes les années précédentes. Je parcourus l'ensemble des ouvrages à ma disposition traitant de philosophie et de religion,

toutes origines et époques confondues. Je notai les points communs, fis ressurgir leurs idées universelles, recoupai les vies de ceux qui les enseignaient. Puis, me tournant vers les grands personnages, je cherchai les liens et décortiquai les vies des grands. Je ne trouvai évidemment rien de flagrant, pas de faits précis, pas de preuves concrètes, mais des indices, des manques qui, lorsqu'on les interprète à la lumière de ce que je savais désormais, devenaient éloquents.

En réalité, je n'avais pas besoin de toutes ces études et analyses ; ma conviction était faite, solide et chaude dans mon cœur, même si je ne pouvais y accoler une seule preuve, du moins aucune preuve qui ne soit en réalité constituée de non-dits, d'absences d'éléments vérifiables et de flous historiques. En homme de mon temps, il m'aurait fallu une base rationnelle sur laquelle appuyer cette conviction. J'étais venu dans cette bibliothèque pour cela.

À ma propre surprise, j'admis que je n'en avais nul besoin.

Après de longues nuits sans sommeil, un enthousiasme, une fièvre de vie s'emparèrent brusquement de moi. Je savais à quoi j'allais consacrer mes jours : devenir une légende. Une légende qui vivrait pour voir le futur, le progrès, les avancées fabuleuses de l'humanité, que la plupart de mes contemporains ne pouvaient imaginer.

Vivre encore et continuer à écrire sur les immenses ressources de l'être humain ; vivre assez longtemps pour voir l'homme prendre son essor vers de lointaines planètes après avoir conquis la Lune et le Système solaire ; être présent et écrire, toujours !

Combien de fois avais-je rêvé de cela ? J'en étais convaincu, désormais, il ne s'agirait pas d'un rêve !

Mes romans avaient déjà connu de beaux succès, mais je savais qu'utiliser Nemo et sa fabuleuse machine me ferait franchir une étape. L'homme, sa folie, le *Nautilus* étaient au-delà de tout ce que j'aurais pu inventer. Ils seraient le noyau d'un roman comme nul autre auparavant ! Aussi célèbre, me dis-je avec un manque de modestie impardonnable, mais compréhensible, que l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Nemo était le héros universel dans lequel chacun se retrouverait. Cet homme à l'existence bien réelle, présentée comme une fiction, ferait de moi une légende. Cet homme qui voulait quitter le monde ne serait jamais oublié, celui qui se présenterait comme son inventeur non plus.

Je n'imaginais pas qu'un seul texte suffise à m'amener une gloire immortelle, mais je pressentais que l'histoire de Nemo constituerait une étape importante vers la renommée. Effectivement, le retentissement qu'eut la publication de *Vingt mille lieues sous les mers* me donna la force et l'ambition de poursuivre avec le succès que l'on connaît. Ou plutôt, que l'on connaissait…

Je dois préciser que, dans la première version du roman, j'avais mentionné le véritable patronyme du capitaine et détaillé ses origines polonaises. Mais mon éditeur refusa, pour éviter les risques de censure de la part de l'Empire russe, « puissant allié de votre belle patrie », comme l'avait qualifié le concepteur du *Nautilus*. J'en fis donc un prince indien, fervent ennemi de la Grande-Bretagne.

Pendant quelque temps, je craignis de recevoir la visite de l'un des hommes d'équipage de Nemo, ou du capitaine lui-même, mais les années passèrent sans qu'aucunes représailles s'abattent sur moi. Celui qui avait quitté le monde des hommes devait fort peu se soucier de ce qui pouvait y être dit sur lui.

Ma renommée grandit en proportion de l'énergie que j'investissais dans la rédaction de mes *Voyages extraordinaires*. N'allez pas croire que si mon objectif était l'immortalité, l'écriture n'était pas une passion. Je n'aurais pas pu y sacrifier autant de force et de temps si je n'avais pas voulu faire partager au plus grand nombre ce rêve d'avenir meilleur. Nemo avait raison quant à ce qu'il pensait de moi : je croyais réellement à ce progrès que je voyais naître sous mes yeux. Toutes ces sciences, ces maîtrises possibles des énergies terribles de la Terre amèneraient une ère de bonheur et de prospérité à l'humanité. Je ne voulais pas suivre les pensées pessimistes de Nemo. Des hommes respectables, aux esprits forts et solides, seraient toujours présents à la proue de la nef science, les yeux rivés sur l'horizon.

Certes, ce fut le cas, mais l'avenir me démontra que les gouvernants restaient à la barre… les yeux rivés au-delà de l'horizon.

Plus tard, dans *L'Île mystérieuse*, je fis de Nemo un homme qui, à la vue des actions des naufragés, décida qu'il restait toujours de bonnes volontés pour racheter l'humanité. Il s'agissait d'un message que je lui adressais personnellement dans l'espoir qu'il revienne vers les hommes. A-t-il eu mon roman dans les mains ?

A-t-il compris mon message ? L'a-t-il rejeté ? Je ne le saurai jamais.

Pour ce qui est de ma personne, je dois avouer que je n'étais pas un bon mari, pas plus qu'un bon père de famille, et lorsque j'ai quitté ma place à la Bourse, personne n'a regretté le médiocre courtier que j'étais. Même la vie mondaine, indispensable pour obtenir l'accès aux cercles privilégiés et aux sociétés respectables, m'était devenue un fardeau.

Ma renommée s'étendit rapidement, les *Voyages extraordinaires* furent traduits dans de nombreuses langues, m'apportant une aisance financière qui me permit de mener la vie que je désirais, dans la ville où je voulais vivre. Je fus fait chevalier de la Légion d'honneur, et tentai plusieurs fois d'entrer à l'Académie française lorsque des sièges se libérèrent. Malgré l'appui de mon ami Alexandre Dumas fils, j'essuyai par trois fois un refus.

Je fus cruellement déçu de ces trois échecs, mais ma santé, mon énergie, ma créativité, mon envie de faire mieux encore ne faiblissaient pas. Le feu intérieur qui m'animait semblait ne jamais vouloir s'éteindre malgré les malheurs qui entachaient ma vie. Mais s'agissait-il encore de ma vie ? Cette suite d'événements heureux ou malheureux était-elle ma vie ? Cet homme né le 8 février 1828 à Nantes, qui n'avait rien réussi d'autre dans sa vie que ses *Voyages,* était-il moi ? Ou seulement une chrysalide dont mon véritable être devait émerger ?

Une remarque du chevalier d'Arpentigny, à l'occasion du bal masqué que j'avais donné à Amiens pour asseoir la position sociale de ma femme et de mes enfants – que je négligeais

quelque peu –, une remarque, donc, quant à mon éclatante santé, me poussa à reprendre mes voyages à travers le monde. « À croire que la gloire est pour vous fontaine de jouvence », avait lâché le chevalier avec un franc sourire.

Il me fallait réfléchir à la façon de gérer cette situation, puis à ma sortie. Le rideau devrait se baisser sur le personnage Verne afin que le comédien puisse se consacrer à une autre pièce, sur d'autres planches.

Après maintes réflexions, je ne trouvai aucune solution qui me convienne. Dans un roman, j'aurais fait trouver au héros mille et une méthodes, mais quand il s'agissait de ma vie, dans le monde réel, je manquais cruellement d'imagination et, certainement, je dois l'avouer, d'audace.

De retour à Amiens, j'invitai le chevalier d'Arpentigny à m'y rejoindre. À la fin d'une longue soirée, alors que les derniers invités avaient quitté les lieux, que liqueurs et vins s'étaient succédé en abondance, je lui racontai mon énergie formidable, le peu de sensations de vieillissement que je ressentais, cette conviction profonde que j'allais vivre éternellement.

Je ne faisais que lui tendre la perche, lui présenter les choses comme un mystère pour moi, employant le ton du curieux, un brin éméché, qui cherche l'avis d'un homme éclairé sur un principe dont nous avions discuté précédemment. Était-ce possible, à son avis ?

Je crois que je jouai à la perfection le rôle du sceptique mis face à la réalité ésotérique que le chevalier prônait. Il saisit l'occasion pour me dire qu'il se doutait de quelque chose, et me précisa

qu'il m'observait depuis longtemps. Il m'expliqua en détail le principe de l'égrégore, appliqué dans mon cas à un être vivant, non pas créé par la volonté des gens, mais soutenu par cette même volonté. Je ne me laissai pas convaincre facilement par ses arguments, mais finis par me rendre de façon très convaincante.

Il ne fut pas difficile ensuite de mettre au point un accord bénéfique aux deux parties : il m'aiderait discrètement, par ses connaissances médicales et outre-médicales, à vieillir avant de disparaître. En échange, il serait libre de m'examiner régulièrement, de se servir de moi comme sujet pour un traité sur l'égrégore, qu'il préparait. Cette contrepartie ne me gênait en rien, puisque comme tous les chiromanciens, alchimistes et autres découvreurs des secrets de l'univers, il rédigerait ce traité en langage hermétique, compréhensible uniquement par les initiés – certaines parties étant de plus écrites à l'aide de codes propres au chevalier. Également, je savais que le traité ne quitterait jamais le petit cabinet à l'étage du cercle dont il était le fondateur. La façon de pratiquer de cette variété de chercheurs, peu partageurs, a sans doute fait que leurs découvertes, depuis l'Antiquité, sont demeurées secrètes, ou à l'état de simples rumeurs.

Il me fit remarquer que de nombreux personnages importants restaient en grande activité, avec une énergie considérable, jusqu'à un brusque moment de rupture, un point de basculement après lequel tout s'enchaînait vers un déclin paraissant d'autant plus rapide que la personne avait été solide auparavant. Nous avions le temps de trouver ce moment de rupture précédant ma

sortie. « Le destin saura y pourvoir », affirma avec conviction le bon chevalier.

En effet, l'agression au revolver, commise sur ma personne par mon neveu Gaston comme je rentrais du Cercle de l'Union, ne fut pas une mise en scène. Elle m'offrit – douloureusement – le moment de rupture recherché. Ma blessure à la jambe guérit mieux que je le laissai croire, et la claudication qui en découla, visible par tous, fut l'instant où le rideau commença à tomber.

Avec l'aide du chevalier et de ses drogues, je présentai plus tard aux médecins les signes du diabète. La maladie gagna peu à peu, et je m'éteins le 24 mars 1905, à Amiens, dans la maison située sur le boulevard qui porte maintenant mon nom. La douleur de mes proches me tourmenta, mais je me consolai en me répétant que ce moment serait arrivé tôt ou tard. C'est la vie, comme l'on dit. En l'occurrence, c'était particulièrement vrai.

Quant au chevalier d'Arpentigny, il disparut peu après la fin de la Grande Guerre, avec le petit carnet qui ne le quittait jamais, relié de cuir par ses soins, à la couverture gravée du titre *De l'infinie puissance du brasier intérieur, ou L'Immortalité de la chair et de l'esprit par la force du mythe.*

J'avais été un médiocre courtier, toutefois mes connaissances de la Bourse me permirent quelques placements intéressants, ainsi que le dépôt de revenus liés à différentes activités dans des banques où l'on s'intéressait peu à votre identité.

J'entrepris de voyager de par le monde, observant les avancées fulgurantes de la science dans des domaines que je n'aurais jamais soupçonnés, constatant malheureusement que Nemo

avait raison quant à l'utilisation que les hommes en faisaient parfois. Parfois seulement, car nombre d'inventions servaient tout de même l'humanité. Je vis les guerres continuer à embraser le monde, les monarchies s'effacer au profit des républiques, sans toutefois que la totalité des dictateurs et des tyrans disparaisse.

Je vis la puissance électrique grandir pour éclipser la fée vapeur, même si cette dernière resta longtemps un intermédiaire nécessaire entre la production de chaleur et la création du courant. Je vis les hommes fracturer la matière elle-même pour en tirer une énergie extraordinaire, et repensai à Nemo lorsque *la* bombe explosa.

Je manquai de défaillir quand la télévision montra le premier homme sur la Lune, et jamais je n'aurais imaginé les possibilités et les changements que provoqua l'apparition d'Internet, qui devint le Web, puis le Cloud quand la majorité des données fut placée *dans les nuages* – l'expression me fit sourire, tant pour moi et mon esprit rationnel elle rimait avec variation, inconsistance et dispersion – pour être accessible partout, avant finalement de se muer en Halo lorsqu'il baigna l'ensemble de la Terre dans un flux incessant.

L'Accès universel fut ajouté aux droits de l'homme peu après que la France eut créé l'identifiant universel, attribué à chaque citoyen à sa naissance. Dans certaines régions désertiques du monde, des hommes et des femmes mouraient de faim pendant que leurs enfants amaigris, les yeux rivés sur des plaques offertes par des gouvernements corrompus, à qui elles n'avaient

pas coûté grand-chose, contemplaient les images de richesses à jamais inaccessibles.

Je vis le climat changer peu à peu, les hommes repoussant sans cesse le moment d'user de la science pour vivre autrement, pourtant conscients des erreurs commises par le passé. Je vis les terres les plus basses submergées, leurs populations réduites à s'exiler plus loin. Je vis les grandes nations piller ce qui restait des ressources pour les utiliser avant qu'il n'y en ait plus, chacun conscient qu'il n'y en aurait pas assez pour que chaque peuple puisse vivre comme l'Europe ou les États-Unis.

Je vis la belle ville de Paris évoluer. L'un de mes premiers romans, *Paris au xx^e siècle*, faisait preuve d'un pessimisme qui avait provoqué un refus de publication de la part de mon éditeur.

Dans cette vision qui devait mettre en garde contre le mauvais usage du progrès, j'avais décrit une société menée uniquement par l'industrie et la finance, dans laquelle les arts et les activités non productrices de richesses immédiates et matérielles étaient méprisés. Ce que je vis à Paris, à l'image de ce qui se passait dans le monde dit développé, était presque pire. Le progrès était bien présent, plus rapide dans son évolution que jamais, mais si l'on excluait le domaine médical, les hommes n'en tiraient guère de bonheur. Il s'agissait d'un progrès sans vision, sans âme, dont le seul but était de procurer plus de profit à ceux qui l'exploitaient. On vendait du progrès comme les boulangers franchisés débitaient au kilomètre un pain qui n'avait plus rien d'artisanal.

Les nations les plus avancées industriellement commencèrent à prendre conscience des dégâts qu'elles avaient commis. Elles décidèrent alors, trop tard, de mesures draconiennes pour tenter

d’enrayer la spirale amorcée depuis longtemps. Elles firent la leçon aux pays qui suivaient le même chemin, avec des populations et des besoins bien plus importants. Mais comment expliquer à tous ces peuples qu’ils ne devaient pas désirer ce que nous avions ? Que pour sauver la Terre, ils devaient ralentir leur développement et attendre que de nouveaux modes de production soient mis au point ? Ce qui n’avait pas été entendu par les pays soi-disant développés ne le fut guère par ceux dits émergents ; les grandes villes d’Asie et d’Inde furent bientôt couvertes par un brouillard qui n’avait rien à envier au smog londonien de la révolution industrielle.

Les catastrophes continuèrent à frapper le globe. Les anciens USA, devenus les US*FC*A, United States and Free Cities of America, entamèrent la construction de plusieurs bulles, à l’instar du Diamant de Tokyo et de la Perle de Pékin, afin de protéger sous verre leur population mangeant sous vide des cultures de protéines.

Mais ni les malheurs du monde ni les médiocres esprits d’une poignée d’affairistes d’envergure internationale ne pouvaient totalement arrêter le vrai progrès, ou brider l’esprit d’aventure de l’être humain.

Une première base vit le jour sur la Lune ; des hommes et femmes partirent pour Mars, où ils établirent une colonie ; Europe reçut l’humanité après avoir eu la visite d’innombrables robots ; l’Inde lança son projet *Vimaan Ganesh,* dont les premières annonces firent sourire une grande majorité de la population – les mêmes qui avaient souri lorsque l’on parlait de Mars. Certes, le malheur et le désespoir soutenaient ce dernier

projet, mais il propulserait l'humanité vers les étoiles. Une humanité qui serait peut-être plus attentive à son avenir.

Que ne donnerais-je pas pour observer le résultat de tout cela ? Oui, car il est bien possible que je ne le voie jamais, d'où mon intrusion dans la vie des Dumont-Lieber.

Au château, l'esprit de suspicion qui s'était emparé des deux anges ne les quitta que plusieurs jours après la saisie, lorsqu'elles furent bien persuadées qu'un mouchard de la Répression des fraudes ne serait pas resté à jouer au majordome une fois son forfait accompli. Sunya s'excusa pour son amie alors que nous descendions au village dans la petite Smart Bullet, avec de longues explications auxquelles je ne prêtai pas attention, concentré sur le reportage du flux d'*infotainment* au sujet de l'expédition de Pearline Khan dans la fournaise de Jupiter.

Les drones, que l'équipage lâchait régulièrement depuis le cœur brûlant de l'atmosphère, avaient envoyé une nouvelle salve de données vers le complexe sino-russe de Heihe-Blagovechtchensk. Après traitement par les services média de Wángzǐ 7 3Eɜda Corp – financeurs principaux du projet –, les informations étaient mises à la disposition des médias. Je basculai sur un flux musical avant que n'apparaissent sur le bas du pare-brise les visages de l'équipe, des images qui ne manqueraient de me briser le cœur.

Arrivés au village, nous déposâmes le pain au *Pyrate's Bay* et fîmes nos emplettes à *La Saison Bleue,* comme d'habitude, comme s'il ne s'était rien passé au château.

En attendant le verdict de la Répression des fraudes, je vécus en me concentrant comme jamais sur mon travail de majordome-à-tout-faire. Tout était bon pour ne pas penser, ne

pas dépenser mon énergie à étouffer de vaines angoisses. Mais essayer de ne pas penser m'épuisait tout autant que de songer à l'avenir sombre qui s'annonçait. Je finis donc par cesser de lutter, et envisageai toutes les solutions dans l'hypothèse où la confiscation serait la sanction.

Gabriel refusait désormais d'aller dans la tour vide, préférant passer ses journées dans son confortable refuge de coussins. Chaque soir, c'était un véritable combat pour le convaincre d'ôter le cyclope au moment du repas commun, et Danhëse devait employer des trésors de patience pour sa séance quotidienne dans la piscine. Je l'avais parfois surpris à me lancer des regards contrariés, comme si j'étais responsable de ce qui arrivait. Il ne me posait plus de questions au sujet de l'univers de Jules Verne, mais continuait à me saluer matin et soir. J'avais encore son attention, je faisais toujours partie des éléments du monde avec lesquels il interagissait.

J'étais persuadé qu'il savait qui j'étais, sans que cela lui pose de problèmes. Il avait reconnu mon visage le premier jour, même en l'absence de barbe. Un adulte, ou un autre enfant de son âge à l'esprit rationnel, aurait vu une ressemblance amusante ; Gabriel voyait simplement la vérité, sans que cela soit une absurdité pour lui. Il devait confusément me reprocher, à moi, le bâtisseur de son univers, d'avoir créé le voleur de livres. Le monde dans lequel sévissait l'arrogant Lamprin, réel pour nous qui définissions les règles, et celui dans lequel évoluait Gabriel, imaginaire selon nos habitudes de pensée, n'étaient qu'un dans l'esprit de l'enfant. Comment lui dire que s'il n'avait tenu qu'à

moi, le monde serait bien différent… Un Lamprin n'y serait jamais vainqueur, ou du moins pour fort peu de temps.

Une semaine après que l'arrogant eut emporté le contenu de la bibliothèque, sur le coup de treize heures, madame Dumont-Lieber, après avoir déjeuné en compagnie de Gabriel dans le petit salon de leurs appartements, vint nous trouver dans la cuisine où nous mangions entre nous. L'enfant, comme à son habitude, fila s'installer au centre de sa montagne de coussins sur la table du grand salon.

« Le misérable Lamprin, commença la châtelaine, m'a envoyé le verdict : amende, assortie de la confiscation des ouvrages non déclarés. »

Aucun de nous ne pipa mot, chacun pensait à Gabriel, à sa réaction lorsqu'il comprendrait que ses précieux livres ne reviendraient jamais.

« J'ai tenté de faire jouer quelques relations, mais il semble que ce blanc-bec ait rapidement bouclé le dossier. Impossible d'intervenir, désormais. »

La châtelaine porta la main à son chignon, avant de reprendre.

« Ceux qui étaient déclarés seront retournés si je le désire, à mes frais, bien entendu. »

Je laissai passer un temps avant de faire ma suggestion.

« Madame, ne vous serait-il pas possible de vous procurer de nouveaux exemplaires des *Voyages extraordinaires* ?

— J'y ai songé, John, bien évidemment, mais ce petit fonctionnaire nuisible également. La peine principale est accompagnée d'une peine secondaire, une "peine morale de

circonstance", comme elle est nommée. Il m'est interdit de posséder un exemplaire papier des ouvrages confisqués, quelle qu'en soit l'édition, pour une durée de cinq ans. »

Un long silence suivit les mots de châtelaine.

Le soir, dans la pénombre de ma chambre, je réfléchis à la situation telle qu'elle se présentait maintenant. Durant les moments où j'avais été seul dans la demeure, j'avais eu le temps de scanner *Vingt mille lieues sous les mers, Cinq semaines en ballon, Robur le Conquérant* et *Michel Strogoff*. Rien, en somme. Mes espoirs venaient de s'envoler avec la disparition définitive de la collection des *Voyages.* Il devait s'en trouver d'autres de par le monde, mais où ? Combien de temps pour en retrouver la trace ? Que pouvais-je faire, à présent ? Allais-je rester vivre ici, jusqu'à la fin ? Ma fin. Ma mort. *Sa* mort. Non ! Impossible qu'elle meure, ce ne serait pas juste…

Le samedi après-midi suivant, alors que je me rendais dans la cuisine pour en rapporter un verre d'eau à la châtelaine qui s'escrimait dans son potager sous l'assommante chaleur d'un soleil de plomb, Gabriel m'interpella du centre de son refuge de coussins, depuis lequel il surveillait le passage.

« Monsieur Verne ? »

Le ton de sa voix, différent de son intonation monocorde habituelle, sortait tout droit d'un film sur le XIX^e^ siècle. Ne pouvant réprimer un mouvement de surprise – comme chaque fois que j'entendais prononcer le prénom Jules –, je lorgnai avec angoisse dans la cuisine avant de me rappeler que les deux anges étaient parties en virée pour la journée. Je m'approchai de

l'enfant avant qu'il n'ait le temps de m'interpeller de nouveau, cette fois peut-être assez fort pour que sa grand-mère l'entende depuis l'extérieur. Elle n'y verrait *peut-être* que l'obsession grandissante de son petit-fils pour un écrivain qui le faisait rêver, mais la relierait certainement à ma personne, faisant de moi un élément perturbateur qui devrait quitter le château. Elle m'avait prévenu le jour de mon arrivée : c'en serait fini sur-le-champ.

Je tenais en cet instant le moyen d'entrer en contact avec Gabriel, dont le cyclope, maintenant transparent, laissait voir les yeux du limpide bleu Dumont-Lieber.

« Oui, Gabriel ?

— Quelqu'un viendra-t-il nous rendre les livres ? »

Comment lui répondre ? J'ai déjà précisé que je n'avais jamais été à l'aise avec les enfants dans ma première vie ; cela ne s'était guère arrangé avec le temps. Et cette fois, j'étais face à un enfant différent, que je ne devais absolument pas braquer. J'eus brièvement honte de mon attitude, plus calculatrice que compatissante, mais mon instinct de survie passa dessus en un éclair.

« Oui, mentis-je en y mettant toute la conviction dont j'étais capable.

— Quand ?

— Bientôt. Il faut un peu de temps. Les choses ne doivent jamais être trop faciles. C'est ce qui fait l'intérêt des obstacles. Ils obligent à se dépasser, à constater que l'on est plus fort que ce que l'on pensait. »

Gabriel approuva gravement de la tête, puis reprit.

« Le voleur sera-t-il puni ?

— Il le sera, Gabriel », répondis-je cette fois avec une conviction non feinte, car j'avais bien l'intention, quelle que soit l'issue de la situation, de trouver un moyen de faire payer l'addition à l'arrogant.

De nouveau, Gabriel approuva gravement de la tête.

« Quand ?

— Je te le dirai. Non, mieux : je t'enverrai un signal. »

L'enfant me fixa un long moment de son immense regard bleu, comme pour juger de la sincérité de mes paroles, puis le cyclope redevint opaque, et la diode de discrétion brilla de nouveau. Sans ajouter un mot, il s'enfonça dans le refuge de sa montagne de coussins.

Il m'avait cru. Dans mes romans, les héros ne mentaient jamais à leurs amis ; moi, leur créateur, comment pourrais-je le faire ? Gabriel voyait le monde de façon trop tranchée et lumineuse, sans zones d'ombre, pour imaginer que les auteurs ne soient pas ce que sont leurs héros. En vérité, bien souvent, leurs héros sont ce qu'ils auraient aimé être, ce qu'ils ne sont que le temps de la rédaction.

Cela faisait trois semaines que les livres avaient disparu. Trois semaines que je cherchais en vain une solution. Trois semaines que Gabriel refusait de se rendre dans la bibliothèque vide de la tour avant de se coucher, qu'il venait sur la table du grand salon. Là, le cyclope sur les yeux, il mimait les gestes de quelqu'un en train de lire un livre papier, une main tenant la reliure, l'autre tournant les pages tandis que ses lèvres formaient des mots sans qu'aucun son en sorte. À l'heure exacte du coucher, il faisait

mine de fermer son livre, de le ranger soigneusement sur un rayonnage parmi les coussins, puis descendait de la table, prêt à aller dormir.

Durant les longs moments que l'enfant passait au centre rassurant de sa pile de coussins, madame Dumont-Lieber le surveillait depuis son fauteuil favori.

« Il les connaît par cœur, me dit-elle alors que je l'observais sans être particulièrement discret. Il ne fait pas semblant de lire ; il se les récite.

— Toute la bibliothèque ?

— Non, uniquement les Jules Verne, *L'Île au trésor*, et *Quentin Durward.* »

Tandis que j'écoutais les explications de la châtelaine, mon esprit commença à échafauder des plans.

« Il a commencé ce rituel peu après la mort de ma fille et de mon mari, enfermé dans la bibliothèque de la tour, sans prononcer un mot. J'ai fait venir un professeur non entendant pour lire sur ses lèvres. Gabriel récitait mot pour mot, je me le rappelle encore, *Cinq semaines en ballon.* Le lendemain, quand il eut terminé, il commença à réciter *Voyage au centre de la Terre,* puis ce fut le tour d'un autre. Il récitait les romans dans l'ordre de rangement de la bibliothèque. »

Elle s'interrompit un moment, les yeux sur Gabriel qui tournait une page visible de lui seul.

« J'ai voulu éviter que cela ne tourne à l'obsession. Alors, tous les soirs, dans la bibliothèque, je lui ai lu d'autres livres. Il a fallu du temps, mais j'ai réussi à le sortir des *Voyages extraordinaires*

pour quelques moments. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était déjà un pas. Et maintenant… »

Je me retirai discrètement pour ne pas gêner la châtelaine dont les yeux devenaient humides.

Gabriel était ma solution. Tout ce que j'étais venu chercher était dans son esprit, bien plus à l'abri que sur n'importe quel serveur du Halo. Tout était là, à portée de… À portée de quoi ? Comment entrer dans le monde de Gabriel ?

J'entrevoyais un moyen, mais combien de temps pour mettre les choses en place ?

Le temps… J'en avais tellement eu.

Il m'en restait tellement peu. J'avais oublié qu'il pouvait être compté…

Rien ne me disait que cela fonctionnerait, mais qu'avais-je à perdre ? Pearline, si je ne tentais rien ; Pearline qui était le seul véritable enjeu, ma seule motivation.

Je me rends compte, en citant Pearline, que je n'ai toujours pas donné de véritable explication quant à ma présence chez les Dumont-Lieber, alors que j'étais parti pour tout clarifier. J'ai repris le cours de mon récit sans dire pourquoi un immortel – pas un dieu, malheureusement, juste un homme à la longévité extraordinaire – se voit réduit à devoir s'introduire chez une femme respectable, sous l'aspect d'un majordome-à-tout-faire.

En fin de compte, Pearline était l'enjeu de tout cela. C'était d'elle qu'il s'agissait. La Pearline Khan qui menait l'expédition de la fournaise de Jupiter, et sa vie. La mienne, du moins ce qu'il en restait, le besoin que j'avais de retrouver l'ensemble de mon œuvre – ou plutôt les *Voyages extraordinaires*, car les pièces de théâtre écrites dans ma jeunesse ne m'intéressaient pas –, toutes ces choses étaient liées.

Pour l'expliquer, je dois revenir de nouveau à ma première vie, juste après ses derniers instants.

Par deux fois je baissai le rideau pour entrer à nouveau sur scène dans un rôle différent. Je prenais la précaution de ne jamais rester longtemps au même endroit, mais l'administration se faisait de plus en plus précise, ses formulaires de plus en plus complexes, ses registres de plus en plus exacts. La Première et la Seconde Guerres mondiales furent les occasions de ces deux sorties.

Ma longévité, le feu intérieur qui continuait à maintenir ma chair en vie, alimenté par la ferveur de ceux qui admiraient mes œuvres, m'obligea à me poser de nombreuses questions sur le monde et ce que l'homme en percevait. Je pris le temps d'étudier les philosophies diverses, de rencontrer les grands penseurs, ainsi que d'autres, moins renommés, mais tout aussi pertinents. J'entrai également contact avec quelques cercles hermétiques. Si certains ressemblaient à des clubs de curieux, amoureux du frisson qui rendrait leur vie moins insipide, d'autres, parmi lesquels je croisai des hommes et femmes semblables au chevalier d'Arpentigny, tentaient véritablement de percer les secrets du monde, mêlant traditions anciennes, philosophie et sciences modernes. Ils opéraient une fusion de domaines qui ne se croisaient que rarement, sinon pour s'opposer. Depuis ma rencontre avec Nemo, bien des choses avaient changé dans ma façon d'appréhender le monde. Si la pierre philosophale restait pour moi une pure folie défiant la réalité scientifique, mais symbole de la recherche hermétique, je devins persuadé que l'intelligence humaine et son âme possédaient des ressources qui, si elles étaient élevées à l'instar du progrès scientifique, leur permettraient de se dépasser, de se transcender.

Quels espoirs j'eus, imaginant un avenir merveilleux, fruit de l'élévation des esprits que le progrès des sociétés ne pouvait manquer d'amener.

Quelles déceptions je vécus…

Le progrès matériel est le fruit de la passion de quelques-uns, associée à la cupidité de quelques autres, alors que le progrès intérieur, fruit du travail et de la réflexion de chacun, ne

rapporte d'argent à personne. Il est plus aisé de profiter du confort que la civilisation offre que de se pencher sur le fonctionnement de son propre esprit… « Plus rapide, plus facile », comme disait l'un des personnages les plus populaires du cinéma du XXe siècle.

J'avais vécu jusqu'à voir le futur. Un futur bien éloigné de celui dont j'avais rêvé.

À l'approche du symbole qu'étaient les années 2000, je dus baisser de nouveau le rideau, dans un monde devenu compliqué, où l'administration de chaque pays était extrêmement complexe. La paperasse, les calculs, les stratégies pour se jouer des règles n'avaient jamais été mon fort à l'époque où j'étais courtier ; cela ne s'était pas arrangé avec le temps. À moins de décider de vivre dans l'un des immenses pays en voie de développement, je voyais difficilement comment continuer. La solution d'exister en marginal, en dehors des données et des registres, c'est-à-dire en dehors de la société, ne me tentait pas. L'immortalité ne change guère les habitudes prises durant la première vie, du moins dans mon cas. De même pour la façon profonde d'être ; j'avais été, j'étais encore, le même dans les grandes lignes.

Quitte à avoir une longue vie, autant qu'elle soit agréable. Un minimum de confort matériel, la facilité à voyager, font partie de ma conception de l'agréable. L'idée de quitter l'Europe me brisait littéralement le cœur.

Je savais que d'autres, semblables à moi-même, parcouraient le monde, mais je n'avais rencontré qu'une femme et deux hommes, que je n'avais pas osé aborder. Peut-être en avais-je croisé sans le savoir, ou sans qu'ils ou elles sachent qui j'étais.

Et quand bien même me connaîtraient-ils, auraient-ils eu envie d'échanger quelques mots avec moi ?

Mon orgueil aurait été flatté que l'un d'eux vienne me féliciter pour mon œuvre, ou m'accueille comme l'un des membres privilégiés du cercle des légendes, mais ce ne fut jamais le cas. Je n'eus donc jamais l'occasion de demander conseil à des anciens au sujet des différentes méthodes de changement d'existence dans ce monde de plus en plus administratif.

Désemparé, je me rendis un soir au cercle hermétique que je fréquentais régulièrement, décidé à poser le problème de façon détournée à ses membres, sous la forme de l'un des jeux d'esprit auxquels ils aimaient s'adonner. Ce cercle, dont l'existence était une rumeur parmi les autres cercles, n'admettait dans ses murs que des hommes et des femmes aux esprits clairs, dont la plupart pouvaient être qualifiés d'influents, quand ils n'occupaient pas des postes importants dans diverses administrations, au gouvernement, et même dans l'armée. Quelques-uns, dont je faisais partie, avaient été admis pour leurs talents rares ou leurs savoirs spécifiques. Dans mon cas, alors que je n'étais qu'un journaliste sans grande envergure, mes connaissances particulièrement pointues de l'histoire et de la vie quotidienne au XIXe et du début du XXe siècle m'avaient valu l'admission.

Le jeudi soir était par tradition le moment des *Jeux et divagations diverses qui permettent à l'esprit de l'homme vif et curieux de maintenir son fil.* Depuis le début du siècle, rien n'avait changé dans les titres ronflants dont aimaient user les membres du cercle.

La petite cour dite du Lion et du Chevalier, sise entre de hauts bâtiments anciens, était plongée dans l'obscurité, uniquement éclairée par les reflets de la lune. Depuis des années, on ne pouvait plus y accéder qu'en traversant le large hall du 23 de la rue, ancienne entrée forte du rempart sur lequel poussèrent des habitations quand Paris s'étendit. Du temps du chevalier d'Arpentigny, on pouvait encore y flâner après avoir franchi les grilles qui donnaient sur le boulevard attenant, mais une demeure moderne avait jailli là. Je frappai à l'antique porte encadrée par le lion maltais et le templier, tous deux de pierre, que les éléments avaient polis comme du marbre.

La porte s'entrouvrit sur le grincement, savamment entretenu, de ses gonds changés l'année précédente. Le long visage du jeune Pierre Folcombe apparut dans la lueur pâle de Sélène.

« Bonsoir, Pierre.

— Jacques. Bienvenue sur le sentier de la connaissance.

— J'ai apporté de quoi le paver, répondis-je en brandissant la bouteille traditionnelle.

— Un honnête pavage est garant d'une route sûre et solide. »

Après quelques pas dans un couloir sombre que suivait un escalier, nous arrivâmes dans une grande pièce souterraine aux murs couverts d'imposantes bibliothèques, dont certains volumes étaient sans âge. Répartis par groupes dans de confortables fauteuils, les membres du cercle devisaient tout en consommant des alcools du meilleur goût. Près d'une vingtaine de personnes étaient réunies, occupant quasiment la totalité des places disponibles.

Si les moyens modernes permettaient de préserver la pièce de l'humidité, l'éclairage et le chauffage étaient respectivement issus de bougies et d'un grand feu de cheminée. Rien, ici, ne semblait avoir changé depuis le temps du chevalier. Je pariai que les mécanismes du panneau pivotant qui permettait de rejoindre discrètement les appartements au-dessus étaient soigneusement entretenus.

Mon arrivée fit tourner les têtes, qui répondirent d'un mouvement à mon salut sans que les conversations s'interrompent. Ce soir-là étaient présents, entre autres, le ministre des Affaires sociales, un écrivain à la renommée internationale, et cet astrophysicien dont j'aurais pu faire un personnage de roman, habité par la passion et l'enthousiasme, le plaisir de partager et de transmettre ; un homme qui savait entretenir le feu de la curiosité et de la connaissance dans l'esprit de ses contemporains. Un homme dont le nom résonne encore à l'instant où j'enregistre ces mots, et que je soupçonne d'avoir déjà résonné, différemment mais aussi fort, bien avant ma naissance.

Pierre Folcombe me mena jusqu'à mon fauteuil préféré, dans l'angle nord-est de la pièce. En tendant le bras depuis cet emplacement, je pouvais saisir les volumes au cuir usé de l'œuvre complète de l'immense Victor Hugo. Cette partie de la bibliothèque contenait des textes anciens, les plus récents et les contemporains se trouvant plus au sud. Le chevalier avait commencé son classement par siècles et auteurs, ses successeurs maintenaient cette tradition.

Non loin, dans une élégante robe de lin grise, une cigarette à la main, se trouvait une femme au regard triste, dont les cheveux

longs et l'allure moderne ne pouvaient dissimuler l'identité à ceux qui admiraient son œuvre. Malheureuse Irène, ou devrais-je dire Édith. Elle avait voulu quitter la vie, ou plutôt quitter *sa* vie, pour un anonymat dans lequel elle pensait pouvoir trouver le bonheur, loin de la compassion pesante de son entourage et de la curiosité malsaine des journalistes vautours qui se repaissaient du désespoir des autres. Des connaissances influentes avaient mis en scène sa sortie, mais les choses ne s'étaient pas déroulées comme prévu. La passion de ceux qui lui vouaient un culte l'avait enchaînée à un mal-être dont elle n'avait pu se défaire. Rapidement, elle redevint le triste oiseau de Paris, condamnée à vivre dans la douleur, maintenue ainsi par ses admirateurs qui l'aimaient pour sa vie de chagrin.

Le prix à payer est celui-ci. Votre feu intérieur, alimenté par la passion et l'amour des autres, brûle du bois qui lui est jeté. Soutenu par votre légende, vous devenez cette légende. Elle vous enferme. Malheur à vous si vous n'aimez pas ce qu'elle représente, car *vous* avez donné naissance à cette image. Comme l'a dit un écrivain du XX^e^ siècle : « L'enfer, c'est vous. »

Elle venait de temps à autre, particulièrement les soirs où les membres tentaient de prendre contact avec les esprits qui nous entourent. Les épisodiques, rares et confus contacts avec Marcel la comblaient de joie pour un instant, mais un instant seulement.

Seule sa ferme croyance en la réincarnation l'empêchait de mettre, réellement cette fois, fin à ses jours. Lorsqu'elle ne pourrait plus entrer en contact avec son amour, cela signifierait qu'il aurait quitté les limbes des esprits pour une nouvelle vie.

Alors, elle parcourrait le monde et le trouverait. Elle attendrait le temps qu'il faudrait…

Combien ici savaient qui était réellement cette femme solitaire que j'avais reconnue ? Était-ce parce qu'elle présentait une facette peu plaisante de l'immortalité que je me sentais mal à l'aise en sa présence ? En tout cas, je n'avais jamais osé l'aborder.

Pierre s'assit face à moi, à côté de la plus ancienne du cercle, une femme qui devait approcher les quatre-vingts ans, toujours strictement vêtue de sombre, sous une épaisse chevelure courte que la teinture conservait couleur charbon. Je ne l'avais aperçue que deux fois auparavant. Les membres que j'avais interrogés à son sujet s'étaient contentés de me dire qu'on la connaissait sous le nom de Fräulein. La règle tacite était de s'en tenir à ce que les autres voulaient bien dévoiler de leur identité réelle. Même ceux que j'avais pu reconnaître comme des personnalités publiques ou influentes usaient de pseudonymes.

« Bonsoir, Jacques, me salua-t-elle avec cet accent allemand que toute une vie en France ne lui avait pas fait perdre. Je vois que vous êtes venu en bonne compagnie.

— Effectivement, madame.

— Il n'y a que vous pour apporter ce genre de merveille », fit remarquer Pierre en s'emparant de la bouteille qu'il entreprit d'ouvrir, avant de la poser sur la table basse au centre du triangle formé par les profonds fauteuils de cuir.

« Je me demande parfois, seriez-vous un ami de McLeod ? »

Sa pointe d'humour me surprit. Je savais Pierre obsédé par le thème de l'immortalité, depuis qu'enfant il avait vu ce film, *Highlander,* dont le héros traversait les temps, affrontant d'autres

immortels jusqu'à qu'« il n'en reste plus qu'un ». Heureusement que dans mon cas, avais-je pensé en sortant de la projection, il peut en rester plus d'un. Je continuais à pratiquer la boxe et la canne pour la forme, mais je n'aimerais guère vivre sous la menace d'une décapitation.

J'avais toujours évité de discuter du sujet de l'immortalité avec Pierre, ne me rendant au cercle que lorsque le thème était lié aux possibilités de l'esprit humain, aux civilisations du passé ou à l'avenir de l'humanité. Ce soir-là, je saisis la perche, toutefois sur le ton de l'humour, afin de tâter le terrain, comme l'on dit.

« J'écris en ce moment sa biographie, vous savez. Il a été assez déçu de l'image qui a été donnée de lui au cinéma. Il me paie les avances à sa façon. Le vin et les liqueurs fines ne laissent pas de traces que nos amis des finances peuvent suivre. »

Le jeune homme rit doucement tout en saisissant trois verres dans un buffet proche.

« D'ailleurs, enchaînai-je, il se demande comment il va pouvoir poursuivre son jeu des identités dans le monde actuel, et surtout dans celui qui se dessine. Le film présentait les choses simplement. Dans la vie réelle, c'est autrement plus compliqué.

— Les coins reculés de notre planète ? suggéra Pierre en posant les verres près de la bouteille.

— Il a le défaut d'aimer son confort. Et ce n'est pas un millionnaire, contrairement à ce que le film laissait entendre.

— Alors, conclut le jeune homme en s'asseyant, il doit salement s'inquiéter. Le monde n'est plus fait pour lui. Immortels, mythes et légendes, boîtes de petits pois ; même combat.

— Vous avez mille fois raison. Tout doit être dûment étiqueté afin d'être suivi, comptabilisé, "stastistifié". Le réel se réduit désormais à ce sur quoi un code-barres peut être apposé.

— *Ein mann* dans sa situation, commença Fräulein d'une voix basse d'ancienne fumeuse, ne peut compter que sur des *freunde* haut placés. »

Le ton de sa voix était empli d'un sérieux qui n'avait rien à voir avec la divagation à laquelle nous étions supposés nous livrer. Elle se leva doucement en dissimulant une grimace de douleur, mais je perçus clairement un bruit de claquement provenant de sa hanche gauche.

« Rendons-nous au petit temple. »

Pierre se leva à son tour, puis se tourna vers les autres membres.

« Mes amis, nous vous abandonnons. Que vos discussions soient riches et abondantes.

— Et les vôtres fertiles », fut la réponse, accompagnée d'un bel ensemble de levés de verres.

Comme au temps du chevalier, le panneau qui contenait les textes des anciens pivota sans un bruit sous la pression de Pierre, dévoilant un escalier étroit dans lequel s'engagea Fräulein en relevant sa longue robe de ses fines mains chargées de bijoux d'or et d'argent. Sur un geste du jeune homme, je la suivis tandis qu'il passait le dernier après avoir doucement refermé le panneau.

En grimpant la vingtaine de marches, je me demandai ce que Fräulein et Pierre savaient de moi. Beaucoup, me laissait entendre un pressentiment. La passion un peu ridicule de Pierre

pour McLeod m'apparaissait désormais pour ce qu'elle était probablement : une perche brandie depuis des années dans ma direction. J'étais venu ce soir-là avec mon petit bâton, sans jamais avoir vu la branche qu'il m'avait toujours tendue.

Mais dans quelle intention ?

Il était trop tard pour faire marche arrière.

Les appartements du chevalier n'avaient pas changé, si ce n'était l'apport d'un éclairage moderne, d'un ordinateur et d'un poste de télévision de grandes dimensions placé contre un mur, sous la carte du ciel que j'avais déjà contemplée du temps de ma première vie. Un immense bureau trônait sous une peinture d'Hermès amenant les secrets du monde aux hommes, qu'encadraient des pans de bibliothèque chargés à s'écrouler. Deux longues tables, de part et d'autre de la cheminée, en face du mur à la carte, supportaient divers objets. Dans l'angle à gauche se trouvait la porte qui menait, si rien n'avait changé, au laboratoire ; « le petit creuset », comme le nommait le chevalier.

Nous nous installâmes sur un long canapé qui épousait la forme de l'angle opposé à celui du passage, Fräulein et moi, chacun de notre côté. Pierre posa les verres sur la table basse qu'encombraient les derniers numéros de *La Fontaine* – revue hermétique à tirage restreint, sur souscription uniquement –, puis les remplit avant de nous les tendre. Il interrogea Fräulein du regard, qui hocha la tête en silence, puis il se dirigea vers le bureau.

« Je vois à votre visage que vous vous interrogez, me lança avec un sourire l'ancienne du cercle. N'ayez aucune crainte. Ceci n'est

pas un guet-apens. Nous ne sommes ni maîtres chanteurs ni policiers. »

Ce genre de tirade n'était pas pour me rassurer. Elle porta doucement le verre à son nez, en respira l'arôme, inclina la tête pour marquer son approbation, puis en but une petite gorgée. Son regard noir pétillait de malice dans un visage envahi par les rides. Sans aucune méchanceté, elle s'amusait de ma situation, prenait plaisir à faire durer le moment.

« Je ne vous torturerai pas plus longtemps. J'ai trop peur que vous vous vengiez en ne nous apportant plus ces excellentes bouteilles dont vous avez le secret. Buvez donc. »

Je m'exécutai. Le vin était parfait, comme chaque fois que je m'en chargeais. Alors que nous reposions nos verres, Pierre revint avec un carnet qu'il me tendit. *De l'infinie puissance du brasier intérieur, ou l'Immortalité de la chair et de l'esprit par la force du mythe.*

« Je suis la fille du chevalier d'Arpentigny. »

La vieille femme désigna le jeune homme qui s'était assis en face de nous et goûtait le vin en croisant les jambes.

« Pierre est mon petit-fils.

— N'êtes-vous pas d'origine allemande ?

— Le chevalier m'a eue sur le tard, de l'une de ses maîtresses vivant en Allemagne. Peu avant la Grande Guerre, il nous a fait venir en France. Pour des raisons évidentes de discrétion, il n'est jamais apparu de liens officiels entre nous. »

Je calculai rapidement l'âge que pouvait avoir eu à ce moment le bon vieux chevalier. Cela justifiait effectivement « l'évidente discrétion ».

« Donc, repris-je…

— Je sais, nous savons, pardon, qui vous êtes. Et après vos paroles, ce qui vous amène. »

Une seule question me vint à l'esprit.

« D'autres savent ?

— Pour ce qui est de l'égrégore, ou des possibilités offertes par le brasier interne : oui, bien sûr. C'est un sujet très discuté dans notre cercle depuis mon père. Pour ce qui est de votre cas particulier, *mein freund*, seuls Pierre et moi savons. Je vous le répète, vous n'avez rien à craindre.

— Certains membres du cercle sont des personnes influentes de l'industrie, voire…

— … voire du gouvernement, me coupa-t-elle. Ces gens ont souvent une vision plus étendue, plus profonde du monde que ne le voudrait la rationalité qui enferme nos civilisations dans un carcan de théories prouvables et reproductibles à volonté. Faire part de leur point de vue équivaudrait à perdre toute crédibilité auprès de la population ; ils usent donc de leurs connaissances avec discrétion. »

Je ne répondis pas, quelque peu surpris. Ce fut Pierre qui poursuivit.

« Il n'y a rien de moralement répréhensible. Prenez par exemple la métempsychose, le paradis et l'enfer. Suivant leurs croyances, les gens mènent leur existence en vue de se réincarner pour une vie meilleure, ou bien gagner le paradis après leur mort. D'autres encore pensent que tout cela n'est que superstition. Qui a raison ? Le premier panchen-lama, Lobsang Chökyi Gyaltsen, s'est réincarné plusieurs fois, mais l'adepte de la

métempsychose doit-il absolument convaincre le reste du monde de suivre sa voie ? Celui qui croit au paradis/enfer doit-il l'imposer de force à son entourage ? Celui qui pense que les esprits nous observent depuis leur côté du monde doit-il obliger ses proches à mener leurs vies en fonction de cela, à observer et à suivre les signes qu'il perçoit ? Où est le mal si un capitaine d'industrie fait appel aux esprits pour mener sa barque, en plus des conseils de ses experts ? Il ne fait qu'utiliser des ressources existant depuis la nuit des temps, souvent négligées car considérées comme des fadaises par la majorité de la population. Il est compréhensible qu'il évite d'en parler.

— Il s'agit d'un mensonge par omission. De tricherie, même, je dirais.

— Mensonge ? Tricherie ? En quelle façon ? Vis-à-vis de quelles règles ? C'est une remarque peu réfléchie. Aucune législation n'interdit le recours aux tarots. Un armateur qui prend soin de consulter les astres, qui se fait tirer les cartes avant d'engager ses navires sur une longue traversée est-il un tricheur ? De même pour les grands investisseurs financiers. Devraient-ils se limiter aux méthodes scientifiques reconnues ? Doivent-ils négliger ces sources en lesquelles ils croient ? Si cela leur réussit, ne cause pas la mort d'autrui par imprudence en négligeant des données plus concrètes, où est le mal ? Ils ne lèsent personne. Toutes ces connaissances, comme bien d'autres, sont disponibles pour celui qui veut s'y intéresser. Hitler a de nombreuses fois fait appel à ce qui est communément appelé le surnaturel dans sa croisade pour dominer le monde ; pensez-vous que les Anglais s'en soient abstenus lorsqu'ils sont entrés en guerre ? De nombreuses façons

de s'entraîner existent pour les athlètes ; chacun choisit celles qu'il pense lui convenir le mieux. Il en est de même pour les façons de mener sa vie.

— Ne pensez-vous pas alors, objectai-je, que si certaines choses sont volontairement cachées par les gouvernements alors qu'elles ont une réalité prouvée, il s'agit-là d'une forme de mensonge ?

— Effectivement, admit Pierre, certaines vérités, quelques découvertes récentes, peuvent être dissimulées par peur d'une panique mondiale. Mais si les vérités étaient réellement importantes pour les populations, ces dernières se démèneraient pour les faire éclater. Ce n'est pas le cas. Prenons par exemple la rumeur des extraterrestres, qui seraient en contact avec nos gouvernements : qui s'en soucie réellement ? À part quelques passionnés qui multiplient les messages sur Internet, je veux dire. Personne… Cela ne change rien à la vie des gens. Savoir si c'est une vérité ou de la pure fabulation n'a pas réellement d'importance, pas plus que les histoires de fantômes de leurs ancêtres. Alors, comment en vouloir à des gouvernements qui, de tout temps, n'ont pas été enclins au grand déballage ?

— Vous-même, intervint Fräulein, ne semblez pas vouloir étaler votre cas au grand jour.

— C'est différent.

— Différent ? En quoi ? Vous êtes une réalité. Un cas *prouvable*. Auriez-vous peur que, en apprenant la vérité, les gens vous considèrent autrement ? Qu'alors la vénération et le rêve cessent ? Que la mort vous rattrape ? Vos admirateurs vous admireraient-ils autant, s'ils savaient ? N'en seraient-ils pas

plutôt jaloux ? Ne serait-ce pas alors votre mort qu'ils souhaiteraient ? Vous observerez que suivant le point de vue, toute vérité n'est pas bonne à dire. »

Moi qui manquais rarement de mots, je me trouvai subitement à court d'arguments. Je n'aurais pu que répéter « c'est différent ».

« Car, reprit Fräulein, pour que quelques-uns, rares parmi les rares, bénéficient de certaines choses, il est nécessaire qu'elles soient ignorées. Connues de tous, elles ne profiteraient à personne.

— Sauf si l'homme changeait. Si consciemment, il désirait que certains…

— … vivent pour l'éternité afin d'illuminer l'avenir de leurs descendants ? coupa Fräulein. Et, bien sûr, que vous soyez le bénéficiaire de leurs vœux. Étrange et amusante association d'égoïsme et de vaine foi en l'humanité… »

Je lui accordai la victoire en levant mon verre. Elle répondit à mon geste avec un large sourire.

« Pour en revenir au sujet qui vous préoccupe, vous n'avez que deux solutions pérennes : le refuge au sein des Bohémiens, ou l'appui de *freunde* haut placés.

— Les Bohémiens ?

— Depuis la nuit des temps, ils abritent des personnes qui préfèrent vivre en marge de la société. Vous seriez étonné de l'étendue du savoir ancestral qui se dissimule derrière leurs traditions.

— Vous les connaissez ?

— Ma grand-mère était une bohémienne. Vous seriez bien accueilli et à l'abri des indiscrétions. Je vous parle bien sûr des

vrais Bohémiens, pas de ces jeunes gens qui voyagent en communauté, fuyant la société, sans traditions, dont la naissance dans notre époque moderne, ainsi que l'addiction aux technologies, induit une infinité de traces administratives. Je vous parle de ceux dont les noms, les signatures, les descriptions, n'ont jamais figuré dans aucun registre, à moins d'être faux, bien entendu. Ceux-là, l'administration ne tente rien contre eux, même quand elle en connaît l'existence. Elle sait que c'est peine perdue. »

L'ancienne dégusta une nouvelle gorgée de pinot noir

« Ils savent aussi trouver du bon vin, je vous l'assure. Mais ce n'est pas votre style de vie, n'est-ce pas ?

— Je crains d'apprécier mon confort, même si je voyage beaucoup.

— Je vous comprends, nous sommes malheureusement tous enchaînés par nos habitudes. Il ne reste donc que la solution des *freunde* haut placés.

— Et si je n'en possède pas ?

— Vous ne seriez pas ici si vous en possédiez. Déjà, à ce que disent les biographes, dans votre prime vie, vous ne sembliez pas doué pour les relations sociales.

— Ils n'ont pas tort.

— Alors vous devez compter sur les *freunde* haut placés de vos *freunde* influents.

— Vous, madame ?

— *Mich.* »

La situation me paraissait irréelle. Mais qu'y avait-il de plus irréel, déjà, que mon état de mythe vivant ? En y réfléchissant, de

tout temps les puissants et leurs proches avaient accordé des faveurs et des privilèges, au grand jour, ou dans l'ombre, à d'autres, célèbres ou inconnus, pour des services rendus officiellement ou dans la discrétion des alcôves. L'homme se plaît à croire que son époque, plus moderne, donc forcément plus éclairée que les précédentes, est moins sujette à ces façons de faire, mais l'être humain reste semblable à lui-même.

« Certains, reprit l'ancienne, les yeux brillants de nouveau de malice, qui exercent des activités subtiles au sein des services sensibles des gouvernements, ne négligent rien quand il s'agit de mener à bien une tâche.

— Ils se font tirer les cartes ? ne puis-je m'empêcher d'interroger moqueusement.

— Ne méprisez pas les cartes. Tout simples morceaux de carton imprimés qu'elles sont, les figures sont le média dont use le médium, la partie visible de l'iceberg qu'est l'interprétation des influences. Les cartes m'ont annoncé votre visite ce jour.

— Vraiment ?

— Incrédule… M'avez-vous déjà vue lors de vos précédents passages ?

— Deux fois.

— Où je suis venue après votre arrivée, car je voulais vous observer de mes yeux. Pierre m'avait prévenue que vous étiez présent ; je suis descendue. Ce soir, quand vous êtes entré, j'étais déjà là. Je vous attendais près de votre fauteuil. Je savais que vous veniez chercher de l'aide.

— Je ne peux que l'admettre.

— Je suis étonnée que, avec l'expérience qui est la vôtre, vous conserviez vos œillères. Pour qui sait observer, les coïncidences n'existent pas.

— Sans doute ce scepticisme de naissance… Je ne crois que ce que je vois, j'en ai bien peur.

— Vous croyez donc désormais en l'immortalité puisque vous la vivez, mais restez incrédule quant à la divination. Comme c'est amusant.

— Nul n'est parfait, malheureusement.

— Heureusement, voulez-vous dire. C'est l'imperfection, la lutte du vivant contre la mort qui fait avancer l'homme.

— Excusez ma curiosité : quels services échangez-vous avec ces personnes qui exercent leurs talents dans les situations délicates que vous avez évoquées ?

— Parfois je consulte les signes, souvent je détermine les moments favorables en fonction des circonstances. Régulièrement, j'use de dons et de techniques qui passent pour être des fadaises. Il m'arrive d'obtenir des informations par le biais d'esprits amis, mais également de fournir des renseignements de façon plus traditionnelle. »

Fräulein ponctua ses mots en portant son verre à ses lèvres, qu'elle reposa ensuite avec soin sur la table, avant de reprendre.

« L'hermétisme est fondé sur la connaissance. D'après la tradition, Thot, suivant le nom que les Égyptiens donnent à Hermès Trismégiste, amena l'écriture aux hommes, ainsi que la révélation de l'interaction de toutes les matières et formes de vie qui constituent l'univers ; le tout en trente mille textes. Je ne m'étendrai pas sur ce que mon père a déjà dû vous expliquer en

détail. Peu importe de savoir si la base de cette recherche est le fruit d'une révélation divine ou de l'interrogation d'un homme ; ce qui compte, c'est ce qu'elle a généré. Des hermétistes antiques à ceux de notre modernité, un immense savoir s'est transmis, qui n'est pas uniquement composé de vieux rouleaux de parchemin et de formules abracadabrantes. Malgré leur tendance à garder pour eux certains secrets, les hermétistes rencontrent souvent leurs confrères, car ils savent que dans l'échange réside le secret de la connaissance et de la vie. Ils notent tout. Les noms, les lieux, les substances, les généalogies de ceux avec qui ils sont en contact, celles de leurs amis. Ils font cela car le monde est un tout, une tapisserie faite d'un seul long fil, dont le moindre point possède son importance. Ainsi, chacun ajoute à ses connaissances une partie de celles des autres. »

L'ancienne se pencha pour saisir son verre sur la table et siroter une nouvelle gorgée de vin. Pierre prit sa suite.

« Le chevalier d'Arpentigny, s'il n'était pas le plus parfait des chiromanciens, réunissait les qualités d'homme du monde et d'hermétiste forcené. Il avait décidé d'employer son temps, ses ressources et ses relations à réunir tout ce que ses prédécesseurs avaient laissé de par le monde. Son œuvre continue de nos jours avec les moyens modernes. Imaginez-vous la quantité d'informations généalogiques ou géographiques ? Les descriptions de lieux perdus ? L'existence de secrets que certains, au service de gens haut placés, ont soigneusement notés avant de les oublier officiellement ? Un seul exemple : celui des moines qui conservaient dans leurs archives des notes au sujet des faux

faits pour les puissants, afin que leur ordre sache et puisse en tenir compte plus tard. »

Fräulein reprit la parole.

« Il vous faut également savoir que d'autres cercles comme le nôtre, dont beaucoup de membres peuvent se vanter de posséder une certaine influence sur le monde, existent et s'entraident.

— Je comprends. Mines d'informations et réseaux.

— Même les mormons font quelquefois appel à nous pour combler certains vides dans les branches obscures de leur arbre, c'est vous dire, conclut-elle en levant son verre d'un geste victorieux.

— Puisque l'échange est la base de l'univers, du niveau moléculaire à celui de la vie, j'imagine que l'aide de vos amis exige une contrepartie.

— Bien entendu. Comme vous venez de l'évoquer, l'air que vous respirez et la nourriture que vous ingérez apportent dans votre corps des éléments qui viennent prendre la place de ceux décomposés par la lutte continuelle de votre organisme contre la mort. »

Elle fit une pause, comme pour s'assurer que j'étais d'accord avec son préambule.

« Rejetés dans la nature, ils participent à la création de nouvelles choses. L'univers est constitué d'un nombre fini de particules élémentaires créées par le brasier primordial. Depuis les cœurs des soleils jusqu'à la moindre activité de la nature ou de l'homme, ces particules sont assemblées en atomes pour former des éléments qui seront un jour détruits. Les particules libérées seront alors recombinées en d'autres atomes, et ainsi de

suite jusqu'à la mort de l'univers, lorsque toute l'énergie de la création sera épuisée. Si l'échange cesse, la mort survient. »

Je montrai mon accord d'un hochement de tête.

« Tout cela, reprit l'ancienne, un long index maigre pointé sur ma poitrine, pour vous dire que vous devrez échanger avec ce *freund* des miens, ou l'un de ses propres *freunde*. Comme vous l'avez compris, la même loi régit le vaste univers et le plus restreint des services entre hommes et femmes éclairés : l'échange.

— Quel sera donc mon apport ?

— Quel *est* votre apport, voulez-vous dire ? Le mouvement est déjà amorcé. J'ai pris les devants. Une nouvelle identité est en cours de réalisation, qui sera ajustée en fonction de ce que vous envisagez pour votre prochaine existence.

— Votre ami sait-il de quoi il s'agit en réalité ?

— Lorsque je lui rends service, je ne pose pas de questions ; la réciproque est vraie. *Mein freund* me fournira une identité utilisable, avec le passé adéquat, c'est tout. Il ne vous connaîtra pas, vous ne le connaîtrez pas.

— Donc, quelle est ma contribution ? »

L'ancienne désigna le carnet *De l'infinie puissance du brasier intérieur, ou L'Immortalité de la chair et de l'esprit par la force du mythe,* que j'avais tourné et retourné dans mes mains, sans y penser, durant toute notre conversation.

« Nos connaissances sur votre forme d'existence sont très limitées. Mon père fut le seul de l'époque moderne à en être le témoin. Ses notes se résument à ce que nous pouvons appeler votre naissance. Nous voudrions savoir comment vous sentez ce

brasier qui brûle en vous. Percevez-vous un lien avec ceux dont la ferveur alimente le feu ? Pensez-vous qu'il puisse y avoir une influence mutuelle ? Que vous puissiez affecter les destins ? Le brasier est-il constant ? Son énergie varie-t-elle avec les saisons, avec les phases des planètes ou celles du Soleil ? Avez-vous parfois l'impression que vous pourriez développer des capacités latentes ? Devenir plus qu'un homme ? Pressentir l'avenir que vous allez traverser, par exemple ? »

Elle tendit l'index vers moi, dont je crus sentir la pression contre ma poitrine.

« C'est tout cela que nous voulons savoir, *mein freund*. Savoir pour comprendre cet état, le lier au grand tout de l'univers. Trouver ce que cela implique peut amener un immense développement pour l'homme. Qui sait ? La maîtrise de la vie et de son destin, peut-être ? Ce qu'il recherche depuis qu'il est conscient de ce qu'il est…

— Vous êtes le seul que nous ayons sous la main, ajouta Pierre avec un large sourire.

— Vraiment ? »

Je m'interrogeai. Mentait-il avec aplomb, ou ignorait-il qui était la triste Irène ? Je préférai penser que, en accord avec la règle du cercle, il refusait de dévoiler le secret d'un autre membre.

« Naturellement, quelques autres arpentent sûrement le monde, et certains depuis bien longtemps, mais comment les rencontrer ? La bonne fortune, le destin, appelez cela comme vous le voulez, vous a mis sur notre route ; j'entends bien que cela serve.

— Avez-vous essayé de rencontrer des célébrités comme Elvis Presley ou Jim Morrison ? plaisantai-je. Il semblerait qu'après leur mort, ils aient été aperçus sur des îles paradisiaques ou des endroits reculés des pays du Sud.

— Ne me parlez pas de ces *entartets* ! lâcha l'ancienne. Toute cette musique moderne à base d'électricité… Bruit, alcool et drogues ! Quand bien même la ferveur de leurs admirateurs ahuris les soutiendrait, ce dont je ne doute pas un instant au regard de la stupidité actuelle des masses, je refuserais de leur adresser la parole ! »

Un mouvement de tête de Pierre, qu'éclairait un sourire amusé, accompagna sa conclusion.

« Voyez, nous n'avons que vous, comme vous n'avez que nous. »

Je ne pouvais en vouloir à Fräulein pour sa vision quelque peu étriquée des choses ; j'avais moi-même parfois du mal avec les nouveautés qu'apportaient les générations.

Bien longtemps, j'avais envisagé le progrès comme un bienfait qui resterait encadré dans les bonnes règles de la société que j'avais connue. Ce progrès devait permettre de briser certaines injustices, d'amener un monde meilleur, ce qui fut le cas avec l'abolition de l'esclavage chez la plupart des peuples civilisés, du moins en apparence. Mais les bouleversements des mentalités et de la société en Europe, peu après la Seconde Guerre mondiale, m'avaient surpris, notamment la lutte des femmes pour leur émancipation. Cela allait à l'encontre de coutumes qui me semblaient établies pour le meilleur des mondes. Il m'avait fallu du temps pour accepter, puis approuver ce changement.

D’autres bouleversements dans les mœurs survinrent, que j’essayai de comprendre, puis tolérai, et enfin compris et acceptai. Il le fallait bien ; que serait une vie d’immortel uniquement vécue sur des bases vieilles d’un siècle ? Une éternité de stagnation, d’ennui et de rancœur. Ne serait-ce pas alors l’enfer ?

« Et, ajouta l’ancienne avec un sourire vainqueur, nous employons quelques hommes de loi des plus fiables, habiles à gérer les affaires parfois compliquées, nécessairement discrètes, de nos *freunde* influents. »

Je levai mon verre pour sceller notre accord.

Quelque temps plus tard, le journaliste voyageur Jacques Demeur quitta la scène, victime du tremblement de terre de Goa, alors qu’il y effectuait des recherches. Jean Forbin, un banal reporter généraliste, travaillant à la pige et à distance, commença à vendre des articles pour une multitude de chaînes d’informations, jusqu’au jour où il fut victime d’une noyade alors qu’il s’offrait une croisière en solitaire. Plus tard, après un nouveau tombé de rideau, John Erns, septième rôle de ma vie, ancien rescapé de la tempête Laëlla, fit son entrée sur scène.

Régulièrement, je rencontrais Fräulein, qui semblait capable de vivre indéfiniment tant la curiosité à mon encontre la tenaillait. Son corps s’affaiblissait, mais sa volonté restait intacte. J’étais persuadé que, lorsque sa chair céderait devant les ans, son esprit resterait dans notre monde pour m’observer. Pierre payait également son tribut au temps et à l’entropie, avec visiblement

plus de générosité que sa grand-mère. Je tins ma part de l'échange, sans toutefois leur parler de Nemo.

De même, lorsque je rencontrai Pearline et en tombai fol amoureux, je ne leur en dis rien.

Un pressentiment, peut-être… Certaines choses doivent nécessairement rester discrètes.

Un matin au château, alors que je n'avais pas encore eu l'occasion d'approcher Gabriel en tête à tête comme je l'aurais voulu, madame Dumont-Lieber annonça la nouvelle.

« Nous partons en début de semaine prochaine pour le palais de la Méditerranée. Tous. Cela nous fera du bien de changer d'air.

— Combien de temps, madame ? questionna Sunya.

— Je ne sais pas encore. »

Une fois la châtelaine sortie pour jardiner, j'interrogeai les deux anges.

« Le palais d'Urgïne Eristoff-Fenshi ?

— Tu as bien compris ; la milliardaire russe, me confirma Sunya. C'est une amie d'enfance de madame. Elles ont fait leurs études ensemble à Paris, puis à Londres. On y va une ou deux fois par an.

— Gabriel adore aller là-bas, précisa Danhëse. N'est-ce pas ? »

L'enfant ne répondit pas. Il commença à effectuer les gestes réguliers de quelqu'un qui ôte le couvercle d'une boîte pour en sortir un objet, dont il ôta le couvercle pour en sortir un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il décide de tout ranger en effectuant les opérations inverses. Les deux anges ne commentant pas les gestes, malgré ma curiosité, je m'abstins de toute question, imaginant que dans l'esprit de l'enfant cela symbolisait l'action

de faire et défaire les bagages. Rien sur son visage ne permettait de déterminer si la perspective du voyage le réjouissait.

Ainsi, madame Dumont-Lieber était une amie d'Urgïne Eristoff-Fenshi, l'une des six héritières – la famille n'avait donné naissance qu'à des filles, et personne ne savait vraiment combien, en plus des héritières connues – de l'empire industriel et financier Eristoff-Fenshi, sur lequel elle veillait avec rigueur, en contradiction totale avec l'image que les flux à scandale présentaient de sa vie privée. L'ancestrale société Eristoff, la vodka du loup sous la lune, avait conquis la Chine peu de temps après son alliance – de sang et de devises – avec la puissante famille Fenshi.

Le couple Eristoff-Fenshi disparut prématurément dans l'explosion, suivie d'un incendie, d'une partie de leur hôtel particulier de Moscou. La catastrophe fut attribuée selon certaines sources au banditisme russe, selon d'autres aux triades chinoises, tout en restant officiellement accidentelle. Contrairement à ce que les experts économiques craignaient, l'accident ne provoqua pas l'effondrement de l'empire. Urgïne, fille cadette, prit les choses en main avec l'aide de ses sœurs, secondées par l'armée des fidèles financiers et spécialistes qui travaillaient pour leurs parents disparus. Elle tint fermement les rênes de l'attelage Eristoff-Fenshi, dont une partie des actifs fut investie dans l'opérateur économique multi-activité sino-russe Wángzǐ 7 3Eɜda Corp, plus communément appelé Wángzǐ 7.

Une importante participation au projet de la première base lunaire permit à Eristoff-Fenshi d'user du logo de sa marque pour ne plus être le loup *sous* la lune, mais le loup *sur* la Lune. La

vodka sélénite fut produite dès que possible, c'est-à-dire, pour des raisons impératives de marketing, et au grand dam des scientifiques, avant même l'achèvement des laboratoires d'études, et toujours en quantité strictement limitée. L'opération fut un succès, à la hauteur de l'événement, à défaut d'être à celle de l'investissement.

Selon la rumeur – invérifiable en totalité –, les nombreux enfants des filles Eristoff-Fenshi, ainsi que leurs propres descendants, se trouvaient aux commandes, ou très proches des commandes en attendant leur heure, de chacune des entités économiques de la myriade de sociétés dans lesquelles l'argent du loup sur la Lune était investi.

Urgïne avait commandé aux Dumont-Lieber Architectes Père & Fille la reconstruction de la jetée-promenade de Nice – comme se nommait le bâtiment d'origine – à son emplacement initial. Il faut savoir qu'Eristoff-Fenshi avait remporté les enchères concernant l'usage commercial de la promenade des Anglais après que la ville de Nice avait été déclarée en faillite, sans possibilité pour l'État de financer ses structures. Les droits d'exploitation de la promenade, et ceux de la mer jusqu'à cinq kilomètres de la côte, avaient été proposés au plus offrant pour une durée de dix années, sous conventions privées pour ce qui était de l'économie, le sol restant propriété de l'État français. Le loueur, devenu partenaire privé de l'État, s'engageait à conserver le libre accès des lieux à la population, et à respecter un cahier des charges plus ou moins flou. Les commerçants lui devaient impôts et taxes variées, dont lui-même reversait une part à l'État. Comme cela avait été le cas pour Marseille auparavant, l'accord

fut renouvelé pour une nouvelle décennie, avec l'ajout au contrat de la gestion de l'administration de la ville entière.

À l'image de Rome et de Barcelone, il semblait que la ville de Nice soit destinée à retrouver son ancien statut de cité-État, même si, officiellement, il ne s'agissait que d'une mesure temporaire, à laquelle l'Europe mettrait fin dès que les finances de la France le permettraient.

Si cette perspective de voyage semblait enchanter les deux anges, ce n'était pas le cas pour ma personne. Tout cela ne risquait-il pas de perturber Gabriel, et par là même le projet que j'avais en tête ? Je n'aurais jamais le temps de me préparer d'ici à la fin de la semaine, et encore moins l'occasion de le faire chez une inconnue. Après avoir remué les choses dans tous les sens, je ne voyais qu'une solution : en appeler au patron du *Pyrate's Bay* en comptant sur la sympathie qui s'était instaurée entre nous au fil de mes visites.

Restait à trouver comment lui présenter les choses.

Le dimanche suivant, j'avais quartier libre. Tout le monde était descendu pour la messe du Bas-Cervent ; de mon côté, j'avais consacré la matinée à réfléchir une dernière fois à la situation. Je me rendis au village l'après-midi, alors que tous étaient revenus au château en compagnie du père Gawen.

La salle du *Pyrate's Bay* était bien remplie, mais sans clients au comptoir. Le patron leva les yeux de la plaque qu'il tenait.

« *Hi*, John.

— Bonjour, Kurts.

— Café ? »

Je confirmai d'un signe de tête en m'accoudant au comptoir désert, puis me tournai vers la salle pour saluer les quelques habitués qui me répondirent avec un sourire. Je faisais maintenant presque partie des leurs ; dans quelque temps, j'aurais sans doute même le droit à un retour verbal.

« Quoi de neuf au château ? questionna Kurts, de dos, tout en préparant le pseudo-café.

— Rien de bien extraordinaire. Le train-train.

— Ah… »

Il continua à préparer ma boisson en silence, puis la posa devant moi tout en avançant machinalement la corbeille de carrés de sucre, la tête inclinée avec un regard de conspirateur. Je pris un sucre, touillai mon café tranquillement, en goûtai une gorgée, et grimaçai. Ses yeux vert sombre, dans son visage marqué par les rides de l'âge, sous le crâne rasé aux tempes tatouées, au-dessus du bouc blanc, ne m'avaient pas lâché.

« Le train-train, *yes*, répéta-t-il.

— Le fleuve tranquille, confirmai-je.

— *So you say…*

— Votre tee-shirt avec l'horloge, là, que vous portez tous les jours, ce n'est jamais le même, mais c'est toujours la même image. Toujours la même chose sans l'être. Le train-train… Le fleuve. Toujours le même, toujours changeant.

— J'ai compris, inutile de me faire ensuite le coup de l'eau dans le contenant qui change de forme mais reste de l'eau… J'ai étudié tout cela quand j'étais plus jeune. »

Il m'arracha presque la tasse des mains.

« Et ne buvez pas cette merde, ça me fait mal au cœur. »

Je ne lui connaissais pas cette attitude brusque. À chacun de mes passages, lors de nos discussions, lorsque des différences d'opinions surgissaient, il ne s'était jamais départi de son calme olympien.

Il vida la tasse dans l'évier avant de la jeter dans la bassine de vaisselle, puis s'attela à la préparation d'un vrai café. C'est-à-dire qu'il ouvrit un sac, y puisa une poignée de grains, puis la broya devant moi dans un petit moulin manuel sur lequel était peint un engrenage stylisé.

« Ne vous inquiétez pas, *it's on the house*.

— Merci, c'est très gentil.

— Je ne vous pose pas ces questions par simple curiosité.

— Loin de moi cette idée.

— Ne vous moquez pas. Je pensais qu'on avait commencé à sympathiser, ce n'est pas cool.

— D'accord.

— C'est que, depuis le débarquement des fonctionnaires, certains se posent des questions.

— Certains ?

— Oh, pas ceux du *Pyrate* ; ils commencent à vous connaître. D'autres, de Cervent… Ils se posent des questions, discutent. Parlent avec certains qui viennent ici. Qui m'en parlent. *You see ?*

— Que disent-ils, ces braves gens ?

— Ils se demandent si vous n'êtes pas un fonctionnaire à l'affût de petites infractions qui pourraient nous valoir un débarquement de la police et des amendes. Comme au château. Tout le monde ici aime bien la châtelaine et son fils. *So…*

— Forcément. »

Le patron du bar acheva de moudre le grain qu'il versa dans une petite cafetière italienne. Puis il se tourna pour remplir le compartiment à eau, avant de le visser et de placer le tout sur l'un des feux de sa cuisinière. Les choses ne s'engageaient pas comme je l'avais prévu. L'énervement grandissant que je sentais sous ses propos n'annonçait rien de bon quant à la demande que j'avais en tête.

« Personne ne sait ce qui s'est réellement passé au château.

— Vraiment ?

— O. K., Dan et Sun en ont un peu parlé. Mais pas vous. Vous, *le nouveau.* Vous comprenez ?

— Je comprends. »

Il grimaça, se pencha et saisit deux belles tasses sous le comptoir, qu'il posa entre nous. Les yeux rivés sur moi, il inspira profondément, lentement, avant de reprendre.

« On va faire comme si je vous invitais chez moi, ce qui est le cas puisque je passe mes journées ici. »

L'agressivité dans sa voix avait disparu. Ce n'était pas non plus le ton habituel de nos conversations, celui du tenancier s'adressant à l'habitué avec lequel il commence à sympathiser, familier, attentif, mais toujours empreint d'une certaine distance. C'était désormais le ton libre, naturel, d'un homme désirant partager avec un autre.

« Kurts, le pirate des glaces, répondis-je. Toujours à bord de sa locomotive. Lorsqu'il mourra, sa machine viendra chercher son corps pour disparaître ensuite.

— Je savais que vous connaissiez *La Compagnie des glaces.*

— Pas vraiment, pour être honnête. Je me suis renseigné il y a peu.

— *Well, well, well,* ce n'est pas gagné… Je sens qu'il faut que l'un de nous entame les confidences. »

Il avait baissé le ton. Dans les circonstances actuelles, je ne savais par où commencer.

« *So,* je fais le premier pas. La châtelaine vous a parlé d'Adèle ?

— Non.

— Sa fille aînée, la sœur d'Alexandrine. »

Il saisit la cafetière, dont il versa délicatement le contenu dans les deux tasses.

« Merci.

— Durant un temps, alors que je venais de m'installer ici avec les autres, on s'est fréquentés, comme on dit. Adèle rejetait tout ce que sa famille représentait. Tu imagines bien que la châtelaine ne voyait pas ça d'un bon œil.

— J'imagine.

— Mais elle m'aimait bien. Pas au début, *of course,* mais au fur et à mesure des rencontres au château. À force de discuter, elle a fini par me trouver de bons côtés. C'est là-haut que j'ai commencé à apprécier le vrai *cawa* et la vraie boustifaille. Avant, je me contentais de tout ce qui pouvait remplir l'estomac et secouer les nerfs.

— Juste pour rester derrière un écran ?

— Laisse tomber ces vieux clichés. C'est sûr que l'on utilisait beaucoup le Net et les machines, mais on faisait aussi de la musique, des concerts, des spectacles. On montait tout nous-mêmes, façon *old school.* Les bons côtés de l'ancien temps, les

bons côtés de notre époque. Prendre ce qui est bien là où il se trouve, pour créer autour de soi une vie meilleure ; c'était la philosophie de notre clan. Mais bon, je te raconterai tout ça une autre fois. »

Cela faisait trois fois qu'il utilisait, volontairement, je l'avais remarqué à son regard attentif quant à ma réaction, le tutoiement. Il voulait franchir une étape. Cela me convenait.

« D'accord, une autre fois. J'ai toujours aimé l'utopie. Excellent, ce café. Donc, *tu* me parlais d'Adèle.

— Ça n'a pas duré longtemps entre nous, mais assez pour que j'apprécie vraiment la châtelaine.

— Et Adèle ?

— Partie à l'autre bout de la planète. Trop *edge*… Pas de nuances, pas de concessions. Je reçois parfois un e-mail, en même temps que sa mère. Les deux adresses pour le même message laconique. C'est te dire.

— Effectivement.

— C'était il y a un bail, mais je suis resté en bons termes avec la châtelaine. On est devenus amis, même. Elle passe me voir de temps en temps. On discute d'Adèle, et de choses et d'autres qui nous rapprochent malgré nos vies différentes. Avant la catastrophe, Alexandrine passait aussi avec Gabriel. Il était fasciné par la locomotive de Kurts sur l'enseigne. Je lui en ai offert une, un jour. Un modèle que j'avais fait réaliser par un ami à moi. Une maquette numérique du feu de Dieu ! Cosmique ! Quand tu la visitais, tu avais l'impression de sentir les vibrations des rails sous tes pieds et le froid de la glace près des hublots. Et

cet intérieur ! Ces machines ! Nemo aurait troqué son *Nautilus* pour cette merveille !

— Madame Dumont-Lieber est venue depuis que je suis ici ? interrogeai-je, pressentant le but de sa conversation.

— Après la messe du père Gawen, elle l'accompagne ici. C'est la coutume. Il boit un verre avec celles de ses ouailles qui veulent lui causer en privé. Pendant ce temps, la châtelaine et moi, on discute devant un petit cognac. Ensuite, ils repartent pour le château.

— Vous avez parlé de moi ? »

Il eut un sourire amusé, avant d'avaler une gorgée de café. Je l'imitai, conscient de la stupidité de ma question et de l'inutilité d'espérer qu'il me dise quoi que ce soit.

« Penses-tu que tu serais resté, si elle ne t'appréciait pas ? »

Il laissa passer un temps, sa main palpant machinalement l'étui de l'aiguille de données pendue à son cou. À mon époque, les hommes respectables ne quittaient jamais leurs cannes, marins et paysans ne se séparaient jamais de leurs couteaux. Kurts, en ancien *navigator* – comme ils se nommaient eux-mêmes –, alors qu'il avait quitté la vie de nomade depuis bien longtemps, ne se séparait jamais des précieuses données qu'il refusait de confier au seul Halo. Autres temps, mêmes réflexes, à la fois utilitaires et symboliques, de corporations. Nouvelle époque, mêmes hommes. Il remarqua mon regard.

« Ouais, c'est ma malle. Mon *coffin*, comme disent les *darks*. La seule chose qui restera de moi, en plus des traces dans le Halo et de mes cendres, quand je mourrai et qu'elle sera jetée dans l'océan. Ce qui m'importe réellement, qui me résume,

immortalisé sous forme de bits au cœur d'une aiguille de diamant de synthèse. Elle sera peut-être découverte par des archéologues du futur, par moi-même, qui sait, dans une autre vie. L'e-mmortalité, *ôm* ! Et inutile de me dire ce que tu penses de l'e-mmortalité… Les anciens comme moi, qui ont connu les débuts du Halo, gardent toujours en dur une partie de leurs données. La crainte de ne pas y avoir accès de partout, et surtout de les perdre. Ce qui ne m'a pas empêché de me faire avoir par Shai-Hulud, tu me diras…

— Tu as perdu beaucoup ? »

Depuis quelques années, cette question n'avait plus de rapport avec les transactions financières ou les mises de jeux. Elle était devenue l'interrogation la plus fréquente lorsque l'on rencontrait quelqu'un. Tôt ou tard, le sujet du BigWorm venait sur le tapis.

« Rien d'indispensable, me répondit Kurts. Mais j'y pense *sometimes*. Des tas de trucs en vrac. C'est con, parce que de toute façon je ne les aurais jamais regardés, mais c'était le fait de savoir que je les avais qui me plaisait. Mes Verne, surtout. »

Son regard se braqua sur moi, attentif à ma réaction.

« La châtelaine m'a demandé de me renseigner sur toi, le jour même de ton arrivée. Moins de deux heures après, en réalité. Un admirateur de Verne qui vient comme majordome-à-tout-faire chez les Dumont-Lieber, c'est une coïncidence formidable qui peut cacher quelque chose. Comme elle, j'ai écarté l'idée du maniaque, mais un journaliste maladroit ? *Why not ?*

— Résultat ? interrogeai-je calmement.

— J'ai fouillé un peu le Halo. Beaucoup, *in fact* ; la châtelaine est une amie… Tout confirme ton passé chez Light House et le

séjour de ton ami Stephen Galwind chez les emplumés pleins aux as des New Lands. Mais rien sur ton emploi chez lui. En fouillant les LifeStories des célébrités passées dans son palais breton à cette période, pas une apparition de ta personne sur les images ou les vidéos.

— Je ne fais pas partie des gens célèbres…

— Ne joue pas les innocents. Certaines des connaissances de ton ami envoient un tel flot d'images et de *vids* de leur vie privée qu'il s'agit réellement d'un miracle si tu n'es pas dessus au moins une dizaine de fois. Pourtant… »

Il signifia « zéro » de la main gauche.

« Là-dessus, une rapide recherche sur les listes Care a bien montré que tu avais envoyé un C. V. et une lettre de motivation en retour de l'annonce, mais ça n'écarte pas la piste du journaliste ni celle du fonctionnaire fouineur. Tu connais cette légende urbaine des écrivains ou artistes qui travailleraient pour les gouvernements ?

— Je ne suis pas artiste, ni vraiment écrivain. Et dépourvu de la notoriété qui me permettrait d'être utile à un gouvernement.

— Non, mais ton rosbif d'ami Galwind, *yes*… Quelqu'un aurait pu demander à ton pote qui t'aurait demandé à son tour…

— Tout ça mis en branle pour une bibliothèque non déclarée ? Pour introduire un mouchard ? »

Le vieux *navigator* me fixa un moment de ses yeux vert sombre, le visage fermé. Puis un large sourire éclaira ses traits.

« Je plaisantais… Tu n'as vraiment pas le sens de l'humour, *ôm.* Ni de l'imagination. C'est pas avec toi qu'on va pouvoir délirer

terre creuse et compagnie. *Oh, no…* Mais en fouillant, j'ai trouvé d'autres choses sur toi. *Very interesting.* »

Il fit une pause, ménageant son effet.

Je maudis le manque d'énergie de ce corps fatigué, mon âme faiblissante et la situation qui m'obligeaient à subir les choses. Un bref instant, Kurts me fit l'effet d'un Lamprin. L'envie de me lever, de l'arracher à son comptoir pour régler cela entre hommes, à l'ancienne, malgré son âge, me prit. Cela lui passerait peut-être l'envie de jouer avec mes nerfs, à ce pirate de salon.

« J'ai appris que les Nouvelles Éditions Hetzel avaient comme fondateur un certain John Erns, orphelin anglais réfugié en Bretagne après le passage de la tempête Laëlla sur Swansea. En fouillant un peu plus, j'ai fait le lien avec le créateur Robur, un gars qui a trempé dans pas mal de projets en rapport avec l'œuvre de Jules Verne.

— Je suis découvert, avouai-je avec un sourire qui cachait, je l'espérais, mon soulagement. Je cumule les rôles.

— Tu as perdu beaucoup ?

— Tout. Le BigWorm a effacé le nom de Verne dans les entrées jusqu'à quatre-vingt-dix-sept niveaux de profondeur.

— Un carnage… Tu te rends compte ? Certains spécialistes pensent que le ver avait été conçu pour creuser et bouffer à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf niveaux de profondeur. Shai-Hulud, le Grand-Père des Vers… Sans le ralentissement du « X », tout y passait. Tellement de contenus à bouffer, de *links* à remonter… Le Halo sauvé par le cul ! Tout cela parce qu'ils ont commencé par la fin et avec notre alphabet. *Not so smart,* les concepteurs. Ils auraient dû garder les entrées « X » pour la fin. Une ligne de

code à écrire, une instruction supplémentaire, et c'était *good*. Et là, tu imagines… Le Halo réduit à du porno ?

— Ce n'est pas déjà le cas, en quantité de trafic ? Le « X » est devenu une entrée internationale quel que soit l'alphabet, non ?

— Un peu, un peu, à ce qu'il paraît… Pas de sauvegarde en dur ?

— Trop de confiance dans la technologie. Je suis plus jeune que toi, un enfant du Web. J'ai toujours stocké *on-air*. Sur plusieurs plates-formes pour la sécurité, mais *on-air*.

— Même pas une aiguille ?

— Des bricoles. Des trucs qui semblent importants, que tu ne remets jamais à jour, de toute façon. Du vrac, comme tu disais. Rien en rapport avec Verne ou mes différentes activités.

— Impossible de remonter quoi que ce soit ?

— Je ne me suis pas inquiété, persuadé que cela ne pouvait pas être si grave, que l'on retrouve toujours tout dans le Halo…

— Et ?

— Tu trouves toujours ce qui intéresse quelqu'un. Si plus personne ne s'intéresse à Jules Verne, plus personne ne construit sur Jules Verne, plus personne ne lit Jules Verne, plus personne ne stocke Jules Verne ; tu ne trouves plus Jules Verne.

— *Not agree* ! Nemo, Robur, le *Nautilus*, l'*Albatros*, l'*Épouvante*, tout le monde connaît.

— Tout le monde connaît Nemo et le *Nautilus* à cause des adaptations qui en sont faites tous les cinq ans, mais plus personne ne sait que c'est Jules Verne qui les a créés. Tout le monde se moque des créateurs d'origine, maintenant. Regarde Quasimodo : depuis les années 2000 tout le monde pense que

c’est un personnage de Disney, comme Robinson Crusoé, ou Cosette, fillette de France.

— *Damn right, ôm* ! »

Il souleva la cafetière.

« *Another ?*

— Avec plaisir.

— Et la BNF, tu as essayé ?

— Dévorée pour sa partie dématérialisée. Et pas d’accès à son trésor papier.

— Pas de moyen pour qu’ils remontent dans le Halo ?

— Cela se fera avec le temps, m’ont-ils dit. Jules Verne n’était pas leur priorité… Ou alors il faudrait des quantités de demandes. Alors j’ai lancé une pétition. Plus d’une année après, j’ai reçu un courrier me disant qu’ils étaient désolés ; tous les Verne avaient fait les frais de l’inondation de 27. Ils avaient bien été envoyés chez un spécialiste de la restauration, mais on ne savait plus vraiment où…

— *I see*… J’avais l’édition complète que tu avais appelée Eau-Forte. Celle avec les illustrations d’origine *true def* et cet effet de relief qui donnaient l’impression qu’on percevait l’épaisseur de l’encre et les marques de la presse sur le papier. Sur une plaque de qualité, c’était une tuerie !

— Merci.

— Sûr que je ne les aurais jamais relus comme étant gosse, mais les images me faisaient toujours rêver. Heureusement, je les avais extraites et compilées à part, comme un trésor. Je les regarde bien une fois par mois. Si tu veux, elles sont à ta disposition. »

Il tapota de la main l'étui de cuir suspendu au milieu du fatras de bijoux d'acier.

« Pour en revenir à la châtelaine, je lui ai expliqué ce que j'avais trouvé. Je lui ai dit que tu n'avais sûrement pas parlé des Nouvelles Éditions Hetzel, ou de Robur, parce que ça ne marchait pas comme tu voulais, que ça te faisait de la peine. *That is ?*

— C'est ça.

— *Good.* Alors, ce qui serait pas mal, c'est que tu m'autorises à parler de toi, ici. Comme ça, tout le monde saurait rapidement qui tu es. Ça dissiperait les doutes de certains. Le *Pyrate,* c'est une sorte de Halo local qui baigne Cervent, dans lequel chacun envoie et récupère des infos. Une sorte de proto-Web, comme l'étaient tous les bars avant. »

Kurts avala une gorgée de son café.

« Ça serait le mieux, reprit-il. Les gens d'ici seraient certains que tu n'es pas une taupe de la fédération européenne, type fonctionnaire, venu traquer les petites entorses aux réglementations qui nous empoisonnent la vie depuis 2K.

— Il y en a ? Des entorses, je veux dire, pas des fonctionnaires.

— Comme dans toutes les campagnes, *ôm.* Achat d'alcool sans validation d'identité ; production perso de fromage au lait cru ; sources ou puits non déclarés ; pièces mal isolées puisque leurs propriétaires trouvent normal d'avoir un peu froid en hiver, vu qu'ils ne chauffent pas trop de toute façon, etc.

— D'accord. Dis-leur pour moi que je ne suis pas un de ces fonctionnaires. »

Le patron du *Pyrate's Bay* sourit largement, sa main droite passa sous le bar pour en ressortir une bouteille emplie d'un

liquide ambré.

« Un p'tit pousse ? »

Je ne pus retenir un sourire.

« Une autre entorse à la réglementation, je suppose ?

— Ça, me confirma Kurts, c'est de la cuvée d'ici. *Old fashion.* Pas du sans alcool. Un vrai café, un vrai calva ; *true rules.* »

J'avançai ma tasse en guise de réponse.

En silence, nous appréciâmes un café-calva comme ne pouvaient plus en déguster que les gens aisés, pouvant s'offrir les produits artisanaux estampillés Patrimoine & Tradition vivante, les seuls à échapper aux directives 4Good qui continuaient à s'étendre depuis le centre administratif aseptisé de Stockholm.

« Je suppose, demandai-je, que madame Dumont-Lieber boit ce genre de production lorsqu'elle vient ici ?

— Tu la vois boire du double-zéro ?

— Non, effectivement. »

Je réfléchis un instant à la façon dont j'allais aborder le sujet qui m'amenait au *Pyrate's Bay*. La manière directe semblait encore la meilleure.

« J'ai besoin d'un cyclope et d'une trousse d'e-création.

— *New project ?*

— Oui.

— Il te faut aussi des conseils ?

— Pour la trousse, je ne suis pas habitué aux outils de conception d'univers virtuels. Je travaille plutôt en amont, d'habitude, donc pas besoin de toucher à ça. Je sais qu'il en existe beaucoup. Tant de choses sont disponibles, mais je ne sais pas lesquelles… Les plus simples me suffiront amplement.

— Tu as une plaque ?

— Oui. Pas dernier cri, mais assez puissante pour ce genre de travail.

— Tu vas créer dans le Halo ?

— Non, en dur, puis utilisation via le Halo.

— Donc, création sur plaque, test sur cyclope, *and* finalement *on-line* ?

— Tout à fait. Mais je te le dis, il me faut des outils simples.

— *No problem, ôm.* Pour les *softs,* je vais demander conseil à une connaissance, l'ami qui a construit la locomotive de Kurts pour Gab. *But…*

— Mais ?

— Il y a un truc qui me turlupine. *Sorry,* mais il faut que je sache. »

Il se tut, m'observa un long moment, puis baissa le ton comme s'il ne savait pas par quoi commencer.

« Quand j'ai fait des recherches sur toi, je suis tombé sur autre chose. »

Un frisson me parcourut lorsque les yeux de Kurts se rivèrent dans les miens, après avoir un moment observé les reflets dans sa tasse de café.

« Stanley Spilett.

— Oui ?

— C'est toi ? »

Si je démentais et qu'il savait, je pouvais renoncer à son aide. De toute façon, il me fallait lui accorder ma confiance.

« Oui.

— Ma petite nièce adore *Pearline Khan, Fille des Mers.* Les films, les *books,* les jeux, *all.* Elle veut devenir exploratrice, comme la vraie.

— Comment as-tu fait le rapport ? Il n'y a rien sur la vie de Stanley Spilett. Les reportages le présentent comme un personnage créé de toutes pièces, censé être le descendant de Gédéon Spilett, le journaliste de *L'Île mystérieuse.* Il accompagne Pearline et raconte ses aventures. Le descendant du journaliste accompagne la descendante de Nemo, c'est le concept. »

Kurts sourit, comme s'il se jouait de ma naïveté.

« Effectivement, dans le Halo, on ne trouve rien qui soit véritablement exploitable. Je veux dire, sur le plan légal. Wángzǐ 7 3Eɜda Enjoyment protège bien les intérêts de ceux qui travaillent pour elle. *But,* pour quelqu'un de patient, et je suis très patient, *very, very, very patient,* il y a toujours un moyen, un biais, des parallèles, du genre de ceux qu'utilise la horde de fans de Pearline…

— C'est-à-dire ? Ça m'intéresse.

— Ils collectionnent tout ce qui est en rapport avec Pearline. La Fille des Mers, ou la vraie. Ils cherchent à savoir qui se cache derrière le pseudo Stanley Spilett. Certains disent que c'est un atelier d'auteurs, comme la Rhodan Factory, d'autres pensent que c'est une *low* ia. J'ai même vu évoqué le nom de ton ami Galwind, avec ceux d'autres auteurs à succès.

— Il y a effectivement toute une équipe qui gère le personnage romancé de l'exploratrice, mais pour la série *Fille des Mers,* je suis le seul scénariste. Et pour la version roman, le seul auteur. Comment as-tu fait le rapport ?

— Je te l'ai dit, la patience, le hasard, les rebonds du Web, les recherches à tiroirs par liens, le surf sur les vagues de données. La magie du Halo, John… »

Il sourit, comme après une blague ou un jeu de mots que je n'avais pas dû comprendre, avant de secouer la tête d'un air exagérément désespéré.

« O. K., John. *No moore joke.* Seuls les vieux *nerds* comme moi peuvent comprendre. Les recherches que j'ai menées pour la châtelaine sur ton nom m'ont donné des liens et des photos. Ensuite, des recherches sur ton visage t'ont fait apparaître sur une obscure liste des possibles Spilett. Ton nom, en tant que spécialiste de Verne, était cité dans un article traitant de la préparation de la série sur Pearline Khan. Selon l'auteur, le personnage serait présenté comme l'arrière-petite-fille de Nemo ; tu aurais donc été contacté comme conseiller. Sur un autre *ring* d'admirateurs de la Fille des Mers, un fan a extrait ton visage d'une photo prise à la sauvette lors d'une visite des studios gagnée dans un concours. Le rapprochement n'est pas forcément évident sur l'image, mais quand, comme moi, on t'a vu en chair et en os, *it's clear*.

— Bien joué. »

Tout en buvant une gorgée de mon café, je songeai qu'il n'avait heureusement pas fait le rapprochement avec les photographies de Jules Verne qu'il possédait à coup sûr dans les archives de ses aiguilles. Et même… S'il avait reconnu mon visage, il aurait juste noté une ressemblance amusante, la preuve que j'étais né pour être un spécialiste de l'écrivain. Une personne saine d'esprit ne peut penser de prime abord qu'elle a en face d'elle Jules Verne

ayant traversé les siècles. Même quelqu'un d'aussi ouvert que Kurts.

« Mais la question que je me pose, reprit-il en me fixant de nouveau droit dans les yeux, c'est : que fait un auteur comme Stanley Spilett, qui ne doit pas être dans le besoin, comme majordome chez madame Dumont-Lieber ? »

Il me prenait de court.

« *So ?* reprit-il. Tu vois pourquoi je parlais tout à l'heure des écrivains au service des gouvernements ? Même si ce n'est pas exactement le cas, tu comprends ce que je veux dire, *no* ? »

J'avais prévu une multitude de réponses aux questions qu'il ne manquerait pas de me poser quant à l'usage que je voulais faire des logiciels d'e-création, mais aucune concernant la raison de ma présence au château. Jamais je n'avais pensé qu'il puisse en savoir autant sur moi. Je restai un instant immobile, l'esprit vide.

Impasse.

Kurts ne disait rien, se contentait d'attendre, conscient de mon malaise. Je l'examinai comme la première fois que je l'avais rencontré. La soixantaine, métis à la peau marron foncé, crâne rasé, tatouages tribaux sur les tempes, bouc blanc, tee-shirt noir décoré de l'horloge atomique jaune, aux aiguilles figées sur minuit moins deux, tachées par des gouttes de sang. Chaîne au cou, supportant un fatras de bijoux d'acier et l'étui de cuir orné de runes de l'aiguille de données.

Ses yeux vert sombre attendaient une réponse. Je n'y lisais plus rien. La confiance et l'ouverture d'esprit que j'avais décelées lors de nos conversations précédentes s'étaient évanouies. Le visage

si expressif n'était plus qu'un masque de cire, comme si l'âme de Kurts s'en était échappée.

Je savais que si ma réponse ne lui convenait pas, ou pire, si je ne répondais pas dans les secondes qui venaient, il me balaierait de son existence. Je ne serais désormais pour lui qu'une extension du panier de pain matinal. Avant que la châtelaine ne rompe notre contrat, bien entendu.

Ce serait la fin…

Mon esprit fatigué était incapable d'inventer sur-le-champ une histoire crédible.

Ne restait que la vérité.

Au mieux, il la prendrait comme la belle histoire du romancier cherchant à éluder la question ; au pire, il me considérerait comme un fou. Dans les deux cas, il en parlerait à la châtelaine, qui mettrait un terme à notre contrat.

Ce serait, également, la fin…

Mais sans l'aide de Kurts, je n'envisageais pas autre chose que la fin. Je n'avais plus le temps.

Impasse… Il n'y avait pas d'autres mots.

The end, comme il dirait.

Seulement si je restais là, à ne rien dire, à l'attendre…

« Jules Verne. Je suis Jules Verne. »

Mes mots ne changèrent rien à l'attitude du tenancier du *Pyrate's Bay*. Je restai un bref instant interdit devant cette statue d'indifférence, aux yeux fixes rivés sur moi, puis me lançai. Qu'avais-je d'autre à faire, désormais ?

Lorsque j'eus achevé mon récit, rapide résumé de ma vie, Kurts ne dit rien, mais sortit tranquillement de son immobilité. Comme si rien ne s'était passé, il se contenta de remplir de nouveau nos tasses vides.

Je lui avais tout raconté. Enfin, presque tout. J'avais raconté Nemo qui fut Vinci et Archimède, le brasier et le chevalier d'Arpentigny, mais j'avais laissé dans l'ombre le cercle. Surtout, je n'avais pas dit un mot au sujet de Pearline ; la vraie Pearline, l'unique Pearline. Qu'il me croie ou me prenne pour un dément, je ne voulais pas que mes paroles puissent porter préjudice à celle qui illuminait ma vie. Enfin, je lui avais révélé la raison de ma présence au Haut-Cervent, pourquoi j'avais besoin du cyclope et d'outils d'e-création, lui décrivant le projet que j'avais en tête, qui incluait Gabriel et son univers.

Il leva sa tasse.

« Sacrée histoire que tu me racontes là, *ôm. So sad*, la fin, mais une putain d'histoire. »

Silencieux, sceptique quant à sa réaction, je levai la mienne pour trinquer. Nous bûmes en silence, puis il remplit encore les

tasses. L'alcool commençait à faire son effet sur mes nerfs au bord de la rupture.

« J'ai l'impression, reprit-il avec un sourire, que tu ne crois pas que je te crois. *Am I wrong ?*

— C'est que, moi-même, lorsque je l'ai entendu de la bouche de Nemo, je ne l'ai pas cru.

— Logique, tu es un sceptique de nature. Tu vois, *ôm*, je crois en la réincarnation. Je ne peux imaginer qu'il n'y ait rien après notre vie, *even if* nous sommes insignifiants à l'échelle de l'univers. Je crois en la force de l'esprit et de la vie. Je sais qu'il y a plus dans le monde que ce que nous en percevons. C'est vrai, *look* : rien que la gravité ; on l'observe, on subit ses effets tous les jours, on sait ce qu'elle produit, on utilise ses possibilités, mais on ne sait toujours pas comment elle agit. Quelle force lie entre eux les corps à des distances énormes ? Les scientifiques énoncent une foule d'hypothèses, trouvent des indices, observent et mesurent des phénomènes, *but what* ? Rien de prouvé. Pourtant, on gravite tous, *no* ? »

Pouvant difficilement infirmer ce constat, j'approuvai d'un geste de la main.

« Et la validation de la théorie des cordes ? reprit Kurts. Elle prouve bien que nous ne percevons que quelques-unes des dimensions que possède l'univers. *Sure*, tout ça concerne le domaine de la physique, mais on en est issus. Est-ce que nous ne sommes pas une part de cet univers, composés des *same* atomes, des *same* molécules, formés des *same* particules élémentaires, des poussières d'étoiles, comme l'a dit sieur Reeves ? Ne sommes-nous pas soumis aux *same* lois ? L'électromagnétisme et

l'entropie, par exemple, ainsi que toutes celles, encore inconnues, que tentent de débusquer une horde d'irréductibles chercheurs ? »

De nouveau, je ne pus qu'abonder silencieusement en son sens, réaction qu'il accueillit avec une série de mouvements de tête satisfaits, avant de reprendre.

« Pourquoi notre existence et notre esprit ne seraient-ils pas plus vastes que ce à quoi le réduisent tous ces individus enserrés dans leurs vies à bande étroite, sans rien avant, ni après, ni sur les côtés ? La vie et le monde se limitent-ils à ce à quoi ces *tristus* matérialistes purs et durs voudraient les réduire ? »

Étant plutôt bien au fait de la question, je montrai mon accord d'un nouveau bref mouvement de menton. Kurts pointa ses deux index sur moi en reprenant.

« Ton histoire se situe dans les domaines du possible que je peux accepter. Une sorte d'incarnation très étendue. Ne dit-on pas que l'amour d'une âme-sœur vous fortifie ? Combien dans l'histoire ont affronté la mort, et triomphé, par amour ou soutenus par celui d'un tiers ? *How many* malades ont résisté à la maladie par la force et l'amour de leur entourage ? »

Comme je n'avais rien à répondre, il reprit ce que je pressentais devoir être un long monologue, mais j'étais prêt, dans mon soulagement, à écouter, même s'il devait durer des heures.

« Des scientifiques ont déterminé que notre organisme, s'il est sujet à une existence saine et adaptée, peut supporter la vie durant environ cent vingt ans. Les Sincères prétendent qu'en suivant les voies du Seigneur, il nous serait possible de vivre aussi longtemps que les anciens de la Bible. *Beside this,* certains

adeptes de philosophies orientales dépassent les limites généralement admises des capacités de l'esprit et du corps humain. *Yes ?* »

Je lui accordai la première d'une nouvelle série d'approbations du menton.

« Des formes d'égrégore, comme en parlait ton chevalier d'Arpen-*something,* ont été observées lors de grands rassemblements religieux. En 29, au Brésil, pour l'Universal Love Day, le Christ est descendu des nuées, enregistré par toutes les *cams* présentes, provoquant des putains de *real* émeutes menées par les tenants de l'Apocalypse enfin venue. Et ce *new Christ,* on a pu en suivre les traces pendant plusieurs jours… »

Kurts écarta les mains pour souligner l'évidente pertinence de ses propos, qui reçut mon assentiment silencieux.

« Alors, pourquoi pas ton immortalité ? »

Il m'observa un instant durant lequel je gardai le silence. C'était la première fois que je parlais de cela avec quelqu'un d'autre que Pierre ou Fräulein. J'avais bien imaginé la chose de temps à autre, par jeu, puis sérieusement quand Pearline avait surgi dans ma vie, mais je n'étais encore jamais passé à l'acte. Sa réaction me décontenançait. J'avais du mal à admettre qu'il ne me prenait pas pour un malade mental.

« Attention, *ôm,* je ne veux pas dire que tu n'es qu'une idée, un simple concept, un mème incarné issu de l'inconscient collectif. Au fait, tu connais Richard Dawkins ? »

Sans me laisser le temps de répondre que oui, il poursuivit, emporté par cet enthousiasme auquel je ne m'étais pas attendu en entrant.

« *You see,* la plupart des récits anciens sur les premiers temps du monde parlent d'hommes à la longévité extraordinaire. Et puis, ça explique la forme étonnante des grands créateurs, capables de faire rêver le monde. Ces musiciens qui te foutent le feu sur scène comme s'ils avaient vingt ans, devant des gosses qui pourraient être leurs petits-enfants. Ces dessinateurs, ces peintres, ces écrivains… *Damn'd,* si la moitié n'abusait pas de produits toxiques, et si l'autre moitié n'était pas handicapée de la vie, inadaptée au bonheur… Si ça se trouve, Elvis et Jim… Toutes ces rumeurs… Et Stan Lee ? Tu crois qu'il est encore en vie, avec son pote King Kirby ? »

Je ne lui dis pas que oui. Sous divers pseudonymes attribués à de jeunes scénaristes, l'homme continuait à œuvrer sur les personnages qu'il avait créés. À la différence d'autres auteurs, dont la grande majorité des gens avait oublié les noms, éclipsés par ceux de leurs créatures, l'homme n'avait jamais disparu des mémoires. « *Stan Lee présente* » s'était affiché durant des décennies – et s'affichait de nouveau depuis trente ans – à côté de chacun des titres des aventures des héros qu'il avait inventés, qu'ils soient bandes dessinées, films ou e-nivers, alors même qu'il ne participait plus à leur rédaction.

Quel plus formidable moyen de rester dans les mémoires ?

L'homme méritait cela. Ces créations faisaient désormais partie de la culture mondiale. Tout le monde les connaissait sans même avoir lu le moindre des magazines bon marché dans lesquels ils combattaient le mal. Des héros qui faisaient face à l'adversité sans coup férir, avec honneur, qui ne renonçaient jamais malgré leurs doutes et leurs faiblesses.

Quel homme avait-il été avant d'être le créateur portant le nom de Stan Lee ? Homère, dont certains disent – sans que cela n'intéresse grand monde – qu'il n'a jamais existé, qu'il n'est qu'un nom tardivement mis sur un ensemble de poètes ? Je l'avais rencontré quelques années auparavant, à l'occasion d'une convention. Cela n'avait été qu'un demi-plaisir pour moi, presque une frustration : j'aurais tant aimé qu'il sache *qui* j'étais et *qui* j'étais venu saluer. Au-delà de John Erns exprimant son respect à un scénariste talentueux et respecté, c'était Jules Verne qui serrait la main au sculpteur de légendes Stan Lee, qu'il soupçonnait d'être l'Aède. Mon orgueil demandait reconnaissance, ce qui était impossible, bien entendu.

« Ce gars est l'Homère moderne, continuait Kurts, lancé comme la locomotive de son enseigne, me rejoignant dans mon raisonnement muet. Putain ! Mon père m'en a parlé *so many times*… Au tout début, ses personnages ont été considérés comme destinés aux gosses ou aux adolescents attardés. Depuis 2K, c'est autre chose. Ils sont maintenant connus de tous. Ils font partie d'une *world wide culture.* Ils lui ont échappé. Chaque auteur en fait ce qu'il veut, en arrange la vie à sa guise, mais chaque héros représente toujours quelque chose qui lui est propre. Comme Ulysse, Hercule ou le roi Arthur ! *Goddam, ôm,* tu imagines ? Le Silver Surfer main dans la main avec Lancelot au royaume des légendes ! Cosmique ! C'était mon personnage préféré. Mon père avait les premières histoires, écrites par Stan Lee, de la première édition française, avant que le magazine ne soit interdit. Tu te rends compte ? Interdit ! Risque de traumatisme pour les

mômes… Le magazine venait de la bibliothèque de son propre père. Je me souviens encore de l'odeur du papier et de l'encre ! »

Il s'interrompit enfin et resta un moment silencieux, tel un athlète qui se remet après un immense effort, puis nous resservit une larme de calva avant de reprendre d'une voix paisible, un large sourire éclairant son visage sombre et ridé.

« Tu sembles étonné. Tu ne crois toujours pas que je te crois ? »

Je me contentai d'une grimace silencieuse ; l'alcool commençait à faire son effet.

« Tu t'attendais à quoi ? Que je fasse des bonds comme si je venais de trouver le Graal ? Que je te jette dehors à grands coups de pompes ? Même si je refusais de te croire, je ne pourrais pas prouver que ton histoire est bidon. Mais tu ne peux pas me prouver qu'elle est vraie. *So*, restent ta sincérité et mon intuition. »

Son index avait alternativement désigné ma poitrine, puis la sienne.

« Je suis doué pour sentir les gens ; un des avantages d'une vie simple, *true*, limpide autant que possible, en harmonie avec le monde. Tu es sincère. Peut-être sincèrement fêlé, mais je n'ai rien à perdre en partant du principe que tout cela est vrai. *No ?* »

Je me contentai d'écarter les mains, toujours sans arguments.

« Reste la question de la châtelaine et de Gab. Ce que tu as en tête n'est pas dangereux, ni pour l'un ni pour l'autre. Ça pourrait même aider Gab. Par contre, honnêtement, *ôm*, je ne sais pas si ça va résoudre ton problème.

— Que veux-tu dire ?

— Ton idée est un peu *old school*. Dépassée. Je ne veux pas te démoraliser, mais je crois que tout ça, c'est fini… Les *books*, j'y crois moyen, *not at all to be honest !* »

Kurts s'interrompit, m'observa, puis écarta les mains en signe d'incompréhension.

« Hey, *ôm*, t'en tires une tête ! Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu viens ici me demander de l'aide, en me racontant une histoire de dingue ; je te crois, et je suis O. K. pour te filer un coup de main. C'est pas le bonheur total ?

— Tu pourrais me dénoncer.

— *Damn'd* ! Toi, quand tu as une idée en tête… Sûr que je vais te balancer. Je vois ça d'ici : "La véritable identité de Stanley Spilett !" Un scoop qui fera vibrer le Halo pendant à peine deux jours, sans que mon nom soit cité. »

D'un mouvement de la main, il souligna l'insignifiance de l'idée.

« Ou alors : "Jules Verne est vivant ! Je l'ai vu, je lui ai parlé !" L'info se retrouvera à côté de celles qui montrent des photos de Jim Morrison, d'Elvis Presley, de Stephen King et de Shepherd père, toujours en vie, descendant ensemble des bières, bien au frais dans les New Lands, pendant qu'Armstrong se dore la pilule dans la base sélénite, un œil sur la flotte extro qui attend derrière la face cachée de la Lune. Sans parler de celle qui viendra lorsque les signaux du Black Knight, qui nous surveille depuis des siècles, seront parvenus à destination. Personne un brin sensé n'y croira une seconde… *So* ? »

Je levai ma tasse en signe d'accord, il fit de même. Nous trinquâmes de nouveau.

« *Now, ôm,* reprit-il, j'ai quelques questions à te poser. »

Effectivement, je subis une avalanche de questions sur des événements passés, sur les gens que j'avais pu croiser, sur mes réactions quant à l'évolution du monde. Je répondis avec patience, conscient que c'était un prix ridicule à payer pour l'aide qu'allait m'apporter Kurts. Il fut simplement déçu lorsque je lui affirmai que je n'avais jamais croisé la route d'un autre immortel. Il fut déçu, car il savait que je lui mentais en partie, mais que je ne voulais trahir personne.

« Et Shepherd Junior ? Le Black Rider ! insista-t-il. Tu as vu ce *Sea Shepherd XII ?* Une putain de machine de guerre ! Après ce que tu viens de me dire, je me demande si ça ne serait pas le grand-père, plutôt que le petit-fils, revenu après quelque temps… »

Non, ce Shepherd n'était pas le Shepherd, ou plutôt le Paul Watson, de son vrai nom, fondateur de la Earthforce Environmental Society – depuis bien longtemps, le père, assimilé à son combat contre les navires-usines, était appelé Shepherd, du nom de ses navires, et il avait bien disparu lors d'une expédition dans les New Lands. Shepherd Junior était apparu dans l'organisation récemment et usait de méthodes plus radicales, à bord d'un navire impressionnant à tous points de vue. L'idée m'avait traversé qu'il puisse être Nemo, reprenant un combat qu'il comprenait.

Je préférai ne rien en dire à Kurts. Je lui confirmai juste que Stan Lee était encore vivant.

« Putain, conclut-il, moi, si j'étais à ta place, je rêverais d'échanger deux mots avec Ulysse. Connaître la part de légende

dans ses aventures, à quoi ressemblaient vraiment les monstres qu'il a croisés. Et Robin Hood ; pas possible qu'il soit mort, celui-là.

— Tu sais, Kurts, c'est une sale époque pour les héros. Les nains n'admirent plus les géants, ne rêvent plus de grandir. Ils se contentent de rester à genoux, sans se demander un instant si en se relevant, ils ne pourraient pas les regarder dans les yeux. Ils admirent brièvement une succession d'éphémères rois et reines nains, parés d'or et de diamants de synthèse. Les plus médiocres d'entre eux, pour ne pas se sentir petits, affirment même que les géants sont une invention… Qu'il n'y a jamais eu de héros…

— *So sad, ôm. So sad…* Laisse-moi rêver. *Unleash the cosmic power ! Let the Silver Surfer soar !* »

Sa main aux doigts tendus décolla du comptoir en une longue courbe vers la baie vitrée, puis il acheva sa tasse de calva, tendit la main vers la bouteille avant de se raviser, comme s'il se rendait compte que nous avions pas mal abusé. Mais pour finir, il s'en empara tout de même.

« Un petit dernier ?

— Je suis de repos.

— *Me too.* »

Il désigna la salle, dans laquelle une vingtaine de personnes âgées du village discutaient avec des gens sensiblement plus jeunes. Avec une quarantaine de clients, le café était presque comble.

« Ce sont les habitués et leurs familles. C'est comme ça, le dimanche après-midi, après la messe du père Gawen. Ils ne commanderont plus rien. Ils discutent tranquillement. Les gosses

qui sont venus avec eux sont tous dans la salle des machines depuis le début de la messe. Ils n'ont pas besoin de moi.

— Il me faudrait le cyclope rapidement. Nous partons pour le palais de la Méditerranée la semaine prochaine.

— Ah. Urgïne. La Louve sur la Lune ! »

Sur cette exclamation, il se leva, puis se dirigea vers la pièce du fond, slalomant entre les tables, échangeant au passage quelques mots avec ceux qui y étaient installés. Lorsque la porte de la salle des machines s'ouvrit, j'entraperçus un alignement d'écrans lumineux devant lesquels se trouvaient des jeunes, certains porteurs de cyclopes. La porte se rouvrit plus tard sur Kurts qui revenait avec un carton de bière bretonne dans les bras. Il le posa sur le comptoir.

Il tira du colis une bouteille teinte du logo Smirnoff, qu'il entreprit de vider dans l'évier.

« Prise de guerre. *Sometimes,* j'en attrape une ou deux. Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces.

— Préjugés contre l'alcool ?

— *No.* Si c'était du vrai, je leur laisserais tant qu'il n'y a pas d'abus. Moi aussi, je picolais en douce avec mes potes. C'est un truc de mômes. Mais, depuis que tout achat d'alcool est lié à votre identité, avec alerte aux parents pour les mineurs, les gosses se le procurent à l'étranger. Au moins cher. Et ça, c'est du *true chemical,* venu d'on ne sait où, acheté à on ne sait qui dans le Halo. Là ! Mes canalisations vont être récurées nickel. »

Après avoir soigneusement vidé la bouteille, il la plaça dans son bac de tri, puis plongea de nouveau la main dans le carton

pour en ressortir un cyclope en forme de lunettes de pilote des premiers temps de l'aviation.

« Ça, c'est pour toi. Un signe du destin. Il devrait t'aller comme un gant. Cadeau. Du bon matos, en plus.

— Merci beaucoup. Et pour les outils ?

— Pas de soucis, *ôm,* je m'occupe de ça. »

Il chaussa le cyclope, dont la diode de discrétion s'alluma. Toujours un peu sur mes gardes, je fus rassuré lorsque je constatai que seule la verte, d'accès au Halo, brillait. Je n'aurais pas aimé que mon image soit diffusée. Mais quelqu'un comme Kurts n'avait-il pas les connaissances lui permettant de passer outre la réglementation et la programmation d'usine de l'appareil ? Si je commençais à me méfier, à quoi bon continuer ?

Durant un moment ses doigts pianotèrent dans le vide, entre deux murmures de commandes vocales, puis il me tendit le cyclope en souriant.

« J'ai contacté mon ami. *Offline.* Mais j'ai laissé un message. Il te *loadera* les outils dès qu'il en prendra connaissance.

— Il a mon adresse ?

— J'ai donné celle mentionnée sur ton C. V. de majordome. C'est *good* ?

— Oui, répondis-je, quelque peu décontenancé par le raccourci.

— *So,* je pense que ce soir tu auras tout ce qu'il te faut. Ça descendra, envoyé par un certain Silent Runner. C'est un pro. Il te livrera les didacticiels avec. J'ai ajouté un furet ; tu vas en avoir besoin.

— Un furet ?

— *Yes, ôm.* Un petit utilitaire qui furète à droite à gauche. Comme pour collecter des informations, par exemple. Pas top légal, mais *useful.*

— Merci.

— De rien. Bon, maintenant qu'on est amis, dis-moi, *ôm, last question* : comment elles étaient, les femmes, à ton époque ? »

« Les femmes à mon époque ? », demandait Kurts…

Je n'avais jamais été très à l'aise avec les femmes ; Herminie, mon premier amour, m'avait brisé le cœur ; je n'avais pas été un bon mari… Voilà ce que je savais des femmes de *mon époque.*

Je savais également que leur condition n'était guère enviable, alors qu'à *mon époque* elle me semblait naturelle, inscrite dans le bon fonctionnement de la société. Depuis ce temps, les choses s'étaient améliorées pour les femmes, la seule révolution réussie, avait dit je ne sais plus quelle personnalité, même si tout était loin d'être parfait ; il y avait tant de chemin à parcourir depuis les cavernes.

Mais cela n'explique toujours pas ma venue chez les Dumont-Lieber.

J'y viens. Il me faut d'abord résumer le déroulement de ma longue vie.

Les choses avaient évolué dans le bon sens pour ma personne, surtout depuis que j'avais le soutien de la fille du chevalier d'Arpentigny. L'angoisse de ne pas pouvoir quitter la scène à temps pour y revenir sous un autre nom n'était plus qu'un mauvais souvenir. Je profitais sereinement de mon temps et de mes voyages pour entretenir la mémoire de Jules Verne.

À l'approche de l'an 2000, je songeai à ce manuscrit, *Paris au xx^e^ siècle,* que mon éditeur avait refusé, arguant que son

ambiance sombre et pessimiste ne cadrait pas avec les premiers romans des *Voyages extraordinaires.* Les rares qui en avaient entendu parler le pensaient perdu. Je savais, bien entendu, qu'il n'en était rien, et où il se trouvait. Je glissai adroitement l'idée à qui il le fallait : miracle, le manuscrit fut découvert dans mon coffre de la banque de Nantes, que tout le monde pensait vide.

Le public ne le reçut pas en tant qu'élément des *Voyages,* le considérant comme un texte indépendant, sans doute écrit par mon fils d'après des notes de ma main. Cela donna en quelque sorte raison, a posteriori, à Hetzel, quant à sa place parmi mes autres romans. Mais peu m'importait, j'aimais ce texte dans lequel j'exposais les risques pour l'homme d'user de la science, de l'industrie et de la finance en perdant de vue que le progrès doit rester au service du bonheur des populations. Cette idée avait toujours été tapie dans un recoin de mon esprit pendant que j'écrivais mes autres romans.

Je publiai des ouvrages, dirigeai des collections, servis de conseiller pour des réalisations cinématographiques, des événements commémoratifs ou des projets destinés au Web, au Cloud, puis enfin au Halo, toujours en tant que spécialiste indépendant, rémunéré à la tâche. Je ne pus m'empêcher, de temps à autre, de reprendre la plume sous différents pseudonymes, pour des textes qui ont eu des fortunes diverses. J'aurais voulu écrire des choses différentes, plus modernes, mais c'était peine perdue, je ne réussissais qu'à pondre de vagues pastiches « à la Jules Verne », sans âme réelle. Rapidement, je renonçai. Si écrire me démangeait, ma fierté personnelle refusait de me laisser sombrer dans l'autoplagiat.

Mes romans continuaient à être adaptés au cinéma, tandis que certains de mes personnages étaient exploités avec plus ou moins de bonheur pour d'autres aventures. Chaque fois on mettait en avant le modernisme de mes conceptions, l'enthousiasme et la détermination de mes héros. Je devins une sorte d'icône pour les amateurs d'imaginaire à tendance rétro, nostalgiques des images et de l'esthétique d'un passé qu'ils n'avaient pas connu, duquel ils tiraient un avenir qui aurait pu être si la fée vapeur n'avait pas été vaincue par la puissance électrique, puis nucléaire, géothermique, hydrodynamique, marémotrice et solaire. D'ailleurs, je le répète, « vaincue » est une sorte de mensonge puisque de nombreuses turbines continuent à tourner sous l'action de la vapeur pour produire l'électricité, le feu nucléaire servant uniquement à transformer l'eau en vapeur.

Je devins pour certains le symbole de la vapeur, alors que Nemo ou Robur ne juraient que par l'électricité.

Paradoxe.

Il serait plus juste de dire que je suis devenu le symbole d'une esthétique et d'un état d'esprit. Un état d'esprit pour lequel tout semblait possible, dans un monde encore vaste, empli de contrées inexplorées. Une époque différente de l'actuelle, dans laquelle les gens se sont éloignés du vivant pour se rapprocher du matériel.

L'époque à laquelle je dicte ces mots est celle de l'image immédiate. Hommes et femmes ne conçoivent que ce que leurs yeux perçoivent, ce qui est à leur proximité – matérielle et virtuelle – immédiate, et n'accordent d'attention qu'à l'accessible

et au compréhensible sur l'instant. La curiosité pour ce qui pourrait se trouver au-delà n'existe plus ; la recherche de l'inconnu est morte.

Les mini-usines *nanotech* qui équipent les demeures des particuliers peuvent leur fournir des biens achetés dans le Halo ou les pièces d'entretien de leurs équipements ménagers, mais rien qui puisse soigner leurs âmes.

L'année 2005 fut déclarée année Jules Verne à l'occasion du centenaire de ma mort. En 2011, j'eus la fierté de savoir que, avec 4 700 langues, j'étais le second auteur le plus traduit derrière l'Anglaise Agatha Christie.

Le Web devint le Cloud, le Cloud s'étendit pour devenir le Halo. Les flux d'*infotainment* au ton léger – le véritable journalisme ayant été relégué au rang de chose dépassée et ennuyeuse s'adressant aux élites – prirent le pas sur toute autre source d'information pour la population. Des flashes traitaient de l'état du Halo et de ses fluctuations prévisibles, suivant les régions et les périodes, au même titre qu'ils traitaient de la météo, du trafic public et privé, ou des cours de la Bourse.

Seuls les secteurs recherche et développement des industriels importants et leurs services financiers restaient *offline*, sur leurs serveurs, ainsi que tout ce qui touchait aux armées et aux organismes de défense des différentes nations. Pour le reste de l'humanité, le Halo était la solution parfaite : tout accessible de partout, de n'importe quel terminal. La capacité de stockage de la machine n'était plus une barrière. Vous descendiez sur votre accès ce dont vous aviez besoin sur l'instant, qu'il s'agisse d'un

ordinateur domestique, d'une plaque, d'un cyclope ou d'une lame dont la surface de verre tenait dans la paume de votre main. Voire même, et j'ai toujours du mal à le concevoir, de matériel de cuisine ou de ménage *assisté*…

Moi-même, je m'étais laissé griser par cette facilité. Toujours à voyager, je n'emportais que ma plaque, cet instrument magique, banal pour ceux nés avec, mais qui me fascinait toujours autant ; tant de choses sur une mince plaque de verre parcourue dans ses angles par de fines arabesques dorées qui me rappelaient les décorations des machines de mon temps. Un stylet me permettait d'en faire une feuille manuscrite, le clavier dont les touches se dessinaient à volonté la transformait en machine à écrire, les spectacles dansaient en relief sur sa surface comme des comédiens sur une scène, et ses entrailles de diamant de synthèse contenaient un secrétariat complet. Grâce à elle, je communiquais avec le monde entier depuis le plus désert des cafés du plus tranquille des villages éloignés de tout.

C'était le côté positif de cette nouvelle époque.

Les pays qualifiés d'émergents au siècle dernier suivirent les traces et les exemples de leurs aînés, rattrapant leur retard sans plus d'égards pour la planète que leurs modèles désormais moralistes et donneurs de leçons. Main dans la main avec leurs prédécesseurs, ils épuisèrent une grande partie des ressources, polluant en proportion de leur étendue et de leur population. Les démonstrations de Tchernobyl, de Fukushima et de Shuiying durent être suivies par celles de Viana et de Heifei pour que le nucléaire à bas prix se voie banni des réalisations liées à l'énergie de l'atome.

Le premier réacteur opérationnel à fusion, issu du projet quasi mondial ITER, vit enfin le jour, promesse d'une prodigieuse production d'énergie, sans risque – du moins connu – dans un avenir proche. La possibilité d'en tirer une avancée dans le domaine de l'armement étant nulle, plusieurs nations y avaient travaillé en bonne intelligence depuis les années 1980 du siècle dernier. Le résultat était enfin là !

En attendant, l'air, l'eau et les sols continuaient à se charger en substances nocives. Sur certaines parties du globe, les régions dites pauvres, victimes d'une surpopulation toujours croissante, bien trop nombreuse en comparaison de la vitesse d'extension de leur capacité de production alimentaire, sombraient dans la famine et les conflits, tout en s'endettant auprès des régions dites développées. Ces dernières, pour leur part, épargnées par les problèmes de nourriture, voyaient leurs populations victimes d'un surpoids physique et matériel. Il n'y avait pas de moyenne, juste des extrêmes. Trop de ci, ou trop peu de ça ; tout le monde était en *sur*-quelque chose. Et les catastrophes naturelles s'abattaient régulièrement sur le monde, sans faire de différence quant à la capacité de chacun à les affronter ou à sa responsabilité et à son *ancienneté* dans le problème. L'Europe, la première, avec les capacités de son petit territoire, décida de mesures, forcément draconiennes puisque tardives, visant à lutter contre le sur-réchauffement mondial. La directive EspUre – *« Un espace, une aire : de l'air »* – fut appliquée. Une forestation de tout le territoire à l'aide d'essences adaptées pour un rendement de conversion CO_2 maximal commença. Le chauffage

au bois fut interdit en l'espace de quelques années, ainsi que l'abattage des arbres. Bien évidemment, la mesure touchait le secteur du livre. Cela avait été prévu, mais les répercussions furent bien plus importantes que ne l'avaient imaginé les concepteurs de la directive.

Malgré tous les progrès informatiques et les multiples gadgets liés à la communication, la petite note de papier rédigée à la va-vite, posée sur un coin du bureau, sous la tasse à café, glissée dans la poche, autonome, ne nécessitant pas de batterie, compatible avec tous les systèmes puisque n'en requérant aucun, ne put être remplacée avec efficacité.

L'idée fut alors émise de reprendre le principe du calque polyester, associé à la mine plastique, ayant existé dans les bureaux d'études avant l'avènement de l'informatique. Mais la raréfaction des produits pétroliers interdit la fabrication de feuillets plastique. Le recyclage des tonnes de matières produites durant les décennies précédentes fut envisagé, mais considéré comme trop coûteux par les experts, en regard des budgets en chute libre.

Des tentatives furent faites, des quantités impensables de projets visant à utiliser les capacités des e-notes, des lames et des cyclopes furent testés, mais ne créèrent en réalité qu'un nouvel amoncellement de données se cumulant avec celles reçues en permanence par les appareils connectés au Halo. Personne ne les lisait.

Les administrations durent se rendre à l'évidence : le petit mot écrit restait d'avenir, le papier indispensable à leur

fonctionnement. Enfin, tant que certains pays continuaient à enseigner l'écriture manuscrite.

Malgré le recyclage permanent et les précautions, les quantités devaient être renouvelées. Il était cependant hors de question de porter atteinte au programme de forestation. L'usage du papier fut donc strictement réservé aux administrations et aux armées. Depuis la directive EspUre, les nouveaux ouvrages étaient exclusivement imprimés sur du papier recyclé. Une directive supplémentaire interdit l'édition nouvelle d'ouvrages papier. Le recyclage des anciens, au profit des institutions, fut mis en place, avec une prime invitant les citoyens à se débarrasser de leurs bibliothèques. Ce fut la directive RecyclAir, *« Recycler, c'est respirer »*.

Tout se déroula sans encombre. La non-matérialisation des œuvres musicales, visuelles ou littéraires était une chose naturelle pour la génération née avec le Halo. La loi ne fit que renforcer un état de fait ; depuis des années déjà, les ouvrages papier se trouvaient en grande partie limités à l'édition de livres de luxe. La France, cependant, après une longue bataille, remporta l'autorisation de poursuivre l'édition papier de certains titres, toutefois sous l'œil d'une commission jugeant de la pertinence de l'édition, en fonction de son importance culturelle.

Rien de tout cela ne m'empêcha de promouvoir mon œuvre, quoique je le fasse depuis quelque temps avec moins d'ardeur, gagné par un manque d'intérêt, une sorte de lassitude. Surtout, quelques années auparavant, j'avais rencontré Pearline : les cendres du passé ne pouvaient rivaliser avec la chaleur de la vie.

Au lieu d'observer le monde évoluer, j'y vivais de nouveau ! Elle m'avait ramené à la vraie vie, celle qui vaut l'éternité. Je ne me rappelle pas avoir été ainsi, aussi réellement vivant, depuis ma première sortie de scène. Mouvant, animé, oui ; vivant, non.

Comme l'ensemble de la planète, alors que la colonie martienne venait de franchir le cap symbolique de l'autonomie vitale, je fus victime du BigWorm. Tout le monde attendait le Big One, le séisme qui jetterait la Californie au fond d'une faille ; le BigWorm nous surprit tous.

Le BigWorm, CloudZilla, Shai-Hulud, Grand-Père des Vers, comme l'appellent les Kurts et compagnie, s'attaqua au Halo. Surgi des disques durs des Guides unis du Verbe selon les uns, des Liberators selon les autres, ou encore d'un obscur mouvement terroriste anonyme, il entreprit de dévorer les données en commençant par la fin de l'alphabet romain et son équivalent cyrillique. Z, Y, X, W, V…

La plus grande partie du globe, pour des raisons de facilité et de compatibilité, avait adopté ces systèmes de notation pour leurs données. Ce fut un carnage. Quelques serveurs asiatiques, dont les entrées utilisaient les sinogrammes, furent épargnés.

La cellule d'urgence mise en place à l'occasion par l'ensemble des gouvernements, chacun fournissant les plus pointus de ses informaticiens, détruisit le ver alors qu'il rongeait le « T » après avoir digéré le « U », et que certains de ses petits s'attaquaient au « S » et au « R ». Par bonheur, ses créateurs n'avaient pas tenu compte du fait, ou ignoraient, que la quantité d'informations stockées derrière l'entrée « X » dépassait le reste de celles des

autres entrées. Le ver, malgré son potentiel et sa capacité à phagocyter certaines routines du Halo et à se reproduire pour dévorer encore plus vite, se vit freiné par le « X ». Le V fut la dernière entrée qu'il rongea entièrement, réduisant ses données à une poussière binaire sans signification, alors que la pornographie était à peine entamée.

Même le DeepMesh et son immense masse de données chiffrées furent dûment rongés, digérés, puis rendus sous forme de poussière numérique. Même leurs DarkNodes virent leurs portes et verrous numériques défoncés et leurs contenus broyés.

Le combat contre le BigWorm remporté, une formidable entreprise de reconstruction des données fut lancée dans le plus grand chaos.

Le Halo était pour la population une sorte d'abstraction, dont elle se servait à chaque instant sans penser à la prouesse technique qu'était l'envoi de données depuis un terminal à un relais, qui les montait vers un satellite ou les faisait filer le long de câbles terrestres et sous-marins, qui eux-mêmes les menaient vers plusieurs intermédiaires pour atteindre leur but, avant qu'elles ne reviennent à l'utilisateur par autant, voire plus, de rebonds et de transferts, le tout en l'espace d'un clignement de l'œil. Ce à quoi ne pensaient pas les utilisateurs, pas plus qu'ils ne se posaient la question de savoir qui possédait réellement leurs données, était que tout cela reposait, en fin de compte, sur les unités de stockage *en dur* de compagnies se partageant l'exploitation du Halo.

Chacune des entreprises, ainsi que leurs départements, filiales, agences, sociétés de stockage qui, parfois, louaient de l'espace à des concurrents, chacune de ces entités, de son côté, s'attela à la reconstruction suivant ses propres priorités, déterminées par la nature de ses clients principaux.

Il fallait de plus composer avec le fait que toutes utilisaient également, pour du stockage à bas coût, les services de structures implantées dans des endroits perdus du monde. Quand on sait que beaucoup de grands groupes ne possèdent pas d'unités de stockage *in-site* pour toutes leurs données, et seulement pour les plus importantes à leurs yeux, il est inutile de se poser la question pour les innombrables sous-traitants, dont l'existence se résume à un nom et une adresse obscure sur une e-facture.

Ce fut l'instant de vérité pour les vendeurs de coffres-forts virtuels et pour nombre de leurs malheureux clients.

Sur les serveurs épargnés de la Chine, derrière le rempart des entrées sinogrammes, devaient bien se trouver certaines copies des données mondiales, mais les autorités se montrèrent bien peu coopératives, s'insurgeant contre le fait que l'on insinue, par la demande elle-même, qu'elles avaient pu copier des données appartenant à des tiers.

Comme tout le monde, j'avais depuis longtemps, pour des raisons de facilité, abandonné toute sauvegarde dure chez moi. Je me contentais de tripler mon archivage, chez trois compagnies du Halo. C'est pourquoi je ne me suis pas inquiété outre mesure ; tout allait rentrer dans l'ordre tôt ou tard. Il y avait tellement de gens que Jules Verne intéressait, je n'avais pas à m'inquiéter. Je

ne ferais pas partie des priorités, mais je reviendrais. Cela tombait sous le sens. Une icône comme moi. Jules Verne…

À ce moment, je partageais ma vie avec la merveilleuse Pearline, et je m'étais attelé à la rédaction des romans de la Fille des Mers, écrits sous le pseudonyme de Stanley Spilett, en parallèle de la série animée. J'avais de quoi m'occuper en attendant que les outils de préservation de ma mémoire soient de nouveau disponibles.

Naïvement, imbu de ma célébrité passée, je pensais avoir le temps. Je pris juste la précaution, par acquit de conscience, de formuler quelques dizaines de demandes de restauration des données Jules Verne.

J'avais retrouvé l'amour ainsi que le bonheur d'écrire des textes dont j'étais satisfait, qui rencontraient le succès. Que pouvais-je désirer de plus ? Je vous le demande.

Le réveil fut douloureux.

La demeure européenne d'Urgïne Eristoff-Fenshi, avec ses dômes colorés, ses verrières lumineuses, ses tours et ses colonnes, installée sur pilotis à quelques mètres de la plage, bercée par les vagues légères et bleues de la Petite Méditerranée, ressemblait au palais rêvé par un orientaliste du XIX^e^ siècle.

Il s'agissait de la réplique exacte de la construction dont j'avais vu les photographies peu avant ma première sortie de scène, détruite par le feu un an plus tard. La « monstrueuse méduse », comme l'avait surnommée *Le Progrès* de Nice, fut reconstruite en 1888, pour être abandonnée en 1942, puis détruite par les Allemands en 1944 dans le but de récupérer le métal de sa structure.

La milliardaire baptisa la nouvelle construction « palais de la Méditerranée », à la grande colère de la famille Al Thani, des Sultanats-Unis, propriétaire du *Palais de la Méditerranée Hyatt,* institution hôtelière niçoise installée sur la promenade des Anglais depuis 1928. Aucun recours ne fut possible, les conventions sous lesquelles se trouvait la promenade depuis la privatisation temporaire de la ville de Nice ne reconnaissant plus la propriété intellectuelle d'un nom déposé dans l'espace européen. À la différence de l'original, la demeure de la milliardaire ne fut pas ouverte au public ; il s'agissait simplement de ses appartements sur la Riviera, qui ne firent, et ne font donc

toujours pas, concurrence au *Hyatt,* si ce n'est pour le nom et la notoriété.

Le zeppelin, excusez-moi, l'Air Master Lockheed-KuangChi nous laissa à la plate-forme principale de la ville de Nice, sous un soleil de plomb comme il s'en trouve encore parfois lors des éclaircies près des océans ou des mers. Garée au beau milieu d'un alignement de taxibots aux couleurs pastel, une calèche couverte d'une toile blanche nous attendait, attelée à de véritables chevaux qui avaient laissé de véritables crottins derrière eux. Sur le siège se trouvait Urgïne, yeux sombres et longue chevelure à la coupe simple, serrée dans une veste et un pantalon de soie écarlate. Elle descendit pour venir à notre rencontre, suivie par deux hommes en tenue de soie blanche, ayant plus l'attitude de gardes du corps que de domestiques. La châtelaine trottina en prenant de l'avance sur nous, pour aller serrer son amie dans ses bras, les chaînes de ses bottines noires cliquetant joyeusement.

Vue de près, Urgïne paraissait sensiblement du même âge que la châtelaine, contrairement à ce qu'en montraient les images diffusées dans le Halo. Il se dégageait de sa personne une impression de légèreté, de joie de vivre et d'insouciance, qui cadrait plus avec le personnage présenté par les flux à scandale que celui encensé par les flux financiers.

Sunya, Danhëse, Gabriel et moi-même restâmes à une distance respectable, jusqu'à ce qu'Urgïne nous fasse signe d'approcher.

Elle donna de grandes accolades aux deux anges, puis me serra sobrement la main, avant de s'agenouiller en partie pour avoir

les yeux à hauteur de ceux de Gabriel, libérés du cyclope dont Danhëse, après un regard vers la châtelaine, s'était emparé pour le glisser dans le sac qu'elle portait en bandoulière.

« Alors, *kapitan*, prêt pour la mer ? »

L'enfant hocha vigoureusement la tête, comme chaque fois qu'il approuvait quelque chose d'important pour lui.

« *Eto poschlo !* » lança-t-elle, entraînant Gabriel tandis que les deux gardes du corps faisaient signe aux porteurs de monter nos bagages à bord de l'un des taxibots.

Nous traversâmes Nice le long de la mer, dans le balancement et le roulement des roues cerclées de fer de la calèche, accompagnés par le claquement des sabots et l'agréable odeur des chevaux. Gabriel était sur le siège du cocher, encadré par la milliardaire et la châtelaine, les deux anges et moi-même à l'ombre bienvenue de la toile blanche. Le véhicule dans lequel avaient pris place les deux gardes du corps nous suivait à peu de distance.

Tout le bord de mer, excepté la bande circulatoire sur laquelle ne se déplaçaient que les taxibots d'une compagnie dûment licenciée, était redevenu piéton, occupé par de nombreux flâneurs. J'aurais pu retrouver les instants de ma première vie, s'il n'avait été la haute verrière nous surplombant, soutenue par ses mâts d'alliage blancs qui protégeaient des pluies grises toute la longueur de la promenade des Anglais. Les Niçois avaient surnommé l'immense construction la Tonnelle.

Les abords du palais n'étaient barrés par aucune grille. N'importe qui aurait pu entrer dans la demeure de la milliardaire si les hommes en tenue de soie blanche, installés tels

des touristes à des tables devant le pont d'accès, l'avaient permis. J'imaginai que, même en l'absence des gardes, personne ne serait assez fou pour tenter de pénétrer dans les appartements personnels de la milliardaire, au sein d'une zone temporellement propriété d'Eristoff-Fenshi.

Le moins renseigné des touristes savait quel était le seul établissement non accessible de la promenade des Anglais ; le plus stupide aurait été éconduit avec la fermeté russe qu'accompagnait une politesse tout asiatique. Le plus obstiné des fouineurs à la recherche d'un scoop pour flux de bas étage connaissait l'histoire de celui que l'on n'avait jamais revu, dont même l'IU semblait n'avoir jamais existé, et ce malgré les dires de ceux qui affirmaient être ces parents. Légende urbaine ou réalité, peu importait ; le fait était qu'Urgïne Eristoff-Fenshi avait su se créer un havre de paix au sein de l'un des endroits les plus visités du pays le plus converti au tourisme du globe.

Comme la plupart des gens influents, la milliardaire cultivait la nostalgie d'une époque disparue, ou du moins la nostalgie du mode de vie des gens aisés de cette époque, dont elle pouvait profiter conjointement avec les bienfaits de la modernité. Ce n'était pas la première fois que je constatais que beaucoup, avec les moyens que leur offrait le présent, se créaient un monde meilleur lié au passé. N'y avait-il pas de présent idéal ? Même pour les gens fortunés ?

Pas un ybot n'était visible sur la promenade, alors que dans toutes les grandes cités ils assistaient hommes et femmes par centaines. L'exception était également valable pour le Vieux Nice,

devenu Patrimoine vivant, à l'instar de nombreux autres endroits dans une France que l'économie avait délaissée.

Les Landes avaient été les premières à organiser un tourisme patrimonial à l'échelle du département, à l'image de certains villages paradisiaques des îles, autrefois visitées par des hordes de touristes avides de dépaysement calibré. À l'intérieur des terres, la vie était organisée comme dans les Landes idéales du début du siècle précédent. L'artisanat local avait repris, mais son produit n'était destiné qu'à la vente aux visiteurs. Les habitants-acteurs étaient payés par le département de la Grande Aquitaine, qui lui-même tirait ses revenus principaux des activités et compagnies liées au tourisme. La pointe de la Bretagne avait suivi ; le mouvement était lancé.

Au fil des années, certaines régions muèrent à rebours, vers l'image que le monde avait d'elles. Certains travaillaient dans les usines-musées pour quelques jours, d'autres toute l'année, selon la fréquentation du lieu. Les mines du Nord avaient été rouvertes, des amateurs y faisaient du tourisme *Germinal*, suivant l'expression de l'agence qui gérait l'activité.

La France, hors de ses capitales départementales et de ses pôles industriels, devint peu à peu une collection d'images d'Épinal. La Corrèze avait innové l'an passé en annonçant la reconstruction d'un Paris du XIX^e^. Une bataille juridique s'était alors engagée avec l'office de tourisme du véritable Paris, mais elle n'avait pas empêché la sortie de terre des premiers éléments de la tour-réplique Eiffel.

Devant la prolifération de sites qui s'inventaient une histoire pour attirer les touristes, une multitude de labels de qualité

furent créés afin de classer les passés présentés, suivant leur rapport avec l'historique réel des lieux. Certaines compagnies internationales de voyage, World Is Yours et Marco Polo pour les deux plus importantes, devinrent même les propriétaires temporaires de certains sites dont elles détenaient l'exclusivité de la destination. D'autres sociétés préférèrent opter pour le tourisme virtuel, usant de mini-drones commandés à distance ou de modèles infographiques des lieux, comme Pocket World, ou bien encore d'une reconstitution totalement fantastique, comme Magic Carpet.

C'était ce triste monde qui était venu prendre la place de celui que j'attendais de mes vœux.

Dès notre arrivée au palais, un véritable commando de serviteurs, tous d'origine asiatique, vinrent s'emparer de nos bagages pour les déposer dans les chambres qui nous étaient attribuées. Ils comprenaient le français, m'avait-on précisé, mais leur maîtresse ne s'adressait à eux qu'en mandarin.

Sans rien demander à personne, Gabriel descendit par l'escalier menant à la baie d'Argent, une série de pièces sous-marines construites entre les pilotis du palais.

La milliardaire suivit ; nous lui emboîtâmes le pas pour arriver dans un grand salon. Avec ses fauteuils, sa bibliothèque, mais surtout sa grande verrière ronde encadrée de cuivre donnant sur le fond marin, le lieu me rappela le *Nautilus* – Dumont-Lieber Architectes Père & Fille oblige. M'approchant pour admirer le ballet d'un banc de poissons colorés, je vis un « U » gravé dans le cuivre à la place du « N » de Nemo.

La milliardaire nous proposa des rafraîchissements, que deux serviteurs zélés nous apportèrent en silence peu après, alors que nous étions assis dans les confortables fauteuils.

Comme je semblais quelque peu décontenancé, jouant à la perfection mon rôle de majordome-à-tout-faire gêné par la situation mais n'osant pas le montrer ostensiblement, madame Dumont-Lieber intervint.

« John, nous sommes tous en vacances, ici. Personne ne travaille.

— Bien, madame.

— Donc, pas de "madame", juste Agathe.

— Évidemment, intervint Urgïne avec un sourire espiègle qui effaça aussitôt les rides de son visage à la peau mate, si cela vous gêne, si vous tenez absolument à vous rendre utile, je peux vous proposer un contrat personnel, sous convention Eristoff, pour la durée de votre séjour. Un contrat *très* personnel.

— Aurais-tu déjà exilé ton vingt-neuvième mari ? intervint la châtelaine. Je n'en ai pas entendu parler.

— Pas encore officiellement, mais il ne vit plus ici. Quelle erreur, ce Norbert ! Champion du monde de sudoku… Pire que… Comment s'appelait-il, déjà ? Le champion d'échecs…

— Sobaëlo, intervint la châtelaine.

— Sobaëlo, oui. Cela me revient. Le quinzième, je crois. Un conseil, John : n'épousez jamais une championne ou un champion d'échecs ou de sudoku. Même les champions automobile sont à éviter. Tous les champions, en réalité…

— Merci pour votre conseil, Urgïne.

— Je vous le dis, rien ne vaut le mariage arrangé pour raisons patrimoniales, entre époux consentants, bien entendu. Une association à but lucratif, bien stable. Le mariage est parfait pour ça. Pour le reste, les petits bonheurs et la bagatelle, chacun pour soi, hors domicile, hors contrat !

— Rien n'a encore transpiré au sujet de ta séparation, insista la châtelaine.

— C'est normal, nous sommes en train de peaufiner l'histoire. Il s'agit de présenter quelque chose de touchant. Cette fois, pas de scandale. Du sentiment, de la romance. Il reste à créer quelques péripéties. C'est un chiant, ce Norbert, mais je l'aime bien.

— Tes *scriptmasters* doivent être aux anges.

— Pas de *scriptmasters.* Mon image personnelle, ma vie privée publique ; mes idées. C'est mon petit plaisir. Pour l'instant, nous travaillons avec Norbert sur une rencontre avec un amour d'enfance, Camélia. Écoute ça : la petite vit dans les bas-fonds de Bordeaux ; nous l'avons croisée lors d'une action de charité ; les sentiments de Norbert ont été plus forts que le luxe que lui offrait la vie à mes côtés… Une belle romance dans la tradition immortelle des histoires d'amour. Cela permettra à Wángzǐ Enjoyment de continuer avec une nouvelle *scriptdoll* à la frimousse toute fraîche, et à Norbert de bénéficier de quelques contrats d'image bien juteux.

— N'est-ce pas un brin immoral ? » demanda la châtelaine.

À son ton, je devinai que ce n'était pas la première fois qu'elle posait ce genre de questions à son amie ; qu'il ne s'agissait que d'un prétexte à la conversation.

« Immoral en quoi ? Ce que les gens perçoivent de la vie d'Urgïne, la princesse de la vodka, n'a toujours été qu'un conte. Pourquoi ne pas en tirer de belles histoires, avec justement une morale ? L'amour plus fort que la richesse…

— Une morale, et des revenus.

— Des revenus, certes. Mais comme on dit chez moi : "Mange aujourd'hui, tu ne sais pas qui te mangera demain." Donc, John ?

— Je suis honoré de votre proposition, Urgïne, mais puisque Agathe me propose du repos, dans le cadre du contrat qui nous lie, je vais profiter de sa générosité.

— Quel dommage. Vous avez un style et une allure qui font défaut à la majorité des gens de notre époque, même ceux nés dans le meilleur milieu. Tu avais raison, Agathe : un homme comme on n'en fait plus. Ne voudrais-tu pas me le sous-louer ? Je suis certaine de pouvoir l'employer à bien meilleur escient. »

Les yeux rieurs de la milliardaire m'évaluaient sans vergogne, comme elle avait dû examiner les chevaux de sa calèche avant d'en faire l'acquisition.

« Désolée, Urgïne, je le garde. À moins, John, que vous ne désiriez vivre un moment au palais plutôt qu'au château.

— "Princesse vaut douze châtelaines", renchérit la milliardaire.

— Quelques jours de villégiature au palais, tout en étant au service du château, mais de repos, me conviendront parfaitement. Je suis un homme simple.

— Tu vas devoir te rabattre sur ton haras, conclut avec un sourire la châtelaine.

— Malheureusement… La chair d'élevage finit par lasser. J'aime chasser l'animal sauvage, de temps à autre… »

Pour échapper à son regard de prédatrice, à ceux amusés des deux anges qui levèrent leurs verres à mon intention, je cherchai Gabriel des yeux.

L'enfant était assis au pied de l'une des bibliothèques, celle dont les rayonnages contenaient une multitude de poupées gigognes. Il y en avait de toutes les tailles et de tous les genres, des plus traditionnelles aux plus récentes à la sauce asiatique, en passant par des modèles représentant les peintures de maîtres adaptées à la forme des poupées. Quelques-unes, en verre ou en cristal coloré, laissaient entrevoir dans leur ventre le reste de la série au travers de reflets changeants. En hauteur, mises en valeur par l'agencement d'éclairages subtils, s'étalaient les sept merveilles du monde, dont les formes avaient définitivement abandonné la tradition pour s'adapter à leurs rôles de gigognes.

Gabriel, qui n'avait pas réclamé son cyclope depuis notre arrivée, avait aligné une série de matriochkas devant lui, par ordre de taille, et commençait à en sortir les contenus. Je reconnus alors le geste qu'il avait répété au château à l'annonce de notre départ pour le palais. Il ne déployait pas une poupée d'un coup, mais en plusieurs fois. De surcroît, il ne faisait pas de colonnes des contenus des poupées, mais les répartissait, au fur et à mesure qu'il s'en emparait, devant les autres poupées ou leurs contenus déjà positionnés. Il constituait ainsi au sol des séries de motifs et de couleurs dont il avait seul la clef. Quand il avait achevé une composition, il remboîtait les poupées dans l'ordre exact d'extraction de leurs éléments – à ce que je pouvais en juger, ma mémoire étant incapable de retenir la série de gestes. Il recommençait ensuite pour se lancer dans une

composition différente, liée, j’en étais certain, à la précédente selon une logique qu’il percevait.

Les premières journées s'écoulèrent doucement au palais, où d'ailleurs, à part moi, personne ne passait beaucoup de temps. Nul ne mangeait sur place ; l'immense cuisine ne servait qu'aux réceptions. À l'exception du petit-déjeuner que lui servait un café proche, Urgïne prenait tous ses repas à droite ou à gauche sur la promenade, où tous les établissements lui devaient redevance. Régulièrement, des journalistes – les drones et mouches d'informations étant interdits de séjour –, avertis de sa présence dans un établissement, venaient prendre des photos et tentaient d'obtenir quelques mots. Ainsi, par sa personne, la milliardaire assurait une égale publicité entre les établissements. Le seul à ne jamais se voir honoré de la visite d'Urgïne était le *Hyatt*. Le personnel du palais, quant à lui, prenait également ses repas à l'extérieur, quoique toujours au même endroit, selon l'accord signé pour l'année. En tant qu'invités, nous fûmes conviés à faire comme notre hôtesse, sans bourse délier, des consignes ayant été données sur toute la promenade.

La milliardaire et la châtelaine partaient régulièrement visiter des amis à Cannes ou dans la principauté souveraine et indépendante de Monaco, souvent en compagnie de Gabriel, quelquefois seules. Dans ce dernier cas, l'enfant restait au palais sous la surveillance discrète des domestiques. Les deux anges passaient leur temps en promenade dans la ville, ou dans l'arrière-pays quand le temps le permettait.

Tout comme au Haut-Cervent, je vis tout le monde partir à l'église du Vieux Nice. Je restai alors seul avec la milliardaire qui, pour sa part, n'était guère tentée par la pratique religieuse, et cela depuis sa plus tendre enfance, malgré de gros efforts, m'avait-elle précisé en souriant. Nous passâmes la matinée à deviser agréablement de choses et d'autres, entre personnes de bonne compagnie qui échangent leurs points de vue sur le monde, l'histoire et la vie. Elle ne me fit jamais aucune proposition directe, comme je l'avais craint, mais son regard de prédatrice était clair : pour elle, je constituais un morceau de choix. Si je n'avais pas *appartenu* à son amie… Je dois reconnaître que j'en fus flatté. Cela prouvait que je n'étais pas dans un état aussi pitoyable que je le pensais. Du moins, pas encore.

Régulièrement, si le temps ne présentait pas de risque, nous partions, soit pour un pique-nique dans la verdure de l'arrière-pays, soit pour un déjeuner à bord d'un voilier. Si l'ombre d'une pluie grise menaçait, c'était l'occasion du seul repas pris dans le palais, composé de sandwiches et de salades fournis par un traiteur. Contrairement à la châtelaine, qui aimait travailler de ses mains, accomplir les choses par elle-même, la milliardaire aimait par-dessus tout se faire servir.

Je ressentais une sorte de nostalgie à vivre dans ce lieu si proche de ma première existence. Il me fallait lutter de toutes mes forces pour ne pas déposer les armes, renoncer à mes projets, simplement laisser mon corps et mon esprit fatigués se reposer dans cette fausse sérénité. L'ambiance et le rythme du palais me convenaient à la perfection. Peut-être étais-je fait pour cette époque reculée qui m'avait vu naître, lorsque les familles

aisées avaient du personnel pour les servir, et profitaient d'une vie facile au gré des rentes provenant d'affaires familiales. Il me paraissait par instants que ma mémoire, défaillante quant aux éléments récents, abondait de souvenirs anciens que je pensais avoir oubliés. Avais-je en réalité vécu trop longtemps ?

Ici, Gabriel ne semblait pas se soucier une seconde des livres disparus du château. N'ayant jamais lu *Les Voyages* dans le palais, il ne cherchait pas à les y retrouver ; ils ne faisaient pas partie de son univers présent. Mais son obsession demeurait. Lorsqu'il ne partait pas en calèche en compagnie de la châtelaine et de la milliardaire, il restait dans la pièce sous-marine, face à la baie vitrée, plongé dans l'univers de son cyclope, sous la surveillance discrète du personnel.

J'occupais la plus grande partie de mes journées à mettre sur pied mon projet. L'ami de Kurts, le dénommé Silent Runner, m'avait fourni une trousse de création d'e-nivers se révélant assez simple d'utilisation, une fois son principe assimilé.

Un matin que Gabriel était parti en promenade avec la milliardaire et la châtelaine, après m'être assuré, les jours auparavant, par le biais de questions anodines placées dans nos conversations, qu'il n'y avait pas de caméras dans la pièce, je m'emparai du cyclope abandonné devant la verrière et le chaussai.

Je me retrouvai de nouveau sous le gigantesque dôme sur les parois duquel je pouvais voir les références et statistiques des parties jouées. Je fis glisser le rayon vert sur l'*Albatros* de Robur.

Sous les étoiles, le vent froid heurte douloureusement mes joues. Mes oreilles perçoivent le battement…

Je quitte.

Je reposai le cyclope et chaussai mes lunettes d'aviateur. Le furet, que j'avais auparavant lâché depuis mon propre cyclope, avait bien noté l'identifiant de l'appareil, le flux correspondant à l'IU de l'enfant, ainsi que son *login* d'accès à la zone du Halo dans laquelle flottaient les données de son univers. J'avais constaté, au vu du logo qui s'afficha brièvement le temps de l'identification, que le stockage se faisait sur des serveurs Wángzǐ 7 3Eɜda Technology. Après un court instant d'hésitation, je tentai une connexion avec les paramètres dérobés par le furet.

Ni alarme, ni blocage, ni message de menace ; mes lunettes d'aviateur étaient considérées comme le cyclope de Gabriel. Je me retrouvai sous le dôme. Je quittai.

Mon projet nécessitait que je puisse pénétrer dans l'univers de l'enfant. La crainte de Kurts était que Gabriel ait placé un code d'accès variable à chaque connexion selon un protocole établi à l'avance. Si le furet permettait d'observer, de noter, il ne livrait pas les secrets de conception des codes d'accès. De toute façon, m'avait prévenu Kurts, que j'avais contacté de temps en temps, cela aurait été une folie que de vouloir utiliser un briseur de code chez Urgïne. La Louve sur la Lune devait avoir truffé le palais de détecteurs d'activité info ; la moindre vibration du Halo en rapport avec une recherche de code ou d'information aurait déclenché une alarme.

Désormais, j'avais une porte donnant sur l'univers de Gabriel. L'une de mes craintes – mon projet en provoquait plusieurs – était qu'il vérifie régulièrement son historique des accès. Pour cette raison, j'avais tenté la chose juste après sa sortie. Je n'avais aucune idée de sa notion du temps ni de sa mémoire des détails pour la vie réelle, mais j'étais persuadé que, s'il remarquait quelque chose, il le mettrait sur le compte d'une défaillance de la connexion à l'instant où il avait ôté le cyclope. De toute façon, je n'avais pas le choix.

Durant quelques jours, je me contentai de laisser le furet enregistrer les activités dans l'univers que Gabriel s'était bâti, durant les heures qu'il y passait. Il continuait à essayer de sauver ses parents par tous les moyens qu'il pouvait trouver dans mes romans. Il lui aurait suffi de modifier quelques conditions qu'il avait déterminées pour que cela fonctionne, mais il s'obstinait dans ses hypothèses de départ, comme il refusait de changer l'attitude des membres disparus de sa famille.

Lors de la véritable inauguration de l'Île sur le toit du monde, les drones et les mouches des flux d'*infotainment* avaient filmé la catastrophe dans ses moindres détails. Les images montraient les Dumont-Lieber, père, fille et beau-fils, se dressant sur l'estrade de l'orchestre pour lancer des instructions que personne n'écouta. Jusqu'au bout, ils tentèrent de sauver des vies, dirigeant la foule vers les espaces qui longeaient la falaise pour laisser à certains la chance de partir à bord des quelques petits coptères personnels garés en extrémité de terrasse. Rien n'y fit.

Un premier engin emporta difficilement, vers un plateau proche, une dizaine de personnes serrées les unes contre les autres, mais avant qu'il n'ait le temps de revenir, les autres engins avaient été les proies de violentes bagarres qui durèrent jusqu'à ce que l'île sombre dans le gouffre, sans que personne d'autre puisse décoller.

Les Dumont-Lieber auraient pu partir dans le premier coptère, qui leur appartenait, ou grimper le long des câbles pour rejoindre la sécurité des pièces troglodytes, mais non. Ils restèrent sur l'estrade désertée par l'orchestre, essayèrent de raisonner les autres pour sauver le plus de vies possible. Dans sa version du drame, Gabriel refusait de changer la façon d'agir de sa famille. Je ne pouvais le blâmer pour cela.

Inlassablement, il fouillait le monde des *Voyages extraordinaires* dans l'espoir de trouver un moyen que j'aurais décrit, sans chercher à en inventer sur la base de ce qui existait. Pour cela, il continuait à coder l'univers dans ses moindres détails, ajoutait au fur et à mesure de ses tentatives chacun des personnages secondaires, ou juste mentionnés comme de simples éléments de décor, et leur attribuait des réactions en accord avec leur environnement. Certaines des réponses aux questions qu'il m'avait posées devaient avoir servi ce but.

L'e-nivers mis en place gagnait jour après jour en profondeur, mais ne pouvait évoluer. Le monde codé par Gabriel, parsemé de détails de plus en plus impressionnants, ne pouvait lui proposer une solution et des moyens qu'il n'avait pas déjà essayés, puisqu'il restait figé dans sa forme et ses éléments principaux, comme une peinture sur laquelle l'artiste ajoute à la loupe des

éléments de plus en plus ténus, précis, qui n'apportent plus rien à l'œuvre.

C'était dans cet échec que résidait mon espoir.

J'avais l'impression que le temps filait de plus en plus vite. Je me sentais faiblir de jour en jour, comme vidé de ma substance depuis l'intérieur, telle une momie dont l'enveloppe est restée souple, uniquement mue par l'habitude, nullement consciente que la vie l'a quittée depuis bien longtemps.

J'avais récupéré parmi les données de Gabriel les éléments nécessaires à mon projet. Durant les moments où j'étais seul, je consacrais chaque parcelle de mon énergie à les adapter, à les transformer. Je devais réussir avant qu'il ne soit trop tard pour Pearline.

Je m’excuse de nouveau. Je me rends compte que n’ai toujours pas expliqué quel est le lien entre Pearline, la femme de ma vie, et mes recherches chez les Dumont-Lieber.

À chaque tentative pour le faire, je finis par reprendre le fil des événements qui mènent à cet enregistrement. Sans doute est-ce une réminiscence inconsciente de mon activité de feuilletoniste. Cela me confirme que l’on ne change guère, même après de longues années… Il est désormais indispensable que vous en sachiez plus sur Pearline.

Pearline Khan, femme réelle, de chair, de sang et de volonté, était la quintessence de tous les personnages que j’avais pu créer, sans la folie qui habitait certains.

J’avais suivi tous ses exploits, depuis ses premières explorations en solitaire dans les New Lands du pôle Nord, sans jamais la rencontrer en chair et en os.

Elle avait mené de nombreuses expéditions dans ces terres libérées par la fuite des glaciers, y découvrant des traces de civilisation sur lesquelles archéologues et historiens se disputaient avec acharnement. Au vu des violentes querelles soulevées entre experts par les éléments rendus publics, je n’osais imaginer les réactions de la population si l’ensemble avait été révélé.

À bord du *Polaris,* qu'elle avait en partie conçu, Pearline était descendue plus profond que personne dans les fosses marines, et elle préparait désormais une expédition sur une zone encore inexplorée de la face cachée de la Lune, à bord d'un véhicule de sa conception. Wángzǐ 7 3E3da Corp, l'opérateur économique sino-russe, propriétaire de Wángzǐ 7 3E3da Technology, lui-même constructeur de l'appareil et principal financeur de l'exploratrice, me contacta en tant que spécialiste de Jules Verne, dans le cadre d'un projet de promotion mené par leur autre filiale, Wángzǐ 7 3E3da Enjoyment.

Une équipe de *scriptmasters* pensait que lier l'exploratrice aux *Voyages extraordinaires* de Jules Verne pouvait donner un angle de vue intéressant au projet. Wángzǐ 7 avait donc décidé d'étudier la possibilité d'en faire le personnage flamboyant d'une série familiale la présentant comme l'arrière-petite-fille du capitaine Nemo. Il s'agissait, via une fiction populaire, d'attirer l'attention d'un vaste public, de faire connaître au plus grand nombre la vraie Khan et le projet ; augmenter sa visibilité, « sa capacité de résonnance », disaient les spécialistes du Halo, afin de contenter les sponsors qui aidaient au financement. C'était une idée parmi d'autres, qu'il leur fallait valider. Je ne pouvais qu'approuver.

Nous avions rendez-vous dans un studio londonien, d'où nous serions reliés au *main office* de Heihe-Blagovechtchensk sur la frontière sino-russe, et à Yuèl, antenne sur leur colonie sélénite. Pearline Khan, de son vrai nom Pearline-Noä-Unegen Gambi-Tesushi, était la fille de deux scientifiques renommés, d'origine chinoise pour le père, africaine pour la mère. Cette dernière était

la fille d'un reporter anglais et d'une peintre de Namibie démocratique. Du côté paternel, l'ascendance restait chinoise aussi loin que l'on puisse remonter.

Je connaissais Pearline comme tous ceux qui s'intéressaient de près à ses exploits ; et fus donc déçu lorsque je la vis en chair et en os, assise dans un coin du studio, examinant avec attention la projection d'une lame posée sur la table. Je ne trouvai rien de la resplendissante jeune femme, au visage sombre et au regard ardent, qui s'était enfoncée dans les méandres des terres polaires découvertes, rien de celle qui avait piloté avec adresse le *Polaris* dans les abîmes sous-marins. Devant moi se tenait une femme au visage marqué par de trop nombreuses rides pour son âge, sous une chevelure courte qui manquait d'éclat, sur les mains de laquelle les veines saillaient. Son attitude trahissait une immense fatigue, de celles qui ne sont pas passagères. Je ne pouvais croire que cette femme quelconque, fade, pouvait être celle qui allait se lancer en solitaire dans l'ombre de la Lune.

Elle leva la tête alors que je m'approchais, balayant d'un geste la projection. Ses yeux, noirs comme la nuit, accrochèrent les miens, y lurent ma déception, mon élan de pitié, puis mon jugement sans égard. Je crois que je ne m'étais pas senti aussi gêné, aussi misérable, mais pour des raisons différentes, que depuis le jour où Herminie avait ouvert mon cahier de poésie pour y lire les longs vers que je lui avais consacrés.

« La magie des images, monsieur Erns. La magie du spectacle…, lança-t-elle d'une voix lasse, parfaitement consciente du fil de mes pensées.

— Je suis…

— Ne le soyez pas. Faites-vous pardonner, plutôt !

— Comment ? »

Ses yeux brillèrent d'un éclat fugitif. J'entrevis un bref instant la Khan que j'étais venu rencontrer.

« Un souci de dernière minute retient l'attention des responsables du *main office*. La réunion est reportée à demain. Invitez-moi à dîner. Je vais devoir manger lyophilisé et sous vide durant des mois ; j'aimerais un dernier bon repas.

— Vous parlez comme un condamné à mort », tentai-je de plaisanter.

Son regard me fit de nouveau me sentir plus bas que terre alors qu'elle glissait la lame dans l'une des poches de sa veste de randonnée.

« Trouver un restaurant, repris-je en espérant dissimuler ma gêne, qui ne serve pas du sous vide ou du surgelé va être difficile.

— Il suffit d'y mettre le prix. Et coupable comme vous avez l'air de vous sentir, vous y êtes prêt. »

Je ne connaissais à Londres qu'un seul établissement capable de me faire pardonner. L'impersonnel taxibot que nous empruntâmes était un Georges de la compagnie Old Park. Je détestais ces pseudo-visages liés à des programmes sophistiqués pompeusement appelés intelligences assistantes – alors que leurs concepteurs eux-mêmes se contentaient du terme « ultra-répondant » –, censées donner de l'humanité à ces transports automatisés. Je méprisais particulièrement ceux de cette compagnie, nostalgique de la grande époque de l'empire colonial, avec ces Georges enturbannés, caricaturalement polis et soumis.

Nous n'avions pas le choix ; Old Park détenait le marché de cette partie de la ville pour les deux années à venir.

Le trajet se fit sans que Pearline ou moi-même échangions autre chose que des banalités mille fois dites et entendues, au sujet de cette compagnie qui, à l'image de nombreux Européens ou citoyens des États-Unis, cultivait la nostalgie d'un passé glorieux qui ne serait jamais plus, alors que d'autres nations se tournaient résolument vers l'avenir.

Tassée contre la portière à ma droite, la tête contre la vitre, les yeux dirigés vers les immeubles qui défilaient au travers de la bruine, entre deux phrases plates, l'aventurière tenait plus de la statisticienne névrosée, plongée dans ses longues listes de données, que de la femme d'action que j'admirais.

Je commençais vraiment à douter de la réalité de l'exploratrice Pearline Khan. J'en vins à considérer que cette dernière ne devait être qu'une création pour habiller la couverture médiatique de ses explorations. *« La magie des images, monsieur Erns. La magie du spectacle… »*, m'avait-elle dit. Ceux qui finançaient ses projets avaient les moyens de s'offrir tous les magiciens de l'image nécessaires.

Une demi-heure plus tard, nous étions confortablement installés à *La Table de la Ferme,* un établissement huppé qui garantissait la fraîcheur et la préparation maison des aliments présentés. Ce devait être exact, mais cette cuisine maison restait malheureusement anglaise. Le court séjour du pays dans la Communauté européenne ne lui avait pas profité de ce point de vue. Une cuisine sans relief, pour accompagner une soirée qui

s’annonçait fade, que le vin, je l’espérais de tout mon cœur, contribuerait à faire passer rapidement…

Sous l’éclairage pseudo-romantique du lieu, tandis que la jeune femme examinait la carte, je l’observais discrètement. Même la forme de son visage était différente. Peau plus claire, yeux moins fins, pommettes moins hautes, lèvres moins pleines et menton moins volontaire que son double médiatique qui accentuait les caractéristiques de son métissage. Je me sentis misérable de juger ainsi, sur son physique, une femme qui était une réelle aventurière dans une époque qui en manquait cruellement.

« Dites-moi, commençai-je pour lancer la conversation avec une question dont je connaissais la réponse, d’où vient votre vocation ?

— Alexandra David-Néel. »

Ses yeux brillaient comme elle prononçait le nom de l’aventurière.

« Vous vous rappelez cette série qui racontait sa vie ? *Tireless Alexandra.* Enfant, j’ai été fascinée. Je passais mon temps à être Alexandra déguisée en lama, survivant à la neige et à la glace avec son fils adoptif, découvrant la Cité Interdite et bien d’autres que j’imaginais ! J’ai parcouru en pensée tous les sommets glacés, visité tous les villages, aidé les gens à lutter contre la maladie ou la superstition par mes conseils de lama. Plus tard, j’ai dévoré les récits qu’elle a laissés. À cet instant, j’ai su quelle serait ma vie. »

Son visage s’était illuminé, ses yeux luisaient de la passion furieuse qui l’habitait. Elle n’avait nul besoin d’avoir recours aux magiciens, nul besoin de l’imagerie Pearline Khan ; elle l’était par ce regard, cette voix, cette attitude conquérante. Elle me toucha,

me fit me sentir vivant comme je ne l'avais pas été depuis bien longtemps. J'en oubliai John Erns pour être moi-même. Ma passion répondit à la sienne, nous parlâmes aventure humaine, exploration, découverte. Nous spéculâmes au sujet de celles à venir dans le champ infini de l'espace, nous énumérâmes les difficultés, mais aussi les formidables possibilités qui s'offriraient à une humanité lancée vers les étoiles.

Les plats se succédèrent sans que nous y fassions attention, comme les bouteilles des meilleurs vins. Naturellement, comme deux âmes qui se reconnaissent, nous avons partagé nos vies – sans toutefois que j'aborde le sujet de ma longévité – sachant que, désormais, elles se mêleraient.

Elle me dit pour la maladie qui la rongeait, pour laquelle il n'existait aucun remède, uniquement des traitements fournis par les relations de ses parents, puis par Wángzǐ 7 lorsqu'elle commença à financer ses projets. L'opérateur économique lui procurait des médicaments coûteux, de la catégorie de ceux dont ne bénéficient en général que les chefs d'État ou les très fortunés.

Sa volonté la soutenait. Elle ne vivait que pour explorer, repousser les limites. Une seule chose l'effrayait : un jour viendrait où elle n'aurait plus la force, et cela avant qu'elle n'atteigne quarante ans. Comme tout le monde avait déjà dû le faire, je lui dis qu'en dix ans la médecine trouverait sans doute une solution. Elle m'adressa en retour un sourire désabusé, en m'assurant que dix années bien remplies la satisferaient pleinement. « Et, ajouta-t-elle avec un air qui se voulait joyeux, ma vieillesse débilitante sera extrêmement courte. »

Une femme à la vie qui serait bien trop brève, un homme à la longévité extraordinaire ; était-ce là un aspect de l'éternelle loi du déséquilibre qui amène l'échange ? La lutte contre la mort qui pousse à aller de l'avant ?

Le monde aurait-il réuni deux êtres si opposés pour créer quelque chose de neuf ? Les philosophes sauraient certainement apporter une réponse à cette question, tout comme Fräulein et son petit-fils.

Personnellement, je n'y voyais que la mort associée à un destin cruel.

Jusqu'à son départ pour la Lune, nous avons vécu ensemble à Londres. Cette période fut la plus heureuse, la plus lumineuse de ma vie, aussi loin que je puisse me rappeler.

À l'écoute de ces mots, vous devez vous interroger : pourquoi un homme aisé, libre, quasiment immortel, n'avait-il pu être heureux jusqu'à présent ? La réponse est simple : je n'avais personne avec qui partager cela. J'étais heureux, mais mon bonheur était en quelque sorte stérile, je ne saurais l'exprimer autrement. Une sorte de bonheur insatisfaisant, voilà comment je pourrais définir le sentiment que j'en avais.

Après notre rendez-vous londonien heihe-blagovechtchenski sélénite, un contrat me mit en affaires avec Wángzǐ 7.

Je travaillai à la mise au point de la série qui la présentait comme l'arrière-petite-fille du capitaine Nemo, créatif comme je ne l'avais plus été depuis longtemps. Je pris en charge le scénario,

sous le pseudonyme de Stanley Spilett. La série fut un succès auprès des enfants comme des adultes.

Près de quatre milliards de personnes suivirent le largage de l'*explorer* près de la frontière, l'observèrent s'enfoncer dans l'ombre trouée par les batteries de faisceaux d'éclairage, cocon de lumière autour du superbe insecte d'alliage.

Le début de l'opération aurait pu se faire alors que le soleil illuminait cette portion de la Lune, mais pour la population, l'image de la face cachée était celle du royaume de l'ombre. Les *scriptmasters* furent intraitables : l'avancée de l'*explorer* puis sa disparition progressive dans la nuit avaient un côté spectaculaire qui ne pouvait être écarté. « S'il s'agit de filmer une araignée mécanique en plein soleil, sur de la poussière, ce n'est pas la peine de faire appel à notre département », arguèrent-ils. Bien sûr, le reste de l'expédition se déroulerait à la lumière du jour, mais les premiers instants se devaient d'être magiques. Ils le furent.

J'eus une pensée pour Nemo. J'étais certain que, s'il n'avait pas sombré au fond des océans, il observait, aussi émerveillé que moi.

La mission fut un succès, et comme un bonheur n'arrive jamais seul, les longs examens que subit Pearline à son retour révélèrent une stagnation dans l'évolution de sa maladie. D'autres tests, plus spécifiques, confirmèrent que son état général s'était stabilisé. L'usage de substances médicamenteuses courantes suffirait désormais à réguler quelques défaillances passagères de son organisme. Seuls au monde, dans la chaleur

d’une yourte au cœur de la Sibérie, les étoiles veillant sur nous depuis un ciel pur, nous fêtâmes cela comme il se devait.

Notre liaison resta secrète. Pearline devait être l’aventurière libre et sauvage qui faisait rêver les jeunes filles, et que chaque jeune homme voulait apprivoiser. Wángzǐ 7 avait les moyens d’empêcher les fuites, de noyer dans des rumeurs grotesques celles qui ne manquaient pas de surgir de temps à autre, lorsque quelqu’un pensait l’avoir reconnue en compagnie d’un *amoureux*. Sous mon pseudonyme de Spilett, je réalisai le *novelling* de ses exploits, et continuai à superviser les scénarios de la série, veillant à préserver l’état d’esprit qui en faisait la particularité dans cet âge d’éphémères héros mesquins. Pearline, Fille des Mers, luttait *pour*, et non pas *contre*. Je réussis même, avec une certaine fierté – je suis contraint de le préciser –, à lancer une série écrite sous forme d’un feuilleton pour la jeunesse, qui paraissait dans deux flux de divertissement. J’y présentais des histoires différentes, plus adaptées au principe du roman, plus instructives, qui furent rapidement un succès – relatif –, malgré la désaffection de beaucoup pour la lecture.

La seule ombre à mon bonheur était mon état.

Pearline plaisantait souvent sur notre écart d’âge – dont elle n’appréhendait pas l’étendue réelle –, qu’atténuait le vieillissement précoce que la maladie avait infligé à son corps. C’était la différence fondamentale, prétendait-elle, entre l’aventurier qui affronte les éléments au corps à corps, s’y use la peau comme l’âme, et le gratte-papier qui dicte la description

d’exploits extraordinaires à son terminal. « Sans cette rémission, avait-elle ajouté une fois, j’aurais maintenant l’air d’être ta mère. Mais, qui sait, peut-être que maintenant, je vais totalement cesser de vieillir ; c’est toi qui auras un jour l’air d’être mon grand-père. » J’avais ri, mais je savais qu’à un moment où à un autre il faudrait lui dire, lui parler de mon *état*. Une alimentation exagérément équilibrée, qui faisait parfois sourire nos amis, associée à la pratique intensive des arts modernes de combat me servaient d’excuse et de paravent, mais pour combien de temps ?

Vint la préparation de l’expédition *Eagle Flare*. Une équipe américano-européenne, en collaboration technologique sino-russe par le biais de Wángzǐ 7, menée par Pearline, allait s’enfoncer dans la fournaise atmosphérique de Jupiter. Alors que nous filions le parfait bonheur depuis dix ans, il lui fallait partir pour deux années et demie, une fois encore à bord d’un engin de sa conception. Cette mission devait être la dernière *off-world* à laquelle elle prendrait part. Nous avions décidé que le reste de nos existences serait consacré à des expéditions menées ensemble, sur notre bonne vieille Terre ; l’aventurière et le gratte-papier, main dans la main.

Le moment de son retour, à l’aube d’un changement de vie, me semblait être le parfait instant pour lui parler. Les deux années et demie me permettraient de préparer deux sorties de scène avec la complicité de Fräulein et de Pierre. Cela devenait urgent et nécessaire. Tôt ou tard, certaines des personnes de notre entourage allaient se poser des questions.

J’avais ajouté à mon voile de régimes et d’entraînements physiques des séances de chirurgie plastique. Pearline se moquait gentiment de mon obsession à faire disparaître quelques rides que seule mon imagination rendait réelles, et je racontais au chirurgien, qui se contentait de toucher sa rémunération sans que je l’aie rencontré une seule fois, que je venais sur l’injonction de ma maîtresse, une jeune femme qui pensait que je commençais à présenter des signes de vieillesse. Bien évidemment, je payais cet homme éminemment discret, très réputé parmi les stars, avec un compte lié à mon pseudonyme de Stanley Spilett. Mais tout cela ne pourrait plus durer bien longtemps.

Savoir comment Pearline allait aborder la vérité me hantait chaque jour. Depuis notre rencontre, j’avais considéré cet instant comme vaguement futur et lointain, sans réalité. J’étais maintenant au bord de l’abîme. Comment présenter une chose telle que ma longévité ? Comment allait-elle réagir ? Certaines nuits, les images de Pearline m’abandonnant me tenaient éveillé jusqu’à l’aube. Me prendrait-elle pour un dément ? Me croirait-elle ? Si oui, ne refuserait-elle pas de vivre avec moi ? Je passe sur le détail des interrogations liées à la vie d’une femme, dont l’espérance de vie est d’une centaine d’années, en compagnie d’un homme à la longévité extraordinaire. Cette différence importante, la certitude – sauf accident – de la mort de l’un avant l’autre, ne serait-elle pas une ombre continuelle sur la joie de l’instant présent ?

Et si elle ne me quittait pas, accepterait-elle le changement d’identité ? Cela signifiait d’infliger le deuil et la douleur à ses

parents… Changer de vie à jamais. J'envisageai même l'idée de tout dévoiler à sa famille et à Wángzǐ 7. Ils nous aideraient certainement, comme le cercle m'aidait. Mais me laisseraient-ils libre, comme le cercle le faisait ? *Nous* laisseraient-ils libres ? J'en doutais. Je ne désirais pas finir comme cobaye pour l'éternité.

Je me surpris à attendre avec impatience le départ de Pearline pour Jupiter, me disant que les deux années et demie qui allaient suivre me permettraient de trouver la solution à tout cela, qu'elles étaient les clefs de notre avenir. En réalité, je le sais maintenant, il s'agissait surtout de repousser encore le moment des révélations.

Tout cela me rongeait nuit et jour. Je fus la proie d'une longue fatigue mise sur le compte de l'excès d'activité qu'entraînait la mise en place de *Pearline dans la Fournaise*. La série présentait chacun des membres d'équipage, avec les difficultés qu'entraîne la caractérisation de personnes vivantes pour le divertissement. La participation à l'expédition impliquait un renoncement du droit à l'image de ses membres au profit de Wángzǐ 7, mais je refusais de donner d'eux une image dont ils souffriraient, même ceux pour qui je n'éprouvais aucune sympathie, particulièrement le jeune blanc-bec qui serrait Pearline d'un peu trop près dès que l'occasion se présentait.

Le jour du départ vint. Je vous fais grâce du déroulement de l'expédition, de ses difficultés et de ses succès, car ils sont toujours disponibles et détaillés sur quasiment tous les flux scientifiques.

Le plus important pour moi ne fut pas relaté. Peu de temps après l'arrivée de l'équipe à proximité de Jupiter, Pearline fit une

rechute. Au vu des analyses, les médecins qui l'avaient suivie avant sa rémission ne purent que constater les choses sans les expliquer. La maladie avait ressurgi, ni plus douce ni plus virulente qu'avant la rémission. Elle ne mourrait pas durant l'expédition, cependant, en l'absence de traitements qui n'étaient accessibles qu'ici, elle souffrirait parfois de déficiences physiques et cognitives. La pire des nouvelles fut que l'absence de médecine adéquate réduirait sa période de vie saine à cinq années, et ce en supposant qu'elle soit prise en charge avec succès dès son retour.

Wángzǐ 7 proposa de faire parvenir à la mission le matériel et les médicaments nécessaires pour un traitement de fortune. Cela impliquait, soit de rester en orbite autour de Jupiter en attendant la sonde, soit de plonger comme prévu dans l'atmosphère, puis de remonter au moment de l'arrivée de la sonde, et de se contenter des résultats obtenus jusqu'alors, ce que Pearline refusa. Elle s'opposa au moindre retard, même au prix de sa santé. Je la reconnus bien là, et la conversation que nous eûmes, entrecoupée par de trop longs blancs de transmission, ne la fit pas changer d'avis.

L'*Eagle* désormais plongé dans la fournaise, nous n'avions aucun moyen de le contacter. L'atmosphère formait un écran que les meilleurs systèmes ne pouvaient percer. L'expédition lâchait régulièrement des sondes qui remontaient, se plaçaient en orbite, puis transmettaient des salves d'informations dès que leurs positions ouvraient une fenêtre d'émission.

En tant que collaborateur annexe au projet, et compagnon de Pearline, j'avais accès aux images non retouchées. Si tous les

visages présentaient les stigmates de la fatigue, celui de Pearline me retournait le cœur. Malgré l'enthousiasme dont elle faisait preuve, sa voix ne pouvait me mentir. J'en vins à me demander si elle reviendrait vivante. Ses médecins, que je harcelais, m'affirmèrent que oui, mais restaient sans explications quant aux causes de la rechute.

La douleur et l'angoisse s'associèrent à la fatigue dont j'étais la proie depuis un long moment. Lorsque les flux d'*infotainment* diffusaient les images choisies de l'expédition, préalablement passées entre les mains réparatrices des magiciens de Wángzǐ 7, j'avais envie de hurler.

Rien de tout cela ne pouvait être possible ! Une telle injustice ne pouvait exister ! Une femme comme Pearline, qui représentait tout ce que j'aimais en l'être humain, qu'il m'avait fallu deux siècles pour rencontrer, dont j'étais follement amoureux, moi, qui n'avais jamais réellement éprouvé ce sentiment depuis ma rencontre avec Herminie en 1847, Pearline la conquérante allait s'éteindre dans une vieillesse prématurée, après une vie trop courte, alors que moi j'allais…

Une idée folle me traversa l'esprit comme que je me noyais dans mes pensées, incapable de songer à autre chose qu'à elle, me maudissant pour mon inquiétude passée, égoïste, désormais sans objet, concernant la révélation de mon état.

Mon *état*…

Une intuition, accompagnée d'un frisson glacial, me traversa. J'en lâchai mon verre. Mon état, sa rémission, sa rechute ; tout pouvait être lié.

Accompagné d'une bouteille du meilleur vin, je retrouvai, inchangés, les appartements du cercle au-dessus de la petite cour du Lion et du Chevalier. Cela faisait quelques années que je n'y étais pas venu. Sans surprise, Pierre et Fräulein m'y attendaient.

L'ancienne avait largement dépassé le temps alloué à la vie humaine, tendons et veines étaient visibles sous sa peau translucide, mais son regard restait vif et inquisiteur. Certains hermétistes possédaient sans aucun doute des secrets pour lesquels la médecine donnerait beaucoup, à moins que ce ne soit la seule volonté de vivre. Pierre, désormais un homme en âge d'avoir des petits-enfants, semblait également épargné par les marques apparentes de l'âge.

Après mon éclair de compréhension, ou plutôt d'intuition, quant à la rechute de Pearline, j'avais cherché, vérifié, réfléchi, puis suivi mon instinct, laissant de côté ce reliquat de scepticisme dont je n'avais jamais réussi à me débarrasser. J'en étais arrivé à une conclusion imparable.

Tout était lié.

J'avais seulement besoin que d'autres me confirment ce que je n'avais pas vu venir, aveuglé par ma gloire passée, et tout à mon nouvel amour.

« Verne n'est plus rien », conclus-je à la fin du long monologue dans lequel je m'étais lancé, mais où, par précaution, pris d'un

subit sentiment de méfiance, j'avais évité toute allusion à Pearline.

« Ou si peu, repris-je, que c'en est anecdotique. Jules Verne n'est plus rien pour personne, en dehors d'une poignée d'individus nostalgiques d'une époque qu'ils n'ont pas connue, où tout semblait possible pour le meilleur des mondes. Pas de demandes de reconstruction des données, du moins pas assez pour ce soit autre chose qu'insignifiant. Ce n'est pas un signe, c'est la réalité.

— Mais alors…, commença Pierre.

— Depuis longtemps déjà, le coupai-je, beaucoup de gens consultaient les données se rapportant à ma personne par curiosité, tout simplement, sans véritable intérêt. Jules Verne a fait rêver un moment, a représenté quelque chose, mais c'est terminé. J'ai vécu sur mes lauriers… Le BigWorm n'est en réalité pour rien dans ma disparition ; je n'existais déjà plus pour personne depuis un moment… Le feu avait été puissant ; les braises étaient vives. Je ne me suis aperçu de rien. Mais ces braises, qui sont tout ce qui reste de mon foyer intérieur, ont refroidi. »

Fräulein me regardait sans un mot. Ses yeux reflétaient une intense attention, tandis que Pierre ouvrait la bouche pour se lancer dans des explications que j'évitai en reprenant la parole.

« Le créateur doit faire rêver, doit être l'objet des pensées et des sentiments, pas uniquement son œuvre. »

Nemo m'avait prévenu, sans que j'y prête attention, moi qui le prenais alors pour un dément. Ses paroles me revenaient : *« Ce miracle vous est donné quand vous ne le cherchez pas, quand vous*

recevez, multiplié par l'infini, ce que vous offrez, ce que vous représentez dans le cœur des hommes. » Je n'avais pas réellement offert ; j'avais œuvré dans un but : la notoriété.

J'avais réussi.

Pour un temps.

Mes romans et certains personnages avaient créé la passion, et étaient devenus universels.

Les personnages, les machines, les romans. Pas ma personne.

J'avais été oublié, car je n'étais pas indispensable. J'étais resté dans les cœurs le temps de quelques générations qui s'étaient transmis la passion, c'est tout. Par la suite, quittant les cœurs, c'est dans les esprits que mon nom avait résidé, puis dans le Halo, sous la forme de données consultées par curiosité.

Je n'étais pas universel.

Le capitaine Nemo l'était, pas Jules Verne.

« J'ai oublié l'échange, repris-je. L'univers est fondé sur l'échange et la transformation. Nous en avions discuté. L'éternelle lutte du vivant pour échapper à la mort, à l'état de roc, d'assemblage de molécules sans âme. Les particules élémentaires qui se combinent, forment de nouvelles choses au gré du jeu des créations et des destructions. L'échange qui est la vie… Je l'ai oublié. »

Je levai mon verre et bus une gorgée de vin sans l'apprécier. Mes sens ne m'offrirent pas grand-chose à l'absorption de la boisson. Un autre échange qui n'était plus que souvenir… Ma prise de conscience accentuait-elle le processus ?

« J'ai oublié l'échange, repris-je. J'ai donné pour recevoir, puis cessé de donner quand tout m'a semblé acquis. Tout à ma joie, je

n’ai rien vu venir. Les braises d’un foyer peuvent donner autant de chaleur que les bûches qu’elles constituaient, avant de s’éteindre brutalement. Le temps que vous vous occupiez du feu, le froid peut vous tuer, bien avant que les flammes soient de nouveau assez fortes pour vous réchauffer. Cette image est grossière, mais reflète bien ce qui s’est passé pour moi ; je n’ai plus de bois pour le foyer. »

Fräulein leva un index squelettique vers moi.

« J’ai l’impression, *mein freund,* que le bilan n’est pas si négatif.

— Que voulez-vous dire ? »

Ses yeux noirs brillaient d’une lucidité presque clinique. J’eus le sentiment de n’être qu’un animal de laboratoire, l’objet d’un travail de recherche.

« N’êtes-vous pas plus créatif depuis quelques années, monsieur Spilett ? »

J’aurais dû me douter qu’ils avaient les ressources suffisantes pour suivre mes activités.

« La ferveur des gens a soutenu votre vie pendant un temps, mais vous avait enfermé dans l’image qu’ils avaient de vous, celle qui parlait à leur âme. Vous en êtes libéré, à présent. Libre de vivre pleinement, tel que vous le désirez. Le reste de votre existence vous appartient de nouveau. »

Son ton froid me surprit. J’avais espéré de la compassion, mais elle me servait ce que j’avais appris en observant la malheureuse Édith, ce que je ne pensais pas pouvoir s’appliquer à moi. C’était une pointe de jalousie, enfin assouvie, que je décelai derrière la monotonie calculée de son timbre. Je vis soudainement l’arrière-grand-mère et l’arrière-petit-fils sous un autre jour, bien

différent de l'enjoué, débonnaire et mondain, chevalier d'Arpentigny. Ils étaient des envieux qui, après avoir observé un homme atteindre le graal dont ils rêvaient, assistaient à sa chute avec délectation. Pierre se méprit sur l'expression de mon visage.

« Pour continuer dans le sens de votre métaphore, commença-t-il, la chaleur que donnent les flammes, leur intensité, leur couleur, leur forme, la façon dont elles se meuvent, tout cela dépend des essences de bois jetées au feu. Ceux qui entretenaient votre brasier ont en quelque sorte enfermé votre existence dans une image immuable, immortelle. Un temps, du moins. Lorsque cela a pris fin, vous êtes redevenu libre. À nouveau capable de créer, de prendre un chemin différent. C'est ce que voulait exprimer ma grand-mère.

— Je vais donc désormais vieillir normalement, jusqu'à mourir ?

— Effectivement, *mein freund,* je crains que votre fin ne soit prématurée. Nous avons étudié de nombreux cas d'égrégore. Votre situation est différente, puisque vous n'êtes pas une pure création, mais la prolongation, si je puis dire, d'un être préexistant. Toutefois, des similitudes apparaissent. »

Elle pointa son long index vers moi.

« Votre feu intérieur a longtemps été un terrible brasier, dont les restes vont vous consumer pour s'entretenir. Le maintien de votre existence va consommer des ressources que votre organisme seul ne peut fournir en quantité suffisante. Sans la ferveur de ceux qui vous ont soutenu jusqu'à présent, vous allez vous étioler rapidement. »

Ses mains évoquèrent un vague mouvement ondulatoire que je ne sus interpréter.

« Dans les cas avérés d'égrégore, reprit l'ancienne, la disparition du ou des sujets fut pure et simple, sans qu'il y ait réellement de témoins. Pour vous, un homme dont l'existence réelle a précédé, je ne sais pas… Comme je vous l'ai dit lors de notre première rencontre, nous n'avons pas de précédent. Vous êtes notre premier cas. »

Expérience, sujet, cas… Je ne m'étais pas trompé. Pour eux, je n'étais qu'un essai clinique sur la voie de la connaissance suprême de l'univers. Rien de plus qu'un cobaye dans un domaine qu'ils n'avaient jusqu'à présent jamais pu aborder autrement que par le biais d'un autre sujet, la malheureuse Édith. Ma chute était une sorte d'aubaine. Ils pourraient tout à loisir examiner les ailes carbonisées d'Icare et en tirer des enseignements. S'en serviraient-ils plus tard, afin de ne pas commettre les mêmes erreurs lorsqu'ils mettraient en pratique les connaissances acquises via ma personne ? Ou était-ce déjà le cas ? Se trouvaient-ils à la tête d'une secte, misant sur la ferveur d'adeptes pour allonger leurs existences ? Ils ne seraient pas les premiers, mais en toute connaissance de cause, dans leur cas.

« Si vous désirez continuer, reprit la vieille femme, un éclair de mauvaise malice dans le regard, il ne vous reste qu'une solution : couper du bois… »

Mon feu intérieur pourrait-il de nouveau soutenir ma vie avant que je ne m'éteigne ? Car il s'agissait bien de mourir ! Et pas seulement moi !

Je décidai de garder pour moi ma réflexion quant à la rechute de Pearline, que je savais désormais juste. Ils n'avaient pas mentionné son nom. Si leur réseau avait percé mon pseudonyme, ce qui n'avait pas réellement d'importance, il n'avait sans doute pas franchi la barrière de secret de Wángzǐ 7. Ils ne savaient rien pour nous deux ; je n'allais pas leur donner de quoi affiner les conclusions de l'expérience qu'ils menaient.

Je savais que j'aurais besoin de leur réseau dans l'avenir, lorsque j'aurais *coupé du bois*. Alors, je décidai de ne pas leur jeter au visage ce que je pensais désormais d'eux.

Nous eûmes une longue discussion sur mon état, sur la façon dont je ressentais les choses. Me sentais-je diminué ? Physiquement ? Intellectuellement ? Je répondis avec patience, puis les quittai en toute cordialité.

Mon feu intérieur allait rapidement me consumer, avait annoncé Fräulein. Combien d'années me restait-il à vivre ? La fin serait-elle brutale ? Basculerait-elle en une lente déchéance que je verrais venir, pleinement conscient de ce que j'avais été, de ce vers quoi je me dirigeais inéluctablement, enluminure ternie par le temps, lucide quant à la lente combustion du parchemin qui supporte les pigments de ses couleurs ?

Ou alors, comme un romantique de mon siècle le décrirait, perdrais-je peu à peu de ma substance, jusqu'à devenir un fantôme, avant de m'évanouir définitivement ?

Cela serait trop beau. Tout comme la fin brutale… C'était, je le savais, la longue déchéance qui m'attendait. La perte de mes facultés, terrible, lente mais inéluctable, en pleine conscience,

jusqu'au moment où mon esprit affaibli, pitoyable loque accrochée à une carcasse défaillante, ne saurait plus qu'il avait été autre chose. Puis le corps lâcherait, enfin. Où serais-je, alors ? Dans un hospice d'État, probablement… Combien d'années y aurais-je passé, débris d'homme dépendant au jour le jour des soins des autres ?

Aurais-je le courage de quitter la scène avant de ne plus être capable de jouer ?

Je saisis soudainement ce que Pearline ressentait au fond d'elle-même. J'avais sincèrement cru la comprendre ; je n'avais que pensé la comprendre. Désormais, vivant la même chose, je connaissais la différence entre le fait d'envisager la mort comme un phénomène abstrait, inévitable mais lointain, et celui de la savoir réelle, concrète, proche, définitive.

Définitive…

Discerner au loin les reflets de la lame de la Faucheuse vous montre que, durant chaque pas qu'elle fait dans votre direction, sûre d'elle, force primaire de l'univers à laquelle même les étoiles se soumettent, votre vie doit être pleine et riche.

La mort est la fin.

La page ne pourra être réécrite. « *No undo, no step back. Player don't shoot again* », dirait Kurts.

Pearline le savait.

Nous pourrions désormais vieillir tous les deux, rapidement, mais je refusais d'envisager cette fin prématurée pour Pearline. Elle n'avait pas le droit de mourir. Pas maintenant. Pas elle ! Tant

de gens qui ne le méritaient pas vivraient plus que centenaires alors que Pearline mourrait ? Je refusais cette injustice !

Je n'avais pas besoin de preuves. Je savais que sa rechute était due à mon affaiblissement. Mon amour l'avait soutenue. Mes sentiments envers elle étaient la cause de cette rémission inexpliquée. Mon feu intérieur avait lutté contre l'injustice du monde. Tant qu'il lui était possible de se battre. Tant qu'il en avait eu la force…

Je saisis alors pleinement la puissance du mythe. Que de grandes choses j'aurais pu accomplir au fait de ma gloire, au lieu de me reposer sur mes lauriers, de simplement profiter.

Je compris les héros des temps anciens, accomplissant exploit sur exploit, invincibles, soutenus par la ferveur des hommes et des femmes qui les admiraient, pour qui ils étaient un refuge contre les dangers et les mystères du monde. Au lieu d'aller plus loin, de me dépasser pour tenter d'écrire le chef-d'œuvre impérissable qui touche au cœur et à l'âme, d'offrir plus à ceux qui m'appréciaient, j'avais paresseusement parcouru l'avenir qui m'avait tant fait rêver.

J'avais pris, tout simplement pris, jusqu'au moment où il n'y avait plus rien à prendre.

Pearline allait mourir. Mon amour lui avait donné espoir alors qu'elle n'en avait jamais eu ; elle allait doublement mourir.

Par ma faute.

J'avais pris, Pearline allait mourir. Injustice, encore une fois ! La conscience de cet état de fait me tordait l'estomac, me faisait monter les larmes aux yeux, douleur renforcée par la force des sentiments que j'avais pour elle. Je pouvais admettre ma propre

fin, mais penser à celle de Pearline, au cortège de souffrances qui l'accompagnerait, me donnait envie de hurler.

Tout cela ne pouvait pas être. Ne *devait* pas être.

Il me revenait de ranimer le brasier, pour elle. Ensuite, lorsqu'elle s'éteindrait, après une longue vie remplie à parcourir le monde ensemble, main dans la main, peu importerait ce brasier. Il pourrait s'éteindre lui aussi. Il n'aurait alors pas brûlé en vain.

Je devais redevenir la célébrité que j'avais été pour les générations précédentes. Stanley Spilett ne m'était en rien utile pour cela. Il n'avait pas de personnalité, ne représentait rien pour ses lecteurs. Il n'était qu'un nom sur les premières pages des romans et les génériques des séries. Un succès parmi d'autres consommés, car proposés, nullement recherchés. Ceux qui les appréciaient iraient-ils fouiller le Halo, si les œuvres de Spilett venaient à être dévorées par un nouveau BigWorm ? Non, ils basculeraient sur une autre production.

Il fallait quelque chose de nouveau, d'universel, de puissant, d'adapté à notre temps. Je me savais incapable de créer cela, plus maintenant, du moins. J'étais trop faible, vide. La solution qui me vint à l'esprit fut de remettre au goût du jour mes romans. Certains personnages étaient intemporels et parleraient aux gens. Nemo, Michel Ardan et Robur pouvaient être les pionniers du projet *Vimaan Ganesh*. C'était l'état d'esprit qui comptait, *cet* état d'esprit qui parlait au cœur des gens, qui m'avait valu ma renommée.

Le Halo m'aiderait à la diffusion. Mon e-mmortalité serait la vie pour Pearline.

Le temps m'était compté, et il lui en restait si peu… Je ne pouvais réécrire mes romans, les adapter à cette époque nouvelle. J'avais perdu l'innocence et la passion vis-à-vis du progrès, ces sentiments qui avaient autrefois soutenu mon écriture. J'étais maintenant trop cynique, tristement désabusé, bien parti pour devenir l'un de ces nains, l'une de ces personnes de petite âme qui semblaient être l'avenir de l'humanité. J'étais incapable de recréer ce qui avait été, je ne saurais que coucher un plagiat sans âme. La seule solution était de retrouver mes textes, de créer une compagnie Jules Verne, puis de la lier par un moyen quelconque au projet *Vimaan Ganesh*.

Je fis une demande à la BNF pour obtenir, soit une copie des principaux romans de Jules Verne, soit l'autorisation de venir scanner moi-même les exemplaires papier en leur possession. C'est là que j'appris qu'ils avaient été égarés après l'inondation de 27.

S'ensuivirent plusieurs mois d'échecs, quelques sueurs froides, et une belle peur lorsque je me fis embarquer par la Répression des fraudes en compagnie du dernier trafiquant avec lequel j'étais entré en contact. Cette ultime expérience me fit renoncer aux réseaux obscurs.

Je fis alors appel à mon ami Stephen Galwind, l'unique personne extérieure à Wángzǐ 7 sachant pour ma vie avec Pearline. Amateur de l'objet livre, comme beaucoup d'écrivains et de passionnés de littérature, il possédait sa propre bibliothèque déclarée, à laquelle se mêlaient quelques ouvrages acquis au cours de ses voyages, qu'il n'avait pas eu le temps de

signaler aux autorités. Je lui expliquai le projet *Verne Live Again* – nom temporaire en attendant d'un trouver un qui ressemble à quelque chose –, passant bien entendu sur la véritable nature de mon intérêt dans l'histoire.

À ma grande déception – nous n'avions pas abordé le sujet –, il m'apprit que Jules Verne ne faisait pas partie de ses auteurs favoris, même lorsqu'il était enfant. Il me donna quelques noms, sans me garantir que chez ces gens, qu'il ne connaissait pas personnellement pour la plupart, se trouveraient des exemplaires des *Voyages extraordinaires*. Il eut la bonté de contacter ceux qu'il connaissait assez pour se permettre de leur poser la question, sans succès. Pour les autres, il faudrait me débrouiller par moi-même.

De toute façon, je n'avais plus le choix, car plus de temps.

La dernière transmission de Pearline m'avait fait pleurer de douleur. J'avais pris dix ans, et mes idées devenaient confuses lorsque la fatigue devenait trop forte.

J'épluchai la liste de Stephen. Les célèbres Dumont-Lieber, de la famille des Dumont-Lieber Architectes Père & Fille, y figuraient. Je menai des recherches afin de trouver un prétexte pour entrer en contact, et découvris dans la minute l'annonce passée par la châtelaine concernant un majordome. Je tentai la piste, conforté par mon intuition qui me disait que là était la clef.

Le destin nous place parfois à des carrefours, à nous de savoir bifurquer. Coïncidences, disent les sceptiques ; occasions, dis-je maintenant. Ma rencontre avec Nemo était l'une de ces occasions ; celle-ci, je l'espérais, en était une autre.

Je concoctai le C. V. approprié, avec la complicité bienveillante de Stephen, que je fis parvenir à l'agence de recrutement.

La suite, vous l'avez entendue…

Au palais, le grand jour arriva enfin. La veille, avec l'aide de Kurts, j'étais venu à bout de mon projet.

La milliardaire et la châtelaine s'étaient rendues à une réception à Juan-les-Pins, et les deux anges lézardaient sur un petit voilier en compagnie de jeunes oisifs de leur âge qui, à mon goût, auraient bien mérité une taloche ou deux.

Une nouvelle fois, Gabriel et moi étions seuls au palais, si l'on excluait les domestiques, ce qui me laisserait quelque répit pour improviser s'il réagissait mal. J'avais réellement mauvaise conscience de réfléchir ainsi, tel un vulgaire malfrat.

N'était-ce pas mon cas, après tout ? Je m'étais introduit chez les Dumont-Lieber sous un prétexte fallacieux, dans un but dont ils ne savaient rien, et dont ils ne sauraient rien lorsque je les quitterais. Tout cela était fort peu honorable, même si la cause était noble. Et encore, noble car il s'agissait de la vie de Pearline ; égoïste aurait été plus approprié s'il ne s'était agi que de la mienne.

La nuit précédente, pendant que Gabriel dormait, après que le furet m'eut confirmé qu'il n'était pas connecté, j'avais accédé à son univers et y avais préparé mon arrivée. Le matin, dans ma chambre, lunettes d'aviateur sur les yeux, j'attendais le signal du furet. Il sonna comme Gabriel se connectait, et me confirma que l'enfant accédait à l'Île sur le toit du monde.

Je lançai ma propre connexion, qui fut acceptée sans que Gabriel soit averti.

Sous les étoiles, ses verrières colorées et ses armatures éclairées par les projecteurs, l'Île sur le toit du monde se détache de la falaise gelée à laquelle elle est accrochée, tel un fantastique cocon aux dimensions extraordinaires. Aux endroits où la structure d'alliage s'enfonce dans la glace pour rejoindre la roche, des rampes lumineuses la suivent, ajoutant une touche irréelle à l'ensemble. L'œuvre architecturale semble sur le point de s'arracher de la falaise pour s'élancer vers la Lune. À sa base, sur la plate-forme soutenue par de superbes arcs-boutants aux courbes harmonieuses, dont les pieds viennent s'ancrer dans le roc, une foule danse en plein air aux rythmes démodés d'un orchestre dont les échos me parviennent. Au-dessus d'eux, à chaque étage, les baies vitrées colorées laissent apercevoir des salons, des salles de réception, de grands halls que séparent de multiples terrasses à ciel ouvert, dans lesquels on circule, discute ou rit. De part et d'autre, en marge de la lumière qui s'échappe de la structure, des fenêtres éclairées signalent les emplacements de chambres et de salons privés enfoncés dans le roc, chacun orné d'un petit balcon à la rambarde finement ciselée. Dans la superbe coquille de verre et de lueurs qu'est l'Île sur le toit du monde, la meilleure société s'amuse, échappe pour un moment à la réalité d'une Terre désormais désolée.

Des claquements secs déchirent l'air.

Une ligne éblouissante se découpe à droite, miroir des lumières du cocon sur les arêtes d'une longue fissure. Elle s'étend

subitement, se divise en deux segments que sépare le noir d'une faille qui s'allonge en un éclair.

L'Île vibre brièvement.

Les gens cessent de danser.

Une autre faille s'ouvre sur la gauche.

Des cris s'élèvent, les gens courent dans tous les sens, certains vers les balustrades pour observer le phénomène, d'autres vers l'intérieur afin de trouver l'abri des salles nichées dans la roche.

Le cocon vibre de nouveau, puis descend brusquement de plusieurs mètres. Une grande partie des lumières meurent. Les gens s'effondrent sur le sol tandis que des silhouettes passent par-dessus les rambardes, tombent dans le vide. Des éclats translucides chutent en une pluie tranchante sur la terrasse depuis les hauteurs où la verrière a explosé par endroits. Il est désormais impossible de rejoindre la sécurité de l'intérieur de la falaise. Certains commencent à se relever, puis courent en tout sens dans l'obscurité qui s'étend au fur et à mesure que meurent les éclairages.

Le cocon vibre encore.

Les Dumont-Lieber, père, fille et beau-fils, se dressent comme ils le peuvent sur l'estrade de l'orchestre. Jean-Philippe lance des instructions que personne n'écoute.

La foule court, s'agite, hurle ou pleure. Les vibrations s'amplifient, la pluie de verre coloré se fait plus intense ; l'Île sur le toit du monde commence lentement à sombrer.

Un bruit de battement d'ailes monte. Une multitude de battements, comme celle d'une flotte d'hélicoptères en approche. Un cône de lumière dorée descend des étoiles, embrasse le cocon

dans son faisceau. Dans le ciel se découpe une longue forme profilée semblable à celle d'un vapeur au long cours, suspendu à une forêt de mâts porteurs d'hélices dressés sur le pont. Le long du bastingage, à la lumière de lampes à incandescence, les membres d'équipage préparent des cordes sous les ordres d'un homme barbu à la carrure massive, Robur le Conquérant. L'ingénieur créateur de l'*Albatros,* fermement convaincu de la supériorité des plus lourds que l'air mus par électricité sur les plus légers que l'air gonflés au gaz, vient à la rescousse.

Les cordes tombent, trop courtes.

L'*Albatros* descend dans le fracas de l'air déchiré par les longues pales superposées, dont le souffle fait voler au loin débris de verre et morceaux de tissu. Les extrémités des cordes se rapprochent. La foule se précipite en hurlant, bras levés, vers la balustrade qui borde la terrasse au-dessus de laquelle s'est positionnée la machine volante.

L'Île vibre et oscille de nouveau. L'un des arcs-boutants plie soudainement, provoque un soubresaut qui jette au sol la foule paniquée. La masse des gens à l'extrémité de la terrasse impose trop d'efforts à la structure endommagée.

Je libère le code.

Les icônes de commandes apparaissent au bord de mon champ de vision. Je prends le contrôle, Gabriel relégué au rang de spectateur par une routine fournie par Kurts. C'est maintenant que tout va se jouer, selon sa réaction immédiate.

Sur un ordre de Robur, l'*Albatros* remonte, conservant le cocon dans le cône de lumière dorée qu'il projette depuis sa proue.

La foule hurle en se relevant. La structure vibre de façon inquiétante.

Un faisceau de lumière blanche vient balayer la terrasse, émise par l'avant d'une courte forme fuselée à l'allure de rapace, qui entame une longue courbe, ses ailes d'acier battant l'air avec grâce : l'*Épervier,* une machine capable de se mouvoir aussi bien sur la terre, sur l'eau, que dans les airs, également conçue par Robur, pour aller là où son massif *Albatros* ne le peut.

Gabriel voudrait intervenir, effacer de son univers les nouvelles icônes et cette aberration qui n'existe pas dans les romans, mais il est impuissant devant le verrou mis en place.

Dans sa réalité, Robur concevra l'*Épouvante* bien des années plus tard, alors qu'il aura perdu l'esprit et voudra s'emparer du monde, mais jamais cette version plus légère qu'est l'*Épervier*.

J'ai seul la main sur les icônes. Gabriel peut les voir, les examiner, étudier leurs fonctions, mais il ne peut les utiliser. Ma crainte est qu'il panique et quitte.

Un second faisceau blanc vient balayer la terrasse, précédant une nuée d'*Épervier* dont les projecteurs forment un ballet de lumières.

Gabriel n'essaie plus d'intervenir, pétrifié par la situation qui bouscule la cohérence de son univers. Mais il reste, et observe.

La voix d'Alexandrine Dumont-Lieber s'élève et ordonne alors que les *Épervier* tournoient. La foule se calme, se masse près de la paroi gelée, où le poids aura le moins de conséquences sur la structure de l'Île. Des cordes et des lances d'incendie y pendent, tenues par ceux qui étaient dans la partie troglodyte de

l'ouvrage. Quelques personnes, des enfants qu'aident des adultes, pour la plupart, remontent vers la sécurité.

Deux *Épervier* surgissent de sous la terrasse, l'un à l'extrémité droite, l'autre à gauche. Deux minces câbles brillent dans leurs sillages, qu'ils hissent jusqu'à l'*Albatros*, dont le souffle des hélices balaie toujours le cocon à l'aplomb duquel il se trouve. Les treuils du bâtiment de Robur remontent à grande vitesse les câbles translucides qui servent d'amorces légères à de solides filins.

Un choc ébranle l'Île lorsque les ancres se prennent dans la structure et se tendent.

La foule hurle de peur.

Robur utilise toute la force de ses machines. Les hélices déchirent l'air en une multitude de puissantes rotations. Les câbles soulagent la structure endommagée d'une partie du poids du cocon.

Gabriel tente de nouveau de prendre la main. C'est le moment où tout va se jouer. J'ouvre le verrou, libère les icônes de commande des *Épervier*, identiques à celles de l'*Épouvante*. Il s'en saisit.

Alexandrine Dumont-Lieber, son père et son mari disposent des lampes décoratives que leurs batteries solaires alimentent encore. Ils créent un semblant de piste à l'endroit qui supportera le mieux le poids des machines volantes que l'on voit tourner au-dessus. Sur un signe de la jeune femme, un premier pilote descend en une trajectoire presque plane. Il pose son engin sans que ses roues imposent le moindre choc à la terrasse. Les ailes se replient dans leurs logements. La foule se précipite, mais les

Dumont-Lieber font barrage. Ils désignent trois personnes qui montent à bord. L'*Épervier* s'élance, traverse la terrasse, arrache la balustrade, puis tombe dans le vide. Ses grandes ailes se déploient au dernier instant. Il disparaît dans la nuit.

De nouvelles vibrations secouent le cocon. La foule panique, mais les Dumont-Lieber maintiennent le calme.

Alexandrine, son père et son mari disposent de nouvelles lampes en une seconde piste parallèle à la première. Sur un signe de la jeune femme, deux nouveaux *Épervier* viennent et emportent leurs passagers. Bientôt, alors que les vibrations continuent à secouer la structure, ce sont dix pistes parallèles qui accueillent les légères machines volantes.

Par vagues successives, les engins évacuent une partie des gens, tandis que les autres gagnent les parties troglodytes de la construction par les cordes et les lances d'incendie pendues. Alexandrine Dumont-Lieber et sa famille partent les dernières, juste avant que l'*Albatros* ne tranche les filins.

L'Île sur le toit du monde glisse dans le gouffre.

Je trépigne comme un enfant. J'ai réussi à atteindre Gabriel, à l'attirer hors de son univers ; je dois profiter du moment, avant qu'il ne soit trop tard.

Je me glisse dans la peau de l'un des ingénieurs sans nom de Robur, dont j'ai fait un avatar endossable.

Sous les étoiles, le vent glacé glisse sur mon visage. Mes oreilles perçoivent le battement régulier de la forêt d'hélices en haut de leurs mâts. Devant moi s'étend le pont de l'*Albatros,* dont la

coque profilée surplombe le gouffre dans lequel s'enfonce l'Île sur le toit du monde.

Les rescapés courent en tout sens au fur et à mesure que les *Épervier* encore en vol s'approchent, appontent, puis déposent de nouvelles personnes qui tentent de retrouver leur famille sous les regards attentifs des hommes d'équipage. Robur le Conquérant, Tom Turner à ses côtés, reçoit les chaleureux remerciements des Dumont-Lieber.

La porte de la cabine s'ouvre. Le regard d'Alexandrine se porte immédiatement dans cette direction. Elle bouscule Robur et Tom, se précipite les bras grands ouverts jusqu'à Gabriel, qu'elle fait décoller du sol pour le serrer contre son corps. Le grand-père et le père s'approchent à leur tour, et enlacent longuement l'enfant.

Un sentiment étrange, une sorte de tristesse, me saisit lorsque je songe que Gabriel observe en ce moment des images de retrouvailles qu'il met lui-même en scène, dans l'e-nivers où il s'est totalement enfermé depuis des années. Un e-nivers qui vient enfin de lui rendre ses parents par le biais d'un avatar numérique, serré dans des bras virtuels, noyé dans les larmes de synthèse d'une famille codée par ses propres soins. Ne risque-t-il pas de s'y enfermer encore davantage ?

Lorsque les effusions prennent fin, Robur fait signe à Alexandrine de l'accompagner jusqu'à un *Épervier* qui attend, paré au décollage. Les Dumont-Lieber au complet s'y installent, puis le capitaine, d'une voix ferme, ordonne au pilote de les emmener au château.

L'aéronef file le long du pont, dont la partie bâbord a été dégagée sur toute sa longueur. Les ailes d'acier quittent leurs

logements, se déploient, enlèvent les Dumont-Lieber dans les airs froids de la nuit.

Robur regagne la cabine de pilotage après que l'*Épervier* a disparu dans la nuit. Je le suis.

Le moment de vérité.

« Capitaine ? »

Tout ce que j'ai soigneusement préparé tourne dans ma tête à m'en étourdir. La manœuvre va être délicate. J'ai du mal à coordonner mes pensées. Je suis plus confus encore qu'à l'occasion de mon premier rendez-vous galant.

« Monsieur Verne ? » répond aimablement Gabriel-Robur.

Il comprend qui est cet ingénieur qui l'interpelle, dont la conduite n'est pas dictée par les codes qu'il a mis en place, mais ne tente pas de m'éjecter. Il m'accepte dans sa réalité.

« Es-tu heureux, Gabriel ?

— Oui. Je vous remercie pour votre aide, monsieur.

— Veux-tu me rendre un service ?

— Lequel ?

— Voudrais-tu me lire les *Voyages extraordinaires* ? »

J'enclenche la fonction d'enregistreur de mon cyclope.

Les cloisons de la cabine muent, prennent l'aspect du grand salon du château, reconstitué à la perfection.

Depuis son refuge de coussins, Gabriel y interpelle un majordome-à-tout-faire fait à mon exacte ressemblance. La recréation du monde réel à l'intérieur d'un univers virtuel me trouble, me désarçonne.

« Monsieur Verne ? interroge le Gabriel virtuel.

— Oui, Gabriel ? répond mon double.

— Quelqu'un viendra-t-il nous rendre les livres ?

— Oui, répond le majordome avec conviction.

— Quand ?

— Bientôt. Il faut un peu de temps. Les choses ne doivent jamais être trop faciles. C'est ce qui fait l'intérêt des obstacles. Ils obligent à se dépasser, à constater que l'on est plus fort que ce que l'on pensait. »

Gabriel approuve gravement de la tête depuis son refuge.

Le grand salon disparaît.

Je suis maintenant dans la cabine de Granite House, face à Gabriel.

« Mais tu les connais par cœur. Ne veux-tu pas me les réciter ?

— On récite pour soi-même. On lit pour les autres. Il faut attendre, monsieur. Les livres reviendront bientôt. »

L'enfant se tourne pour contempler l'océan derrière la fenêtre taillée dans le roc.

Effondré, je quitte.

Je ne pensais pas que Gabriel se vengeait de ma réponse qu'il pouvait savoir fausse. Pour lui, cela faisait partie d'un ordre des choses parfaitement logique. Les livres ayant été dérobés, il ne pouvait pas me les lire. Je lui avais affirmé qu'ils seraient rendus ; il attendait ce moment. Lorsque les *Voyages extraordinaires* seraient de retour au château, il me les lirait. Il ne se posait pas la question de savoir pourquoi l'auteur voulait qu'on lui lise ses propres romans.

Inutile, également, d'essayer de demander la même chose à un autre des personnages de l'e-nivers. J'y avais bien sûr déjà pensé. J'avais exploré les bibliothèques des lieux qu'il avait codés. Les seuls ouvrages accessibles étaient ceux cités dans mes textes. Les autres reliures, sans titres, n'étaient que du décor.

Malgré tout, je n'avais négligé aucune piste, et lu le titre de chaque livre de chaque bibliothèque. En vain. Dans la même logique que celle qui lui interdisait de modifier l'univers des *Voyages*, Gabriel ne pouvait placer les romans de Jules Verne dans sa propre création, puisque l'auteur ne les avait jamais cités dans ses textes. Jules Verne ne s'était jamais inclus lui-même dans son œuvre. C'est pourquoi même la Granite House, pourtant refuge de l'enfant, et dernier de mes espoirs, ne possédait pas l'équivalent de la bibliothèque de la tour… Sur une étagère taillée dans la roche reposaient les seuls ouvrages que j'avais accordés aux naufragés, soit : *l'Ancien* et *le Nouveau Testament*, un atlas, un dictionnaire des divers idiomes polynésiens, et les six volumes d'un dictionnaire de sciences naturelles.

Dieu ! Si j'avais utilisé l'artifice du personnage récurrent, l'aventurier qui laisse ses Mémoires sous forme de romans, des romans précieusement conservés dans sa luxueuse demeure, les choses auraient été autrement plus simples. On ne pense jamais à tout…

J'étais au bout. La fin se profilait. Ma fin, la mort de Pearline.

Une mort qui n'était qu'une injustice sans nom.

Certains diraient, pour me consoler : elle a bien vécu, plus que la majorité des gens… Comme si cela signifiait que, désormais,

elle pouvait mourir !

Non ! Je le refusais !

Elle avait bien vécu et vivrait encore !

Incapable de penser par moi-même, je contactai Kurts.

Le visage du patron du *Pyrate's Bay* flotta au-dessus de ma plaque. Derrière lui, je pouvais apercevoir l'image floue d'un mur qui n'était pas celui de son établissement. Sans doute sa chambre, à l'étage. Je me rendis compte que je ne l'avais jamais imaginé ailleurs que derrière son bar.

« *Hi, ôm. What's the news ?* »

Je lui racontai ma mésaventure.

« Ça n'aurait pas marché, de toute façon. Pas Gab ; ton idée, en général.

— Pourquoi ?

— Le livre, je te l'ai répété, j'y crois moyen. *Not at all,* en fait.

— C'est-à-dire ?

— Les livres réécrits, adaptés ? J'y crois pas. Ça aurait peut-être fait bander quelques milliers de pékins, pas plus. Je n'ai pas moufté pour que tu fasses ta propre expérience, mais c'était foutu d'avance.

— Peux-tu développer ?

— Tu peux considérer que la forme écrite pour le romanesque ou l'aventure est morte, *ôm.* Et à mon avis, notre monde n'est pas près d'être envahi par les morts-vivants. Je suis le premier à le regretter, mais c'est comme ça. *Sad, but true.*

— Tu es certain ? Il y…

— Tu es dépassé, *ôm.* Tout passe par l'image, par les e-nivers. Ce qui comptait chez Verne, c'était l'esprit. Le texte, le style, si tu

veux mon avis, tout le monde s'en foutait. À cette époque, il n'y avait que l'écrit et les illustrations pour représenter des histoires. Les gens faisaient avec, ils n'avaient pas le choix. Mais imagine maintenant, alors qu'il est bien plus facile de regarder une histoire, bouclée en deux heures, trois, max… »

Ses mains effectuèrent un mouvement que je n'eus aucune peine à interpréter : « FINI ». « *OVER* », comme il dirait.

« Tu veux donner de l'espoir, ranimer la flamme ? Tu dois passer par le Halo pour toucher les gens. Créer un e-nivers dans lequel l'esprit Jules Verne régnera. Gab peut t'aider à bâtir un truc qui va vibrer du quartz ! »

J'étais ravi qu'il parle de Jules Verne en le détachant de ma personne. J'étais toujours un peu paranoïaque de ce point de vue, toujours inquiet d'une possible fuite au sujet de mon état. Et c'était plus facile pour accepter la critique qu'il venait de faire au sujet de son style. De *mon* style, en réalité. Du moins, de celui d'*avant*. J'aurais attendu autre chose de la part d'un amateur de mes textes. Kurts avait insinué que mes lecteurs ne s'étaient pas le moins du monde souciés de la façon dont j'avais rédigé mes romans, que seules les idées et l'aventure comptaient, et avait ajouté que, de nos jours, alors que ce genre de choses étaient couramment mises en images, personne ne se donnerait la peine de me relire. Tout cela n'était pas agréable à entendre. Loin de là. Mais lui, au moins, s'intéressait encore à l'auteur Verne.

« Cela me semble fou, me contentai-je de répondre.

— Je connais les gens, je sens le monde. J'ai un peu réfléchi à ton affaire… Je peux te dire que la solution *is here*. L'esprit Verne, au moment où le projet HopeShips se dévoile, ça va *clasher* ! Le

Halo va en vibrer si fort que les trucs mesquins attrape-moi-que-je-te-tue vont en être vaporisés ! On peut créer quelque chose d'énorme !

— On ?

— *You.* Gab. *Me.* La trinité Verne *Spirit* ! Cos-mi-que !

— C'est-à-dire ?

— Tu amènes ton esprit, tes règles, ton monde ; ta bible, comme on dit chez les créatifs. Gab gère et rend tout cela Verne-cohérent. Moi et mes amis, on te *build* des intrigues et des défis à tomber par terre. On va *blaster* le Halo ! »

Je restai dubitatif devant la proposition.

« Crois-moi, avec Gab pour gérer le monde derrière, ça va être une tuerie. *A new Big Bang* dans le Halo !

— Tu en es certain ?

— Et comment ! Pulvérisé, *Universe of Battlecraft* ! Vitrifié, *Place of Peace Weavers* !

— Grâce à Gabriel ?

— Tu ne te rends pas compte des capacités de ce gosse, *ôm.* C'est un codeur comme il n'y en a jamais eu. Imagine une gestion purement humaine. Rien à voir avec de la gestion par ias et des routines répétitives. Gab va nous créer une ambiance comme même le bon vieux Verne ne pourrait en offrir à son propre univers. Il va en faire un truc vivant. Il le ressent plus que Verne ne l'a jamais ressenti. L'auteur l'a écrit ; Gab y vit ! »

Son poing serré disparut du cadre de l'image lorsqu'il frappa énergiquement ce que j'imaginai être une table devant lui.

« Son monde, c'est celui de Verne. Celui dont tu rêvais lorsque tu avais encore foi dans la création et la vie ! Pas d'arrière-

pensée : le message, c'est l'univers ! Renouveau des bonnes ondes, *ôm* ! Elles vont secouer le Halo, balayer toutes ces *fucking vibrations* grossières qui prônent la violence et la destruction. Des héros de chair et de sang, des vrais, qui vont dégonfler toutes ces baudruches de ferraille sans âme ni karma. »

Une tasse apparut dans sa main droite. Il s'envoya une rapide rasade de son contenu, sans doute du vrai-calva.

« *On earth and sea, in sky and void, real humans with courage and minds makes better heroes !* clama-t-il avec force, un large sourire en travers de son visage ridé. Je viens même de trouver le slogan !

— *Void ?* Mais je… Verne n'a rien écrit sur le vide.

— *Where is the problem, ôm ?* Stanley Spilett serait-il incapable de créer un héros du vide ? On pourrait le contacter. Ou s'en passer et faire mieux que lui. Qu'est-ce qu'il a de plus que toi, ce gus ? *Tell me. Come on !* »

L'idée me frappa. Et Pearline Khan pourrait, que dis-je, *devait* être l'héroïne du vide ! D'autres éléments affluaient. Le concept général prenait naissance dans mon esprit.

« Un univers séparé en plusieurs parties, liées aux éléments, lançai-je.

— Avec des passerelles entre eux.

— Bien sûr. Un personnage symbolique par élément. Michel Strogoff pour la terre, Nemo pour les océans, Robur le Conquérant pour l'air, Pearline Khan pour le vide.

— *Good, ôm. Good.* Mais Pearline Khan n'est pas un perso Wángzǐ 7 ?

— J'ai les droits. Je peux en faire ce que je veux.

— Cosmique ! Je te l'ai dit…

— Un développement technique équivalent au nôtre, mais avec une évolution du progrès comme la voyait Verne.

— Gab va te rendre ça cohérent aux petits oignons.

— L'univers de Jules Verne. *La Voie Verne.*

— Méga cosmique ! VV, V^2, W. Facile à retenir et à visualiser. »

L'enthousiasme de Kurts me portait, à défaut des titres qu'il annonçait en les prononçant à l'anglaise.

« Dans *La Voie Verne,* le monde n'est pas au bord du gouffre, il a évolué dans le bon sens. L'humanité va tout de même quitter la Terre, pour éviter la surpopulation, mais surtout car il est dans sa nature d'explorer. L'avenir est dans l'espace.

— Métacosmique ! »

Touche par touche, rasade après rasade pour Kurts, nous établîmes ce qui devait faire de *La Voie Verne* la clef de ma renaissance. Du moins pour Kurts ; pour moi, il s'agissait de la vie de Pearline.

Je me sentais toujours coupable de profiter de Gabriel dans cette opération. Et surtout, notre projet, si les prémices se déroulaient comme il le fallait, deviendrait public. Madame Dumont-Lieber en prendrait forcément connaissance, puisqu'une collaboration avec Gabriel ne pourrait s'envisager sans son autorisation. Quelle serait sa réaction ? Je fis part de mon inquiétude à Kurts.

« Je me charge de lui expliquer.

— Je…

— Pas d'inquiétude, *ôm.* Gab a déjà participé à des projets en tant que semi-pro. Ce ne sera pas une première pour lui ni pour

la châtelaine.

— Quel genre de projet ?

— Les médecins se sont aperçus que sa façon de penser faisait du gosse un super codeur-gestionnaire. *More efficient* que les ias, une fois qu'il avait déterminé le contexte et l'environnement dans lesquels il devait agir. La châtelaine s'est dit que c'était peut-être la clef pour le faire sortir de sa bulle. Elle en a parlé à son amie Urgïne. Et *go* ! Il a aidé à mettre de l'ordre dans certains programmes chez Wángzǐ 7 3Eɜda Enjoyment. Mais cela n'a rien changé. *Nothing.* Quand il quittait les codes Wángzǐ, c'était pour retourner dans son monde à lui. Et comme personne n'avait eu la curiosité de tout fouiller, personne n'a vraiment compris ce qu'il y faisait. *So,* la châtelaine a renoncé. C'était à peu près à cette période qu'elle a décidé de ne plus confier Gab aux éducateurs. De temps en temps, Wángzǐ 7 fait appel à lui, ou plutôt Urgïne fait appel à lui.

— Oui, mais pour notre…

— Pas d'inquiétude, *ôm,* je te le répète. Je ne dirai rien sur toi, à part que tu as un projet du feu de Dieu qui pourrait aider Gab. Et puis, on pourrait avoir le soutien de Madame La Louve sur la Lune pour l'infrastructure. Ce genre de prédateur des affaires ne néglige aucun moyen d'augmenter sa visibilité et ses dividendes dans le Halo. »

Dépassé par les événements, je ne savais que dire.

« Mais avant tout, reprit Kurts, il faut savoir si Gab est capable d'envisager une évolution de l'e-nivers qu'il a créé.

— Il a accepté le sauvetage par les *Épervier,* qui n'existent pas dans les romans.

— Il a accepté une modification, dans une variante qui est l'inauguration de l'Île sur le toit du monde. Pas dans l'univers de Verne. Voudra-t-il modifier son monde à lui, celui dans lequel il se sent bien ? Là est la question, *ôm*…

— Ce ne serait pas vraiment le modifier, mais en créer un autre qui soit une évolution, un prolongement. Son avenir.

— C'est comme ça que tu vois les choses, mais Gab ? Tu le sais comme moi, sa façon de penser est *very very* personnelle. Tu es le seul à pouvoir le lui suggérer. Essaie. Si ça marche, j'en parle à Agathe. »

Malgré les arguments de Kurts, je préférais commencer dans le secret, ne rien dévoiler tant que ce n'était pas absolument nécessaire. Penser seulement une seconde que la châtelaine pourrait ne pas être d'accord me plongeait dans un état proche de celui de la panique. Je ne me sentais pas la force d'encaisser un « non ».

« Kurts, je préférerais que nous ne disions rien à personne tant que ce n'est pas indispensable.

— *As you want, ôm.* Ton projet, ta vie, tes décisions. Ah ! Une dernière chose à laquelle je viens de penser : dépêche-toi. Imagine que ton intervention avec les *Épervier* fasse sortir Gab de sa bulle, qu'il n'ait plus besoin du refuge des *Voyages*… Le bonheur des uns fait parfois le malheur des autres. »

Je restai silencieux, troublé. Gabriel abandonnant son univers, c'était Jules Verne qui disparaissait à jamais. L'enfant constituait les dernières braises de ce qui avait été mon feu intérieur, celles qui me maintenaient en vie.

Mes textes seraient un jour ou l'autre remontés depuis la BNF, mais pour devenir une masse de données comme une autre, noyée dans le mouvement perpétuel et chaotique du Halo. Jules Verne resterait ce qu'il était depuis trop longtemps : un nom sans vie qui avait été un auteur reconnu parmi tant d'autres. Quant à moi, je ne serais plus qu'une loque usant ses dernières forces à pleurer son amour perdu.

« Je plaisantais, reprit Kurts. Malheureusement, Gab ne sera jamais adapté à la vie telle nous la concevons, *I mean* telle que la majorité a décidé de la concevoir. Mais on peut peut-être lui en offrir une comme il la souhaite ? Le monde actuel permet tellement de façons de vivre. *Call me* quand tu sais.

— Merci, Kurts. À bientôt.

— *See you soon, ôm.* »

Je comprenais la passion de Gabriel pour ce que j'avais voulu exprimer dans mes romans. Je savais ce qu'il y recherchait, et cela sans narcissisme aucun – ces dernières années avaient déchiré ma couronne de laurier. Il trouvait dans les *Voyages* un monde, non pas meilleur, mais dans lequel restait l'espoir qu'il le devienne un jour, car il y existait toujours quelqu'un pour lutter. Des savants, des aventuriers, des hommes, des femmes – pas assez, je le confesse –, qui affrontaient l'adversité sans jamais renoncer, sortaient vainqueurs à la force de leur volonté, sans rancœur ni aigreur. Des esprits qui rendaient le monde meilleur parcelle par parcelle, à leur échelle. Des hommes et des femmes qui savaient que ne rien faire, ne rien créer, équivalait à détruire.

Ce monde meilleur, les nains, par leur indolence, leur inaction, leur paresse, l'avaient transformé en utopie risible, à jamais hors de portée. Depuis bien longtemps chevalier blanc rimait avec ridicule, tandis que le retors recevait les éloges.

Du fond de mon épuisement, une force nouvelle montait en moi. Je pris conscience que j'allais jouer ma dernière carte. Le brasier brûlait de son dernier feu, consumant avec éclat mes dernières forces.

C'était le prix à payer. La transmutation des alchimistes ne se fait-elle pas dans les flammes ardentes ? Le phénix n'y laisse-t-il pas sa vie avant de renaître ?

Je ne verrais peut-être pas la fin de tout cela, mais j'avais compris une chose : Pearline pouvait être le symbole de ce monde meilleur !

Déjà célébrité, elle pouvait devenir légende, flamme de l'espoir et du possible que les nains avaient étouffée, mais qui couvait toujours au fond des cœurs. Elle n'aurait plus besoin de mon soutien. Ma renommée n'aurait plus vraiment d'importance, n'étant plus le but, mais le moyen.

J'avais été, Pearline serait.

Il m'était impossible d'attendre le lendemain pour savoir si je pouvais compter sur Gabriel. Je chaussai fébrilement le cyclope et me connectai.

Le dôme me domina aussitôt de toute sa hauteur ; Gabriel ne m'en avait pas interdit l'accès.

Les éléments semblaient presque transparents. Je braquai le rayon sur le *Victoria* : aucun changement. Sur la *Ville flottante*, même chose.

L'enfant m'autorisait l'accès à son e-nivers, mais je n'y avais plus la possibilité d'agir. Seul, au-dessus de la superbe mappemonde, l'*Albatros* de Robur baignait dans une faible lueur verte. Sur son pont, les fantômes de silhouettes humaines vaquaient à leurs occupations.

Je braquai le rayon vert sur la machine.

Sous le soleil, le vent froid heurte douloureusement mes joues. Mes oreilles perçoivent le battement régulier de la forêt d'hélices en haut de leurs mâts. Devant moi s'étend le pont de l'*Albatros*, dont la coque profilée fend une masse nuageuse comme un vapeur fend l'océan de toute la puissance de ses machines.

Je me retourne vers la verrière de la cabine pour contempler mon reflet. Gabriel m'a attribué un avatar qui semble être ma personne du XIX^e^ siècle, réalisée d'après des photographies d'époque, vêtue d'un costume de bonne tenue ; un visiteur de

marque. Les yeux brillants dans son incarnation de Robur le Conquérant, l'enfant se dirige vers moi, Tom Turner à ses côtés.

« Bonjour, monsieur. Avez-vous passé une bonne nuit ?

— Excellente, capitaine. J'ai eu l'idée d'une nouvelle machine.

— Qui améliorerait les performances de l'*Albatros* ?

— Non. Qui emmènerait les hommes vers les étoiles. Une nef qui… »

Je me retrouvai sous le dôme. Gabriel m'avait éjecté. Ma proposition ne cadrait pas avec l'univers tel qu'il le concevait. Rien dans mes écrits, même le Paris du XX^e^ siècle, ou *De la Terre à la Lune,* ne pouvait être une ouverture à ce que je voulais lui proposer. Je devais procéder avec finesse. L'amener pas à pas vers l'acceptation d'une évolution de son univers. Évolution selon moi, bouleversement pour lui.

Il me fallait être subtil dans la présentation des choses, utiliser des éléments familiers dont il accepterait la combinaison. Jules Verne ne faisant pas partie des *Voyages extraordinaires*, il ne pouvait rien proposer de but en blanc. Des intermédiaires étaient nécessaires.

Je braquai de nouveau le rayon vert sur l'*Albatros,* dont le pont était toujours arpenté par les fantômes de silhouettes humaines.

Sous le soleil, le vent froid heurte douloureusement mes joues. Mes oreilles perçoivent le battement régulier de la forêt d'hélices en haut de leurs mâts. Devant moi s'étend le pont de l'*Albatros,* dont la coque profilée fend une masse nuageuse comme un vapeur fend l'océan de toute la puissance de ses machines.

Je baisse les yeux sur mon corps : c'est celui que j'ai utilisé quelques instants auparavant. Gabriel ne m'interdit pas l'accès à son e-nivers. Les yeux brillants dans son incarnation de Robur le Conquérant, l'enfant se dirige vers moi, Tom Turner à ses côtés.

« Bonjour, monsieur. Avez-vous passé une bonne nuit ?

— Excellente, capitaine. Ce matin, en déjeunant, je me posais des questions au sujet du projet de Michel Ardan. »

Je ne suis pas éjecté sur-le-champ. Je n'ai plus en tête les chronologies des événements dans les *Voyages,* mais Gabriel accepte que Robur connaisse l'existence d'Ardan. Autorise-t-il les passerelles entre mes différents romans ? Je ne vais pas tarder à le savoir.

« Un grand homme, me répond-il après un instant.

— Que pensez-vous, capitaine, qu'il puisse y avoir ensuite ?

— Que voulez-vous dire ?

— Il est parvenu à faire le tour de la Lune.

— Un exploit.

— Supposez qu'ensuite, il l'explore. »

Robur m'observe de ses yeux sombres. Gabriel doit être en train de chercher dans son e-nivers un élément qui lui permette d'y envisager cette éventualité. Songe-t-il à Hector Servadac et à la comète sur laquelle il vécut un temps ? Il n'y trouvera rien d'immédiatement utilisable.

Je dois l'aider, l'amener doucement vers ce que j'ai en tête, en ne formulant que des hypothèses envisageables par les personnages des romans eux-mêmes, et ce avant qu'il ne m'éjecte comme une intrusion inacceptable.

« Ne serait-il pas possible, capitaine, que des hommes et des femmes s'y installent ?

— Si nous arrivons à résoudre les nombreux problèmes techniques liés aux nécessités de la vie dans ces conditions, pourquoi pas.

— Ce serait long, bien entendu, mais envisageable. Observez ce que Nemo a fait alors que tout semblait impossible. Ce que vous-même avez réalisé avec l'*Albatros*, alors que les scientifiques ne jurent que par les plus légers que l'air. »

Robur hoche gravement la tête, comme le ferait Gabriel.

« C'est vrai, monsieur. Les choses changent parfois. Les esprits réticents les pensent figées, mais elles changent.

— Nous ne verrons pas cela de notre vivant, capitaine, c'est certain. Mais peut-être les petits-enfants du professeur Ardan pourront-ils contempler la lumière de nos capitales depuis la Lune. »

Songeur, Robur se tourne vers la mer nuageuse que l'*Albatros* fend. Je sais que son esprit tourne à toute allure. Cette évolution le tente, mais le résultat pencherait dangereusement vers le monde réel, dans lequel ses parents sont morts. Et de surcroît, trop éloigné de celui dans lequel il vit. Cela ne peut donc pas être.

Je dois le guider plus précisément avant qu'il ne m'éjecte.

« Certains, parfois même les scientifiques les plus ouverts, restent figés sur un ensemble d'hypothèses qui restreignent les possibilités de développement. Comme ceux qui vous traitaient de fou, capitaine.

— C'est vrai.

— Imaginez, capitaine, que vos travaux sur les plus lourds que l'air associés à ceux de Nemo et du professeur Ardan trouvent un prolongement, repris et améliorés par les générations à venir de scientifiques tenant du progrès – car il y en aura. Le manque d'atmosphère et les immenses distances ne seront plus des obstacles.

— Certes.

— Puis, lorsque l'homme aura appris sur la Lune, ce sera le tour des autres corps de notre système solaire. Imaginez de superbes *Albatros* conçus pour affronter le vide. Filant entre la Terre et la Lune. Ou encore, vers Mars ou Saturne.

— Ce serait merveilleux.

— Qui sait, le progrès se nourrissant de lui-même, croissant sans cesse dans des directions différentes, touchant à chaque aspect de notre vie et de nos civilisations, l'humanité pourra-t-elle trouver le chemin des étoiles. Chercher de nouveaux mondes pour s'y installer. Là-bas, des hommes et des femmes de bonne volonté bâtiront des civilisations meilleures, plus justes, délivrées des haines, des chaînes et des politiques du passé. »

Robur s'immobilise. Je sens le rythme des hélices changer, devenir plus lent, tandis que leur son se fait plus sourd.

L'*Albatros* s'enfonce dans la couche nuageuse que le souffle des pales écarte majestueusement, comme si Zeus lui-même nous ouvrait la route de sa main divine.

Sous moi s'étale Paris, sa magnifique tour Eiffel fièrement pointée vers le ciel. La machine s'immobilise au-dessus de la ville.

Robur s'approche du bastingage, je le suis et admire ce Paris de l'époque de ma première vie. Le soleil descend, atteint l'horizon dans une accélération soudaine et disparaît. Le rayon vert trace de fugitives lettres sur fond de nuit. Je comprends et valide l'accès à l'instance de l'e-nivers que Gabriel est en train de créer. Il refuse de changer celui de Verne, mais accepte d'en faire naître un autre sur cette base.

Sous mes yeux, la ville commence à changer. Elle s'étend, dévore la campagne environnante, s'élève, se densifie jusqu'à ce qu'il ne reste plus un espace libre de béton qui ne soit pas un parc de forestation. Des jardins s'ouvrent dans certains quartiers. Les rues s'élargissent, se débarrassent des véhicules qui les encombrent pour devenir de vastes allées piétonnes bordées d'établissements luxueux, tandis qu'à la périphérie du département citadin qu'est devenue l'Île-de-France, le trafic dévié se cumule en un chaos insoluble.

Les changements se multiplient à une vitesse incroyable au fur et à mesure que l'*Albatros* se déplace au-dessus des zones sur lesquelles Gabriel travaille pour affiner les détails.

Paris devient une gigantesque cité piétonne vouée au tourisme, au luxe et à la culture. Autour naît une nasse de quartiers populaires uniformes, percée des oasis verdoyantes et paisibles de demeures huppées. Au-delà, entre les larges bandes routières, jusqu'à une nouvelle nasse d'habitations, s'étendent les zones de cultures et de forestation que parcourent inlassablement des machines. Puis, alors que la ville est devenue la parfaite représentation du Paris que l'on peut contempler via les images satellites, son architecture se modifie de nouveau.

L’ensemble de la cité reste ce qu’il est dans sa forme, mais de nombreux détails amènent une touche de différence. Les façades se vitrent, se couvrent de frises et d’ornements. Tramways et taxibots adoptent une esthétique surgie des temps passés, qui enchante mon regard. Les tristes teintes plates commencent à briller de mille nuances éclatantes. Les enveloppes sans âme des dirigeables, purement utilitaires, s’ornent d’élégantes arabesques. Les logos froids et rigides, épurés pour être facilement reproductibles à l’infini dans le Halo, prennent profondeur et détails qui mettent en valeur le nom des compagnies propriétaires.

Gabriel code un monde aux couleurs et à la forme du progrès tel que j’aurais pu l’envisager pour un roman futuriste dans l’esprit des *Voyages*, toutefois altéré par certains aspects directement issus de la réalité de ce siècle. Le rêve et l’espoir d’un monde meilleur sont entachés des tristes conséquences des actions et façons de penser des hommes, telles qu’il doit les percevoir dans les flux d’*infotainment*. Et cela n’est guère à la gloire de l’humanité.

Chacune des façades des bâtiments des quartiers populaires est travaillée avec soin, toutefois la répétition rend l’ensemble terne et sans âme. Des oasis huppées émane une sensation de paix et de sérénité, mais il ne s’agit nullement de parcs accessibles à tout citoyen. Leurs hauts murs d’enceinte bardés de capteurs, cachés par une belle végétation à l’intérieur, couverts de graffitis à l’extérieur, ne laissent entrer et sortir que ceux dont les Identifiants universels ont été validés par la communauté habitant les lieux. Sur les côtés des larges bandes routières, qui

ont un jour transporté d'innombrables véhicules dans un innommable chaos, les taxibots circulent avec une régularité inhumaine, tandis que sur la voie centrale les trains emmènent dans les zones de productivité extérieures, ou ramènent à leur domicile, les sans-qualification ne travaillant pas via le Halo.

L'*Albatros* poursuit son survol du continent, ajoute une touche colorée et esthétique à la triste réalité dans laquelle, sous un aspect plus agréable parce que moins réel, la misère et le sordide demeurent, solidement ancrés à l'homme.

La machine volante longe les frontières de l'Europe. Gabriel code les immenses camps de réfugiés qui les bordent, pare les services humanitaires de véhicules rutilants et d'élégants uniformes.

Non loin, les crematoriums, qui réduisent en cendres les corps des victimes des épidémies et des virus émergents, prennent l'aspect d'usines aux hautes cheminées. Leurs unités de cogénération – protection du climat oblige –, abritées sous de légères verrières, récupèrent la chaleur des incinérateurs pour fournir de l'énergie aux camps proches.

De l'autre côté de la frontière, les équipements et les uniformes des forces armées qui s'étirent de poste en poste, comme si une nouvelle guerre des tranchées était en cours, adoptent une esthétique directement issue du début du XX^{e} siècle. Les touches de couleur restent cependant discrètes, à l'exception de la cavalerie moderne qui arbore des tenues flamboyantes et de hauts cimiers, fièrement montée sur ses puissantes montures d'alliage et chrome.

L'*Albatros* file au-dessus de l'Atlantique pour s'immobiliser à l'aplomb d'un gigantesque navire que je reconnais comme le *Freedom Star*. Une nuée de petits zeppelins ravitailleurs l'entourent, tandis que d'autres, plus gros, amènent et ramènent des passagers venus passer quelques jours dans le paradis du jeu qu'est le navire-État. Ici, la coque est entièrement noire, frappée du crâne à tête de mort des pirates. Gabriel prend comme une évidence les rumeurs qui affirment que le navire a été noyauté par la mafia trois mois après sa mise à l'eau, que depuis vingt ans il est une plaque tournante pour différents trafics, l'endroit-clef du blanchiment mondial d'argent.

Le projet original des *Freedom Ships* tablait sur la construction de cinq navires. Après que le bruit selon lequel la mafia avait la mainmise sur le *Star* eut circulé, seul le *Brand,* dont la construction était presque achevée, fut terminé et mis à l'eau. Les milliardaires reportèrent leurs projets et l'investissement de leurs liquidités sur les New Lands, ce qui confirma aux yeux de tous la véracité des on-dit quant au triste destin des navires-États, villes flottantes et autres paradis sur océans qui devaient voguer en permanence dans les eaux internationales, libérant leurs passagers-citoyens du fardeau des charges et impôts de leurs pays de naissance ou de vie.

Même s'il est coupé de notre monde, Gabriel sait ce qu'il est devenu : une vaste exploitation, menée par la finance et l'industrie. Ces dernières sont considérées comme des buts, au lieu d'être les éléments nécessaires à la bonne marche du monde, à son évolution et au partage des richesses matérielles et

spirituelles que l'homme est capable de créer. Un monde à la taille des nains qui ne voient qu'à l'échelle de leur vie, à l'aune de leurs âmes atrophiées. Mon *Paris au xx^e^ siècle*…

« Après moi le déluge », disait une expression vieille comme le monde ; c'est désormais leur devise.

Après une éternité, Robur quitte le garde-corps dont il ne s'est pas éloigné un instant. Il se tourne vers moi, désigne de la main une forme lointaine qui monte vers le ciel, suivie d'un long panache de fumée blanche.

« Monsieur, l'engin de Cyril Ardan, le petit-fils du professeur. Il file poser la première pierre des colonies lunaires. »

Je bafouille une réponse sans réellement penser aux paroles que je prononce. Je salue brièvement le capitaine, puis quitte l'*Albatros*.

Je déchaussai mes lunettes d'aviateur, et saisis mon accès pour envoyer un bref message à Kurts.

« Mission réussie. Codeur sait modifier. »

Moins d'une seconde après, un retour s'afficha.

« Cosmique. Je m'occupe du reste. *See you soon, ôm.* Shivesque !!! »

La routine de transcription oral-écrit avait limité le nombre de points d'exclamation à trois, mais j'étais persuadé que si l'intonation de la voix de Kurts avait été fidèlement reproduite, une bonne dizaine n'aurait pas été de trop.

L'ancien *navigator* semblait encore plus passionné que moi par le projet.

Quatre journées de fortes pluies grises clouèrent tout le monde au palais de la Méditerranée, privant les deux anges d'une excursion qu'elles avaient prévue dans l'arrière-pays. Gabriel passait parfois du temps avec elles, sur le ponton flottant arrimé derrière la demeure, abrité par une verrière colorée de motifs floraux. Il ne me semblait pas qu'il vivait moins dans le Halo que lorsque nous résidions au château. Il s'était recréé une grotte de coussins dans une petite pièce attenante à la baie d'Argent. Nul doute qu'il avait également codé une Granite House aux mesures du palais.

Pour ma part, avec la complicité de Kurts, je travaillais à ce que serait l'e-nivers qui devait me rendre ma célébrité. Intriguée de me voir passer de longues heures sur ma plaque, la châtelaine m'interrogea poliment. Je lui répondis, en mentant à peine, que je travaillais à un nouveau projet Verne, l'ambiance rétro du palais m'ayant donné des idées. La réponse parut la satisfaire. Elle me souhaita aimablement que tout marche pour le mieux.

Durant ces journées de réclusion forcée, Urgïne s'occupait jusqu'à midi de ses affaires, surgissait à l'heure du repas, livré chaque fois par un traiteur différent, puis nous mangions tous ensemble sur le ponton, discutant de choses et d'autres, comme des amis qui s'en tiennent à des banalités avant de brusquement aborder un thème qui leur tient à cœur. Gabriel ne fit aucune

difficulté pour manger sans son cyclope, même s'il ne participa aucunement à la conversation, les yeux rivés sur le large.

Le troisième jour, la discussion s'orienta sur les fonctionnaires nationaux qui, depuis qu'ils se trouvaient sous la coupe de leurs homologues généraux européens, étaient pour beaucoup devenus de véritables petits tyrans.

Je fis le rapprochement avec les seigneurs du Moyen Âge, après que Philippe Auguste avait décidé de transformer les territoires qui formaient une France féodale d'alliances mouvantes en un solide État unique. Durant un temps, ils exercèrent avec force les lois sur leurs terres, afin de faire oublier qu'ils n'étaient plus les maîtres absolus, et que leurs prérogatives particulières avaient en grande partie disparu. Le véritable nom de l'agent que je nomme ici Lamprin vint bien évidemment sur le tapis.

« Je vois l'individu, lança Urgïne. Je me suis retrouvée citée, comme certaines de mes connaissances, dans le flux qu'il tient avec ses amis.

— Lequel, interrogeai-je ?

— Pharos. "Une lumière à travers les brumes d'un nouvel obscurantisme." Un ramassis d'articles mêlant légendes, archéologie, faits historiques nébuleux, théories scientifiques tordues et suppositions fumeuses pour vous prouver que le monde est aux mains de quelques personnages et de leurs descendants. Ils se partagent le pouvoir depuis la nuit des temps en usant de savoirs secrets, quand ils ne font pas eux-mêmes partie d'une ancienne race supérieure… J'ai eu l'honneur d'être mentionnée à ce titre. »

La milliardaire secoua la tête en riant.

« Quelles complications… Ai-je une allure de race supérieure ? La réalité est bien plus simple, bien moins romanesque. Depuis la nuit des temps, les ressorts du pouvoir n'ont rien d'une science secrète : ambition, volonté, richesse et influence sont les ingrédients de la recette. Naître dans la bonne famille facilite également les choses, mais nul besoin pour cela d'être le descendant d'un bâtisseur de pyramides. »

Elle écarta les mains en levant les yeux, comme pour admirer un haut monument qui se trouverait derrière moi.

« J'ai eu les honneurs de leur flux à l'occasion d'un documentaire-vérité sur l'établissement de la base lunaire Eristoff. L'opération n'était officiellement qu'une supercherie qui permettait de récupérer au grand jour les structures laissées par des êtres venus d'ailleurs, découvertes par la mission *Apollo 11*, et tenues secrètes jusqu'alors… »

Un large sourire éclaira le visage d'Urgïne lorsqu'elle reprit.

« Je peux vous dire que si nous avions eu quoi que ce soit à récupérer sur place, mes comptables et actionnaires frileux m'en auraient été reconnaissants. Je n'aurais pas eu à supporter leurs gémissements au sujet de l'absurdité d'un investissement sur plus d'un siècle, dont ils ne verraient jamais la rentabilité, auquel même les gouvernements avaient renoncé.

— Mais ce n'est pas à cause de ses publications fantaisistes que cet arrogant est dangereux, précisa la châtelaine. C'est un 1789. »

J'avais entendu parler des actions de ce mouvement, dont les membres luttaient contre les privilèges que les puissants s'octroyaient grâce à leur influence, ou que certains gouvernements leur accordaient en échange de discrets services.

1789 commença par dévoiler les véritables patronymes de certaines personnes en vue, ainsi que leurs appartenances familiales, mettant en évidence accords, associations de pouvoir et collusion d'intérêts. Leurs informateurs fournissaient rapports et comptes internes de branches obscures de corporations, à première vue indépendantes, parfois peu rentables, dont l'intérêt véritable était l'extraction de capitaux vers des contrées diverses, celles-ci accueillant avec bienveillance, et peu de questions, les flux financiers en question, en échange d'un très bas taux d'imposition.

Beaucoup des interventions de 1789 furent bénéfiques, permirent de dénoncer trafics et exploitations de l'être humain que l'on avait pu croire disparus avec le XX^e^ siècle, mais qui restaient d'actualité dans les pays pauvres. Certains opérateurs industriels déboutés par les lois des nations plus respectueuses de l'être humain se rabattaient avec voracité sur les immenses territoires aux populations désespérées. La pression de l'opinion publique, qui avait désormais plus de poids dans le milieu du commerce que les gouvernements, fit plier certains des exploiteurs, et donna l'occasion de réfléchir à d'autres. Tout n'était pas réglé, mais c'était déjà ça.

La popularité venant, de nombreux sympathisants agirent au nom du mouvement sans y appartenir. 1789 devint un symbole dont tout le monde pouvait se réclamer, sans rapport avec les véritables fondateurs. Ces derniers, dans l'indifférence générale, déclarèrent la dissolution officielle du mouvement qu'ils avaient créé et poursuivirent leurs actions, avec la même ténacité et sous un autre nom que personne ne retint.

Un mouvement 1789 continua donc, constitué d'une nuée de gens dispersés dans le Halo, sans liens entre eux, sans objectif véritable, justiciers à la petite semaine ne vérifiant pas toujours leurs sources, avides de succès sans efforts, plus visibles et retentissants que véritablement utiles à l'humanité. Désormais, les privilèges et les abus dénoncés, à la hauteur des ambitions des nouveaux venus, consistaient le plus souvent en de mesquines malversations et agissements de petits voyous qui auraient plus été à leur place sur les flux à scandale.

Rapidement, 1789 ne fut plus qu'un *ragflux* comme un autre, sous un vernis révolutionnaire et humanitaire bien écaillé.

Ses membres dénonçaient avec force et vigueur l'utilisation que certaines personnalités faisaient d'avatars pilotés par des magiciens de l'image, afin de simuler leur présence compatissante sur les sites de catastrophes fortement médiatisées, alors que cette pratique était courante pour la plus grande partie des émissions de promotion.

Depuis longtemps, d'ailleurs, certaines personnalités n'étaient que des concepts supportés par une création numérique de qualité, sans que cela gêne personne. Tels des personnages de romans insérés dans le réel, leurs existences parfois tragiques étaient suivies, doudous pour adultes, de la naissance à la mort, par des *followers* qu'ils accompagnaient quelquefois toute une vie durant.

Le succès du concept fit que, fréquemment, certaines des créations soutenaient des personnalités politiques.

Paradoxalement, la suite interminable de dénonciations sans envergure des nouveaux 1789 attirait plus de public – c'était le

terme – que les actions premières des fondateurs du mouvement.

Cela ne m'étonnait guère d'apprendre que Lamprin faisait partie de cette engeance. Un de plus à user de son petit pouvoir personnel dans des actions mesquines, inscrites dans un mouvement qu'il croyait capable de changer le monde, alors qu'en réalité il se vengeait d'une vie terne et sans intérêt, dont il ne songeait pas à sortir. Je comprenais mieux, désormais, son acharnement contre la châtelaine et ses remarques concernant mon ami Galwind.

Que dire, lorsque l'on songeait que ses petits succès, et ceux de ses semblables, obtenaient plus d'audience que les grèves massives dans les mines d'une Chine qui ne négligeait aucune façon de produire de l'énergie tant que les ressources existaient encore ?

« Un individu comme lui, continua la châtelaine, qui ose se comparer aux membres du Club des Bretons… Oui, ils osent reprendre ce terme. Quelle tristesse. Des paires de claques se perdent !

— Ne lui fais surtout pas ce plaisir, conclut la milliardaire avec un sourire. Il se considérerait comme un martyr de la cause. Ses contacts inonderaient le Halo de messages de soutien.

— Pendant une demi-journée au grand maximum, glissai-je, avant de retourner à leurs petites occupations.

— N'empêche, continua la châtelaine, si j'avais quelques années de moins… À l'ancienne, les yeux dans les yeux.

— Et le genou dans les noix !

— Et là, on peut enchaîner sur quelques arguments percutants. »

Les deux amies éclatèrent ensemble d'un rire complice. Leurs jeunesses dorées avaient été un brin agitées, semblait-il.

Nous passâmes le temps ainsi, en compagnie des deux anges et de Gabriel, durant les quelques journées de pluie grise, avant que la météo ne m'offre la possibilité de me retrouver seul au palais avec l'enfant.

Je chaussai fébrilement le cyclope et me connectai.

Je n'étais pas sous le dôme.

Au-dessus de moi s'étalait l'immensité d'un ciel pur parsemé de gros cumulus blancs, entre lesquels naviguaient des dirigeables gigantesques, ainsi que quelques machines volantes aux formes harmonieuses.

La superbe mappemonde avait été remplacée par une projection holographique de la Terre, qui pivotait lentement sur elle-même, me présentant sa face éclairée par le Soleil. Autour flottait une ceinture de satellites paraissant assez gros pour être habités. Plus loin, la Lune tournait, décorée par les fanaux colorés des bases sélénites. Au-dessus de l'image de la Terre, l'*Albatros* de Robur baignait dans une faible lueur dorée.

Il avait changé. Sa forme restait celle d'un long-courrier maritime, mais les mâts porteurs d'hélices avaient disparu. De part et d'autre de la quille, installées dans la coque à mi-hauteur, des turbines supportaient la machine de leurs flux de poussée éclatants. À l'arrière, deux énormes propulseurs commandaient la marche. Sur le pont, désormais libérés des hautes cheminées, les fantômes de silhouettes humaines vaquaient à leurs

occupations. Je braquai le rayon doré de cette version de l'e-nivers sur la machine.

Sous le soleil, le vent froid heurte douloureusement mes joues. Mes oreilles perçoivent le grondement sourd des turbines. Devant moi s'étend le pont de l'*Albatros,* dont la coque profilée baigne dans une masse nuageuse, tel un vapeur immobile sur l'océan, machines en panne. Au-dessous, au travers des nuages, sur un vaste plateau rocheux, plusieurs bâtiments en forme de dôme.

Je me retourne vers la verrière de la cabine pour contempler mon reflet : le même avatar, ma personne idéalisée d'après les photographies avantageuses qui existent de moi, vêtu de son costume sombre de bonne facture.

Un homme se dirige dans ma direction, qui pourrait être Robur, mais plus jeune, plus mince, moins inquiétant, au physique moins puissant. Ses traits et le contour de ses yeux laissent deviner un soupçon de sang indien.

« Bonjour, monsieur, lance-t-il. Je suis Simlaan, arrière-petit-fils de Robur. Capitaine de l'*Albatros II*. Avez-vous passé une bonne nuit ?

— Excellente, capitaine. Et vous-même ?

— J'ai beaucoup réfléchi et étudié avec le capitaine Kurts. »

Kurts ? Il semblait gêné à l'idée de ne rien dire à la châtelaine, et voici que Gabriel m'annonce qu'ils ont déjà commencé à travailler !

« Bonjour, Jules ! » lance une voix de basse dans mon dos.

Je me retourne pour contempler un grand Africain d'âge mûr, aux yeux vert brillant dans un visage anguleux qu'encadrent une barbe et de longs cheveux blancs. Sur sa robe bleu nuit se croisent deux larges cartouchières de cuir. Sa ceinture de soie noire supporte un pistolet et un long poignard.

« Comment m'as-tu appelé ?

— Cool, *ôm.* Cool. De toute façon, Simlaan est au courant. *No* ? »

Effectivement, Gabriel-Simlaan est au courant, mais l'angoisse qu'il en parle dans le monde réel, même s'il ne l'a jamais fait, me tenaille. Et si notre conversation ici, quelque part dans le Halo, était enregistrée ?

« *Slow down,* continue Kurts, qui semble lire mes pensées. Tant que nous sommes sur l'*Albatros II,* tout est *secure.*

— Kurts et ses hommes nous protègent, intervient Simlaan. Ici, nous sommes dans ses eaux. En dehors, il faut faire attention, je le sais. Je ne dirai rien sur vous. Les autres ne comprendraient pas. Ils ne comprennent rien. Ils vivent de façon si compliquée qu'ils ne comprennent jamais rien. Je vous dirai "monsieur" ou "John", comme vous préférez.

— "John" me convient.

— Qu'allons-nous faire, John ? »

Ce fut le début d'une collaboration irrégulière, en pointillés, par tranches de quelques heures, un jour, puis un autre, suivant les opportunités, sans savoir si nous poursuivrions le lendemain, le surlendemain, ou la semaine suivante.

Toujours méfiant vis-à-vis de la surveillance qui pouvait exister dans le palais, je travaillais la plupart du temps depuis

l'extérieur, dans l'un où l'autre des établissements du Vieux Nice voués aux e-nivers du Halo et aux jeux. Tout comme le *Pyrate's Bay*, on y trouvait des connexions stables et rapides, à l'abri des fluctuations – conséquences des surcharges momentanées qui atteignaient parfois les flux de données.

Ma crainte était que la châtelaine décide de rentrer chez elle. Gabriel et Kurts auraient toujours la possibilité de se contacter via le Halo ; pour ma part, je devrais y renoncer, contraint de reprendre mes occupations de majordome-à-tout-faire. Je me demandais d'ailleurs comment Kurts pouvait tenir le *Pyrate's Bay* tout en conversant avec nous.

Ce dernier, qui savait mieux que moi s'y prendre avec les enfants en général, et plus précisément avec Gabriel, qu'il connaissait depuis longtemps, se chargea de lui expliquer ce que nous avions en tête : faire venir des gens dans ce nouveau monde où l'on marchait sur la Lune, pour qu'ils y vivent des aventures. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois, avec patience, amenant les éléments l'un après l'autre.

Gabriel n'apprécia pas le fait que d'autres personnes viennent dans son monde, d'autres personnes qui ne comprenaient rien, qui bouleverseraient les choses. Il finit par y trouver un intérêt lorsque Kurts lui présenta le projet comme une sorte de casse-tête géant, dans lequel il devrait organiser les choses pour que le monde reste le monde malgré les changements que les invités allaient apporter. Avec patience et finesse, il lui expliqua qu'il resterait le maître. Les autres n'auraient que la possibilité de manipuler de petits éléments ; ils seraient un peu comme les

routines informatiques qu'il avait mises en place, qui géraient les événements, mais avec des surprises.

Gabriel ne vit pas non plus l'intérêt des surprises. Il aimait bien les choses comme elles étaient, parfaitement en place. Dans son e-nivers, les événements et leurs conséquences étaient réglés à la perfection, en une éternelle répétition qui ne laissait pas de place au hasard. Argument par argument, sans jamais renoncer, Kurts continua à le convaincre d'essayer. Pas à pas, exemple après exemple, il démontra à Gabriel que les corrections qu'il apportait pour faire face aux changements des invités rendaient son e-nivers encore plus cohérent.

Enfin, alors que je commençais à ne plus y croire, Gabriel fut d'accord.

La Voie Verne fut lancée.

Je n'ai plus en tête les détails se rattachant à ce processus qui nécessita de se plier à la façon d'agir et de penser de Gabriel, mais je me rappelle bien son déroulement.

Il commençait à coder et à construire dès qu'une idée exposée lui plaisait, sans comprendre le principe du *et si.* A contrario, il refusait totalement de commencer quoi que ce soit qui n'allait pas dans le sens de sa vision des choses, et se déconnectait alors sans autre formalité, nous laissant seuls sous le ciel parcouru de machines volantes. Il nous fallut, surtout à Kurts, dont la patience fit mon admiration, être extrêmement précis et organisés dans nos demandes.

Après notre première séance de travail, Kurts m'expliqua que l'*Albatros II*, lorsqu'il était en position stationnaire au-dessus de

la base secrète de l'arrière-petit-fils de Robur, était hébergé sur un serveur sécurisé indépendant.

« Je connais son emplacement physique et son proprio, me précisa-t-il. Pas énormément de capacité, mais *fully private*. Je ne suis pas trop mauvais en protection. J'ai milité pour pas mal de causes et organisé quelques raids dans ma jeunesse. Tous les accès sont filtrés et *secure*. Toi, moi, Gab ; personne d'autre ne peut se glisser dans cette bulle de sérénité. Par contre, dès qu'on file vers l'e-nivers, on passe *somewhere* in the Halo, c'est-à-dire un peu n'importe où. »

Kurts m'annonça également qu'il avait établi un canal privé entre nous, afin que nous puissions communiquer sans que Gabriel en soit conscient.

Je me souviens qu'il commença par convaincre Gabriel de faire s'écrouler une partie du gigantesque pont de Boulogne-sur-Mer, reliant la France à l'Angleterre, et réussit le tour de force de l'empêcher d'agir sur l'e-nivers pour organiser lui-même les secours, les invités devant s'en occuper. L'enfant se contenta de gérer les conséquences de l'accident en considérant que les autorités, dans les circonstances actuelles, étaient dans l'impossibilité d'agir assez rapidement.

Le dénommé Silent Runner se connecta et intervint avec les moyens que Kurts et ses sous-traitants avaient créés en prévision de cet instant. Une flotte d'appareils de secours arriva par les airs. Les engins légers larguaient du personnel et analysaient la situation en tournoyant au plus près de la structure effondrée, tandis les transporteurs lourds faisaient descendre de leur cale les équipements adaptés à la situation. Kurts veillait aux

réactions de Gabriel vis-à-vis des éléments qui ne venaient pas de lui, prêt à faire machine arrière si quoi que ce soit semblait le choquer.

L'enfant conservait la main sur tout ce qui se mouvait dans cet e-nivers. Il pouvait à tout instant en bannir les éléments qui ne lui convenaient pas.

Sous le contrôle de Silent Runner, les différents engins d'International Rescue s'occupèrent de la situation avec les moyens dont ils disposaient, faisant face aux réactions humaines et aux conséquences du drame que Gabriel entreprit de programmer avec brio. À ma grande surprise, il ne géra pas les gens de la façon tristement réaliste mise en place dans le sauvetage de l'Île sur le toit du monde. Il leur accorda des réactions plus positives. Les gestes d'entraide furent nombreux. L'union et le courage finirent par triompher de la panique et du chacun pour soi.

Libéré de l'e-nivers sinistrement crédible quant aux réactions humaines qu'il avait tout d'abord créées, il codait désormais un monde meilleur, dans lequel le progrès utile serait possible, dans lequel l'homme triompherait de l'adversité par son esprit et la solidarité.

« Putain ! intervint Kurts sur notre canal privé tout en me glissant une image. Regarde ça ! »

Je donnai pleine dimension à la miniature qui venait d'apparaître en bas à droite de mon champ de vision.

« Putain ! *Hoer !* continuait Kurts. Il fait ça tout en gérant les effets de la catastrophe ! Ce gosse me troue le cul ! »

Sous mes yeux se créait la base secrète d'où étaient partis les engins introduits par Silent Runner et Kurts. Pas simplement la base, mais sa construction en elle-même, qui se déroulait en vitesse accélérée. Gabriel codait les moyens techniques et humains nécessaires à la réalisation, puis ceux que requérait l'entretien de l'infrastructure abritant l'organisation, le tout d'une façon réalisto-romanesque des plus plaisantes.

Je suggérai des personnages, des contacts, des informateurs de par le monde ; il s'en empara et leur tissa des liens avec le reste de l'e-nivers. Rien pour lui ne pouvait être isolé, sans liens ou attaches, sans début ni fin, sans causes ni effets. Tout avait une place. Rien ne se créait, rien ne se perdait.

Satisfaits par cette première expérience, nous la renouvelâmes en introduisant cette fois du chaos et des réactions humaines imprévisibles. Chaque fois, Gabriel réagit à la perfection, puisant dans le Halo les connaissances qu'il lui fallait pour *cohérer,* comme disait Kurts, l'e-nivers.

Nous décidâmes alors de poser les bases des intrigues et aventures qui devaient, en théorie, captiver le public avec les éléments terre, air, mer, avant qu'il ait accès au graal de l'e-nivers : l'espace.

Mais, contrairement à ce que nous avions imaginé, Gabriel se révéla très peu sensible au principe des enquêtes et des intrigues. Il ne vit même aucun intérêt à l'enchevêtrement de ruses, de doubles jeux et de trahisons sur lequel nous comptions pour passionner le public. Durant un temps, il géra à merveille les réactions des sous-e-nivers en réponse aux agissements des

protagonistes qu'incarnèrent Silent Runner et deux autres connaissances de Kurts, Piṅk nira et Udaan San Ild. Puis il se déconnecta sans prévenir, et sans que je puisse obtenir d'explications. Nous réessayâmes à deux reprises, en modulant les paramètres ; Gabriel se déconnecta chaque fois rapidement, totalement désintéressé. Il plongea dans son ancien e-nivers, dont il fut impossible de le tirer avant un long moment.

Je finis par comprendre, à travers les réponses laconiques qu'il fit à mes questions, que, pour lui, tout cela ne servait à rien. Nous lui demandions de remonter les ressorts et de graisser les engrenages d'une mécanique prévue pour se dérégler perpétuellement. Kurts et moi voyions les intrigues individuellement, ainsi que les intrigues dans les intrigues ; Gabriel voyait l'ensemble, telle une fractale composée de l'infinité de ses éléments redondants, identiques les uns aux autres. Pris un à un, chacun des mécanismes était mobile, mais dans un ensemble figé. Il n'y avait pas d'évolution possible vers une résolution générale, juste un éternellement recommencement, une croissance sans fin engendrée par les turpitudes de l'âme humaine. Il n'y voyait aucun intérêt.

Impasse…

« Basta ! conclut Kurts, que les échecs répétés ne décourageaient pas (il semblait que rien ne puisse le décourager, à la réflexion). Après tout, les enquêtes, les intrigues et les trahisons, ça n'intéressera personne. Pareil pour ces histoires de sauvetage… Déjà vu ailleurs. Et en mieux, *probably*. On ne faisait que proposer un e-nivers de plus. À la Verne, O. K. ; donc sympa, O. K. *But just one more* ; qui ne parlera qu'à une poignée de péquins. »

Sur l'image, il inclina la tête, tandis que ses deux mains se levèrent, paume vers l'avant, en signe d'excuse.

« Attention, *ôm,* pas d'offense, c'est juste que les choses sont comme ça. On laisse tomber. Le truc, le putain de truc qui va tonner, ce sont les colonies ! *La Voie Verne,* c'est l'espace ! On sait que Gab est le Shiva du codage, on passe aux *seriously serious things.* »

Soutenus par l'inépuisable énergie de Kurts, nous décidâmes de tester les réactions de Gabriel quant à l'idée des colonies, en nous fondant sur le principe des îles désertes. Le concept était on ne peut plus simple : des gens possédant des compétences variées, abandonnés avec des ressources diverses, celles du lieu et celles que la mer allait leur livrer ; un principe très proche de celui des jeux de gestion de ressources et d'évolution de civilisations.

Les yeux du capitaine Simlaan brillent comme ils ne l'ont encore jamais fait jusqu'à présent.

Avant même que nous n'ayons défini quel type d'île allait nous servir de prototype, l'*Albatros II* file de toute la puissance de ses engins vers ce qui reste de la banquise. Au loin, à la limite de l'horizon, je distingue les reflets du soleil qui dansent sur l'un des dômes des New Lands.

Sous nos pieds, dans le froid, apparaît l'épave d'un brise-glace duquel s'extraient en rampant une vingtaine de petites silhouettes. Silent Runner, Piṅk nira et Udaan San Ild se connectent aussitôt, entreprennent de déplacer leurs incarnations, qui commencent à se démener avec plus de vigueur que les autres, pour finir par se lever et marcher.

« Ils ne sont pas assez nombreux, lance brusquement Simlaan. Ils vont mourir.

— Comment ?

— *Gab n'autorise qu'une incarnation par joueur,* me prévient Kurts sur notre canal privé.

— Capitaine, chacun des invités ne peut-il être plusieurs naufragés ?

— Sur une île, John, chacun est un.

— *Il ouvre,* glisse Kurts.

— *Comment ça ?*

— *Il ouvre le jeu. À d'autres.* »

Sur mes contrôles, une dizaine de pseudonymes apparaissent le temps que je comprenne ce qui se passe. De nouveaux continuent de s'afficher.

« *Mais, le secret ?*

— Oublie le secret, ôm. *C'est parti ! Depuis quand désires-tu rester dans l'ombre ?* »

L'*Albatros II* reste un moment au-dessus des lieux, quelques caisses apparaissent dans la zone du naufrage, puis il file vers les montagnes du Machu Picchu.

Le capitaine donne l'ordre de mettre en panne au-dessus d'une corniche verdoyante, isolée sous les nuages, sur laquelle reposent les restes d'un zeppelin classe Gabare. Des naufragés commencent à se regrouper. De nouveaux pseudonymes continuent de défiler sur mes contrôles, tandis que nous filons déjà vers l'océan.

« Hure, *John ! Il en a créé trois autres. Non, sept.* Fuck ! »

L'*Albatros II* s'immobilise au-dessus de l'immensité marine. Une forme remonte vers la surface, provoquant des remous qui gagnent en intensité chaque seconde, centre d'un cercle de titanesques vagues concentriques qui s'éloignent.

« Comment s'y prend-il pour faire venir tous ces gens aussi vite ?

— La magie du Halo, ôm. *Le chaos et l'interconnexion de tout poussés à l'extrême. Les vibrations et les cloches. Tu es sur un truc, tu reçois une alerte ou un message, tu* shift *une fenêtre, et bing. Ou pof… Comme une cloche ; tu résonnes ou tu ne résonnes pas. Si tu résonnes, tu laisses tomber ce que tu faisais avant, ton agent personnel envoie à tes contacts une petite alerte qui résonne chez eux.* And then, *bing ou pof de nouveau. La vibration meurt ou se propage ; c'est une réaction en chaîne. »*

Une île émerge sous nous, avec ses falaises, sa forêt, ses côtes déchirées, son volcan. Une île en forme de cétacé.

L'île Lincoln. *L'Île mystérieuse.*

« Pour les meilleurs », commente Simlaan tandis que l'*Albatros II* s'éloigne déjà de toute la vitesse de ses propulseurs, avant que nous puissions observer quoi que soit de plus.

« Pormic ! *Il continue à créer des zones de survie, et il ouvre à d'autres ! Ça enfle. Incroyable, John ! Les joueurs ont été alertés par Ghost Holmes.* Fahişə ! *On est à vingt-trois zones !*

— Qui est Ghost…

— Une légende du Halo. Il a aidé Silent, il y a deux ans… Puta, *John ! Ghost Holmes, c'est Gab ! Incroyable.* Bēśyā ! *Ce* phantom *qui aide depuis deux ans les créateurs de* freegames *à stabiliser leurs codes, c'est Gab ! »*

Cela continue durant quelques heures, avec une ponctuation régulière des jurons de Kurts, qui possède décidément sur le sujet un bagage s'étendant sur plusieurs langues.

Dans chacune des zones, Gabriel place à la disposition des joueurs des incarnations-naufragés aux origines diverses et aux passés déterminés avec soin, le tout d'une exceptionnelle cohérence. Il tient compte de ces informations pour tisser des connexions avec l'e-nivers et en envisager les réactions. Il y inclut parfois des malfrats, avec les risques que cela implique, ainsi qu'une poignée de célébrités, ces dernières offrant l'opportunité que des recherches importantes soient organisées.

D'où peut-il tirer toutes ces données qu'il assemble ensuite avec art ? Puise-t-il des biographies entières dans le Halo, avec

des blancs que les joueurs complètent ? Les sonorités de certains noms parlent à mes oreilles. La seule entorse à la réalité, nécessaire pour que le jeu possède du piquant, est parfois la destruction partielle ou totale des accès des naufragés au Halo, pour éviter qu'ils puissent contacter l'extérieur et appeler facilement des secours.

Sans nous consulter, il met en place un système de règles permettant de gérer le passage du temps. Dans le cas où il s'écoulerait dans *La Voie Verne* comme dans le monde réel, les naufragés peuvent réagir en temps réel aux événements extérieurs et imprévisibles tels que les tempêtes, orages et marées, ces dernières pouvant être des dangers comme des sources d'approvisionnement inopinées. Si le temps est accéléré, les événements se déroulent alors logiquement, sur leur lancée, en fonction de la situation de départ, sans perturbation extérieure. Les joueurs-naufragés se retrouvent devant le fait accompli, les réactions de leurs incarnations ayant été gérées en fonction de leur comportement antérieur. L'ensemble des naufragés décident par vote, la majorité l'emportant, ou choisissent de confier le choix à un ou plusieurs leaders élus, qui eux-mêmes votent entre eux. Si certains ne sont pas d'accord pour suivre la décision de la majorité, ils peuvent faire sécession et vivre le naufrage à leur propre rythme, mais sans possibilité alors de rejoindre de nouveau ceux qu'ils avaient quittés. Rien, toutefois, n'empêche les joueurs de communiquer en privé en dehors du jeu.

« Sliucha ! s'exclame Kurts quand nous comprenons ce qui se passe, *il est impossible qu'il puisse gérer tout ça. Même si c'est un*

génie. Too many possibilities.

— John, m'interpelle à cet instant le capitaine Simlaan, quand commençons-nous les colonies dont nous avons parlé ? Je suis au point. Je me suis entraîné avec celle de Cyril Ardan. J'aime que d'autres viennent sur les îles. J'aimerais qu'ils viennent sur les colonies. »

Je ne sais quoi répondre, une fois de plus dépassé.

La nuit tombe subitement autour de l'*Albatros II*. Le froid me fait frémir au travers de mon avatar.

« Tout est prêt. Regardez. »

Loin au-dessus de nous, des formes élancées s'élèvent vers les étoiles. Leurs propulseurs crachent le feu sur les plates-formes lunaires, levant un éblouissant soleil miniature sur la sœur de notre globe. D'innombrables pseudonymes s'entassent sur les listes d'attente. Autant de personnes peuvent-elles n'avoir rien à faire ? Être disponibles dans l'instant ?

« Putino ! Hoor ! gesticule Kurts, miniature colorée à la limite de mon champ de vision. *Il déborde !*

— *Comment ?*

— Regardez, John, commente le capitaine Simlaan. Tout est prêt pour les mondes lointains. Ils sont là : manœuvres, écuyers, djinns, ils attendent mes ordres.

— Huora ! *On est morts*, my friend. *Il a glissé vers un serveur Eristoff. Ce sont les ias avec lesquelles il a travaillé pour Urgïne.* Dead end, man…

— John, nous commençons par Europe ?

— *Que faisons-nous ?*

— *Que veux-tu faire, de toute façon ?* Too late, no step back. *On continue.*

— John, reprend le capitaine Simlaan d'une voix étonnée, mes aides s'en vont. Ils disent qu'ils ne peuvent pas prendre d'ordres venant de moi. Je vais demander à Urgïne de leur demander de m'obéir. Au revoir.

— *Putain ! Là, on est vraiment morts…* »

Ce furent les derniers mots de Kurts avant qu'il ne se déconnecte, me laissant subitement seul, expulsé de l'*Albatros II* après le salut de Gabriel. Sous moi, la mappemonde holographique de la Terre pivotait lentement sur elle-même.

Je déchaussai mon cyclope et réfléchis à la situation, sans arriver à ordonner mes pensées.

Un serviteur frappa discrètement à la porte de ma chambre quelques instants plus tard.

« Madame Dumont-Lieber vous donne rendez-vous demain, à la baie d'Argent, sept heures précises », me transmit-il avant de se retirer sans attendre de réponse.

Sept heures.

Le moment de vérité.

L'estomac noué, ayant remué toute la nuit de mauvaises pensées, je me rendis dans le salon sous-marin où m'attendait madame Dumont-Lieber. Sans que cela me surprenne vraiment, je constatai la présence d'Urgïne Eristoff-Fenshi.

« Asseyez-vous », m'invita la milliardaire, désignant l'un des fauteuils avec un air totalement neutre, indéchiffrable, que je ne lui connaissais pas, très certainement son attitude habituelle de femme d'affaires. J'obtempérai, ne sachant pas vraiment comment aborder les choses. Au fur et à mesure que mon feu intérieur diminuait, à part quelques sursauts d'énergie, comme une bûche qui livre ses dernières flammes, je perdais irrémédiablement mes moyens.

La châtelaine prit les choses en main.

« John, vous savez bien sûr pourquoi j'ai demandé à vous voir ?

— Oui, Agathe.

— Vous imaginez que je suis déçue.

— Je le comprends.

— Lorsque j'ai appris que vous travailliez avec Gabriel durant mes absences sans que j'en sois prévenue, je me suis sentie trompée. Trahie. Ma déception a été à la hauteur de la confiance que j'avais en vous. Immense.

— Je ne cherche pas d'excuses, madame. Je quitterai votre service dès…

— Laissez-moi finir ! »

Son ton était sec, son attitude rigide, calculée, les deux mains reposant sur ses cuisses croisées. De son côté, Urgïne m'observait sans ciller.

« J'ai interrogé Gabriel. Il m'a révélé que vous l'aviez aidé à sauver l'Île. J'ai insisté pour savoir ce qu'il voulait dire par là. À ma grande surprise, il m'a expliqué. »

Mon sang circula brusquement comme de la glace dans mes veines.

« Il m'a montré les images de l'Île sur le toit du monde, et décrit à sa façon ce qu'il essayait d'accomplir sans succès depuis des années. Puis il m'a parlé de votre intervention. Il a conclu en disant : "Le problème est réglé, maintenant je peux faire autre chose." »

La châtelaine se tut. Je n'avais rien à lui répondre qui puisse me dédouaner.

« Comment saviez-vous que Gabriel passait des heures à essayer de sauver sa famille, dans ce monde qu'il s'est créé ? »

Je ne voyais pas comment l'expliquer. N'ayant pas les ressources pour inventer quoi que ce soit, je décidai de raconter une version romancée des choses, proche de la vérité, qui, je l'espérais, ne serait pas démentie par l'enfant s'il était interrogé à ce sujet. Sous le regard bleu de la châtelaine, et le noir de la milliardaire, je commençai avec toute l'assurance dont j'étais capable.

« Vous avez remarqué que Gabriel me posait quelquefois des questions au sujet des romans de Jules Verne.

— Oui. Vous répondiez toujours avec justesse et patience.

— Il m'a invité dans l'e-nivers qu'il a créé.

— Celui de l'Île ?

— Non, celui des *Voyages extraordinaires*. Gabriel a recréé intégralement le monde de Jules Verne. Il y a placé un avatar qui me permet de l'accompagner lorsqu'il le souhaite.

— Souvent ?

— Deux fois, seulement. Mais j'ai eu le temps de comprendre ce qu'il avait réalisé. C'est incroyable. Jamais je n'aurais imaginé que cela puisse être fait.

— Vous n'avez pas idée, intervint la milliardaire, de ce qui existe dans le domaine des univers virtuels, qu'ils soient de vie tierce ou de jeu.

— C'est vrai. Mais je ne pense pas qu'il existe l'équivalent fondé sur les romans de Jules Verne, avec une telle cohérence, si fidèle à l'esprit de l'auteur. Pour moi, il ne s'agit pas d'une interprétation ou d'une adaptation, mais d'une vraie transposition, bien supérieure dans son esthétique et ses détails à celles que j'ai parfois supervisées pour différents éditeurs. Jules Verne approuverait sans réserve ce que Gabriel a bâti. S'il vivait à notre époque, il s'en servirait comme support pour ses romans.

— Cela, coupa la châtelaine, ne me dit pas comment vous avez su pour l'Île. Je n'imagine pas qu'il vous en ait parlé.

— Effectivement, il ne m'a pas dit un mot à ce sujet. J'ai profité d'un moment où il était dans la piscine, sans son cyclope, pour entrer dans cet e-nivers qui ne faisait pas partie de ce que j'a…

De ce que je connaissais de l'œuvre de Jules Verne. Je m'en excuse, c'était indiscret. De la curiosité mal placée.

— Pour le moins. Continuez.

— J'ai compris ce qu'il cherchait à faire : sauver sa famille de la catastrophe de l'inauguration, tel que cela se passerait dans les *Voyages*. J'ai vu qu'il essayait depuis des années. Mais c'était impossible avec les moyens décrits dans les romans. Or, il s'y limitait. Cela aurait pu durer jusqu'à sa mort. J'ai voulu l'aider en modifiant légèrement les choses, en introduisant un *et si* adapté au contexte.

— Il a accepté ?

— Après un temps d'observation, oui.

— Je vous remercie pour cela. Mais vous comprendrez que j'aurais aimé être au courant.

— Je n'ai rien à dire pour ma défense. »

Les deux amies échangèrent un regard entendu, puis la châtelaine reprit la parole.

« Parlons maintenant de ce projet, qui implique également Kurts et quelques-uns de ses obscurs et originaux amis. Ne prenez pas cet air surpris, il m'en a parlé dès hier soir.

— Vous vous doutez bien, intervint la milliardaire, que tout ce qui transite sur les serveurs Eristoff-Fenshi, particulièrement lorsque le flux monte du palais, est analysé, puis m'est reporté ou non suivant des critères et des règles particulières. La tentative d'utilisation de *low* ias par Gabriel fait partie des choses qui m'ont été rapportées, avant qu'il ne vienne m'en demander le contrôle en personne. Je lui ai posé des questions, il a répondu.

Après cela, j'ai moi-même contacté hier soir votre ami Kurts Silver Raider, Yann Lebriec de son vrai nom.

— Il nous a expliqué le projet que vous aviez ensemble », précisa la châtelaine.

Damné Kurts ! Il aurait au moins pu me prévenir. À moins qu'il n'ait craint que toutes les communications vers le palais ne soient désormais contrôlées ?

La châtelaine ne parlait pas de sa décision me concernant. Je n'osai la demander. Il y avait encore de l'espoir, me semblait-il.

« Que pensez-vous de ce projet ? interrogeai-je, ne voyant pas autre chose à dire.

— Si l'obsession de Gabriel pour Jules Verne, ainsi que ses capacités pour le codage à la volée, l'organisation cohérente et le traitement de l'information n'étaient pas des secrets, je vous soupçonnerais de vous être présenté au poste de majordome dans le but de créer ce projet. »

Il me fallut un instant, que je trouvai bien trop long, pour répondre.

« Cela est tout à fait compréhensible.

— Kurts m'a expliqué qu'il s'agissait d'une affaire qui serait montée dans le cadre des Nouvelles Éditions Hetzel.

— Exactement.

— Expliquez-moi le principe. »

Je m'exécutai, insistant particulièrement sur l'aspect moral du jeu, sur les valeurs que voulait transmettre Jules Verne via ses romans.

« Cela me paraît convenable, conclut la châtelaine. Pourquoi avec Gabriel ? Vous connaissez l'univers de Jules Verne par cœur,

non ? N’en êtes-vous pas un spécialiste ? »

Comment répondre ? C’était Kurts qui avait le mieux décrit la situation ; je repris sa vision des choses.

« Je le connais comme un spécialiste de l’auteur le connaît : les lieux principaux, les personnages importants, les thèmes de prédilection, les détails par milliers, etc. C’est une façon très intellectuelle, très analytique de considérer les textes ; une vision extérieure. Ma passion s’est érodée au fil des ans, a mué en connaissance précise, mais stérile. Gabriel y vit ; il est cet univers, plus encore sans doute que Jules Verne lui-même. Pour être honnête, je n’y aurais jamais songé si je n’avais pas rencontré votre petit-fils. »

La châtelaine porta la main à son chignon parfait pendant qu’elle réfléchissait, échangea un regard avec son amie, puis reprit la parole.

« Toute cette histoire peut être un moyen pour que Gabriel s’ouvre un peu sur le monde, même si le thème a pour base le monde dans lequel il s’est enfermé. Le faire évoluer, changer son horizon et ses limites peut l’amener à évoluer de son côté.

— C’est aussi mon avis.

— Et ce peut être, intervint Urgïne, une belle réussite commerciale pour les Nouvelles Éditions Hetzel, c’est-à-dire vous. Ainsi que pour votre partenaire Lebriec.

— C’est vrai.

— Si Gabriel est d’accord, je le serai également, conclut la châtelaine.

— Merci, Agathe. »

La milliardaire saisit la petite cloche de cristal qui reposait sur la table basse à ses côtés, dont elle tira deux brèves sonneries. Un domestique surgit quelques secondes après, s'inclina, écouta les instructions qu'elle lui donna en mandarin, et repartit après s'être de nouveau incliné, sans avoir prononcé un mot.

Nous attendîmes en silence, les yeux tournés sur le spectacle sous-marin offert par la baie vitrée en forme de hublot. Une nouvelle angoisse m'étreignait – il semblait que ma vie ne soit qu'angoisse, depuis quelque temps : Gabriel n'allait-il pas parler de moi en tant que Jules Verne ? Je doutais que la châtelaine possède l'ouverture d'esprit de Kurts si je tentais de lui expliquer la vérité. Je serais assurément considéré comme un élément perturbateur, et, dans ce cas, comme elle me l'avait précisé lors de notre premier entretien, c'était le congé, sans délai…

Gabriel fit irruption dans la pièce, cyclope sur le visage, mais les yeux visibles derrière le bandeau en veille. Il vint se planter devant sa grand-mère, les bras le long du corps, sans expression, attendant de savoir pourquoi le domestique lui avait demandé de descendre, chose inhabituelle au vu de l'heure.

« Gabriel, commença la châtelaine, voudrais-tu travailler avec John pour agrandir le monde de Jules Verne ? Pour que d'autres puissent y venir ?

— Pas le monde. L'autre monde, précisa-t-il.

— Je ne comprends pas.

— Pas le monde. Un nouveau monde. Celui où le professeur Ardan a exploré la Lune. Cyril Ardan, son petit-fils, a construit la première base lunaire. Le monde des mondes lointains.

— Oui, bien sûr, le monde de Jules Verne restera à toi seulement. C'est dans les nouveaux mondes que tu vas créer, dans lesquels des visiteurs viendront.

— Il me faut des manœuvres, des écuyers et des djinns.

— Tu les auras, affirma la milliardaire en me fixant avec le regard du chasseur certain de sa victoire.

— Ils doivent m'obéir.

— Ils t'obéiront. »

Gabriel hocha vigoureusement la tête, puis s'assit devant la baie vitrée, le bandeau du cyclope de nouveau opaque. Pour lui, le sujet était clos.

« Je suis d'accord, déclara la châtelaine.

— Je vous remercie.

— Pas trop vite, John. Deux choses. Un : cela est sans rapport avec le contrat de majordome qui nous lie.

— Je suis d'accord.

— Deux : il s'agit d'une affaire qui sort du simple cadre familial, ou même amical, une affaire liée à une activité commerciale. N'est-ce pas ?

— Oui… En quelque sorte.

— Vous allez utiliser les capacités de Gabriel ; il doit donc être considéré comme un associé.

— C'est vrai.

— Urgïne, qui est ma représentante dans les affaires, va vous proposer un contrat en ce sens.

— Il sera prêt demain matin, assura la milliardaire. Mais je peux d'ores et déjà vous en donner les grandes lignes, établies selon ce que vous nous avez dit de votre projet. »

Désormais souriante dans sa simple tenue traditionnelle de soie écarlate sur laquelle descendait sa longue chevelure noire, Urgïne Eristoff-Fenshi me faisait penser à un diable surgi des enfers pour me proposer un contrat que je signerais avec mon sang, dont elle se délectait déjà.

« Deux parties seront considérées : Gabriel Dumont-Lieber, nommé l'architecte, et les Nouvelles Éditions Hetzel, nommées le concepteur. L'architecte fournira logistique et ressources matérielles ; le concepteur fournira la trame scénaristique. L'architecte sera secondé, en ce qui concerne l'administratif, par la consultante Urgïne Eristoff-Fenshi, ma personne. Libre au concepteur de faire appel à des tiers, tels que Yann Lebriec, par exemple, dont la collaboration au projet devra cependant être validée par l'architecte. Les tiers acceptés par l'architecte devront respecter les clauses de confidentialité mises en place. Cela vous semble-t-il correct ?

— Oui.

— Bien. Les bénéfices engendrés par le projet seront répartis comme suit : quatre-vingts pour cent pour l'architecte, vingt pour cent pour le concepteur, ce qui est assez généreux au vu de la dépense nécessaire à la mise en place du projet, qui sera essentiellement supportée par l'architecte. Cela vous semble-t-il correct ?

— Oui.

— Bien. Je précise, par honnêteté, que l'architecte fera appel à l'opérateur global économique Eristoff-Fenshi pour ce qui est des ressources matérielles ; des ressources matérielles que vous avez déjà commencé à utiliser, soit dit en passant, très brièvement,

certes, mais de façon effective. Si le concepteur en avait besoin, l'opérateur global économique Eristoff-Fenshi pourrait, suivant des modalités à déterminer alors, lui fournir une aide financière ou matérielle sous la forme de prêts adaptés, ou de l'acquisition d'une partie du pourcentage sur les bénéfices liés à sa position de concepteur. Cela vous semble-t-il correct ?

— Oui.

— Bien. Un exemplaire du contrat définitif vous sera transmis demain. Dès sa signature et dépôt T.U., vous pourrez commencer à travailler avec Gabriel.

— Cela me convient.

— Chaque lundi et vendredi, à sept heures précises, nous discuterons dans ce salon de l'avancement du projet.

— Soit.

— Alors, champagne ! »

La milliardaire saisit la petite cloche de cristal, dont elle tira deux brèves sonneries. Le même domestique que précédemment surgit quelques secondes après, s'inclina, écouta les instructions qu'elle lui donna, nouveau en mandarin, pour repartir, après s'être encore incliné, sans avoir prononcé un mot. Il revint avec un seau à champagne, des flûtes, ainsi qu'un jus de pomme pour Gabriel.

Avec habileté, à 8 h 37 du matin, la milliardaire nous servit un Domaine de Clairchamps-Eristoff, « *the Champagne Under the Moon* ».

Le lendemain matin au réveil, un exemplaire du contrat encadrant le projet *Voie Verne* m'attendait, signalé par le logo

Eristoff-Fenshi flottant au-dessus de mon accès. Je le parcourus, vérifiant que les dires de la milliardaire s'y trouvaient bien confirmés.

Je me contentai d'une lecture rapide, n'ayant pas la tête à me soucier des détails administratifs. J'entrai mon identifiant universel à l'endroit désigné, puis validai. Un message en français phonétique, sous-titré en mandarin et en anglais, également phonétiques, m'annonça qu'une copie du procès-verbal me serait immédiatement envoyée, qu'une autre copie, mentionnant l'heure de la validation et les parties en cause, serait envoyée au service Témoin universel de l'INPI à titre de preuve indépendante, et que le numéro de référence me serait aussitôt transmis. Effectivement, avant même que j'aie achevé de lire la ligne de texte, je recevais la référence du dépôt.

Un autre contrat me mit en affaires avec Kurts, sur la base d'un partage équitable des bénéfices qui seraient dégagés. Lui-même se mit en affaires avec des scénaristes de sa connaissance, dont la présence serait validée par Urgïne, qu'il se chargeait de rémunérer suivant des modalités qui ne me concernaient pas.

Après une rapide toilette, je descendis dans l'espoir de voir madame Dumont-Lieber.

En compagnie d'Urgïne, confortablement installée sur la terrasse du palais, à l'abri de la pluie grise qui tombait à petites gouttes serrées, elle m'attendait.

« Bonjour, John.

— Agathe, Urgïne.

— J'imagine que vous désirez me parler.

— Oui. Je ne voudrais pas abuser de Gabriel. Quelle plage de temps m'autorisez-vous avec lui ?

— C'est aimable à vous de demander. J'apprécie. Disons le temps qu'il consacre habituellement à ses activités. Vous vous apercevrez rapidement que vous ne pourrez le maintenir plus longtemps qu'il le voudra bien. Urgïne en a fait l'expérience. »

Je pris un air étonné, que j'espérais convaincant. Contre toute attente, et à ma grande déception, il semblait que je m'accommodais désormais fort bien au mensonge.

« Il m'est arrivé, expliqua la milliardaire, de faire appel à Gabriel pour gérer des amas inextricables de données, des structures logicielles bancales, ou des couches de codes que les multiples modifications et redondances rendaient peu fiables et instables.

— Résultat ? demandai-je en poursuivant mon rôle.

— Mes analystes n'en croyaient pas leurs rapports. Simple, sobre, efficace. Rien qui dépasse, comme on dit. Gabriel possède une capacité unique pour percevoir et comprendre les structures, ainsi que les codes ou schémas qui les forment. Le revers de la médaille est qu'il n'est pas possible de le faire travailler plus longtemps qu'il ne le veut. Tant que l'exercice lui plaît, tout se passe bien. Si, pour une raison ou une autre, compréhensible uniquement de lui, le code ou le logiciel sur lequel on lui demande de se pencher ne lui plaît pas, il refuse purement et simplement de travailler. Il se contente de l'ignorer et passe à autre chose. Par contre, il achève toujours ce qu'il a entamé. Il s'arrête parfois, reprend après plusieurs heures, ou le

lendemain, mais finit toujours. Il ne faut pas prévoir de délais serrés, seulement compter sur le résultat.

— Bien sûr, intervint la châtelaine, si cette activité venait à enfermer plus encore Gabriel dans son univers, je vous demanderai de cesser immédiatement.

— L'article 57, alinéa 2 du contrat, indiqua la milliardaire, est rédigé en ce sens. Il précise qu'Agathe, ou ma personne en cas de force majeure, est seule juge dans l'appréciation de cette situation.

— Je vous remercie pour ces informations. Bien entendu, si vous jugez que tout doit être arrêté, je respecterai votre décision.

— Vous nous direz ce soir comment votre première collaboration *officielle* s'est passée.

— Bien entendu. »

Les deux amies me laissèrent sur-le-champ pour aller prendre leur petit-déjeuner, avant de partir visiter des connaissances dans l'une des villas-oasis de l'arrière-pays.

La première des colonies de l'e-nivers *Voie Verne* fut Europe, déclinée en une multitude d'instances. À partir des mêmes ressources et critères, en accord avec les résultats des dernières recherches et l'expérience des colonies bien réelles de la Lune et de Mars, chaque leader ou comité de direction mena son développement dans le sens qui lui convenait le plus, tirant parti comme il le souhaitait des éléments mis à sa disposition.

À l'aide des ias fournies par Urgïne – aux noms évocateurs de manœuvres, d'écuyers et de djinns –, Gabriel gérait l'ensemble des réactions des hommes et femmes non incarnés par les joueurs – les mannequins, suivant le terme usuel.

Au commencement, le rapport entre mannequins et joueurs fut de dix pour un. Puis, lorsque les colonies évoluèrent, le rapport passa à cent mannequins pour un joueur. Dans ce monde à la croissance accélérée, Gabriel gérait les vies des nouvelles naissances tant que personne ne désirait s'y incarner, ainsi que celles dont les enveloppes avaient été abandonnées, les joueurs ayant porté leur intérêt ailleurs. Rien ne se perdait, rien ne se créait sans raison dans les colonies, afin de respecter la cohérence de l'écosystème mis en place.

Si les premiers pionniers avaient pu choisir leurs avatars, vivre dans une colonie en y arrivant après son lancement impliquait de s'incarner dans un mannequin issu de son évolution – qu'il en

soit natif, ou immigré terrien – ou de reprendre l'un des premiers colons abandonnés, en acceptant son passé.

La popularité de *La Voie Verne* explosa en quelques jours et créa une onde de choc dans le Halo, que Kurts voyait déjà se transformer en tsunami, selon des critères qui, pour moi, n'avaient rien de concret.

Gabriel gérait également les réactions des entités terriennes, humaines ou économiques vis-à-vis du développement des colonies et des opportunités qui s'y dévoilaient. Intérêts financiers, influences politiques, pressions des consortiums, infiltration des mafias, tout cela était pris en compte de façon réaliste, avec toutefois une touche romanesque qui laissait la part belle à l'espoir, à l'honneur et au courage pour ceux décidés à les affronter.

C'est dans les actions des joueurs eux-mêmes que nous découvrîmes le pire après les premiers temps, c'est-à-dire une semaine pour nous, êtres de chair et de sang. Respectant le concept 3F – *free mind, free will, free hands* – le jeu permettait tous les coups bas aux individus décidés à devenir des petits tyrans du Halo.

« Putain ! s'extasia Kurts après un coup de force particulièrement retors sur l'une des instances d'Europe. C'est bon signe.

— Que les bas instincts se retrouvent dans *La Voie Verne* ?

— C'est qu'elle est bonne, *ôm* ! La racaille et les malfaisants ne s'y trompent pas. Ils ont du nez pour ça. *Good omen,* crois-moi. »

J’eus une brève pensée pour Lamprin. Je l’imaginais bien tenter sa chance dans ce sens, essayer d’imposer sa façon idéale de mourir sans jamais avoir vécu. À défaut de réussir dans le réel, il tenterait l’e-réel.

Certains apprentis dictateurs réussirent à prendre le pouvoir. La plupart de leurs tyrannies s’effondrèrent, quelques-unes tombèrent par la suite aux mains de groupes mafieux, mais une minorité parvint à un équilibre et à une viabilité étonnante.

La fin de la seconde semaine vit le nombre de connexions exploser. Des instances de Ganymède et d’Encelade furent mises à la disposition des joueurs.

« Cosmique ! C’est un *tcherno*. Un putain de *vēśyā* de *tcherno* !

— C’est-à-dire ?

— Une monstrueuse réaction en chaîne, *ôm* ! Une *karuwa* de réaction en chaîne incontrôlable ! *Verne rules* ! »

Urgïne devait également être de cet avis, car elle commença à relayer subtilement l’information via les flux contrôlés par l’empire Eristoff-Fenshi.

Kurts fut ravi lorsque, au milieu de la troisième semaine, certaines des nouvelles instances furent investies par les membres de groupes idéologiques divers, qui voyaient là une méthode nouvelle pour démontrer dans le virtuel les vertus de leurs façons de vivre dans le réel. Une première tenta sa chance ; les autres ne furent pas en reste.

Le nombre des colonies, la multiplicité et l’inventivité des joueurs amenèrent Kurts à me confier qu’il pensait que l’on approchait de la limite pour Gabriel, même s’il était « un poulpe

du cerveau », selon son expression. Mais l'enfant ne montra aucun signe de dépassement. *La Voie Verne* continuait à filer droit sur ses rails, si vous me permettez l'expression un peu bancale.

Malgré son admiration et sa confiance dans les capacités extraordinaires de Gabriel, Kurts restait persuadé qu'il y avait anguille sous roche. « C'est *off limits, ôm* ! Ce gosse n'est pas humain. Il y a trop de monde… Trop de variantes… », répétait-il régulièrement.

La châtelaine avait décidé de rester au palais pour une durée indéterminée, me laissant libre de mes activités, sans toutefois rompre le contrat de majordome qui nous liait.

« Il semble que tout cela fasse du bien à Gabriel, m'avait-elle annoncé un matin. Considérez qu'il s'agit de l'une de vos nouvelles attributions.

— Si vous avez des scrupules, il est toujours possible de faire un avenant à votre contrat de majordome », précisa la milliardaire avec un sourire.

Je refusai poliment, persuadé que la femme d'affaires trouverait là l'occasion de récupérer de façon détournée une partie des vingt pour cent qui me revenaient.

« Putain, John, j'ai compris comment Gab fait ! C'est cosmique ! »

Au-dessus de mon accès, le Kurts miniature faisait littéralement des bonds, provoquant des difficultés de mise au point pour la caméra. À cette occasion, j'entraperçus le décor qui d'habitude se fondait dans un flou coloré. Les murs de son

repaire étaient couverts de rayonnages supportant livres, bandes dessinées, innombrables figurines et objets divers. Combien non déclarés ?

« *Bigaon, ôm,* il n'est pas seul !

— Comment ?

— Pas seul, le Gab. Il sous-traite une partie de la gestion.

— Il a les ias d'Urgïne.

— *No, ôm.* C'est du *full human.*

— Qui ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Je ne vois que les pseudos pour l'instant. Il faut un peu de temps à mes furets pour remonter aux IU. »

Moins de deux minutes après, Kurts jurait de nouveau.

« *Hore* ! Incroyable ! D'autres, comme lui.

— Comment ?

— D'autres du spectre autiste. Également halocinés. J'ai les extraits de rapports médicaux ! »

Les yeux de Kurts parcouraient des éléments invisibles pour moi.

« Il les a fait entrer dans la danse, mais ce n'est pas suffisant pour tout gérer en temps réel. Il y a des centaines d'instances de dizaines de colonies, maintenant. Et toujours des réactions purement humaines. J'ai compilé des stats et des données via les infos que me rapportent mes furets : il y a des schémas de base, avec adaptation à chaque situation, sans jamais de perfection absolue. Ni de *dead end.* Même à eux tous, les potes de Gab ne sont pas capables de l'exploit. C'est Gab qui soutient tout ! Ses consignes bombardent en feu continu. Elles entremêlent des

réactions pour toutes les colonies. Son esprit est capable de travailler sur une *infinity* de choses différentes. »

Kurts posa ses deux index sur ses tempes, tout en continuant.

« Si on lui ouvrait le crâne, je suis persuadé qu'on y trouverait mille petits *brains* serrés les uns contre les autres. Une pile d'ias, mais avec la vitesse de réaction d'un cerveau humain et sa faculté d'adaptation. Et un zeste d'intuition, je pense, même si ce n'est pas son fort. Impossible de faire ça de façon artificielle.

— Mais il ne peut pas être présent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il ne gère que cinq à dix heures par jour.

— *True, man !* Le reste du temps, ce sont ses potes qui agissent. Comme lui, ils sont capables de maintenir une cohérence chaotique, une rigueur composée d'imperfections, un flux constant de turbulences contrôlées. Ils sont très bons, mais *peanuts compare to Gab.* Il sait comment ils fonctionnent. Il leur a réparti les tâches suivant leurs aptitudes et les fuseaux horaires. Il a analysé leurs façons un peu *straigth* de fonctionner. Il anticipe leurs réactions. Comme ils ont chacun leur obsession et leur façon bien particulière d'agir, c'est simple à gérer pour un p'tit gars comme Gab. Avant de se retirer, il balance des éléments qui amèneront un peu de variété dans la gestion de ses potes.

— Ils sont combien ?

— Tu ne le croirais pas, *ôm*, tu ne le croirais pas… »

Semaine après semaine, *La Voie Verne* prit de l'ampleur, souvent mise à l'honneur par de nombreux articles du Halo, quelquefois maltraitée par le biais de flux contrôlés par des concurrents plus anciens, qui voyaient en elle un danger pour la fréquentation de leurs e-nivers.

Kurts, de plus en plus enthousiaste, m'annonçait plusieurs fois par jour que nous approchions de l'*ultimate moment.*

« Putain, *ôm,* des fourmis sur Blüy Val Europa !

— Comment ? »

J'avais l'impression que j'avais plus souvent prononcé ce mot ces dernières semaines que durant toute ma longue vie.

« Des fourmis, des gus qui veulent venir vivre dans la colonie.

— D'autres joueurs ?

— *Yes and no.* Des gens qui veulent vivre quelques heures dans l'ambiance de Blüy Val Europa. Une tierce-vie.

— C'est bon signe ?

— Tu te rends compte ?! Des gens qui ne viennent pas pour jouer, mais simplement pour ramasser des champignons ou passer une soirée entre amis devant un coucher de Jupiter. Ils ne veulent pas interagir, seulement être là. Du décor vivant, plus vrai que nature, autant de mannequins que Gab n'a plus besoin de gérer ; un décor on ne peut plus *real and human.* Du pain bénit pour nous.

— C'est dingue.

— *No, ôm,* c'est cosmique ! Blüy Val Europa a dépassé le cadre de *La Voie Verne.* Émancipée, la belle. Elle fait partie du Halo, de la vie pour les tiers-vivants. »

Je m'empressai de me rendre sur cette instance d'Europe, par le biais de l'un des avatars dont chacun de nous disposait sur les colonies. Kurts avait suggéré que ces avatars aient l'apparence de sages en toges blanches, les *anciens,* les inspirateurs du mouvement d'expansion hors de la Terre. La plupart des

dirigeants des colonies leur avaient conservé cet aspect, et le rêve de chacun des colons était de croiser un jour l'un de ces fondateurs, dont les esprits, stockés au cœur des piles IAs, rôdaient parfois parmi leurs descendants, incarnés dans une projection holographique.

L'accès visuel aux zones publiques des colonies avait été autorisé à tous par Urgïne – qui prenait de plus en plus la main sur l'infrastructure du projet – à des fins publicitaires. Mais y agir, ou simplement y vivre, comme je venais d'apprendre que certains désiraient le faire, nécessitait une inscription qui vous liait à des flux publicitaires, qu'il était toujours possible d'éviter moyennant finances ou partage de la puissance de calcul de votre accès – puissance ensuite utilisée par les *compfarms* Wángzǐ 7, ou revendue à d'autres. Quoi que vous décidiez, vous payiez, en espèces ou en nature, mais vous payiez… C'était la base. En données au sujet de votre personne également, bien sûr, mais depuis les années 2000, tout cela était devenu tellement naturel, transparent, que nul n'en était plus gêné…

Blüy Val Europa avait réussi à redonner vie à des traditions anciennes communes à tous les hommes, quelles que soient leurs origines, des traditions pour lesquelles beaucoup éprouvaient de la nostalgie, même s'ils ne les avaient connues que par l'intermédiaire de récits anciens.

Dans un monde soutenu par une science de haut niveau, tissé de nanotechnologie, le Conseil des sages de la colonie avait réussi à imposer un mode de vie fondé sur l'entraide, le respect des plus âgés, la mise en valeur de la créativité, la tradition des contes et des récits qui réunissent jeunes et anciens. Rien de moins que le

rêve de chaque homme de bonne volonté lorsque les nécessités de la survie sont vaincues, mais que la vie moderne lui refuse. La colonie avait réussi à maintenir cet équilibre précaire, qui n'avait subsisté que quelque temps dans le monde réel, durant de brefs moments charnières. Bien souvent après des événements dramatiques ou de grands bouleversements, fragiles circonstances qui permirent l'avènement d'idéaux utopiques, rapidement balayés peu après, quand les souvenirs des temps sombres disparurent. Balayés par l'homme à la mémoire fragile ? Par la fatalité ? Cette dernière ne naît-elle pas de la main de l'homme ?

N'était-il donc pas possible d'atteindre cette sérénité, cette vie *entière* dans notre monde bien réel ? Cela devait l'être, puisque de nombreux individus y étaient parvenus. Mais était-ce possible à grande échelle ? Comme toujours, cela dépendait de l'être humain, cet animal intelligent capable de faire des choix en fonction ce qu'il désire comme avenir, au-delà de la simple réaction aux circonstances immédiates.

Comme l'avaient souvent répété des philosophes de tous horizons à ceux qui se plaignaient du poids des sociétés qui les entouraient : lorsque cela sera *véritablement* important pour vous, alors vous agirez pour changer les choses. Mais peut-on faire confiance à l'homme pour changer ?

Certains, dont je suis, pensent que ce monde meilleur est possible, mais la majorité désire-t-elle vraiment un monde meilleur ? Est-elle prête à l'effort que cela nécessite ? Ne préfère-t-elle pas le considérer comme inaccessible, afin de se contenter, la conscience tranquille, de celui dans lequel elle évolue ?

Ceux qui venaient profiter de la paix de Blüy Val Europa auraient-ils eu la volonté d'essayer de ménager un monde meilleur autour d'eux, dans le réel ? N'était-il pas plus simple de se réfugier dans celui de *La Voie Verne* ?

Au début du siècle, la plupart des pays industrialisés avaient instauré les Moyens minimaux vitaux – Universal Minimum Means, suivant la dénomination officielle – pour faire face à l'inéluctable baisse de l'emploi, en attendant une stabilisation de l'équilibre mondial qui ne semblait jamais venir. Depuis lors, une partie de la population se contentait de passer sa vie entre les murs de son domicile. Si quelques artistes ou intellectuels en étaient heureux, libérés des contraintes matérielles pour se consacrer à la création ou à la réflexion, la majorité n'avait pour vie que le Halo. Toujours pragmatique, Kurts avait tenté de me montrer le bon côté des choses, sans véritablement arriver à me convaincre.

« Enfin, avait-il conclu, c'est peut-être le moins pire. On est trop sur cette *fucking planet,* avec trop peu de ressources pour que chaque habitant du globe puisse vivre comme à l'âge d'or 2K. *So,* en attendant que l'on trouve de nouvelles façons de faire ou de partager, ou que le projet *Ganesh* des Indiens soit au point, c'est mieux qu'une guerre mondiale, *no* ? Moins de morts, en tout cas.

— Beaucoup de non-vivants…

— Selon tes critères, *ôm,* selon tes critères. Ils n'ont jamais connu ce que tu appelles la vraie vie ; elle ne leur manque pas. Et de toute façon, en l'état actuel des choses, cette vie est impossible.

— Alors, il faut qu'ils changent les choses !

— Là, je retrouve le Verne de mon enfance. Volonté, ténacité face à l'adversité. *Never surrender !*

— Je crains que ma propre ténacité ne soit quelque peu émoussée.

— Ce n'est pas le moment de flancher, *ôm*. On atteint l'*ultimate point*. Les fourmis, c'est le signal que l'on peut passer aux choses sérieuses, aux *seriously serious things* ! Les fourmis, plus le nom de Gabriel Dumont-Lieber qui commence à être lié à celui de Ghost Holmes ; celui de Jules Verne qui émerge : c'est le moment. Dans le Halo, tout va très vite. Tu saisis l'instant, tu vibres avec le train d'ondes, ou tu disparais à jamais… *No second chance*.

— Comment tu vois la suite ?

— On doit d'abord parler à Urgïne. Je sais comment lui présenter les choses. *Now*, il nous faut vraiment les moyens de faire fort. *To strike hard !*

— On ne fait pas déjà fort ?

— Putain, *ôm* ! On ne dirait pas que c'est ta vie qui est en jeu ! »

Kurts était lancé comme une locomotive folle. Retrouvait-il des sentiments éprouvés dans sa jeunesse ? Lorsque le *navigator* voulait changer le monde, alors qu'il ne faisait que le quitter ?

Je ne pouvais pas lui dire que trop impliquer la milliardaire, dont les affaires touchaient à Wángzǐ 7 3Eɜda Technology, la compagnie qui finançait les projets de Pearline, m'inquiétait quelque peu. Combien de temps lui faudrait-il pour faire le lien entre John Erns et Stanley Spilett, et donc Pearline ?

« Bonjour, Monsieur Lebriec, lança Urgïne à Kurts, dont l'image flottait grandeur nature devant nous, dans la baie d'Argent, à sept heures précises. Il était pour la première fois présent à l'une de nos réunions.

— Bonjour, mesdames. Bonjour, John. Présidente Eristoff-Fenshi, je suppose que vous avez suivi l'évolution de *La Voie Verne*.

— Vous me connaissez assez pour ne pas avoir besoin de poser la question. Quelle est la raison de votre présence ici ?

— Vous fournir des explications qui justifieront les moyens que l'évolution du projet *Voie Verne* va nécessiter.

— Nous ne sommes aucunement liés dans ce projet, vous et moi. Je représente Gabriel Dumont-Lieber, dit l'architecte, et ne discute qu'avec les Nouvelles Éditions Hetzel, dit le concepteur, représentées par John Erns, ici présent. Vous êtes un sous-traitant de premier rang, dont j'ai validé la participation, mais avec lequel je n'ai pas à discuter.

— Urgïne, intervint la châtelaine, arrête un peu ces enfantillages. John, il faut que vous sachiez qu'Urgïne et Kurts ont eu quelques différends dans le passé.

— Cet individu s'est introduit dans les systèmes Eristoff-Fenshi.

— Qui, eux-mêmes, précisa Kurts, s'introduisaient dans ceux de tous leurs concurrents. Chez Eristoff, le terme information ne désigne pas seulement les flux info !

— Calomnie, contra avec calme la femme d'affaires. La justice a tranché.

— La justice ? Il n'y a pas eu de…

— Kurts ! Arrête tout de suite ! intervint de nouveau la châtelaine.

— O. K.

— Urgïne, commençai-je, en tant que représentant des Nouvelles Éditions Hetzel, j'autorise Kurts à parler pour moi dans le cadre de notre projet commun.

— Bien. C'est noté. Cela fera l'objet d'un avenant au contrat qui nous lie. Un exemplaire vous sera transmis demain. Exceptionnellement, j'accepte de discuter avec Yann Lebriec, dit Silver Raider, avant la signature et le dépôt T.U. de cet avenant.

— Merci, Urgïne.

— Vous parliez de moyens. L'architecte n'en investit-il pas assez dans le projet ?

— Pour passer à la vitesse supérieure, il en faut plus.

— Qu'appelez-vous "vitesse supérieure" ? »

Kurts expliqua longuement la seconde phase de notre projet, concernant la colonisation hors solaire, c'est-à-dire celle de planètes extérieures à notre système.

La première phase du jeu avait servi – et continuerait à servir dans l'avenir – à effectuer une sélection parmi les dirigeants.

Ceux dont les colonies solaires étaient les plus appréciées des joueurs deviendraient les capitaines de nefs en partance pour de lointaines planètes.

En fonction d'une batterie de critères tirés de données scientifiques, chaque capitaine se dirigerait vers une planète

unique où, avec ses compagnons de voyage, il serait libre de développer une nouvelle civilisation à partir des ressources embarquées dans sa nef. L'aspect des planètes serait laissé au choix des capitaines, en fonction de leurs envies et de leurs goûts, tout en restant dans les limites de la cohérence scientifique de l'e-nivers. Le tonnage des ressources serait le même pour chacun, mais librement composé par chaque capitaine en fonction des possibilités qu'offrait *La Voie Verne,* ainsi que leur destination.

Bien évidemment, quelques surprises les y attendraient, auxquelles ils n'avaient pas songé lors de la conception générale des planètes qui accueilleraient leurs colonies. Les choses ne devaient jamais être trop faciles…

Chaque capitaine serait totalement libre, quitte à ce que la colonie devienne un enfer pour l'homme, mais Gabriel en ferait un enfer romanesque dans lequel, à n'en pas douter, se lèveraient tôt ou tard des rebelles. L'enfant resterait, avec ses amis et les ias, le gestionnaire de l'ensemble. Le but était que chaque planète devienne à terme un e-nivers à part entière, dans lequel pourrait s'implanter tout ce qui était lié au divertissement. Des e-nivers exploitables, dont les droits appartiendraient en partie à l'opérateur économique Eristoff-Fenshi, à la hauteur prévue dans le contrat encadrant le projet, c'est-à-dire un confortable quatre-vingts pour cent.

Je pus à l'occasion constater que le patron du *Pyrate's Bay*, lorsqu'il le désirait, pouvait éviter les anglicismes.

« Sans compter, conclut Kurts, la cerise sur le gâteau : la tierce-vie. Abonnements payés par les fourmis, et vente de produits

dérivés destinés à amener un peu de cette tierce-vie dans leur morne monde réel.

— Le concept mérite que j'y réfléchisse. À quels moyens pensez-vous ?

— De la puissance de calcul, et de très vastes possibilités d'accès.

— Cela rentre dans la catégorie du possible. Mais encore ?

— Des designers de génie. Des designers humains, pas des ias. Il faut de l'âme derrière tout ça. Quelque chose qui mette une claque !

— Je comprends le principe.

— Il faut que le lancement de la phase II de *La Voie Verne* soit suivi comme un événement par plus de spectateurs qu'il n'y aura de joueurs.

— Bien. Ce qui implique une campagne de promotion digne de ce nom.

— Vous m'enlevez les mots de la bouche, présidente. »

La milliardaire et la châtelaine s'entretinrent un moment à voix basse, je supposai à propos de la place de Gabriel dans ce développement qui n'avait plus de rapport avec le projet initial, pour elles qui ne connaissaient pas notre objectif réel, c'est-à-dire ma renommée. Et là encore, il s'agissait du point de vue de Kurts. Pour ma part, je n'oubliais pas qu'il s'agissait avant tout de Pearline.

« Messieurs, reprit la milliardaire, tout cela demande réflexion, qu'il s'agisse de l'aspect technique du projet, ou de Gabriel. Retrouvons-nous demain, sept heures.

— Kurts, intervint la châtelaine, ne voudrais-tu pas nous rejoindre physiquement ? Cela me ferait plaisir de discuter avec toi. Urgïne sera certainement d'accord pour t'héberger quelque temps. Je me charge du billet.

— Comme vous le savez très certainement, Silver Raider Lebriec, ajouta la milliardaire, si la promenade est de droit commercial privé, le droit pénal reste français, vous n'avez donc rien à craindre. De plus, comme l'exige la réalité des affaires, je ne connais pas la rancune. »

Le Kurts flottant esquissa un sourire accompagné d'un signe de tête.

« Je vous remercie pour votre invitation, Agathe, et je vous assure, présidente Eristoff-Fenshi, que j'aurais aimé visiter votre merveilleux palais, mais je ne peux pas abandonner le *Pyrate* plusieurs jours.

— Je comprends, Kurts. Tu passeras au Haut-Cervent à notre retour.

— Avec plaisir. Mesdames, John. »

La silhouette de Kurts disparut. Je m'apprêtais à laisser les deux amies, quand la châtelaine m'interpella.

« John. Tu peux rester aussi, Urgïne.

— Je monte à mon bureau. Dès que tu es prête, on se retrouve pour aller à *La Villa de Sienne* déguster les meilleurs raviolis niçois du monde. À plus tard, John. »

La châtelaine m'invita à m'installer près d'elle, dans le fauteuil que venait de quitter son amie.

« Je voudrais vous parler de Gabriel. L'activité que vous menez avec Kurts lui fait du bien.

— J’en suis heureux.

— C’est surtout votre intervention pour l’Île sur le toit du monde qui a été déterminante. Depuis, il paraît moins tourmenté. Ce n’est sans doute pas perceptible pour les autres, mais en tant que grand-mère, je le sens. Je voulais vous remercier de nouveau.

— Je vous en prie.

— Le projet actuel n’a pas eu d’influence sur ses relations avec les gens, mais il semblerait que, désormais, lorsqu’il joue dans l’eau, il soit pleinement détendu. À la fin, il ne répète plus ces mêmes gestes angoissants.

— La quête d’un naufragé pour des débris rejetés par la mer, transposée à ses vêtements.

— Personne n’avait pensé à cela.

— Je doute que les spécialistes qui ont examiné Gabriel aient récemment lu *L’Île mystérieuse,* même s’ils connaissaient son obsession pour Jules Verne.

— J’aurais dû moi-même y penser. Enfant, après avoir vu *Le Comte de Monte-Cristo* à la télévision, j’ai systématiquement mangé le croûton des miches de pain de la veille, m’imaginant être Edmond Dantès dans sa geôle. Une véritable obsession qui a duré quelques années.

— Cela doit nous arriver à tous.

— Sans doute. Comme je vous le disais, Gabriel ne progresse pas dans ses relations avec les autres, mais je le sens plus heureux. Si j’ai renoncé aux services des éducateurs, je n’ai pas cessé de le faire suivre par les meilleurs spécialistes.

— Vous m’en aviez parlé.

— Des spécialistes de la fondation Temple.

— Temple's United Minds Foundation ? De Temple Grandin ?

— Exactement. Ils s'occupent des enfants différents. Ils essaient, et y parviennent souvent, de les intégrer dans la société en fonction de leurs capacités. Selon Temple, il faut user des obsessions des autistes pour les guider, pour les faire évoluer.

— Gabriel n'a pas profité de leur expérience ?

— Nous n'avions pas besoin d'aide sur ce plan, et je répugnais à le livrer à d'autres soins que les miens. Mais j'ai accepté le suivi dans le cadre d'un programme de recherche avancée, financé par les dons de familles aisées. Deux fois par semaine, les activités cérébrales de Gabriel sont analysées par l'intermédiaire de son cyclope, qui n'est pas un appareil du commerce, mais un modèle militaire adapté à des fins d'études. »

Je frémis en repensant au jour où j'avais pénétré par effraction dans son monde.

« Les analyses montrent que son cerveau évolue depuis le début de votre collaboration. Certaines zones sont actives lorsqu'il entre dans son univers, certaines zones précises que le commun des mortels n'utilise pas avec autant d'intensité. Depuis votre collaboration, elles se sont étendues dans des proportions exceptionnelles.

— Il n'y a pas de risques ?

— Non. Selon les spécialistes, elles étaient simplement en sommeil, prêtes à s'éveiller. Apparemment, le cerveau de Gabriel attendait les bonnes circonstances pour s'épanouir. Avec votre projet, il a enfin trouvé ce pour quoi il était fait, un peu comme un artiste qui découvre, après des années à exercer une activité

qui ne le satisfait pas, ce pour quoi il est né. Les travaux que Gabriel a réalisés pour Urgïne ont amorcé le processus ; votre projet l'a mené à son plein développement. Je vous remercie pour cela. »

Madame Dumont-Lieber se pencha légèrement vers moi pour conclure.

« Vous pouvez continuer, John, avec tous mes vœux de réussite. »

Sept heures précises.

L'image de Kurts flottait devant Agathe Dumont-Lieber, Urgïne Eristoff-Fenshi et votre serviteur impatient, que l'enthousiasme du patron du *Pyrate's Bay* avait contaminés. Je sentais le changement qui s'était fait dans mon esprit : j'agissais par espoir, non plus par désespoir ; une nuance énorme.

La veille au soir, j'avais eu le courage de visionner les images du dernier reportage transmis par Pearline. Pour la première fois depuis des mois, j'avais trouvé la force de regarder son visage ravagé par la maladie. La pensée que, bientôt, la puissance de mon amour, soutenue par mon brasier intérieur, lutterait contre la maladie, m'en avait donné le courage. Je n'allais pas observer les traits d'une future morte, mais ceux d'une convalescente.

« Bonjour, monsieur Lebriec, lança Urgïne.

— Bonjour, mesdames. Bonjour, John. »

La châtelaine et moi-même nous contentâmes d'un signe de la main.

« Sachez, commença la femme d'affaires, que John Erns a validé l'avenant au contrat qui vous autorise à parler en son nom dans le cadre de ce projet. Vous pourrez donc prendre la parole en étant écouté.

— Merci de cette précision, présidente.

— J'ai réfléchi. Après évaluation des besoins mentionnés hier, il s'avère qu'il s'agit de quelque chose de très coûteux, qu'il faut

rentabiliser au plus vite en lui garantissant une visibilité très-étendue. J'ai pensé amortir le financement en liant la promotion de notre projet à une campagne au sujet de notre vodka. J'en ai fait part à mes équipes de com' ; leurs retours ont été pour le moins mitigés, négatifs pour les plus francs.

D'une part, une campagne est en préparation, liée au mariage prochain de l'ennuyeux Norbert et de la charmante *scriptdoll* Camélia, qui se fera bien sûr sous le signe de la Vodka sur la Lune. D'autre part, l'image frivole que certains flux, aussi boueux que vulgaires, aiment à donner de ma personne ne manquerait pas d'être associée à notre projet, qui mérite plus de sérieux. »

Je notai que, par deux fois, elle avait mentionné *notre* projet.

« Je vous remercie de cette attention, se permit Kurts avec un mince sourire contrôlé.

— J'ai donc décidé, continua la milliardaire sans relever la remarque, de faire appel à un partenaire en parfaite adéquation avec notre projet : Wángzǐ 7 3Eɜda Corp. »

Je m'efforçai de ne montrer aucune réaction.

« Wángzǐ 7 3Eɜda Enjoyment fournira tous les moyens de promotion nécessaires, y compris leurs meilleurs e-wizards. En échange, nous incluons dans notre projet leur personnage fétiche, la Fille des Mers, afin de promouvoir des réalisations et explorations de Wángzǐ 7 3Eɜda Technology. Le projet *HopeShips* des Indiens commence à leur faire de l'ombre. Wángzǐ 7 tient à ce que le retour de Pearline Khan de la fournaise de Jupiter soit une réussite, aussi bien technique que médiatique. Stanley Spilett sera contacté dans la journée pour échanger avec vous sur le concept. Qu'en pensez-vous ? »

Kurts et moi réussîmes à rester de marbre. Je n'aurais rien pu souhaiter de mieux en l'état actuel des choses.

« C'est parfait, dis-je.

— Bien. En ce qui concerne le contrat, cela ne change rien pour vous. C'est l'opérateur économique Eristoff-Fenshi qui s'associe à Wángzǐ 7 Corp, via sa filiale Wángzǐ 7 3Eɜda Enjoyment. S'il doit y avoir partage de bénéfices, ce sera l'affaire de l'opérateur Eristoff-Fenshi.

— À combien se montent vos parts dans Wángzǐ 7 3Eɜda Corp ? demanda Kurts.

— Je n'ai pas à répondre sur ce point à un sous-traitant. Mais, par amitié pour John, que je considère comme une personne de bonne volonté, et afin de vous prouver que je ne suis pas rancunière, je vais satisfaire votre curiosité. Mes parts sont négligeables au vu de l'étendue de cet empire, mais d'aucuns pourraient les considérer comme assez importantes. Disons qu'elles sont à la hauteur de mes talents dans le domaine des affaires. Cela répond-il à votre question, Silver Raider ?

— Pleinement, présidente. Je n'en attendais pas moins.

— Vous m'en voyez ravie. Les réunions auront désormais lieu les lundis, mercredis et vendredis, sept heures précises. Yann Lebriec sera tenu d'y assister.

— Soit.

— Bien. Agathe, allons-nous déjeuner ? »

Je ne pouvais les laisser partir sans poser la question qui tournait dans mon esprit depuis que le projet avait pris de l'ampleur.

« Et Gabriel ?

— Oui ? questionna la châtelaine.

— Des rumeurs courent, en partie confirmées, selon lesquelles le jeu n'est pas géré par une batterie d'ias, mais par des esprits humains, peut-être même un seul.

— Des joueurs, intervint Kurts, savent qu'un certain Ghost Holmes fait partie de l'équipe. D'autres vont tôt ou tard faire le lien entre ce pseudonyme, une légende chez les créateurs de jeux indépendants, et Gabriel Dumont-Lieber.

— Tu dis que Gabriel est connu ?

— Oui, Agathe. Sous ce pseudonyme, dans le milieu du *freegame*. Depuis deux ans, il aide les créateurs qui le désirent à stabiliser et à clarifier leurs codes. Il leur suffit de laisser en accès libre une capsule portant le nom de Watson. Dans les jours qui suivent, Ghost Holmes s'en occupe.

— Est-il possible qu'ils puissent faire le lien avec Gabriel ?

— Dans le Halo, avec du temps et un brin d'obstination, tout est possible. Les halocinés disposent en général du premier, et l'obsession remplace chez eux la seconde.

— Urgïne ?

— Silver Raider Lebriec a raison. Il est bien placé pour savoir ce dont sont capables les fouineurs monomaniaques. Comme le demande la loi, les noms de tous les participants officiels au projet, ou leurs pseudonymes suivant leurs choix, sont mentionnés dans la version succincte et publique du contrat. Dans notre cas, il n'y a pas d'obligation que la fonction apparaisse ; le nom de Gabriel figure donc simplement parmi les autres, sans titre particulier. Mais si l'information est connue

d’une personne et que celle-ci la rend publique, rien ne peut empêcher qu’elle se répande ensuite.

— Je comprends, conclut la châtelaine. *Tempus narrabo,* comme on dit. Bonne journée. »

Les deux amies se levèrent avec un bel ensemble, puis nous plantèrent là, sans autre cérémonie.

« *See you soon,* me lança Kurts avant de disparaître.

— À tout à l’heure », répondis-je machinalement dans le vide.

L’après-midi même, Wángzǐ 7 3Eɜda Enjoyment me contactait pour un nouveau contrat concernant le personnage de Pearline, la Fille des Mers.

Le directeur de la communication prit la peine de me féliciter en personne – via une brève vidéo préenregistrée, mais c’était tout de même un honneur – pour mon intuition et la suggestion de la veille quant à l’opportunité que pouvait représenter *La Voie Verne* en matière d’image.

J’acceptai bien évidemment la collaboration, moyennant une rémunération que je n’aurais jamais espérée auparavant. Il n’y avait pas énormément de travail à effectuer, juste superviser celui des équipes créatives, faire quelques suggestions le cas échéant, afin que la Fille des Mers *Voie Verne,* celle de la série, ainsi que la vraie, dont l’entité économique finançait les projets, ne soient qu’une.

Comme toujours dans le cadre d’une collaboration à distance avec Wángzǐ 7, je reçus les documents par un canal sécurisé, au moment du passage de l’un de leurs satellites, pour leur retourner mon travail par le même biais douze heures plus tard.

Cette méthode nous plaçait hors de portée des oreilles et des yeux indiscrets.

La Voie Verne était maintenant réellement lancée.

La ligne de partage se dessine au loin.

Au-delà se trouve l'obscurité de la face cachée.

L'*Albatros IV* approche, se déplace si bas que son étrave fend la vague de poussière soulevée par ses répulseurs de quille comme s'il s'agissait d'un océan de sable scintillant. Sur la surface irrégulière et grisâtre, les ombres des reliefs se font de plus en plus longues avant de régner en maîtresses, brièvement écartées par le faisceau des projecteurs de proue du vaisseau. Bientôt, au loin, telles des lucioles écarlates immobiles, les feux de position des mâts de transmission de la base Aristoteles clignotent. L'*Albatros IV* s'élève lentement d'une délicate poussée de ses répulseurs, laissant retomber doucement la longue vague de poussière scintillante qui l'accompagnait dans sa trajectoire silencieuse.

Depuis la proue, au travers de la verrière de cristal, j'admire le spectacle. J'aperçois le cratère, ceinturé par les mâts de transmission illuminés, autour duquel, à l'image d'un immense engrenage aux dents arrondies, se serrent les six dômes-usines principaux et leurs annexes, dans lesquels ont été assemblées les nefs.

Notre vaisseau continue de s'élever, me révélant l'intérieur du cratère qu'une multitude de projecteurs installés sur le pourtour éclairent violemment. Au fond, les nefs attendent, titanesques œufs de métal sombre aux pointes dirigées vers l'espace infini,

dont les flancs recèlent la technologie qui permettra à leurs passagers de bâtir des mondes meilleurs lorsqu'ils s'éveilleront d'un long sommeil. Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf nefs, disposées en cercles concentriques autour d'une plus imposante dont la coque arbore en son centre un « N » et un « S » entrelacés, le *Never Surrender*, la nef que commandera Pearline Khan, la Fille des Mers.

Nous effectuons lentement le tour des installations. De minuscules techniciens en scaphandre se chargent des dernières vérifications depuis les hautes passerelles entourant les nefs, tandis que des barges de maintenance flottent avec précision entre les engins, entrent et sortent des hangars percés dans les parois intérieures du cratère. Après une dernière manœuvre, notre vaisseau lunaire s'immobilise, la proue face à la direction de la partie éclairée de la Lune, d'où viendront bientôt les colons.

Un point lumineux apparaît au-dessus de l'arc de cercle éblouissant de la ligne de partage.

Un second.

Deux autres.

Puis c'est une multitude d'éclats de lumière ; autant de vaisseaux venus de la Terre qui se dirigent vers nous ; autant de capitaines qui espèrent faire partie des neuf cent quatre-vingt-dix-neuf qui fileront vers les étoiles.

Tandis qu'ils entrent dans l'obscurité, la lumière du Soleil cesse de ricocher sur leurs coques brillantes, les auras flamboyantes de leurs réacteurs semblent brièvement les entourer d'un feu divin

qui disparaît lorsque les propulseurs de surface prennent le relais.

La multiplicité des formes, des proportions et des couleurs est à l'image de la diversité de l'espèce humaine : un régal pour les yeux et l'esprit. Que de combinaisons d'une infinie richesse, alors que la nature n'a mis à sa disposition qu'un nombre restreint d'éléments : les quatre membres, les deux yeux, les deux oreilles, le seul nez et l'unique cerveau. Il en est de même pour les vaisseaux qui approchent. Sur chacune des coques brille un blason, que chacun des capitaines espère voir luire sur l'une des nefs qui accompagneront celle de Pearline Khan.

Les innombrables engins continuent de s'approcher en un joyeux ballet chaotique. Beaucoup prennent un malin plaisir à doubler en slalomant ceux qui les devancent, d'autres progressent en équipe, quelques-uns font la course, d'autres encore avancent en solitaire. Enfin, tous ralentissent, puis s'immobilisent et constituent un nuage en forme d'anneau à l'aplomb de l'installation, deux cents pieds au-dessus des mâts de transmission.

Sur la crête du cratère, bien au-dessus des rampes de projecteurs dont l'intensité diminue, commencent à apparaître des silhouettes en scaphandre. Elles se tiennent serrées les unes contre les autres, sur plusieurs rangées, aussi diverses par leur aspect que peuvent l'être les vaisseaux qui ont approché : innombrables spectateurs venus contempler le départ des nefs pour l'espace lointain. Je sais qu'ils sont en réalité bien plus nombreux à nous regarder que ce que la quantité de combinaisons laisse entendre. Pour chacune de celles qui ont

trouvé une place sur la crête, cent ou mille paires d'yeux observent via le Halo depuis un canal externe.

L'*Albatros IV* se met en mouvement, lentement, ses propulseurs s'illuminant à peine. Il se positionne à la verticale du *Never Surrender*, à trois cents pieds de hauteur, visible par l'ensemble des vaisseaux qui attendent autour en un nuage de métal et de verre illuminé par les fanaux de position et les flux des stabilisateurs.

Le diaphragme de notre sas bâbord s'ouvre doucement, laisse apparaître une combinaison comme nul n'en a jamais vu. Pearline est une statue de marbre bleu incrustée de cuivre et d'or qui se laisse tomber, puis chute lentement vers sa nef.

Les lanternes de proue des vaisseaux prennent vie, se braquent sur elle et la suivent. J'observe une artiste qui descend vers la piste sous le feu des projecteurs d'un immense chapiteau coloré.

Sa lente descente amène Pearline Khan sur la passerelle fixée sous le sas personnel du *Never Surrender*, presque au sommet de sa forme ovoïde. L'iris cerné de diodes lumineuses s'ouvre, puis l'engloutit alors que les faisceaux des lanternes qui l'ont suivie restent braqués sur le sommet de la nef, vif éclat de lumière au sein des neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sombres œufs métalliques.

Nous nous remettons en mouvement, glissons au-dessus du nuage de vaisseaux pour nous placer à l'extérieur, désormais témoins des événements à venir.

Un à un, les vaisseaux du nuage coupent leurs lanternes et laissent les nefs briller sous la lumière blanche des projecteurs

du cratère. De minuscules engins viennent ôter les dernières passerelles, et les techniciens se retirent. Bientôt, plus aucune activité n'est visible entre les énormes masses sombres.

Il semble se passer un temps infini, puis ce que tous attendent, capitaines comme spectateurs, commence.

L'une des nefs du premier cercle luit légèrement, sa forme ovoïde se couvre d'une pâle luminescence. Sur sa coque, assez grand pour en faire le tour, se dessine un motif : une galaxie à sept bras percée en son centre par trois gigantesques soleils. Ce sont les couleurs de l'un des capitaines créateurs, l'un de ceux que Pearline Khan a choisis pour l'accompagner dans les étoiles. L'un de ceux dont l'esprit en fait un pionnier digne de ce que l'humanité possède de meilleur.

Un vaisseau, dont la coque arbore les couleurs qui viennent de marquer la nef, avance pour se placer à la verticale de la nef. Une silhouette en tombe lentement, illuminée par les faisceaux des lanternes de nouveau actives des autres engins. Sur la crête, les spectateurs commentent le choix de Pearline Khan via les canaux de communication dédiés, cherchent dans les atlas la ville de naissance de Wün Whor Shi, le second capitaine, essaient de trouver dans le Halo des informations sur lui. Fièrement, certains envoient des extraits de communication qui prouvent qu'ils étaient liés dans le Halo.

Le second capitaine disparaît dans le sas de sa nef. Les faisceaux lumineux remontent vers son vaisseau, désormais inutile, dont les propulseurs brillent d'un feu violet comme il file vers le vide. Un à un, les capitaines du nuage coupent de nouveau leurs lanternes.

De nouvelles couleurs commencent à couvrir un autre œuf de métal sombre, et le cérémonial de lumière créé par les capitaines se répète.

Puis c'est le tour d'un autre, et d'un autre encore, jusqu'à ce que Pearline Khan ait choisi les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf capitaines, à peine un pour cent de ceux qui sont venus et qui représentent eux-mêmes un pour mille des aventuriers de *La Voie Verne*, les surfeurs du tsunami, comme les appelle Kurts.

Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf qui vont partir pour créer leurs mondes sur les planètes qu'ils vont trouver à la sortie du long sommeil de leurs passagers. Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf dont les e-nivers seront si plaisants et divers que nombreux seront ceux qui voudront y évoluer. Quel dommage que tout cela ne soit qu'un rêve. Une e-réalité.

Le départ des HopeShips du projet *Vimaan Ganesh* rencontrera-t-il le même succès ? Je le souhaite de tout mon cœur.

Depuis les dômes techniques qui entourent le cratère, un message est diffusé à l'intention des spectateurs et du nuage des vaisseaux restants. Un à un, les scaphandres disparaissent de la crête tandis que les engins s'éloignent vers la face éclairée de la Lune en un joyeux chaos bon enfant.

La zone entièrement dégagée, l'*Albatros IV* prend du champ pour gagner une distance de sécurité. À mes côtés, derrière le cristal de la baie, le capitaine Simlaan m'adresse son plus grand sourire.

« Si mon arrière-grand-père Robur avait pu voir cela », me glisse-t-il dans un souffle.

Les carapaces de protection des dômes-usines glissent sur les verrières illuminées, en font bientôt des choses aussi mortes que le cratère qu'ils entourent depuis des années. La seule source de lumière est désormais le cercle de projecteurs dont les faisceaux éclatent sur les mille coques sombres à l'intérieur du rempart de roche.

Dans la structure au-dessus de laquelle reposent les gigantesques œufs d'alliage, de lourds panneaux glissent, puis basculent pour ouvrir de vastes trappes que délimitent des bandes jaunes et rouges, dans lesquelles les terribles flux des engins viendront prendre appui le moment venu.

De la poussière se soulève doucement sur les flancs du cratère, puis de petites pierres roulent et en entraînent de plus grosses qui viennent rebondir avec lenteur sur les carapaces des dômes. Le sol commence à vibrer sous les ondes de choc que provoquent les douze propulseurs installés en cercle dans la partie inférieure de chacune des nefs. Une matière cendreuse fuse à l'intérieur du cratère, remonte le long des parois et s'élève entre les coques sombres en un immense panache, mélange de poussière et des flux de particules émis par les engins.

Une lueur dorée naît, puis déchire le nuage de poussière pour accompagner les masses qui s'élèvent. Elle s'étend sur une telle distance qu'il me semble que le soleil vient de se lever sur la face sombre de la Lune.

Les œufs de métal aux formes parfaites et aux bases ceintes d'un éblouissant cercle de feu s'éloignent irrémédiablement,

s’écartant les unes des autres au fur et à mesure de leur ascension.

Les canaux de communication sont bombardés de messages d’adieu, de mots d’encouragement, de vœux de réussite. Le Halo vibre d’un nombre incalculable de liaisons qui saturent les flux d’accès, puis provoquent dépressions et ruptures là où il est le moins dense. Kurts me transmet les statistiques. Mon cœur fait un bond. Mon esprit, épuisé, doit compter les chiffres par trois fois pour évaluer les mille, les millions… Plus encore ?

Incapable de réfléchir correctement plongé dans *La Voie Verne,* je quitte.

À travers la baie vitrée de ma petite chambre, la Petite Méditerranée dansait paisiblement. Fébrilement, je saisis ma plaque et accédai à la partie « statistiques » du projet. Cela dépassait nos prévisions, du moins les miennes. Les identifiants des joueurs représentaient effectivement une minorité des accès que j’avais sous les yeux ; le projet de Kurts s’était réalisé. La campagne de promotion menée par Wángzǐ 7 3Eɜda Enjoyment, sur le moindre des flux dans lesquels elle pouvait avoir la plus petite part, avait porté ses fruits : un nombre immense de gens avaient assisté au déroulement des opérations, comme ils auraient suivi un film. Immensément nombreux au départ, motivés par la simple curiosité, les accès s’étaient multipliés par ricochet, via l’infinité de liens du Halo, pour finalement atteindre un tiers de l’humanité.

Un message fila dans la partie basse de ma plaque, marqué de la locomotive de Kurts. Je validai la demande. Le visage du

patron du *Pyrate's Bay* s'afficha dans un angle.

« Victoire !!! clama-t-il en levant un verre qui ne pouvait qu'être rempli de vrai-calva.

— Merci, Kurts. Cela semble être bien parti, effectivement.

— Bien parti ? Just bien parti ? Tu es vraiment irrécupérable, *ôm* ! Le pessimisme est ton karma. C'est cosmique ! Cos-mi-que !!! *Look at this !* »

Un tableau apparut devant son visage : la liste des premiers mots qui faisaient vibrer le Halo. *Voie Verne.* Jules Verne. Pearline Khan. Fille des Mers. Nemo. Gabriel Dumont-Lieber. Stargazer.

« Et ça augmente en permanence ! C'est plus de la vibration, *ôm,* mais une entrée en résonnance ! »

Kurts figura d'un mouvement de ses deux mains ce qui pouvait être la forme d'une cloche en train de vibrer, avant de croiser les bras et de me fixer dans les yeux.

« Et devine ce qui arrive ? reprit-il en agitant la tête. *The things to come ?*

— Comment cela, *ce qui arrive* ? Les nefs sont parties. La question est de savoir si la colonisation de planètes imaginaires lointaines va autant passionner les gens que la colonisation solaire, et si le nom Verne va y être accolé.

— *No.* Ça, c'est ce qui *est* arrivé. C'est déjà le passé. Le nouveau monde va très vite, *ôm,* le soleil n'est pas couché qu'il est déjà demain. *The new question is* : est-ce que la colonisation d'exoplanètes bien réelles va autant passionner les gens que la colonisation solaire ?

— Comment ? Que veux-tu dire par *bien réelles* ? »

Je ne comprenais plus rien à ce que me racontait Kurts. Je commençais à soupçonner une confusion entre le réel et le virtuel, liée au cumul fatigue-calva.

« Gabriel est en train de coder à la Verne de nouveaux mondes pour accueillir les colonies. Mais de vrais mondes, réellement *real,* découverts ces dernières années. Les capitaines sont déjà à l'œuvre. Ils se préparent en fonction des informations que leurs systèmes leur fournissent. Ils revoient leurs cargaisons. »

C'était certain, l'homme était en plein délire.

« Comment ? Quelles informations ? Les capitaines développent des colonies, sur des mondes modelés selon un ensemble de critères fournis dans le jeu. On est bien d'accord ? C'est ce qui était prévu.

— Oublie ce qui *était* prévu, *ôm.* Surfe sur la vague, glisse avec elle. Vibre avec le Halo. On est déjà demain, je te l'ai dit.

— Tu parles d'informations. Quelles informations ? Que Gabriel a ajoutées ?

— Celles-ci, *for example.* »

Un tableau remplaça les statistiques.

Sobre, il évoquait les stricts rapports archivés des scientifiques, épurés au possible pour diminuer la quantité de données à stocker. Rien d'inutile, aucune fantaisie, le triste résumé d'une lointaine merveille de l'espace. Sous mes yeux, le rapport changea. Du moins, son aspect se modifia. Au-dessus des froids alignements de chiffres et de termes scientifiques vinrent s'ajouter des lettres manuscrites surgies d'une époque où l'on apprenait encore à écrire à la main dans tous les pays dits développés du globe.

« Ça ne vient pas de Wángzǐ 7, ou d'un serveur-relais lié au jeu, continuait Kurts avec une excitation que le vrai-calva ne devait pas arranger. Ça monte en direct des bases de données *Vimaan Ganesh, ôm.* Les HopeShips. En direct ! Métacosmique, je te dis ! »

Il s'interrompit brusquement, en personne qui pense en avoir assez dit, attendant visiblement un retour enthousiaste de ma part.

« Je ne comprends toujours pas. On n'a pas prévu ça…

— Oublie ce qui était prévu. *That's life !* Le mouvement permanent. Ce qui se passe en ce moment, c'est le mouvement qui fait la vie ! »

Sur ma plaque, je vis Kurts engloutir une rasade de calva avant de reprendre.

« Je t'explique. *Don't ask me why*, mais des scienteux de haut vol ont accédé à *La Voie Verne,* peut-être même que certains sont des joueurs, ça ne m'étonnerait pas. Quoi qu'il en soit, lorsque les nefs sont parties, une salve de données a été lancée parmi les messages d'encouragement. Des données, *ôm*, juste des données. Sans mots doux ni bisous. N'importe qui aurait interprété ça comme une erreur des serveurs, et l'aurait balancé à la corbeille. Mais pas Gab ! Il les a traitées, et a tout de suite compris que c'étaient des informations correspondant à Galen 24-Fu, l'une des dernières exoplanètes découvertes. Il a accusé réception, et a mis une ia dessus pour convertir tout ça en images et en données de jeu. Ensuite, il l'a *loadée* au second *captain.* »

Je restai sans voix – une fois encore. Tant de choses m'échappaient dans ce monde qui allait trop vite pour moi. Bien trop vite…

« Je te laisse imaginer la suite. Le *captain* en question a annoncé aux autres que le défi était en réalité de créer des colonies viables à partir de *real* données. Tous ont hurlé pour avoir les leurs. Tous veulent aller sur une *vraie* nouvelle planète. Et la nouvelle a fait le tour du Halo en moins de trente secondes, *ôm.* Trente secondes pour que le monde sache que des scienteux étaient partenaires ! Tsunami !!! Oui, *ôm, La Voie Verne* devient en partie une simulation pour le projet *Vimaan Ganesh* ! Tu imagines ? Ils considèrent que *La Voie Verne* est un outil de développement sérieux ! »

De nouveau, je ne trouvai rien à dire.

« Gab a demandé d'autres données. Elles sont arrivées. En masse ! Et tu sais ce qui est le plus fort ? »

Non, je ne le savais pas, mais j'imaginais sans peine que je n'allais pas tarder à le savoir, dès qu'il aurait fini de se resservir en vrai-calva.

« Eh bien, les données, *ôm,* elles ne viennent plus seulement du projet Ganesh ! Wángzǐ 7 en envoie aussi. Ils ont fait fi de la concurrence. *One earth, one spirit !* Cosmique, je te dis ! Putain, John, c'est du sérieux, maintenant ! On mène une expérience scientifique. On dézingue plus du dragon, là, on trace l'avenir. *We are the fuck' kings of the universe !* »

Kurts, emporté par son enthousiasme, ne trouvait plus les mots ; j'en profitai pour réfléchir.

« Mais, *La Voie Verne* ?

— Elle reste, *ôm,* elle reste. Gab code comme il n'a jamais codé *before,* pour que tout soit cohérent avec son univers, en ajoutant aux données la romance et le petit je-ne-sais-quoi qui fera

monter la mayonnaise, le truc qui transforme *les* tous en *un* tout. *Never saw that !* Il repousse encore ses limites. En fait, je ne sais pas s'il en a. Son esprit est capable d'embrasser une foule d'infos à la fois. Ce gosse est un dieu du Halo. Les capitaines l'ont surnommé Stargazer. »

Sur ma plaque, son regard se figea un instant. Un sourire éclaira brusquement son visage sombre.

« *Bloody spit of hell !* On parle même d'un manuscrit de Jules Verne, juste après *De la Terre à la Lune,* sur la colonisation spatiale. Il aurait été refusé car trop incroyable pour l'époque. On vient de l'identifier.

— Je… Il n'a jamais écrit ça. Ce n'est absolument pas crédible.

— Je sais, mais tout le monde s'en moque. *That's the Halo, John.* Une poignée en sourira, mais c'est le nombre qui compte. Jules Verne ne s'appartient plus, *man* ! Il est la propriété du monde. Il redevient une légende. Une putain de *fucking* légende cosmique ! L'éditeur annonce la diffusion de *Voyage par-delà le Soleil* pour demain minuit. Je t'en *load* un exemplaire ? »

Je n'entendis pas réellement le reste de ses paroles, mais en saisis le sens général. Lorsqu'il finit par se taire, que son visage disparut de ma plaque – ou que je le fis disparaître, je ne sais plus –, je restai un moment à digérer ces nouvelles informations, seul dans le calme de ma chambre, le regard sur les vagues de la Petite Méditerranée. Ces dernières ne semblaient pas touchées par le phénomène. Le tsunami du Halo dont parlait Kurts n'affectait pas le monde soutenant mes pieds. Cela me rassura.

Peut-être une heure après, l'esprit plus clair, j'activai mon accès.

La Voie Verne devenait un événement dont tout le Halo vibrait. Des sociétés de transport, aérien, maritime ou ferroviaire, demandaient la réalisation de partenariats. Les flux d'*infotainment* contactaient le service juridique des Nouvelles Éditions Hetzel pour tenter de négocier des exclusivités de diffusion large de *La Voie Verne*. Après envoi d'un message à Urgïne, je les redirigeai vers l'opérateur économique Eristoff-Fenshi, qui se ferait une joie de leur répondre, et de racler au passage quelques pourcentages…

Une nef s'était déjà posée. Deux, en approche de leur destination, se placeraient en orbite d'ici à une journée.

Un chiffre astronomique de spectateurs suivait la première nef, la *Never Surrender* que commandait Pearline Khan. L'exploratrice avait baptisé Galen 24-Fu L'Île. Je compris alors que Gabriel était derrière le vaisseau. Cela non plus n'était pas prévu. Pearline Khan devait être le symbole du jeu, la figure de proue devant inspirer les autres, gérée comme un élément de décor après l'envol.

Sur ma plaque, je voyais la nef posée sur un haut plateau rocailleux, au centre du cratère creusé par ses réacteurs de poupe. Titanesque œuf de métal brûlé par son entrée dans l'atmosphère, elle ne s'élèverait jamais plus. Destinée à être le premier foyer des colons et sa réserve de matériaux, elle se dressait sous un ciel blanc qui donnait l'impression d'être constitué d'un unique et immense nuage. Au loin, au-delà de

l’étendue d’eau grise qui bordait le plateau, je distinguai des montagnes.

L’iris extérieur s’ouvrit lentement.

Incapable de résister à la tentation, je chaussai mes lunettes d’aviateur.

Devant moi, l’iris intérieur du sas est encore fermé ; je ne suis pas un spectateur. Je tourne la tête vers la droite, la Fille des Mers fait de même dans ma direction. Je croise son regard lorsqu’elle me saisit la main. Mais la façon de presser mes doigts est celle d’une étrangère.

Ce n’est pas ce que je veux.

Je tente de quitter, mais les commandes à la limite de mon champ de vision restent grises, figées.

Une main se pose sur mon épaule gauche, dont je sens la pression au travers de la combinaison. Je me retourne. Derrière la visière, je reconnais le visage de Gabriel, qui m’adresse un sourire spontané, troublant car impossible pour lui dans la réalité, où il aurait écarté les lèvres avec quelques secondes de retard, le temps d’analyser ma réaction pour en déduire ce que les conventions sociales attendaient de lui en retour. Du coin de l’œil, je perçois les commandes qui se déverrouillent. L’enfant me rend la monnaie de ma pièce, sans penser à mal.

Il croit me faire plaisir, mais la présence de Pearline dans cette e-réalité m’est insupportable. Je ne veux la revoir que pour la serrer dans mes bras. Mes véritables bras, son véritable corps. Son odeur, sa vraie chaleur contre la mienne. Pas une simulation. Pas une odeur et une chaleur reproduites à l’identique par des

millions de cyclopes pour simuler des millions de femmes. Non. Je veux celle de l'unique Pearline, celle qui parle toujours à mon cœur et à ma chair depuis l'enfer de la fournaise de Jupiter.

J'incline rapidement la tête pour remercier Gabriel, heureux que les larmes qui brouillent ma vue derrière les lunettes ne soient pas codées, puis je quitte la nef, basculant sur un canal observateur.

Trois silhouettes en combinaison se découpent derrière le sas de débarquement, à cent vingt pieds du sol rocailleux. Pearline Khan, reconnaissable à sa tenue couleur océan rehaussée d'or et de cuivre, s'avance la première. Le coordinateur Stargazer et l'homme qui porte le titre de premier explorateur se placent aux côtés de la Fille des Mers.

Incrédule, je zoome sur le visage du premier explorateur. Derrière la bulle de cristal du casque, il s'agit bien de moi, barbu, chevelu, comme du temps de ma première vie. Je me vois sourire lorsque Pearline Khan désigne de la main les gigantesques formes volantes qui descendent de l'épaisseur du ciel pour plonger vers l'étendue grise.

Je quitte.

Face à la fenêtre de ma chambre du palais, les yeux rivés sur la Petite Méditerranée, je m'interrogeai. J'espérais que le même enthousiasme et la même sincérité entoureraient le vrai départ pour les étoiles.

À quoi ressemblerait-il lorsque les véritables *Ganesh* du projet indien attendraient en orbite autour de la lune où elles auraient été assemblées ?

Que donnerait le spectacle de la nuée de vaisseaux amenant les colons destinés à s'entasser dans les soutes d'animation suspendue ?

Combien y aurait-il de nefs ?

Combien seraient-ils à s'endormir au seuil d'un voyage qui les mènerait vers l'espoir, vers une hypothétique vie décente refusée par la Terre épuisée de leur naissance ?

N'y aurait-il que les malheureux des contrées déshéritées ?

Des hommes et des femmes venus des nations favorisées se joindraient-ils à eux, poussés par l'instinct de découverte, menés par l'esprit d'aventure qui fait parfois de l'homme un géant ?

Mon accès vibra légèrement. Le visage miniature de Kurts flottait au-dessus.

« Cosmique, *ôm* ! Big Bang !! »

Je n'eus pas le temps de l'interroger, et n'en avais d'ailleurs pas besoin, la locomotive était lancée.

« *Pearline Khan is mother goddess !*

— Comment ?

— *Verne* est en bonne place, *ôm*, je te rassure. Une Verne's Extraordinaires Voyages Factory vient de naître, dans laquelle des gus du monde entier écrivent les nouvelles aventures de Nemo ou de Robur. Tu te rends compte ? Des *real* textes écrits avec de *real* lettres ! C'est l'effet *Voyage par-delà le Soleil.* L'éditeur a eu l'idée géniale de joindre un scan du manuscrit avec le fichier. »

Je souris de cette escroquerie poussée à la perfection. Il me vint même à l'esprit que Kurts et ses amis pourraient bien être derrière. Celui qui m'avait affirmé que l'écrit, c'était fini, auteur

d’un Jules Verne perdu ? Cela ne m’aurait étonné qu’à moitié ; n’était-il pas, selon ses propres termes, « un sceptique ouvert à tout » ? Je notai dans un coin de mon esprit de ne pas oublier de vérifier qui était le découvreur du manuscrit, et à qui profitaient les droits de la première édition.

« *So, don’t worry, be happy !* Mais la Fille des Mers, c’est autre chose. Elle est devenue un *godhashim* de putain de symbole ! Selon les stats, c’est le premier prénom donné aux filles, tous pays confondus, depuis une heure. Pour te dire, le fils aîné de l’impératrice de Chine a prénommé sa fille Pearline Huāhuì Xīn Xīwàng. Littéralement : “Pearline Fleur d’Espoir Nouveau”. Elle coiffe Verne au poteau, mais ne t’inquiète pas, il y a de la place *for many heroes* à la grande table des dieux ! »

Je ne m’inquiétais pas, ça non. Plus maintenant.

Mais j’étais trop dépassé par les événements pour pouvoir m’en réjouir pleinement.

L’image de Kurts flottait devant Agathe Dumont-Lieber, Urgïne Eristoff-Fenshi et moi-même, pour une réunion d’urgence.

Comme lors des rendez-vous réguliers, Gabriel n’était pas invité à participer. Pour lui, *La Voie Verne* se résumait à *La Voie Verne* en elle-même ; tout ce qui n’y était pas directement lié lui était étranger. Pour ce qui était des besoins techniques, il réglait cela directement avec Urgïne, et personne d’autre.

Cela faisait trois semaines que Pearline Khan s’était posée sur Galen 24-Fu. Trois semaines que d’innombrables spectateurs suivaient la vie des colons de synthèse qu’incarnaient des joueurs, comme ils suivaient auparavant les flux de vie-vraie, ou les feuilletons calibrés et assemblés à la chaîne. Ils suivaient la vie dans les colonies lointaines de *La Voie Verne* comme une réalité.

Il faut dire que les conventions 3F donnaient un côté très réaliste et attractif aux activités des colons. À cela on pourrait ajouter, en y réfléchissant, qu’au vu de la distance et de la vitesse de transmission des informations – à moins que nos connaissances ne fassent un bond extraordinaire –, il serait impossible à quiconque de suivre de son vivant l’évolution d’une colonie partie à l’époque de son enfance. Cette aventure lointaine, inaccessible, restera donc, pour bien longtemps, une fiction guère plus réelle que celle présentée par *La Voie Verne*.

L’exposition que certains colons de synthèse firent de leur vie intime, voire principalement sexuelle, accessible via des flux spécialisés (dits fluX), me choqua. Je bondis et m’opposai vigoureusement à cela, avant de comprendre qu’il s’agissait d’e-nivers totalement indépendants, qui reprenaient les décors des colonies les plus populaires de notre projet. La rançon de la gloire, m’assura Kurts. Et tant qu’en respect des conventions Fu-Fo-Fr, ils versaient des droits raisonnables aux créateurs de *La Voie Verne,* rien ne pouvait être fait pour les empêcher de continuer.

Parallèlement, un engouement planétaire s’était créé autour du projet *Vimaan Ganesh*. Il avait atteint les scientifiques les plus réticents et permis à ceux qui n’osaient pas officiellement soutenir le projet de le faire sans être considérés comme des fantaisistes. Une fois encore, comme pour les débuts de la conquête spatiale, l’opinion publique avait son poids.

Certains annonçaient déjà que quelques-unes des simulations de *La Voie Verne* seraient emportées à bord des nefs comme modèles et exemples, tant certaines réactions humaines des joueurs-colons étaient proches de ce qui se passerait. Ces simulations, aux côtés des grands textes historiques, pourraient être des guides pour ceux qui dirigeraient les colonies – l’humain étant la même créature depuis des milliers d’années, avec ses défauts, ses qualités, et, fort malheureusement, une forte tendance à répéter ses erreurs…

La colonie de loin la plus suivie était celle de Pearline Khan, Jules Verne et Stargazer, dans laquelle Gabriel présentait son avatar tel qu'il était lui-même, c'est-à-dire un coordinateur hors pair analysant les choses avec vivacité, les voyant telles qu'elles étaient, sans le filtre des convenances ou des émotions.

Interfacé en permanence avec les instruments et les IAs du bord, il était capable de réagir à tout instant avec l'ensemble des moyens à sa disposition pour la protection de ses amis. Plus rapide que n'importe quel calculateur, mais toujours humain malgré sa différence, il était le parfait assistant de colonisation. Une grande partie du public s'était attachée à lui. De nombreuses personnes, dites normales, rêvaient de pouvoir se permettre ses réactions, de pouvoir se détacher des conventions sociales qui étouffaient leur vie quotidienne.

La BNF avait subitement jugé utile de remettre en ligne l'intégralité des *Voyages extraordinaires,* en fac-similé des Éditions Hetzel, avec les illustrations reproduites à la perfection, que je m'étais empressé de charger et de stocker sur pas moins de trois aiguilles de données.

L'institution avait si rapidement récupéré des exemplaires que je m'en étonnai. Étaient-ce ceux confisqués par Lamprin ? Ou alors les exemplaires abîmés par l'inondation de 27, miraculeusement retrouvés chez le restaurateur chargé de leur cas ?

À mon grand désappointement, cela ne sembla pas intéresser beaucoup de gens. Seul *Voyage par-delà le Soleil* connaissait le succès, et presque exclusivement dans sa version lue à l'oral.

Kurts avait raison, la forme écrite était morte pour ce qui était du roman. Nous vivions à une époque dans laquelle tout le monde savait lire et écrire, et d'ailleurs lisait souvent à longueur de journée, via le Halo, mais des choses brèves, sans continuité. Plus personne ne lisait *sur la distance*, comme aurait pu le formuler madame Dumont-Lieber. Plus assez de temps ? Trop de sollicitations diverses provoquant autant d'interruptions ? Manque d'habitude ? Effort rebutant ? Peu importaient les raisons, les faits étaient là.

Toutefois, le rêve et l'imaginaire continuaient, portés par les voix des liseurs de textes. Tout n'était pas perdu. Cela avait été ainsi pendant bien des siècles ; pourquoi pas durant les prochains ?

À côté de cela, la compagnie de cinéma indienne Sinēmā Dēvatā'ōṁ annonça l'adaptation intégrale des romans, dans leur ordre de parution, au rythme d'un film par trimestre. Là encore, je me sentis totalement dépassé…

Jules Verne était – j'étais – devenu le symbole d'un avenir meilleur porté à bout de bras par des hommes et des femmes courageux et tenaces.

Malgré l'immensité du projet, Gabriel continuait à tout gérer. Le nombre d'ias nécessaire avait crû, mais pas en proportion de l'ampleur nouvelle de *La Voie Verne*. Elles ne servaient, avec ses camarades, qu'à maintenir les routines secondaires et les grandes règles de cohérence de l'univers. L'enfant gérait tous les détails, donnait l'étincelle de vie, maintenait le romanesque.

La châtelaine m'informait régulièrement de son état. Suivant les médecins, les zones de son cerveau concernées avaient continué de s'étendre, bien au-delà de ce à quoi ils s'attendaient. Gabriel évoluait, même si ses relations avec les autres dans le monde réel, elles, ne changeaient pas. Étonnement, dans *La Voie Verne,* il les gérait à merveille.

Mais ces relations humaines, que le public trouvait si réelles, si prenantes, ne l'étaient-elles pas justement parce qu'elles étaient celles que nous aimerions expérimenter ? Car elles étaient subtilement différentes des relations entre personnes du monde réel ? Il en est ainsi de la vie quotidienne romancée, sérialisée des flux ; elle passionne bien des gens qui n'adresseraient pas la parole aux équivalents réels des personnages virtuels qu'ils suivent avec passion.

Les relations humaines de *La Voie Verne* étaient légèrement plus simples, c'étaient des relations que Gabriel comprenait.

Une caisse fut livrée au palais. Elle contenait l'intégrale des *Voyages extraordinaires*, chacun des romans dans sa première édition. Elle avait été envoyée par un collectionneur africain, relation de la milliardaire, qui la tenait d'un prêtre – décédé depuis lors –, qui lui-même l'avait sortie de la bibliothèque du Vatican juste avant la grande braderie de 32. Chaque exemplaire portait la mention manuscrite : « À Sa Sainteté Abigaïl I^{ère}, en souvenir de son intrépide Strogoff. »

Je repensais à tous ces événements, me demandant lequel pouvait avoir provoqué la réunion d'urgence : Kurts nous avait laissé un message nous enjoignant de le contacter au plus tôt.

« Bonjour, monsieur Silver Raider Lebriec, lança la milliardaire, toujours distante vis-à-vis de Kurts malgré la fréquence de nos réunions et le succès du projet.

— Bonjour, mesdames. Bonjour, John. Êtes-vous au courant ?

— De quoi ? interrogea la châtelaine.

— Pour Gabriel.

— C'est-à-dire ?

— Ça y est, quelqu'un a balancé son rôle dans l'histoire. Son rôle précis, plus exactement. Tout le monde sait désormais que Gabriel est l'intelligence qui gère *La Voie Verne*.

— Qui a parlé ? demanda froidement la milliardaire.

— Probablement l'un de ses camarades. Il n'y a qu'eux qui soient au courant de son rôle de coordinateur. Il a dû lâcher ça sur un forum quelconque. Quelqu'un a fait des recherches, et bing ! Dumont-Lieber est un nom connu, il est fort possible qu'il soit mentionné dans un article lié à l'autisme – les autistes ont toujours fasciné les gens. Bing ! Bing ! Bing ! Le Halo résonne.

— En clair ?

— Certains ont lancé le projet d'ériger une e-cône dans le Halo.

— Vont-ils y arriver ?

— Certainement, vu leur nombre. Et si la somme n'est pas assez importante, ils feront en fonction. Ils se débrouilleront totalement par eux-mêmes, s'il le faut. C'est l'avantage du numérique : tout est possible, dès que vous avez une idée !

— Ils vont nous pondre une horreur…, conclut la châtelaine. Une montagne de mauvais goût moderne.

— Les goûts et les couleurs… Malheureusement, il y a plus de couleur que de goût dans le Halo. Voici les projets. »

L’image de Kurts fut remplacée par celles de monuments invraisemblables en hommage à Gabriel « Stargazer » Dumont-Lieber.

Se succédèrent des versions modifiées de tous les monuments connus, mêlés à des projets abracadabrants pour le Halo, puis pour le monde réel, comme la projection de son visage sur la Lune, l’installation de sa statue en pied, en face de celle de la Liberté, un pont reliant les deux, ou encore une projection dorée, haute de trente mètres, au-dessus de la tour Eiffel ; sans parler du Sphinx qui retrouvait un nouveau visage. Le tout était accompagné de fonds sonores à la hauteur des images qu’ils étaient censés mettre en valeur. Je dois confesser que, en ce qui concerne la musique, je suis resté un peu vieux jeu. Toutes ces sonorités modernes, supposées toucher directement au cerveau, me paraissaient être un mélange de bruits directement issus de la révolution industrielle.

« On ne peut rien faire ? demandai-je.

— Impossible. Tu peux toujours les poursuivre en justice, tu ne pourras pas empêcher un hurluberlu ou un groupe d’admirateurs halocinés de rendre son petit hommage personnel, qui fera le tour du Halo. Regarde le mal qu’ont les célébrités avec les vidéos d’avatars que montent leurs admirateurs. Il faut se résigner, une e-cône va être créée…

— Si c’est ainsi, nous l’élèverons nous-mêmes ! lança la milliardaire.

— Que veux-tu dire ? questionna la châtelaine, l’air quelque peu inquiet.

— Nous allons élever ce monument à la gloire de Gabriel. Nous-mêmes. On n'est jamais mieux servi que par soi-même, après tout.

— Je… Je trouve cela indécent.

— Pourquoi donc ? Il est la preuve que des enfants différents sont capables, et même plus que les autres. Regarde ce qu'il a fait ! La fondation Temple peine à crédibiliser ses protégés alors qu'elle existe depuis des décennies. Chaque succès n'est considéré que comme une curiosité, au mieux un phénomène, par les flux à sensation. »

D'un geste, Urgïne balaya l'air devant elle pour faire fi de tout ce qui *avait été.*

« Gabriel est au-delà. Il a bâti quelque chose qui a de l'importance, qui est plus grand que lui, qui a plus de portée que son simple exploit. Il est une part de cette conquête spatiale qui n'a pas encore débuté, mais qui sera. Dans dix ans, vingt ans, lorsque les *Ganesh* indiennes quitteront notre système solaire, les gens penseront à Gabriel. »

La milliardaire se tut. La châtelaine resta silencieuse un instant.

« Je ne sais pas…

— Moi, je sais. Si tu ne veux pas que des admirateurs pleins de bonnes intentions présentent Gabriel comme un animal de foire ou un monstre et nous pondent une horreur, comme tu dis, nous devons prendre les choses en main. De façon radicale !

— C'est-à-dire ?

— Faire ça en grand.

— J'imagine que tu as déjà une idée.

— Je vais contacter l’immense Igor Kumpëst. Pour ce qui est de faire les choses en grand, les Russes sont les meilleurs.

— Et où ? Je suppose que tu as également une idée. »

La milliardaire écarta les mains, avant de désigner le ciel, comme s’il s’agissait d’une évidence.

« Où un tel monument pourrait-il être, ma chère, sinon sur la Lune ? »

Sur la grande place dominée par la tour Eiffel se dessinait la silhouette d'un immense cube formé de grandes plaques composites, aux angles parcourus d'un fin réseau lumineux bleu pâle. Assez vaste pour contenir un petit immeuble, c'était pour l'instant un écrin vide, simple support physique ancré dans le monde réel, visible, *touchable*, nécessaire à la promotion. Le moment venu, ses parois s'abattraient, exposant un hologramme fidèle de l'œuvre originale, et ce à l'instant même où cette dernière serait dévoilée au public, à son emplacement réel, sur la Lune, à deux cents mètres de la partie basse du module lunaire *Apollo 11*, en bordure de la zone de Patrimoine solaire de l'humanité.

« 47.23.37.45 », annonçait le décompte flottant en caractères hauts de dix mètres, au-dessus du cube. La réalisation du sculpteur Igor Kumpëst ne serait dévoilée au public que dans plusieurs semaines, mais elle faisait l'objet de nombreuses spéculations de la part des flux d'*infotainment*. Quarante-sept jours, vingt-trois heures, trente-sept minutes, quarante-cinq secondes avant l'inauguration.

Sur mon accès, je pouvais observer les drones de surveillance, porteurs des logos des flux, qui tournaient sans relâche autour de l'édifice. Leurs capteurs traquaient aussi bien araignées et frelons d'infos qu'intrus de toutes sortes, individus non autorisés, autres drones, guêpes espionnes ou mouches fouineuses ; bref,

n’importe qui, ou quoi, n’appartenant pas à ceux qui avaient déboursé une fortune afin de se partager l’exclusivité de l’événement à venir. L’attente, savamment orchestrée par les professionnels Eristoff-Fenshi de la vente du néant, était devenue un événement mondial, plus propice au placement de promotion que l’œuvre elle-même.

La sculpture ne capturerait l’attention du public que durant le bref instant de son inauguration. L’attente, en revanche, qui durait depuis bientôt six mois, était le support continu d’un flot d’annonces et de publicités, que soutenaient avec régularité – et une conviction directement proportionnelle à leur cachet – des personnalités en vue, aussi bien réelles que de synthèse. Certains disent au sujet de l’amour que l’attente en est la meilleure partie ; j’imagine que les responsables de la communication et des finances Eristoff-Fenshi avaient en permanence cette petite phrase en tête.

Je fis flotter au-dessus de mon accès le modèle préparatoire de ce qui avait été finalement retenu par Igor.

Gabriel, d’un titane aussi sombre que la nuit, rehaussé de liserés d’or qui soulignaient ses traits, debout sur un anneau de Moebius formé par un parchemin de marbre blanc, brandissait notre système planétaire vers les étoiles. Le Soleil flottait dans la paume de sa main, illuminait l’ensemble d’un éclat doré, tandis que les planètes suivaient leur cycle. Si l’on observait avec attention, il était possible de remarquer sur la Lune une miniature de la sculpture. Celle-ci brandissant également un système solaire possédant une lune, sur laquelle se trouvait une

nouvelle miniature de la sculpture, et ainsi de suite jusqu'à atteindre des dimensions nanométriques, avait affirmé Igor.

Mais ce n'était pas cela qui me fascinait. Je n'avais d'yeux que pour les minuscules caractères noirs gravés sur le marbre du parchemin. Des caractères inaltérables dans le temps, dont l'enchaînement formait l'intégralité des *Voyages extraordinaires* traduits en soixante-dix-sept langues. Durant les six derniers mois, mon nom avait été associé à la conquête spatiale – certains surnommaient même *Verne Ganesh* le projet *Vimaan Ganesh*. C'était pour le moins exagéré, mais je n'allais pas m'en plaindre.

Il ne restait, pour achever l'œuvre réelle, qu'à mettre en place les hologrammes de la Terre et des autres planètes du Système solaire, dont les éléments colorés contrasteraient avec la noirceur de la silhouette de Gabriel. Tout cela serait achevé dans moins d'une semaine. Un battage médiatique serait ensuite mené jusqu'au jour J, exposant au public la pression des artistes et des techniciens des Kumpëst Forges pour que tout soit prêt à temps. Des incidents – savamment organisés – seraient révélés par de soi-disant sources non autorisées, et maladroitement démenties par les experts de la compagnie.

Bien sûr, tout ne serait que marketing et suspense organisé. Stanley Spilett avait lui-même participé à la rédaction d'une partie des événements accompagnant le projet depuis son lancement, qui en faisaient un véritable récit d'aventures. Une horde de *scriptmasters* avaient peaufiné les détails, usant de leurs connaissances sociologiques et psychologiques du public. Depuis bien longtemps, il semblait impossible de présenter quoi que ce soit simplement, sans l'engluer dans une dramaturgie

assommante. Tout n'était que suspense et rebondissements. Le réel se devait d'être préparé à la sauce romanesque pour avoir un intérêt.

La moindre étape de la construction de la statue donnait lieu à une véritable épopée sur laquelle planait en permanence un risque d'échec. À croire que les scientifiques et les ingénieurs du projet jouaient leurs décisions aux dés…

Je cesse de râler. Nouvelle époque, nouvelles façons de faire… Et je ne pouvais pas me plaindre ; tout cela venait de ma volonté de voir mon nom redevenir une légende.

Les ouvriers qui avaient extrait le marbre de la mine chinoise – où Urgïne avait fait pression pour améliorer les conditions de travail –, les conducteurs des machines qui l'avaient remonté à la lumière du jour, les pilotes des zeppelins qui l'avaient transporté, tous ceux qui en avaient pris soin aux Kumpëst Forges, tous avaient été présentés, suivis au jour le jour dans leurs efforts comme les héros d'un fantastique roman, sous la direction des *scriptmasters* et des réalisateurs. Avec bonne humeur et entrain, ils s'étaient prêtés au jeu des incidents et péripéties mis en scène, faisant preuve de l'énergie et de la passion d'acteurs au début de leur carrière.

Jusqu'à présent, personne ne savait à quoi ressemblerait l'œuvre d'Igor. Les flux d'*infotainment* non sponsors relayaient les supposées fuites, les étayaient d'hypothèses les plus diverses quant à la nature réelle de l'œuvre, offrant au projet une visibilité extraordinaire. Certaines des informations circulant dans le Halo, photographies infrarouges, images satellite, extraits

d’esquisses préparatoires et fragments de conversations enregistrées à l’insu des techniciens ou des artistes provenaient bien de fuites réelles. L’ingéniosité et la persévérance des traqueurs passionnés par le projet payaient parfois. Mais le fruit de leurs efforts passait le plus souvent inaperçu, noyé dans le brouillard des news et des annonces fantaisistes diffusées par les médias Eristoff-Fenshi, créées et étudiées avec soin pour leur potentiel e-pidémique. Et cette fois, le « e » ne contredisait pas le sens du mot. Il semblait que dans les domaines néfastes, le « e » renforçait le sens. Certains, plus clairvoyants, dénonçaient ce vide si savamment mis en scène, en faisant alors eux-mêmes la promotion. Un cercle vicieux. « Vertueux », s’exclamait le responsable com’, aux anges.

Le personnage qu’était Igor Kumpëst, sorte de Raspoutine dans l’apparence, avait également fait l’objet d’un reportage qui mettait en avant le peu d’informations vérifiables existant quant à sa vie pré-célébrité mondiale. Il en ressortait qu’il n’était probablement pas russe, mais français, et qu’Igor Kumpëst n’était que la facette la plus visible d’un artiste qui excellait dans plusieurs domaines, sous plusieurs noms et apparences, et ce depuis des décennies.

Gabriel, dont plus personne n’ignorait le rôle, était devenu un symbole. Il prouvait au monde entier que certains, dits inadaptés, étaient en réalité adaptés à autre chose qu’il suffisait de trouver. Il s’agissait souvent d’une question de chance, d’entourage, mais c’était possible. Temple Grandin l’avait prouvé au XX^{e} siècle. Gabriel, au XXI^{e}, via le Halo, le démontrait à la terre entière.

Dans les pays industrialisés, les prisonniers des systèmes virtuels étaient depuis longtemps devenus une sorte de para-humanité dont personne ne parlait vraiment. Leur existence n'avait pas de réalité concrète, mis à part pour leur entourage proche. Sans être nés hier, ils ne semblaient pas exister pour la société, comme déjà totalement absorbés par le Halo. Certains flux les évoquaient à l'occasion, lorsqu'une histoire sordide survenait – folie meurtrière subite, mort par inanition lors de l'absence prolongée de l'entourage, chaîne organisée de suicides pour que les esprits se rejoignent dans le Halo, ou tout autre événement propre à attirer l'attention du public. Le ton était toujours spectaculaire, dans une optique « savez-vous qu'il existe… ? ». Seuls ceux qui avaient lentement vu l'un de leurs proches se retirer du monde comprenaient réellement ce que cela signifiait.

Tout avait commencé par la Chine. Pour nombre de leurs adolescents prisonniers des univers virtuels, notre réalité était sans intérêt, voire effrayante. C'était un enfer dont ils ne voulaient pas franchir les portes, dans lequel ils ne voyaient pas quelle pourrait être leur place. Ils furent des objets de curiosité pour beaucoup, des exemples pour ceux qui vouaient à la damnation le virtuel et les possibilités qu'offrait le réseau Internet en plein développement. Ces adolescents avaient vieilli, étaient devenus adultes, vivaient – existaient, plutôt – dans ce qui était désormais le Halo. Leur présence n'ayant jamais réellement été prise au sérieux, les autres nations semblèrent surprises lorsque, plus tard, le phénomène s'étendit chez elles. Les rêveurs, ou tiers-vivants, comme ils furent surnommés, étaient considérés

et admis comme une fatalité dans un monde que la plupart ne comprenaient plus. Contrairement aux idées reçues, de nombreux adultes basculaient dans le rêve.

L'IU, et l'accès libre et inaliénable au Halo pour chaque individu qui lui était lié, ne fit que renforcer les possibilités d'isolement vis-à-vis du monde réel, celui qui fournit l'eau, la nourriture, le chauffage, les moyens de lutter contre la maladie, toutes ces choses qui permettent au corps de se maintenir en vie. Il y eut d'abord des individus, puis des familles de tiers-vivants, puis leurs enfants, surnommés les Orphelins du Rêve.

Ce phénomène touchant en grande partie les classes défavorisées, des aides furent mises en place pour aider les familles à subvenir à leurs besoins. Il ne fut guère question de savoir sérieusement pourquoi ces hommes et ces femmes quittaient la terre pour le Halo. Peu s'interrogèrent. Aujourd'hui encore, ils ne sont pas très nombreux ceux qui veulent réellement connaître la raison pour laquelle les rêveurs trouvent leurs vies dans les univers du Halo plus riches que celle que leur offre le monde réel. En voici la raison, selon moi : ce monde, concret, mesuré, balisé, *statistisé* par les nains, ne leur laisse comme avenir que des vies calibrées au plus juste, au plus étroit.

En d'autres temps, ces rêveurs seraient devenus des aventuriers ou auraient sombré dans l'alcool et les drogues ; aujourd'hui, ils existent dans le Halo. Ils y vivent certes une demi-vie, mais qui les contente plus que celle qu'ils peuvent attendre de la réalité. Satisfaits à défaut d'être heureux, ils ne cherchent pas à remettre la société en question. Du pain et des jeux, des siècles après, est une expression toujours aussi vraie.

Né différent, Gabriel ne faisait pas partie de ce groupe. La science sait que depuis la création du monde, les gènes des êtres vivants sont altérés par des phénomènes aussi différents que l'environnement ou les rayons cosmiques, qui en bousculent subtilement la chaîne et produisent des mutations qui sont, en fonction du milieu, favorables ou défavorables.

Si la mutation est défavorable, l'être ne survit pas, ne donne pas de descendance, ou, s'il a le temps d'en engendrer une, cette dernière ne survit pas longtemps.

Si la mutation est favorable, que par chance aucun événement ne vient mettre fin à son existence, l'être devient prédominant parmi ses congénères, et se reproduit. Ses descendants constituent alors une nouvelle espèce totalement adaptée à son environnement.

Certaines créatures, dont la mutation a amené la mort, auraient pu survivre, puis vivre, quelques milliers d'années après, ou avant, dans des conditions différentes. Mais elles sont apparues trop tôt, ou trop tard, ou encore au mauvais endroit. La nature n'est ni juste ni injuste ; elle est. On y vit, on y survit ou l'on y meurt, purement et simplement, dans un combat perpétuel qui ne laisse pas de place aux sentiments ou à la compassion. Heureusement, l'homme protège les plus faibles des siens, car il sait que chacun est précieux, que chaque flamme, même la plus petite, apporte sa chaleur au brasier qu'est l'humanité.

Gabriel faisait partie de ceux nés au bon moment. Ses capacités, qui semblaient inutiles dans la plupart des activités humaines, pouvaient propulser en avant notre civilisation. Il était la solution alors que les ias révélaient leurs limites.

Depuis la nuit des temps, pour grandir et mûrir, l'humanité avait eu besoin d'hommes et de femmes différents : des guerriers, des semeurs, des diplomates, des rois et des reines, des stratèges, des poètes, des lettrés, des bâtisseurs, des explorateurs, des philosophes, des ouvriers, des gens simples, d'autres torturés, souvent méprisants les uns envers les autres, parfois ennemis, mais formant un tout. L'humanité avançait, plus importante que chacun d'entre eux qui se voyaient comme le centre de l'univers.

Gabriel, dont les aptitudes auraient fait l'objet d'un spectacle à sensation au siècle dernier, était la clef d'une avancée spectaculaire. Quand d'autres le devenaient au fil de leur vie, Gabriel était né géant. Il représentait une nouvelle branche de l'humanité, adaptée à un nouveau territoire, à de nouvelles ressources.

Combien, parmi les tiers-vivants considérés comme des inadaptés ayant décidé de fuir le monde réel possédaient les capacités de Gabriel ? Très peu, certainement, mais ils existaient, j'en étais persuadé.

La position sociale privilégiée de la famille de Gabriel lui ouvrait une fenêtre sur le monde. Combien n'avaient pas cette chance ? Gabriel servirait d'exemple. Les choses changeraient pour ses semblables. Qui sait s'ils ne deviendront pas de plus en plus nombreux ? Peut-être au fil des ans formeront-ils des familles, des clans, auront-ils des enfants ?

Le problème restera leur autonomie – le corps et l'esprit réclament de la nourriture et un confort matériel minimal pour exister. Ils ne seront jamais totalement indépendants, mais c'est ainsi que l'homme diffère de la rude nature qui lui a donné

naissance : il protège et soutient ceux qui ne peuvent aller seuls, prend soin de ses enfants, quels qu'ils soient.

Un jour, certainement, au gré de l'évolution de l'humanité et des caprices de l'univers, une nouvelle mutation donnera naissance à des Gabriel encore différents, qui n'auront besoin de personne pour vivre. À coup sûr, cette humanité nous semblera étrange, mais ne lui paraîtrons-nous pas nous-mêmes incompréhensibles ? Tout comme les peuples anciens et leur façon de vivre nous paraissent parfois absurdes, alors qu'ils sont si proches de nous…

L'être humain a besoin de rêve, d'exploration, de lieux inaccessibles à atteindre. Les progrès techniques et le Halo lui permettent de vivre de façon différente. Cette vie est détachée de celle du monde réel, mais en fait partie puisqu'elle y est inscrite. Tout comme Gabriel, les hommes et les femmes qui plongent dans le Halo pour la vie resteront dépendants du réel pour les besoins de leur corps ; mais le reste du monde n'en est-il pas là, à un certain niveau ?

Combien d'entre nous sont réellement capables de se nourrir par eux-mêmes ? Combien savent encore faire pousser plantes et légumes, élever les animaux dont certains tirent toujours leur nourriture ? Bon nombre de nos concitoyens, qui ne se déplacent pas plus loin que le commerce du bas de leur immeuble pour y acheter des plats préparés, critiquent ceux qui ne sortent plus de leur appartement, où leur nourriture est livrée. Moi qui ai connu une époque où, sans hésiter, chacun marchait plusieurs heures pour visiter un ami, que devrais-je penser de cette population qui considère comme une activité sportive exceptionnelle la séance

de marche hebdomadaire – vivement conseillée par les directives 4Good – de la journée non travaillée ?

Pour ma part, j'allais bientôt quitter la scène, du moins celle des Dumont-Lieber. Il me restait auparavant une dernière chose à accomplir, en guise de remerciements à l'intention de Gabriel et de la châtelaine.

Kurts avait localisé l'accès de Lamprin, chaque jeudi à cette adresse. C'était un petit établissement dans lequel il retrouvait d'autres compères, avec qui il maudissait le monde sans jamais le refaire, d'où il mettait à jour l'édition hebdomadaire du flux Pharos.

Le fonctionnaire sortit de l'impasse, comme prévu, pour prendre le boulevard d'une démarche qui suintait l'arrogance et la supériorité, accompagné par ses amis, ou plutôt devrais-je dire ses comparses, car ces gens n'ont pas d'amis. Ils n'ont pas vécu les situations qui permettent de les découvrir, de forger les liens qui donnent un sens à ce mot. La fine moustache de Lamprin, désormais travaillée pour s'étendre de part et d'autre du visage comme de ridicules antennes, m'était déjà insupportable.

Je me levai lorsqu'ils approchèrent du cône de lueur du réverbère. En pleine lumière, droit, mains dans le dos.

L'arrogant s'immobilisa, décontenancé. Ses camarades s'arrêtèrent à son niveau, attendirent poliment que la conversation s'engage entre nous, comme cela se fait entre deux connaissances qui se rencontrent par hasard.

« Monsieur Erns. Quelle surprise ! Le monde est petit, comme on dit.

— Plus petit que tu ne le soupçonnes, blanc-bec ! »

L'arrogant ne sut que répondre, n'étant guère habitué à affronter l'adversité sans le couvert de la loi. Instinctivement, il

ramena le bras sur sa poitrine pour y chercher le réconfort, absent, de sa plaque, avant de placer la main dans sa poche pour se donner un semblant de contenance. Je le soupçonnai tout de même de transporter le bouclier de la loi dans la sacoche qu'il portait en bandoulière. Ce genre d'individu ne se sépare jamais de la source de sa puissance.

« Méfiez-vous, monsieur. Je reste un agent de l'État. Ne vous avisez pas de m'insulter.

— Que feras-tu ? Tu écriras un rapport ? Dont une copie, mentionnant l'heure de la validation et les parties en cause, sera envoyée au service Témoin universel de l'INPI à titre de preuve indépendante ? »

Ses amis échangeaient des regards. Ils ne comprenaient pas vraiment la situation, tout en pressentant qu'elle allait dégénérer.

« Je ne viens pas pour t'insulter, jeune fat, mais pour te donner une leçon », annonçai-je en pointant un doigt vers son visage de fouine.

Sa main ressortit de sa poche, son accès levé vers le ciel comme s'il pouvait en faire descendre une quelconque aide. Ignorait-il que les dieux n'avaient jamais aidé les hommes de petites âmes ?

« Méfiez-vous, je vous le répète ! »

Un rire bref m'échappa.

« Personne ne viendra pour toi. »

Il amena l'accès devant ses yeux, constata l'absence de lien au Halo. Kurts Silver Raider n'avait pas perdu la main.

« Envolé, le bouclier de la loi. Disparue, l'armure des règlements. Reste l'honneur à défendre ! »

D’un large mouvement de la main gauche, comme un artiste de théâtre, j’englobai les environs.

« Plus une caméra ne fonctionne, ici. Ton accès et ceux de tes compères sont morts. C’est toi et moi, petit serviteur des directives. »

L’arrogant blêmit, échangea de brefs regards avec ses camarades. Je compris parfaitement qu’il n’y aurait pas de combat à la loyale ; ce temps était mort depuis des lustres. Les nains… Je m’y attendais.

Comme ils se déplaçaient pour me cerner, des sourires qu’ils voulaient carnassiers sur leurs visages trop lisses de citadins modernes, l’arrogant s’avança d’un pas en écartant les mains.

« Nous sommes cinq, vieux con. Et aucun de tes amis n’est là pour te protéger. »

Je reculai d’un pas, mais je n’avais pas peur, pas peur de cinq jeunes gens au sang de navet qui pensaient savoir se battre parce qu’ils fréquentaient régulièrement des clubs de sport en vue de la révolution qu’ils appelaient de leurs vœux, mais pas trop fort tout de même…

Comme tous ceux de mon temps, j’avais appris à me battre parce que les rues n’étaient pas sûres. Les Apaches guettaient les fils de bonne famille pour leur apprendre la vie à coup de matraque et de lames bien affûtées. Quand nous tirions dans les cercles d’escrime, au pied, au poing, à l’épée, au bâton ou à la canne, le sang coulait souvent sous les instructions des maîtres d’armes, d’anciens sous-officiers qui avaient vu le combat de près. Je venais d’une époque où, malheureusement, la guerre était une réalité pour chaque génération, et le duel une

éventualité à ne pas négliger. Il était nécessaire de savoir se battre. Comme l'avait écrit maître Leboucher de Rouen, au sujet de la canne, en préface à l'un de ses traités : « Quelle que soit notre civilisation, de quelque sécurité dont jouissent les citoyens, la prudence ne veut pas que l'on dédaigne l'arme primitive que sont le bâton ou la canne ; l'autorité l'a si bien senti qu'elle n'en interdit le port à personne, pour repousser une agression nocturne, une insulte, ou l'attaque d'un animal. »

Je précise que je ne regrette en aucun cas cette époque violente. C'est simplement pour vous expliquer que l'arrogant et ses quatre amis ne m'impressionnaient pas. Ce qui me surprenait, c'est qu'ils ne semblaient pas avoir peur eux-mêmes. Pauvres inconscients.

Je reculai d'un autre pas.

Ma main droite jaillit du dos qu'elle n'avait pas quitté. Le geste vif déploya la matraque télescopique faite sur mesure, dont – autre réminiscence de ma première vie – je ne me séparais jamais. Une merveille de matière composite, avec la juste longueur et le parfait équilibre d'une canne. La modernité au service du gentilhomme.

Trop rapidement pour que celui qui se trouvait à gauche ait le temps de réagir, poursuivant le large mouvement de mon bras droit, j'effectuai une volte dans sa direction. L'extrémité de l'arme vint le frapper à l'arrière du genou, qui plia. Avant qu'il ne touche le sol, une frappe plus légère sur la nuque l'envoya ramper à la place qui lui convenait. J'enchaînai aussitôt avec une fente pour porter un coup au plexus du second, qui dévia la canne d'un balayage de son bras droit, mais ne put éviter le coup

de pied circulaire qui atteignit les côtes offertes par le mouvement. Un coup de poing soigneusement dosé percuta sa tempe à l'instant même où mon pied retrouvait le sol. Il rejoignit son camarade vermisseau de bitume.

En deux pas rapides, protégé à l'intérieur des moulinets qu'effectua ma canne, je m'éloignai du troisième et de l'arrogant pour fondre sur le quatrième qui leva les bras en homme peu habitué à se défendre contre une arme. Il les dressa une seconde fois malgré l'impact de ma première frappe, comme j'armai un nouveau coup. Mais la canne bascula en arrière pour revenir entre ses jambes. Le choc le figea alors que la douleur n'était pas encore montée à son cerveau. Un superbe coup de pied au ventre lui donna de quoi s'occuper l'esprit alors qu'il s'effondrait contre le réverbère.

Le cœur battant, le souffle un peu court, canne au-dessus de la tête, bras gauche semi-plié, la main au niveau du visage par précaution, je reculai rapidement jusqu'à les avoir tous dans mon champ de vision, les rampants comme l'arrogant et son dernier camarade debout.

Ils n'essayèrent rien pendant mon recul. Ils avaient peur, désormais, ne se sentaient plus de taille. Si, dans ma première vie, je n'avais pas été le meilleur des pratiquants d'escrime et de boxe, j'avais eu quelques années pour me perfectionner depuis lors, même lorsque Napoléon avait fait fermer les cercles pour éviter que la belle jeunesse n'apprenne trop bien les façons de s'étriper en duel. Mais ce soir, je n'étais pas venu pour verser le sang ou laver un quelconque honneur taché par une insulte ; je venais seulement donner une leçon à l'arrogant. Il n'y aurait ni

coup au visage, ni blessure, ni sang. Ils avaient de la chance et ne le savaient pas.

« Alors blanc-bec, qu'en dis-tu ? Rien ? Je te propose de régler cela rapidement. Ton camarade donne sa parole de ne pas intervenir, je range mon amie, et nous réglons cela entre hommes. Pieds et poings, pas de coups bas, première touche valable ou abandon…

— Je vais vous briser, Erns. Je vais faire rouvrir les dossiers. Je me suis renseigné sur vous. Activités professionnelles peu cohérentes ; soupçons de recel, association avec des trafiquants de documents papier. Il y a de quoi vous écorcher. À cela vient maintenant s'ajouter l'usage d'arme interdite sur la voie publique, contre un agent de l'État dont vous connaissez le statut, suite à une affaire de justice à laquelle vous êtes mêlé.

— Vous étiez cinq en pleine force de l'âge ; je suis seul, pouvant être votre père à tous ; je pense que la justice passera sur l'usage de l'arme. Bien que je puisse être mis en tort pour avoir quelque peu provoqué la situation, je l'avoue. »

Je fis un pas sur la gauche, sans perdre des yeux celui qui commençait à s'écarter de l'arrogant, et passai ma canne en garde première, face à moi, avant de reprendre.

« Mais peu importe. Ce qui compte, c'est cela. »

De l'autre main je leur désignai le drone domestique qui planait au-dessus de l'éblouissant éclat du réverbère, à qui Kurts fit effectuer un bref balancement en guise de salut.

« Cette merveille de petite machine enregistre la scène depuis le début. Je sais également constituer des dossiers, comme tu le vois. Voudrais-tu que ta dérobade soit rendue publique, agent

Lamprin ? Imagines-tu tes prochaines interventions ? Ceux chez qui tu te rendras auront peut-être vu les images. Qu'en sera-t-il de ta superbe, alors ? »

La haine qui illumina son regard fut une récompense à elle seule.

« Je ne te reproche pas de faire ton métier, mais de t'en servir pour écraser ceux sur qui tu tombes. »

Son visage se tordit de colère, sa moustache en frémit. Il voulait m'insulter, mais les mots restaient coincés dans sa gorge serrée par la rage.

« Accepte de régler cela entre hommes, à mains nues, à la première touche, sans coups bas, et tout cela restera entre nous… et tes camarades ici présents. »

Il ne dit rien.

D'un mouvement rageur, il ôta sa sacoche, qu'il posa doucement au sol, laissa tomber dessus sa longue veste informe puis avança, les poings levés. Je jetai un coup d'œil à son camarade, qui s'écarta.

En un geste quelque peu théâtral, je descendis sur un genou pour rétracter la canne, son extrémité en appui sur le bitume, puis la glissai dans la poche de ma veste. Les mains à hauteur de visage, je m'approchai de l'arrogant.

Décidé à en finir sur-le-champ, il avança sur moi d'une rapide enjambée, frappant en un éclair du poing arrière, qui n'atteignit jamais sa cible, son propriétaire percuté au ventre d'une détente de ma jambe droite. Il recula d'un pas, plié en deux, le souffle coupé. Je pense que le révolté Vallès m'aurait fait une fois encore ses compliments. La forme me revenait.

L’arrogant tentait en vain de se redresser. Ses muscles refusaient de s’étirer, et le lui faisaient savoir en le perçant de douleur. Je me tournai vers son camarade.

« Qu’en dis-tu, témoin ? Je pense que cela peut être considéré comme une touche valable. »

Il approuva du chef, sans un mot.

« Bien. Tout est donc réglé. »

Je m’approchai de l’arrogant, qui s’était finalement accroupi pour soulager ses douleurs, une main sur l’abdomen, l’autre au sol pour maintenir son équilibre précaire. Mon pied gauche se posa sur la veste, sous laquelle je sentis la plaque à l’intérieur de la sacoche. Je basculai tout mon poids sur ce pied, jusqu’à entendre un claquement étouffé, mais net. Pour faire bonne mesure, j’insistai jusqu’à en entendre un second, puis un troisième. Il n’y a pas de petits plaisirs…

« De la part d’une connaissance commune. Bonne soirée, Lamprin. »

Tandis que le petit engin de Kurts s’éloignait sous la poussée silencieuse de ses huit rotors, je m’enfonçai dans la nuit parisienne d’un pas vif, aussi léger qu’un jeune homme qui revient plein d’espoir de son premier rendez-vous galant.

« Je vous remercie, John, fit la châtelaine. Un acte de gentilhomme. Mais vous n'auriez pas dû.

— Un homme comme il ne s'en fait plus, je le savais, ajouta Urgïne Eristoff-Fenshi, serrée dans le même fauteuil que son amie, souriant comme une enfant, ses yeux noirs pétillant de joie.

— Bravo ! approuva l'ange noir, tandis que le blond se contentait d'un solide mouvement de tête et d'un regard entendu.

— N'allez-vous pas avoir d'ennuis ? reprit la châtelaine.

— Non, madame, Lamp…

— Appelez-moi Agathe, coupa-t-elle. Je vous rappelle que vous n'êtes plus mon employé.

— Voyez-vous, Agathe, Lamprin va certainement songer à se venger, mais chaque fois il pensera à sa défaite, et surtout aux images qui pourraient flotter dans le Halo. Cette vengeance restera un fantasme de plus, nourrira sa frustration. Sa vie n'étant que ça, elle n'en sera guère changée. »

Je tendis à la châtelaine la canne avec laquelle j'étais venu ce jour-là, qu'elle avait remarquée, mais dont, poliment, elle n'avait pas parlé. Une véritable canne de gentilhomme, lestée d'un lourd pommeau à son extrémité. *Ma* canne, acquise en 1857. Elle la saisit et l'examina.

« C’est un modèle très ancien, constata-t-elle. Fabrication main. Parfaite malgré l’usage.

— Vous la donnerez à Gabriel. Il comprendra.

— Vous ne voulez pas la lui donner vous-même ?

— Je n’ai jamais été très doué pour les adieux.

— Ainsi, nous ne nous reverrons pas ?

— Je ne pense pas.

— Il va falloir que je passe une nouvelle annonce, alors.

— Je crains que oui.

— Alors adieu, Stanley… »

Il me fallut un instant pour réagir.

« Excusez-moi ? »

Devant mon air surpris, elle sourit avec son air malicieux habituel, la main sur son impeccable chignon.

« L’innocence ne vous sied pas, cher Stanley Spilett. Je suis encore capable de réfléchir, et Urgïne m’a confirmé la chose. Elle connaît tout ce qui touche à ses affaires sur le bout des doigts, vous savez. Ne vous inquiétez pas, cela reste entre nous.

— Merci.

— Bonne route, et bonjour à votre amie.

— Mon amie ?

— Pearline Khan. Elle rejoindra notre Terre bientôt, si je ne m’abuse. Pas la Fille des Mers, la vraie. Celle de chair et d’os. L’aventurière de la fournaise de Jupiter. »

La milliardaire écarta les mains en inclinant la tête, un air faussement désolé sur le visage.

« Quand la fortune et l’influence soutiennent la curiosité féminine, les résultats sont effroyables, John.

— Je vous souhaite tout le bonheur possible », reprit la châtelaine en se levant, main tendue, ma canne au creux du bras gauche, toujours *old school,* aurait fait remarquer Kurts.

Je lui serrai la main.

Urgïne, du fond de son fauteuil, se contenta d'un petit signe qui voulait dire à bientôt plutôt qu'adieu.

Les deux anges me serrèrent dans leurs bras en me faisant la bise, puis Sunya me raccompagna à la porte du Haut-Cervent. Comme il n'y avait rien à dire, nous nous contentâmes d'un dernier au revoir, alors qu'il s'agissait véritablement d'un adieu.

L'Ituzu-Benz bleu électrique aux formes parfaitement aérodynamiques et sans personnalité du taxi m'attendait. Je n'entendis pas un mot des propos toujours si humanistes du nabot-chauffeur qui me redescendait au Bas-Cervent, d'où je prendrai un autre taxi, dont la licence permettrait de rejoindre la plate-forme d'Angoulême. Là, un zeppelin m'emmènerait à l'aéroport international de Paris.

Bientôt, je serais en route pour Nantes, où j'attendrais le retour de Pearline.

Le soleil monte à l'horizon comme nous approchons de notre objectif. Il commence à découper de longues échardes éblouissantes sur le sol gris de la Lune que la navette quitte. Le cockpit se polarise. Nous ne sommes pas dans *La Voie Verne*, mais dans le présent d'un monde bien réel, où les pupilles de l'homme ne peuvent rivaliser avec la puissance du soleil.

La navette poursuit sa course vers l'arc de formes étincelantes, d'immenses nefs de métal clair dont les structures s'auréolent de lumière.

Deux cents masses de connaissances et de ténacité humaines.

L'aube se lève sur ces promesses de mondes meilleurs, sur les deux millions d'espoirs enfermés dans leur sein, plongés dans le froid sommeil artificiel. Cent soixante Vimaan Ganesh indiennes et quarante Douar Junt Fass d'Afrique SE unie se lanceront bientôt vers les étoiles.

La main de Pearline serre la mienne. Je sais que les larmes coulent sur son visage, comme elles couleraient sur le mien si je les laissais faire.

À cette distance, les nefs paraissent proches les unes des autres, mais au fur et à mesure de notre avancée, dimensions et distances augmentent de façon démesurée. Je ne me lasse jamais du spectacle, de la vision de ces hautes flèches serties dans l'alignement de leurs trois tores de distorsion.

J’ai vu cent fois déjà les images du corps central, assez vaste pour contenir un immeuble, avec la masse de ses propulseurs principaux dépassant du tore arrière, et le disque de la passerelle de contrôle émergeant du tore avant. J’ai déjà admiré mille fois le réseau arachnéen de poutrelles qui relie la flèche aux tores, cette flèche dans laquelle, à l’avant, près de la passerelle, s’enroulent les sarcophages cryogéniques. Un nombre incalculable de fois, par le biais de mes lunettes d’aviateur, j’ai arpenté les corridors et les galeries techniques, les salles des machines et la passerelle. Dans quelques heures, pour la première fois, j’y serai réellement. Mes pieds fouleront le caillebotis, mes poumons sentiront l’odeur particulière de l’air recyclé, mes mains glisseront sur les arêtes des sas.

Les deux cents merveilles, résultat de la plus titanesque entreprise humaine récente, sont parfaitement alignées sur une longue ligne qui suit l’équateur de la Lune, prêtes à quitter la fronde qu’est le satellite. The Lord of the Rings, tel est le surnom de l’anneau ainsi formé.

Par paires, les vaisseaux fileront dans les vingt directions différentes de vingt étoiles choisies pour la première vague. Une nef, puis sa sœur une semaine après. Ensuite, lorsqu’un mois se sera écoulé, une autre paire s’élancera, bénéficiant des données émises par la première. Et ainsi de suite pendant près d’une année.

Nous approchons de la plus célèbre nef du projet *Douar-Ganesh,* celle dont tout le monde connaît le nom, celle qui partira la première : l’*Alexandra David-Néel.* L’*Alex* comme la surnomme le Halo, baptisée par Pearline Khan en personne. La vraie

Pearline, la femme de chair et de sang que je sens contre moi, dont la main broie la mienne. Celle que j'accompagnerai.

Vingt ans auparavant, elle est revenue saine et sauve de la fournaise de Jupiter ; très affaiblie, mais vivante. Les magiciens de l'image Wángzǐ 7 3E3da Enjoyment ont dû jouer comme jamais de la palette graphique pour la présenter aux médias, mais elle était bien là. Son état de santé, m'avait-elle dit, avait cessé de se dégrader peu avant leur remontée hors de l'atmosphère, pour se stabiliser durant le long retour.

Sa popularité était devenue telle que la Fille des Mers de *La Voie Verne* se mêlait à la commandante de la mission jupitérienne *Eagle Flare* dans l'esprit des gens. Les flux d'*infotainment* se livrèrent à une bataille féroce, les plus influents proposant des sommes incroyables pour des interviews de quelques minutes et des informations dont ils auraient les droits exclusifs. Les concurrents devraient se contenter de rediffuser en seconde main, sans altération aucune, après forte redevance, en indiquant bien sûr leur provenance première. Mais Pearline n'avait la force de répondre à aucune interview.

Wángzǐ 7 3E3da Technology, au grand dam de tous, annonça qu'aucune cession de droits ne serait réalisée. Wángzǐ 7 3E3da Information, qui détenait ceux de tout ce qui touchait à la mission financée par Wángzǐ 7 3E3da Technology, mettrait en libre disposition dans le Halo l'ensemble des images et des informations.

Dès qu'elle reprit quelques forces, Pearline refusa l'intervention des magiciens de l'image. Elle exigea d'apparaître telle qu'elle était. Après de longues et houleuses discussions, la toute-puissante compagnie céda.

Une femme au visage fatigué sous une chevelure terne et clairsemée, aux traits marqués, aux rides si nombreuses sur une peau devenue si fine qu'elle semblait avoir un siècle, raconta la plongée dans la fournaise de Jupiter et les découvertes extraordinaires. Elle décrivit les formes de vie rencontrées, qui bouleversaient les conceptions que les scientifiques pouvaient avoir.

Elle annonça également qu'elle se retirait pour profiter paisiblement des jours qui lui restaient. Elle avait fait sa part, n'avait plus la force, mais était certaine que d'autres prendraient la relève.

Ses yeux exprimaient une telle passion, une telle force de vie, que les milliards de gens qui écoutèrent et virent cette dernière apparition publique ne voulurent pas croire qu'elle était malade. Ils ne pouvaient imaginer que son dernier voyage était proche.

Je refusai, avec plus de véhémence encore que la terre entière, la mort annoncée de Pearline. Je refusai cette injustice. Je refusai la perte de celle pour qui je vivais, celle sans qui le monde, le progrès, l'avenir, le bonheur de l'humanité, la vie tout simplement, n'auraient plus aucune espèce d'importance pour moi.

Pourquoi cela n'avait-il pas marché ?

Un temps, la force de mon feu intérieur l'avait soutenue. Aujourd'hui, elle était l'objet d'une immense ferveur de par le globe. Pas une simple admiration de masse ; une véritable et intense ferveur. Pearline était devenue une icône. Son exemple avait provoqué des vocations, et amenait l'espoir. Sa vie, illustration des vertus de la ténacité face à l'adversité, encourageait plus de gens à lutter contre les obstacles de l'existence que la mienne ne l'avait jamais fait ; les innombrables messages reçus en témoignaient. Sans parler de mon propre brasier, qui ne brûlait que pour elle.

Encore une fois, pourquoi cela n'avait-il pas marché ?

Cette fantastique ferveur d'une multitude pour Pearline n'était-elle rien ? Tout cela était-il vain ? M'étais-je trompé, comptant sur un effet purement mécanique, comme l'illustrent les termes de mon interrogation ? *Pas marché…* Malgré tout ce que j'avais appris depuis ma rencontre avec Nemo, mon esprit avait envisagé les choses comme une expérience scientifique quantifiable, reproductible. J'appuie ici, je pousse là… Comme un mécanisme. Qui *n'avait pas marché.* Mais la vie n'est pas un mécanisme. Du moins, elle l'est en quelque sorte, mais ses rouages sont différents pour chacun. Je l'avais oublié.

Dès que les médecins lui en donnèrent l'autorisation, nous partîmes pour l'immensité et le calme des steppes que nous affectionnions tant tous les deux. Elle était décidée à rendre ces derniers moments aussi pleins que possible, alors que mon esprit ne se préoccupait que de sa mort à venir.

Elle acceptait ce que je ne pouvais envisager. Je vivais chaque heure en refusant la fatalité, parlant sans cesse de nouveaux projets, de nouvelles explorations, de nouvelles frontières à franchir.

En cela, je l'exaspérais.

Elle désirait seulement profiter pleinement, paisiblement, de ses derniers mois.

Mon feu intérieur brûlait d'une telle flamme que ma conviction et mon amour pour elle éloigneraient la fatalité comme ils l'avaient fait auparavant ; voilà ce que je continuais à penser malgré tout. J'en étais convaincu. Et s'ils n'étaient pas assez forts, la ferveur des gens finirait par soutenir sa vie. Il le fallait. Il ne pouvait en être autrement. Ce n'était qu'une question de temps, me répétais-je tous les jours.

Mais pour que cela arrive, il fallait qu'elle ait envie de continuer…

Continuer… Tout devint clair pour moi.

J'avais toujours voulu vivre longtemps, pour voir l'avenir. Pearline savait quel était son avenir. Délabrement du corps et désagrégation de son esprit brillant. Souffrance, muselée par les médicaments. Puis néant. Continuer ? Après avoir plongé dans les abysses et la fournaise de Jupiter ? Pourquoi ?

Pour ce que je savais.

Que je ne lui avais jamais dit.

Qu'il fallait que je lui dise.

Malgré la situation, je n'osais rien lui dire de ce que j'avais soigneusement préparé à cet effet. Habitude ancrée en moi

depuis longtemps, ou peur de la perdre ? Préférai-je la laisser partir emportée la maladie, plutôt que la voir me quitter ? Comment pourrait-elle réagir autrement, d'ailleurs ? Soit elle considérerait mes aveux comme l'élucubration de trop, alors qu'elle n'aspirait qu'à profiter pleinement et paisiblement de ses derniers instants, soit elle découvrirait le menteur, à qui *elle* n'avait jamais rien dissimulé de ses pensées ou de sa vie. Dans les deux cas, je la perdrais. Étais-je aussi possessif dans mon amour ? Ou tout simplement trop lâche pour affronter sa réaction devant la vérité ?

La perdre était de toute façon la seule issue si je continuais à faire l'autruche. L'intention n'est rien sans l'action, dit-on. J'aurais voulu, mais ne pouvais. Plusieurs semaines passèrent, durant lesquelles je me maudissais chaque minute pour ma lâcheté. Car c'était cela, rien d'autre.

Un matin, elle sentit un léger mieux.

« Regarde, me dit-elle avec un sourire d'oiseau malade, qui me déchira le cœur, j'ai même l'impression qu'une ride a disparu, là. »

C'était l'occasion. Je me lançai avant de réfléchir plus loin.

« C'est parce que les gens refusent de te voir les quitter. Tu as beau être une tête de mule, tu es soumise à leur influence. Comme ces artistes qui ne semblent pas vieillir tant qu'ils peuvent monter sur scène. La ferveur des gens est une nourriture comme une autre, mais si riche qu'elle peut vaincre la mort. »

Je débitai d'un trait cette tirade que j'avais préparée, me rendant alors compte de son ridicule, de son manque d'à-propos. Pearline se contenta de hausser les sourcils avec l'air surpris.

« Tu dis cela si sérieusement. Toi, l'incorrigible terre-à-terre.

— Je suis sérieux. Je n'ai plus le temps.

— Tu ou je ? Qui n'a plus de temps ? Toi, ou moi ? Dis-moi ! »

Je continuai, me sentant ridicule, pitoyable, dans mon argumentation.

« Je t'en prie… Je suis sérieux. Regarde comme ton nom fait rêver le monde. Tu es l'Ulysse de ce siècle. Les gens ne veulent pas te voir malade. Leur passion te soutiendra si toi-même tu veux vivre.

— Tu es pathétique. Essayer cette psychologie de comptoir avec moi. Comme si je ne voulais pas vivre… »

Elle n'eut pas besoin d'ajouter « mais pas comme ça ». Son regard me blessa. Le regard de celle qui a accepté la mort, en toute conscience, qui trouve pitoyable celui qui, non seulement refuse l'évidence, mais essaie de lui faire du boniment comme à une désespérée ou à une simple d'esprit.

Je respirai un grand coup, lentement, rassemblai toutes mes ressources, puis repris la parole calmement. Nous étions au point de non-retour. Je devais réussir à l'atteindre avec ma sincérité comme seule arme.

« Dans les ruines de Lomonossov, tu as découvert des artefacts étonnants, n'est-ce pas ?

— Quel est le rapport ?

— Ces choses n'ont pas été rendues publiques, car elles remettent en question des connaissances que nous avions sur les

civilisations passées.

— Elles demandent recherches et confirmations.

— Mais, au fond de toi, tu sais. Tu as vu ; tu sais ce que nous devons aux étoiles. Nous aurions pu disparaître, contrairement aux dauphins, aux baleines, et à bien d'autres habitants des abysses, aux intelligences différentes mais bien réelles. Tu n'as pas besoin de preuves autres que celles que tu as contemplées de tes yeux. »

À mes mots, elle replongea un instant dans le passé, où je l'accompagnai en imagination jusqu'aux ruines découvertes dans les gigantesques cavernes situées dans les zones désertées par les glaciers : les ruines d'une cité antique, plus impressionnantes encore, parce que réelle, que celles décrites par mes presque contemporains, Haggard ou Burroughs. Les ruines d'une civilisation indéniablement humaine par son esprit et ses réalisations, plus ancienne que toutes celles répertoriées dans les livres d'histoire. Ses ressortissants avaient transporté avec eux le mythe de l'Atlantide, déclaraient certains. Ils l'ont créé par leur présence dans des colonies situées ailleurs sur le globe, proclamaient d'autres.

C'était la partie rendue publique. Confirmer une légende ne compromettait en rien la stabilité d'un monde à l'équilibre déjà précaire.

Ce qui était resté secret, c'était le message trouvé au sein de ces ruines.

Les hommes et femmes qui avaient vécu dans ces étendues glacées auraient dû disparaître. Ceux qui les avaient visités, qui leur avaient permis de survivre aux cataclysmes, ceux-là avaient

auparavant franchi le vide entre les étoiles. Ils avaient donné une chance à cette fragile espèce nouvelle. Serions-nous même là, sans eux ? Nous n'étions peut-être pas apparus au bon moment, mais eux avaient agi au bon moment. Kurts me rétorquerait que cela revenait au même ; nous étions nés au bon moment…

Tout cela demandait à être confirmé par des analyses, mais aucun des compagnons de Pearline n'avait besoin des résultats pour savoir. L'humanité est si jeune ; que sait-elle, en réalité, de l'univers qui l'entoure ? Les limites de l'observation que lui permettent ses sens ont été franchies par la science, mais il ne s'agit que d'une étape pour voir un peu plus loin, un peu moins flou… Il reste tant d'inconnu, tant de choses à expliquer, tant d'autres à découvrir. Surtout au sujet de l'homme.

« Je ne vois toujours pas le rapport, conclut-elle après quelques secondes.

— Moi non plus… »

Enfin si, je le voyais. Il s'agissait d'une chose incroyable, bien plus encore que mon cas personnel. Qui n'était, de plus, pas unique. Mais je n'arrivais pas à développer. Il était décidément écrit que je ne serais pas doué pour les relations humaines, même avec celle dont je partageais la vie. Même au bord du gouffre.

Je me jetai dans le vide.

« Quel âge me donnes-tu ?

— Attribuerais-tu ta santé de fer à la ferveur des admirateurs de Stanley Spilett ? rétorqua-t-elle, ne perdant pas le fil du raisonnement précédemment entamé.

— Quel âge ?

— Celui que tu m'as donné à Londres, plus les années écoulées depuis. M'aurais-tu menti ? Aurais-je commis un détournement de mineur, cette nuit-là ?

— Je suis né le 8 février 1828. À Nantes.

— C'est la date de naissance de Jules Verne, sourit-elle. Tu me l'as tellement répétée que je la connais mieux que la tienne.

— *C'est* la mienne. »

De nouveau, son regard me blessa. Des futilités assénées à celle qui était aux portes de la mort, quand seules les choses qui justifient votre vie sont importantes, voilà ce qu'elle pensait de mes paroles.

« Vas-y, raconte-moi une belle histoire. »

Le ton était triste, méprisant, comme si elle comprenait à l'instant qu'elle s'était trompée sur moi depuis le premier jour, comme si elle découvrait un charlatan à la langue bien pendue. Sa réaction, son regard, me firent aussi mal que si elle avait pris la porte sans un mot.

Mais je n'avais plus rien à perdre.

Alors, je racontai.

Tout. Simplement. Sincèrement. Parce que je voulais qu'elle me croie. Parce que je voulais qu'elle vive.

Elle m'a cru.

Après tout, qu'était la régénération continue d'un corps, de ses cellules, par le brasier intérieur, et le soutien de ce dernier par l'esprit d'autres, à côté des merveilles et de la puissance sans limites des forces de l'univers ? Un exploit à peine plus impressionnant que ceux de certains moines…

Au vu de ce que Pearline avait contemplé dans les vallées fuies par les glaciers, au fond de certaines fosses marines, en face des formes de vie récemment rencontrées dans la fournaise de Jupiter, mon cas n'était pas si extraordinaire. Il n'était que la confirmation de certaines théories ésotériques, un autre aspect de la si complexe vie dont l'humanité n'avait percé que peu de secrets.

Deux siècles et demi pour moi, plus de vingt-trois pour Archimède-Nemo, ces âges semblent démesurés à l'échelle humaine et au regard de nos connaissances, mais que sont-ils en comparaison du temps de vie d'une étoile ? Rien. Une étincelle, tout au plus. Même à l'échelle de la Terre. Un accident négligeable dont elle ne sait rien.

Pearline accepta. Elle accepta de vivre.

Petit à petit, dans l'écrin de notre vallée perdue, je la vis reprendre des forces. Dans le lointain monde extérieur, Wángzǐ 7 3Eɜda Information, avec un savoir-faire et un sens de la mise en scène éprouvés, libérait une à une les informations collectées par la mission *Eagle Flare*. La plus spectaculaire fut la présentation des formes de vie de la fournaise de Jupiter. Et le clou du spectacle – c'est le terme adéquat – consista dans la présentation, en images, des échanges avec celles que le Halo nomma aussitôt les salamandres – même si elles avaient plutôt l'aspect de plates membranes luminescentes, et que « cerfs-volants » leur aurait mieux convenu. Pearline devint une légende vivante.

Dans l'esprit de ses admirateurs, l'image de la Fille des Mers de *La Voie Verne* se mêla définitivement à celle de la véritable

Pearline, avant de totalement l'absorber pour la faire disparaître.

Mais ces deux Pearline avaient-elles un jour été différentes ?

Dans mon esprit, dans mon cœur, jamais. Celle qui se tenait à mes côtés était tout simplement ce qu'elle était au fond d'elle-même depuis toujours.

Les médecins de Wángzǐ 7 3E3da Corp crièrent au miracle, se confondirent en débats d'experts contradictoires, avant que nous ne les abandonnions une fois encore pour notre yourte des steppes, dans une tranquillité assurée par l'influente Urgïne.

Vingt ans après le retour de Pearline, les meilleurs soins médicaux éloignent Urgïne de la mort, alors que son amie Agathe est retournée à la poussière, laissant Gabriel aux soins attentifs de Danhëse et Sunya, les deux anges l'ayant officiellement adopté.

Gabriel est désormais l'un des piliers du projet *Douar-Ganesh*, auquel s'est associé Wángzǐ 7 3E3da Technology. Grâce à lui, codes et diagrammes de commande sont aussi clairs et stables que possible, chose indispensable au sein de systèmes à redondances multiples. Toutefois, sa tâche principale reste la gestion des interfaces avec les ias, dont les phénoménales capacités ne parviennent pas encore – et, j'espère, ne parviendront jamais – à égaler le cerveau humain. D'après ce que je sais, il partira probablement avec la dernière des nefs.

Le *Pyrate's Bay* sert toujours de refuge à Kurts, au Bas-Cervent. Après ma visite d'adieu à la châtelaine, j'y étais passé pour le remercier pour son aide. Malgré mes questions, il refusa de

m'avouer qu'il était l'auteur du manuscrit *Voyage par-delà le Soleil,* mais l'éclat de son regard confirma mes soupçons.

« Au revoir, lui lançai-je au moment de quitter les lieux.

— *Adios,* plutôt, me répondit-il. Je ne te reverrai jamais, comme tu n'as jamais revu Nemo. *Never.* »

Il dut lire l'incompréhension sur mon visage.

« *No problemo, ôm.* C'est simplement que les choses sont ainsi. Ce n'est pas de la jalousie, je te rassure. Je ne suis *absolutely* pas tenté par l'éternité. Je crois en la réincarnation, *ôm* ; je ne voudrais pas être coincé dans une seule vie. Et un seul corps ? Celui-ci ? Pour une seule façon de voir l'existence ? Jusqu'à la fin des temps ? Très peu pour moi. »

Une fois encore, sa tournure d'esprit me surprit. Mais il avait raison sur un point : je ne suis jamais retourné le voir.

Vingt ans après son retour, Pearline me broie la main, tandis que nous approchons de l'*Alexandra David-Néel,* le premier des HopeShips. Dans cinq jours, une semaine avant sa sœur, le *Marco Polo,* la nef partira vers Kepler, exoplanète prometteuse découverte aux environs de 2015.

Notre renommée nous a permis d'être à bord. Dans chacun des vaisseaux partiront des gens de tous toutes les générations ; des jeunes à l'indomptable énergie, des anciens à la sagesse utile. C'est dans cette dernière catégorie que notre âge officiel nous a placés.

Nombreux sont ceux qui, en raison des cinq cents années-lumière qui nous séparent du but, se moquent de la tentative. Lorsque les colons débarqueront – s'ils débarquent un jour,

arguent les nains –, tant de siècles se seront écoulés que notre époque sera considérée comme antique par ceux qui peupleront la Terre – s'il reste encore des gens pour la peupler…

Les mêmes ricanaient lorsque les projets de colonisation de Mars avaient été lancés, des projets dont l'envergure était au-delà de l'horizon qu'ils avaient de leurs petites vies. Ce n'étaient certes pas eux qui avaient bâti les pyramides ou les autres monuments qui observent l'humanité dans toutes les contrées du monde.

Bien sûr, le temps de voyage jusqu'à Kepler, dans l'état actuel de nos connaissances, est hors de proportion avec la longévité humaine. Les civilisations auront le temps de changer, l'humanité elle-même changera probablement.

Peut-être qu'à notre arrivée, nous trouverons un monde si inhospitalier que les travaux réalisés sur Mars et Europe seront inutiles.

Peut-être découvrirons-nous des formes de vie avec lesquelles nous devrons composer.

Peut-être serons-nous accueillis par nos descendants, à qui les progrès de la science auront permis un voyage plus rapide, qui nous recevront avec une compassion que camoufleront les bruits de la fête.

Peut-être n'auront-ils jamais entendu parler de nous…

Peut-être rencontrerons-nous ceux qui, au temps des lointaines périodes glacées, ont permis que nous prenions maintenant notre envol pour les étoiles ?

Peut-être n'arriverons-nous jamais…

Ces *peut-être*, quels qu'ils soient, sont espoirs.

Nul n’est jamais certain d’atteindre la fin du voyage qu’il entreprend, mais l’esprit humain est ainsi fait, que depuis l’aube des temps des hommes et des femmes se sont élancés vers l’inconnu, à la poursuite de *peut-être,* dans des explorations géographiques, scientifiques, artistiques ou philosophiques qui entraînent l’humanité dans ce perpétuel mouvement sans autre but que le voyage lui-même.

Aux premiers temps, alors que tous se serraient autour du feu, maigre réconfort face à l’obscurité et aux forces incompréhensibles du monde, il devait déjà exister un homme ou une femme, les yeux rivés sur les lointaines étoiles brillantes, qui se demandaient ce qu’ils découvriraient s’il leur était possible de trouver un moyen de s’en approcher.

Un toussotement discret annonce le retour des techniciens qui ont quitté la baie quelques instants auparavant pour nous offrir un dernier moment seul à seul avant le long sommeil.

Notre renommée et la rumeur qui court depuis peu, selon laquelle le romancier Stanley Spilett et l’exploratrice Pearline Khan partagent leur vie, nous ont valu ce privilège. Je l’ai accepté sans remords. J’embrasse une dernière fois Pearline dont les yeux brillent, et quitte son sarcophage pour rejoindre le mien.

Avec un sourire complice, une technicienne nous indique qu’il serait préférable de prendre une douche avant de lancer la procédure. Main dans la main, nous quittons la baie pour nous rendre vers la zone d’accueil qui sera sortie de la nef une fois que les derniers colons, c’est-à-dire nous deux, seront plongés dans le

sommeil. « Nous ne sommes pas à quelques minutes près », précise l'attentionnée jeune fille.

Tant mieux.

J'adresse un clin d'œil à Pearline, qu'elle me rend ; jamais de toute mon existence je ne me suis senti aussi vivant.

Avant d'oublier le reste du monde sous le jet de la douche, je pense au capitaine Nemo dont j'ai vu, autre privilège, le nouveau nom et le visage sur les registres du *Marco Polo*. Persuadé qu'il ferait partie du voyage, j'avais demandé à examiner les dossiers. Il m'est apparu après une recherche de son véritable patronyme polonais. Ses traits n'étaient plus tout à fait ceux que j'avais contemplés de mes yeux ; ils avaient beaucoup emprunté à l'identité indienne que lui prêtaient les gens.

Le projet *Douar-Ganesh* offre la possibilité à chacun de s'inscrire sous le nom qu'il désire – à partir de l'instant où la personne, qui doit tout de même fournir son IU, n'a pas commis de crime grave. Le capitaine a repris le dernier nom qu'il portait alors qu'il avait encore foi en l'humanité. Exit le nihiliste Nemo à qui je devais pourtant la vie, restaient Archimède, de Vinci, et d'autres moins renommés, mais animés par la même passion.

Les dix mille dormeurs, Pearline et moi-même pouvions espérer de plus mauvais compagnons de réveil…

Durant tant de siècles, les mêmes erreurs ont été répétées ; je me dis qu'en quittant ce monde, en laissant derrière nous les chaînes du passé, nous devrions arriver à bâtir un avenir meilleur.

C'est sans regret que…

L'homme baisse les yeux vers sa plaque, dubitatif. Son index gauche presse doucement la tête de l'aiguille de données qui se déverrouille et sort en partie de son logement. Il l'extrait, observe un instant ses reflets sous la lumière comme s'il pouvait en lire le contenu à l'œil nu, fasciné par la quantité d'informations que peut contenir l'arrangement moléculaire de l'objet qui mérite réellement le nom d'aiguille, dont il serre la petite tête chromée entre le pouce et l'index. Et cela jusqu'au jugement dernier, affirment les constructeurs. « Le créateur possède les mêmes », scande l'une de leurs publicités les plus populaires ; « l'e-arche du Noé moderne », affirme une autre sur fond de déluge.

Une grimace apparaît sur le visage de l'homme. Il laisse tomber l'aiguille sur le sol carrelé, puis l'écrase d'un coup du tabouret qu'il a saisi.

Le fin corps de cristal se réduit en minuscules fragments indiscernables de la poussière des vestiaires, mis à part la tête chromée que l'homme ramasse, puis jette dans la poubelle proche.

Il a voulu laisser une trace.

Il y a songé hier sur une impulsion et l'a dictée d'un bloc. Aujourd'hui, il comprend l'inutilité de son geste. Désirait-il ainsi rendre plus concrète son immortalité ? La rendre plus réelle en la portant à la connaissance de… De qui, d'ailleurs ? Son histoire conservée pour l'éternité dans une aiguille de cristal… Une e-mmortalité ? L'e-mmortalité est figée. Solide. Incapable de

s'adapter au changement. Elle s'écaille, se fend, se brise, puis finit par disparaître, un fragment après l'autre. La seule immortalité se trouve dans le cœur des hommes.

Voulait-il simplement transmettre son histoire ?

Peut-être… Pourtant, il le sait, ce genre de connaissances ne doivent pas être livrées, mais acquises par soi-même. Transmises par un tiers, comme Nemo l'a fait pour lui ; elles ne sont qu'un leurre, une carotte qui mène votre vie d'âne.

L'immortalité ne doit pas être le but d'une existence, mais la conséquence de la façon dont elle est vécue, tout comme le voyage que les sages disent être plus important que le but.

Le don, l'échange, entretiennent la vie. Donner permet de recevoir ; rechercher ne fait que pousser à acquérir. L'acquisition est un but, figé lorsque atteint, froid. Mort.

Le don, l'échange, sont mouvements infinis, chauds, vivants.

Il n'y a pas à douter que d'autres, à venir sur cette terre, donneront à leurs frères et sœurs, recevront, vivront pour donner encore… D'autres dont c'est la nature profonde. Les titans. Les bâtisseurs. Les géants !

Et, c'est certain, il ne peut en être autrement : loin d'ici, parmi ceux qui s'élancent vers les étoiles, se lèveront de nouveaux géants.

REMERCIEMENTS

À Coralie « Desperado » David, pour la suggestion qui m'a permis de démarrer cette histoire que j'avais en tête depuis bien longtemps, dont je connaissais la fin et la trame, sans savoir comment la commencer. Sans elle, ce livre serait probablement resté à l'état de projet.

À l'artiste protéiforme Igor-Alban Chevalier, The Black Frog, à qui j'ai parlé de cette histoire en 2001, lors d'un voyage à Bruxelles, alors que nous préparions le défunt magazine de B. D. *K.O.G,* qui m'a expliqué qu'il fallait une statue à Gabriel.

À Joëlle M., la Dame de Lévirac, dont l'énergie et la demeure m'ont inspiré le personnage d'Agathe Dumont-Lieber et son château.

LIEUX

Bas-Cervent : village, Fr4-178A, Grande Aquitaine.

Black Bone Pearl (le) : établissement de boissons mal famé du cap de Trafalgar.

Bröwska : ville russe bâtie sur les New Lands.

Cap de Trafalgar : promontoire à la limite nord-est du détroit de Gibraltar. Un temps place tournante de commerces, désormais Eol Park.

Comte de Forbin (Le) : établissement de boissons du cap de Trafalgar, fréquenté par les officiers de la marine.

Diamant de Tokyo (le) : partie de la ville abritée sous dôme.

Freedom Star (le) : navire-État circulant dans les eaux internationales, lieu de résidence de personnes aisées ou influentes désirant échapper aux taxes et aux lois de leur nation d'origine. Il fut le premier navire du projet Freedom Ships.

Noyauté par la mafia peu de temps après son lancement.

Freedom Brand (le) : navire-État circulant dans les eaux internationales, lieu de résidence de personnes aisées ou

influentes désirant échapper aux taxes et aux lois de leur nation d'origine. Second et dernier navire du projet *Freedom Ships,* abandonné après le noyautage par la mafia du premier, le *Freedom Star.*

Haut-Cervent : village, Fr4-178B, Grande Aquitaine.

Heihe-Blagovechtchensk (dite Heihe-Blago) : ville-complexe industrielle polyvalente, à la frontière des deux empires, près de la mer d'Okhotsk. Créée par l'entité sino-russe Wángzǐ 7 3Eɜda Corp sur les emplacements de deux villes proches (Heihe et Blagovechtchensk), ruinées et en grande partie désertées lors du Recentrement général de l'industrie de la Russie réunie.

Île sur le toit du monde (l') : complexe architectural accroché sur la face nord des Grandes Jorasses, dans les Alpes, conçu par les architectes Dumont-Lieber Père & Fille. Objet d'une catastrophe tragique.

Jetée des Orphelins (la) : jetée du cap de Trafalgar, inutilisée car aux abords trop dangereux étant donné les changements des fonds avoisinants.

Marie Galante (Le) : établissement de boissons du cap de Trafalgar, fréquenté par les officiers de la marine marchande.

New Lands : terres du pôle Nord désertées par les glaces. Nouveau havre de paix et de villégiature pour les plus aisés.

Palais de la Méditerranée (le) : première réalisation d'envergure ayant fait la renommée mondiale des Dumont-Lieber Architectes Père & Fille, dans le cadre d'une commande de

la milliardaire russe Urgïne Eristoff-Fenshi, à l'occasion de son dix-septième mariage. Reconstruction, à son emplacement initial, de la jetée-promenade de Nice, détruite par le feu en 1883, trois jours après son ouverture, quatre avant son inauguration officielle. Le bâtiment fut reconstruit en 1891, et finalement détruit par les Allemands en 1944.

Petite Méditerranée (la) : zone côtière de la Méditerranée longeant la Côte d'Azur, artificiellement enclavée pour écarter la pollution des zones touristiques.

Perle de Pékin (la) : partie de la ville abritée sous dôme.

Pyrate's Bay, cybercafé des amis (le) : bar du Bas-Cervent.

Russie réunie : ou tout simplement Russie, regroupement des États (excepté la Finlande), tout d'abord économique, puis politique, ayant constitué l'Empire russe du XIX^{e} siècle.

Saison Bleue (La) : commerce d'alimentation du Bas-Cervent. Tenu par Georges et Samirah.

Table de la Ferme (La) : restaurant londonien garantissant la fraîcheur et la préparation maison de ses plats.

Villa de Sienne (La) : restaurant réputé du Vieux Nice. Spécialités niçoises, préparées au fur et à mesure des commandes des clients. A ajouté à sa carte les petits-déjeuners continentaux lors de la privatisation de la promenade.

Yuèl : quartier de la colonie sélénite chinoise.

PERSONNAGES

Abigaïl 1ère : premier pape femme.

Adèle Dumont-Lieber : fille aînée d'Agathe et Jean-Philippe Dumont-Lieber.

Agathe Dumont-Lieber : propriétaire du Haut-Cervent. Grand-mère de Gabriel Dumont-Lieber.

Alexandra David-Néel : *THE* aventurière. Née le 24 octobre 1868, morte le 8 septembre 1969.

Alexandrine Dumont-Lieber Marlac : fille d'Agathe et Jean-Philippe Dumont-Lieber. Mère de Gabriel.

Benjamin Mahabou-Dampierre : ministre européen de l'Agriculture.

Camélia Omboutu : maîtresse de Norbert Laville.

Chevalier Casimir Stanislas d'Arpentigny (le) : chiromancien réputé, ami de Jules Verne et d'Alexandre Dumas fils. Auteur, entre autres, de l'ouvrage *La Chironomie, ou l'Art de reconnaître les tendances de l'intelligence d'après les formes de la main,* paru en 1839. Né le 13 mars 1791, mort le 19 octobre 1861.

Danhëse : ménagère du Haut-Cervent. Rescapée de l'inondation de Halmstad, en Suède.

Didier Graffet : illustrateur renommé du XXIe siècle.

Édouard Valmy de Briançon : homme politique influent, ami des Dumont-Lieber.

Étienne de Thoren : explorateur et aventurier fortuné ayant organisé plusieurs expéditions dans le but de découvrir la réalité de mythes célèbres, dont l'Atlantide. Porté disparu en 1892, au cours d'une expédition polaire. Né le 14 août 1849.

Étienne-Félix Berlioux : géographe, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. Fondateur de la Société de géographie de Lyon, et du Club alpin français. Né le 22 septembre 1828, mort le 21 juin 1910.

Fabian Lamprin : agent de la Répression des fraudes.

Fräulein : membre de l'un des nombreux cercles hermétiques. Née peu avant la Première Guerre mondiale. Fille tardive du chevalier Casimir Stanislas d'Arpentigny.

Gabriel Dumont-Lieber Marlac : petit-fils d'Agathe Dumont-Lieber.

Gédéon Spilett : journaliste dans le roman *L'Île mystérieuse,* de Jules Verne.

Georges & Samirah : propriétaires du commerce d'alimentation du Bas-Cervent, *La Saison Bleue.*

Ghost Holmes : inconnu(e) du halo, ayant aidé de nombreux créateurs de *freegames* à stabiliser leurs programmes.

Henri de La Garde : entrepreneur du XIXe siècle.

Igor Kumpëst : grand plasticien sculpteur. Officiellement russe, mais selon toute vraisemblance, simple facette d'un artiste protéiforme d'origine française.

Irène Oldwood : membre du cercle hermétique de Fräulein.

Jacques Étienne Victor Arago : explorateur et auteur, victime de cécité. Né le 6 mars 1790, mort le 27 novembre 1855.

Jean-Philippe Dumont-Lieber : mari d'Agathe Dumont-Lieber.

John Erns : narrateur et homme à tout faire du Haut-Cervent. Fut Jean-Luc Alfen, Jean Forbin, Jacques Demeur, Jonathan Farstep, Jean-Toussaint Belcourt, Jefferson Walbone.

Jules Vallès : écrivain révolté, né le 11 juin 1832, mort le 14 février 1885.

Jules Gabriel Verne : écrivain, auteur, entre autres de la série des *Voyages extraordinaires,* né le 8 février 1828, mort le 24 mars 1905.

Louis Armand Victorien Leboucher, dit « de Rouen » : maître d'armes renommé ayant écrit plusieurs traités, et créateur de la méthode « du voyageur », composée de techniques simples et rapides d'apprentissage. Né le 14 septembre 1807, mort le 7 septembre 1866.

Michel Ardan : aventurier français, volontaire pour faire partie de l'aventure de l'obus, dans le roman *De la Terre à la Lune,* de Jules Verne.

Nemo : capitaine et concepteur du sous-marin le *Nautilus,* dans les romans *Vingt mille lieues sous les mers* et *L'Île mystérieuse,* de Jules Verne.

Norbert Laville : champion du monde de sudoku 12. Vingt-neuvième mari d'Urgïne Eristoff-Fenshi.

Paolo Stenberg : déménageur sous contrat avec la Répression des fraudes.

Pearline Noä Unegen Fenuy-Tesushi : amie de John Erns. Exploratrice et aventurière sous le pseudonyme de Pearline Khan. A mené la première expédition sur les terres du pôle découvertes par la fonte des glaces. A également participé aux premiers pas de l'exploration humaine de la face cachée de la Lune, ainsi qu'à l'une des plus importantes descentes en fosse marine. Elle mène actuellement la mission *Eagle Flare* dans l'atmosphère de Jupiter.

Pearline Huāhuì Xīn Xīwàng : fille cadette du fils de l'impératrice de Chine, le premier prénom Pearline provenant de l'admiration de l'impératrice pour l'exploratrice.

Pierre Folcombe : membre du cercle hermétique de Fräulein, petit-fils de cette dernière, arrière-petit-fils du chevalier Casimir Stanislas d'Arpentigny.

Gyann Fevre-Simon : agent de la Répression des fraudes, subalterne de l'agent Lamprin.

Rose Herminie Arnaud de la Grossetière : amour de jeunesse de Jules Verne.

Samuel Fergusson : inventeur du *Victoria*, l'aéronef du roman *Cinq semaines en ballon* de Jules Verne.

Stan Lee (Stanley Martin Lieber) : créateur, avec son comparse Jack « King » Kirby, ainsi que Steve Ditko, d'une mythologie moderne.

Stanley Spilett : auteur, entre autres, des aventures de *Pearline Khan, Fille des Mers*, personnage inspiré par l'exploratrice célèbre du même nom, présentée dans les romans et les séries comme l'arrière-petite-fille du capitaine Nemo.

Sunya : cuisinière du Haut-Cervent. Rescapée de l'inondation de Mysore, en Inde.

Paul Delmarte : ami d'enfance d'Agathe Dumont-Lieber.

Père Gawen (le) : prêtre itinérant, venant une fois par mois pour l'office à l'église du Bas-Cervent.

Kurts « Silver Raider » Lebriec : propriétaire du *Pyrate's Bay*. Navigator dans sa jeunesse, et ancien activiste du Halo, sous le pseudonyme de Silver Raider.

Piṅk nira : ami de Kurts Lebriec.

Robur le Conquérant : inventeur et capitaine de l'*Albatros* dans le roman *Robur le Conquérant* de Jules Verne, puis de l'*Épouvante* dans *Maître du monde.* Également le nom de société sous laquelle John Erns valide les produits liés à Jules Verne.

Robert Marlac : mari d'Alexandrine Dumont-Lieber Marlac.

Shepherd « Black Rider » Junior : petit-fils du célèbre Paul Watson, le fondateur de la Earthforce Environmental Society, plus communément appelé Paul Shepherd, du nom de ses navires, les *Sea Shepherd.* Shepherd Jr. est resté dans l'ombre de l'organisation avant d'en prendre récemment la tête.

Silent Runner : ami de Kurts Lebriec.

Sobaëlo Fornieff : champion mondial d'échecs.

Stephen Galwind : écrivain à succès anglais, résident à Tréguennec, en Bretagne, ami et ancien employeur de John Erns.

Sylvia et Gerry Anderson : couple créateur, au XX^e^ siècle, de séries télévisées ayant marqué les esprits, comme *UFO, Thunderbirds,* ou encore *Cosmos 1999.*

Tom Turner : contremaître du capitaine Robur dans le roman *Robur le Conquérant,* de Jules Verne.

Udaan San Ild : ami de Kurts Lebriec.

Urgïne Eristoff-Fenshi : milliardaire russe ayant fait reconstruire le palais de la Méditerranée à Nice. Grande amie d'Agathe Dumont-Lieber. Héritière de l'empire financier et

industriel Eristoff-Fenshi, dont une partie des actifs est liée à l’entité sino-russe Wángzǐ 7 3Eɜda Corp.

TERMES

1789 : mouvement dénonçant les privilèges et les collusions d'intérêts des puissants, ainsi que l'oppression des faibles par l'économie globale. Devenu un lieu de bas lynchage médiatique depuis le départ des fondateurs.

Afrique SE unie (l') : Afrique subéquatoriale unie. À l'instar des régions du nord de l'Équateur qui devinrent un seul et même État quelques années auparavant, l'union fédérale que représente l'Afrique SE unie, par sa volonté d'autonomie au regard des ressources présentes sur son territoire, est en passe de devenir un acteur économique mondial d'importance. Elle a également su saisir au vol l'opportunité offerte par le développement du Halo, et possède à présent le plus fort taux d'entités économiques de petite taille, en proportion de sa population.

Air Master : dirigeable Lockheed-KuangChi, destiné au transport de passagers.

Albatros (l') : navire volant plus lourd que l'air, créé par l'ingénieur Robur dans le roman *Robur le Conquérant*, de Jules Verne.

Alexandra David-Néel (l') : première nef du projet de colonisation lointaine *Douar-Ganesh.*

Alliance du Golfe (l') : union économique des anciens pays producteurs de pétrole du golfe Persique. Créée par le Qatar pour faire face à l'effondrement du règne du pétrole, cette alliance mise à la fois sur le développement touristique international et l'investissement, à l'échelle du globe, dans des entreprises de développement de haute technologie.

Araignée d'informations : mini-robot équipé de capteurs, utilisé par les flux d'informations pour s'infiltrer dans des endroits réputés inaccessibles.

Bentley Continental : modèle luxueux d'automobile à moteur thermique réalisé en 1955.

BigWorm (le) : virus ayant ravagé le Halo il y a une vingtaine d'années. Souvent prononcé « BigWone », contraction du « Big One », le tremblement de terre que tout le monde attend encore, et de « Worm ». Également nommé Shai-Hulud, Grand-Père des Vers, en référence à la saga *Dune* de l'auteur Frank Herbert, ou encore CloudZilla, en référence à la créature destructrice venue du Japon.

Blue Dream : entité économique américaine proposant le sommeil cryogénique.

BNF (la) : Bibliothèque nationale de France.

Bonne nuit les petits : mouvement de protestation, également connu sous le nom des Insomniaques, contre la multiplication

des directives européennes.

Care : branche des Conventions unifiées concernant le personnel de maison, d'entraide et de bien-être.

CECE (la) : Communauté européenne commerciale étendue. Entité de commerce liée historiquement à l'Europe des nations, puis étendue à des régions ou à des entreprises aux intérêts proches de ceux de l'Europe, mais résidant hors de ses frontières. Souvent abrégée en CE^2.

Cinquième Grande Réforme d'harmonisation des territoires : réforme visant à regrouper une nouvelle fois les départements au sein des nations de la Communauté européenne.

Compfarm : *computer farm.* Contrairement aux centres de calcul des grands acteurs économiques, les fermes de calcul consistent en un vaste réseau d'ordinateurs individuels disséminés de par le monde, dont les propriétaires partagent une partie de la puissance de calcul, le plus souvent en échange de services.

Compagnie postale : nom pris par les anciens PTT lors de la privatisation totale du réseau. Les privés ont conservé le terme « Poste » pour simplifier les choses, et maintenir une certaine continuité. Toutefois, la Compagnie postale ne dessert plus que les endroits reculés, non rentables.

Compagnie des Glaces (la) : célèbre saga de l'auteur français Georges-Jean Arnaud, présentant un futur sous l'emprise d'une aire glaciaire, dans laquelle le Rail est roi.

Conventions free mind, free will, free hands : souvent abrégées en 3F. Conventions accordant une totale liberté d'action pour les joueurs dans certains e-nivers du Halo.

Conventions Fu-Fo-Fr (*free use for fair royalties***)** : conventions faisant tomber dans un domaine semi-public les créations dépassant leur créateur. Dans le cas d'une utilisation de la création par un tiers, ce dernier se doit de verser des droits – normalement en proportion du succès de cette création de seconde main. Le créateur original ne peut empêcher l'utilisation de la création l'ayant *dépassé.*

Ces conventions ont été mises en place à la suite de l'utilisation sauvage, via le Halo, de créations originales, et de l'impossibilité matérielle de l'empêcher.

Cyclope : terme d'usage pour les bandeaux de réalité virtuelle, ou lunettes augmentées, permettant l'accès aux contenus du Halo. Ray-Ban a sorti les premiers modèles esthétiques et popularisés par des stars, le Ray-band, dit le Ray. Depuis lors, la marque reste un symbole de qualité dans le domaine.

Ray-ban équipe l'armée américaine, tout comme elle équipait les pilotes de chasse de son fameux modèle de lunettes Aviator, au XX^{e} siècle.

CU : Conventions unifiées. Conventions sociales liées à une activité professionnelle, pouvant se substituer légalement aux diverses conventions historiques préexistantes dans les pays qui les ont acceptées et validées. Ces conventions ont été créées pour

les entreprises à vocation inter-CECE, afin de simplifier le côté administratif.

DarkNodes : zones du DeepMesh réputées inaccessibles, au point d'être devenues une légende urbaine.

DeepMesh : ensemble de données et de liens cryptés du Halo, non répertoriés, non indexés, utilisés à des fins criminelles. Évolution de ce qui était autrefois appelé Dark Net, ou Deep Net.

Diode de discrétion : diode lumineuse équipant tout appareil capable de filmer ou d'enregistrer, que cela soit pour conserver les sons et les images ou simplement les retransmettre. La réglementation sur le droit à l'image et la discrétion individuelle la rend obligatoire et visible de tous lorsque l'appareil use de ses fonctions de captation de l'environnement.

Directive EspUre : directive Espace et Verdure. *« Un espace, une aire : de l'air. »* (Souvent déformée par ses détracteurs en « directive EspAir », à cause du slogan.) En accord avec le Grand Plan de forestation européen, cette directive donne aux gouvernements le droit d'utilisation, à fin de plantation d'arbres, de quatre-vingts pour cent des surfaces privées inutilisées lorsque celles-ci sont supérieures à un hectare. Les terrains restent bien entendu la propriété pleine et entière de ceux qui les possèdent, l'État se chargeant de l'entretien des forêts ainsi créées.

La directive oblige également les propriétaires à « forester » leurs petites surfaces, en fonction d'un barème superficie/nombre d'arbres.

Directive No Weight But Real : surnommée *Size Doesn't Matter*. La directive a supprimé, via un programme étalé sur cinq ans, l'usage de l'argent liquide dans la Communauté européenne.

Directive RecyclAir : directive concernant le recyclage du papier. *« Recycler, c'est respirer. »* En accord avec le Grand Plan de forestation européen, et devant l'impossibilité, pour le bon fonctionnement des administrations, de se passer totalement de papier, cette directive a restreint l'usage de ce dernier. Il est strictement réservé aux services publics et aux armées.

Depuis la directive EspUre, les nouveaux ouvrages étaient exclusivement imprimés sur du papier recyclé. La nouvelle directive RecyclAir interdit l'édition nouvelle d'ouvrages papier, au profit du numérique qui avait déjà conquis une très grande part du marché. Le recyclage des anciens ouvrages, au profit des institutions, fut mis en place, avec une prime invitant les citoyens à se débarrasser de leurs bibliothèques.

La France, cependant, après une longue bataille, remporta l'autorisation de poursuivre l'édition papier de certains ouvrages, toutefois sous l'œil d'une commission jugeant de la pertinence de l'édition, en fonction de son importance culturelle.

Directives 4Good : *« Bon pour votre corps. Bon pour votre esprit. Bon pour votre santé. Bon pour tous ! »* Ensemble de conseils, plus que de mesures, visant à promouvoir auprès des populations les règles d'une vie saine et harmonieuse.

La directive n'entraîne aucune obligation, mais l'achat de produits considérés comme listés hors 4Good, dûment recensés

et automatiquement liés à l'identifiant universel de l'acheteur, provoque une variation notable, et instantanée, de ses cotisations quotidiennes santé.

Domaine de Clairchamps-Eristoff : *« The Champagne Under The Moon. »* Champagne russe, sur cépage français, reconnu et apprécié mondialement.

Douar-Ganesh (programme) : projet de colonisation lointaine, mené conjointement par l'Inde et l'Afrique SE unie. Le nom est l'association des termes Vimaan Ganesh pour les nefs indiennes et Douar Junt Fass pour celles d'Afrique.

Eagle Flare : expédition dite de la fournaise de Jupiter, menée par l'exploratrice et aventurière Pearline Khan.

e-cologie : dérivé du terme écologie ; désigne l'ensemble des liens existant entre les éléments du Halo, ainsi que leurs interactions.

e-cône : dérivé du terme icône ; désigne les représentations en hommage aux célébrités, réalisées dans le Halo par leurs admirateurs.

e-nivers : terme désignant communément les univers virtuels persistants s'épanouissant dans le Halo. Le jeu de rôle *Ultima Online* fut l'un des pionniers un peu avant les années 2000, suivi de *Second Life* peu après, ce dernier se voulant une extension dans le virtuel du monde réel.

e-pidémique : dérivé du terme épidémique ; qualifie une information qui se répand rapidement, souvent conçue

spécifiquement dans ce but. A peu à peu remplacé le qualificatif « viral » utilisé au début du siècle.

e-wizard : magicien de l'image, illusionniste. Terme principalement associé aux infographistes des grandes entités économiques, ou au service de célébrités.

Eol Park : site éolien.

FluX : flux du Halo spécifiquement dédié à la pornographie.

Fourmis : terme désignant les halocinés qui font l'expérience d'une seconde vie dans les e-nivers conçus comme des jeux, mais sans y être actifs. En appréciant l'ambiance, ils ne désirent qu'y passer de bons moments.

Freedom Ships (programme) : projet de navires-États circulant dans les eaux internationales, lieux de résidence de personnes aisées ou influentes désirant échapper aux taxes et aux lois de leur nation d'origine. Abandonné après la mise à flot de deux navires, le *Freedom Star* et le *Freedom Brand,* après le noyautage par la mafia du premier.

Freegame : jeu pour lequel l'accès ne nécessite ni abonnement, ni visionnage de publicité, ni enregistrement de l'IU.

Frelon d'informations : mini-drone équipé de capteurs, utilisé par les flux d'informations pour s'infiltrer dans des lieux réputés inaccessibles. Parfois armé pour détruire d'autres mini-drones.

Fontaine (la) : revue hermétique à tirage restreint, uniquement sur souscription.

Galen 24-Fu : désignation de l'une des dernières exoplanètes découvertes.

Grande Aquitaine : département constitué lors de la Cinquième Grande Réforme d'harmonisation des territoires, dont les limites sont formées par les lignes Rochefort – Clermont-Ferrand, et Clermont-Ferrand – Narbonne.

Cette nouvelle réforme a réduit le nombre de départements à cinq : Paris Centre-France, Fr1 ; le Pays de Bretagne et de Normandie, Fr2, le Grand Nord-Est, Fr3 ; la Grande Aquitaine, Fr4, et le Grand Sud-Est, Fr5.

Après un long recours, le Grand Nord-Ouest et le Grand Sud-Ouest, tels que les avait nommés la commission chargée de la réforme – dans un esprit de simplification et d'égalité –, la Grande Aquitaine, ainsi que le Pays de Bretagne et de Normandie, ont réussi à faire changer leur dénomination.

Grande braderie de 32 (la) : surnom donné à la grande vente de livres organisée par le Vatican pour renflouer ses caisses, à laquelle seuls les collectionneurs fortunés du globe ont eu les moyens de participer.

Grilles de navigation, ou de trafic : répartition au sein des zones, gérées par des ias, dans lesquelles la circulation d'automobiles autonomes a été mise en place. Pour des raisons de coût, et donc de rentabilité, certaines régions éloignées des grandes agglomérations ne sont pas couvertes.

Guides unis du Verbe : mouvement fondamentaliste religieux issu des différents courants tenant de l'Ancien Testament. Soupçonnés, avec les Liberators, d'être à l'origine du BigWorm.

Halo (le) : ou Cloud, Nuée, e-Sphère. Également appelé Nappe, ou Fog lorsqu'il devient incompréhensible. Ancien réseau Internet, dit Net ou Web à l'époque où les contenus étaient encore stockés sur les disques durs des machines.

L'avènement des réseaux et des transmissions à vitesse absolue ainsi que la volonté des populations d'avoir accès à leurs données partout, en toutes circonstances, grâce à des appareils de plus en plus légers, ont amené le règne du stockage à distance. Seules quelques industries sensibles conservent le principe du stockage exclusivement à domicile.

Halociné : terme péjoratif employé pour désigner ceux et celles qui sont plongés en permanence dans le Halo, dont c'est la réalité effective.

HopeShips : nom donné par les flux d'informations au projet indien *Vimaan Ganesh* de colonisation lointaine.

ia : intelligence artificielle. Pionnière dans le domaine, l'Inde l'utilise dans la gestion et la maintenance des nefs du projet *Vimaan Ganesh.* Si les ias ne possèdent pas encore les capacités spécifiques à l'intelligence humaine, leurs facultés de traitement des informations et des problèmes à grande échelle, associée à des facultés d'apprentissage par répétition-comparaison, en font des auxiliaires fiables et précieuses.

IA : intelligence autonome. Prochaine étape de l'ia, sur laquelle travaillent les scientifiques du monde entier, à partir des travaux que les Indiens ont rendus publics. Encore du domaine de la science-fiction à l'heure actuelle.

i.as : intelligence assistante. Escroquerie des industriels pour donner plus d'importance qu'ils n'en ont aux programmes informatiques liés à leurs objets dits intelligents. Les informaticiens parlent d'UR, ultra-répondant, ou sur-répondant dans le cas d'utilisation de techniques permettant d'anticiper les besoins de l'utilisateur.

IDN : identité numérique. Fichier-somme de tous les accès au Halo, des transactions, conversations, échanges de données et déplacements physiques de l'accès d'une personne, l'ensemble lié à son identifiant universel.

L'existence de fichiers IDN est unanimement démentie par les services de police et de sécurité.

INPI : Institut national de la propriété intellectuelle. Vieille institution française, enviée par les créateurs du monde entier.

Ituzu-Benz : branche de la marque automobile japonaise Ituzu, spécialisée dans les véhicules confortables d'usage fréquent.

Ituzu-Bentley : branche de la marque automobile japonaise Ituzu, spécialisée dans les véhicules de luxe.

Ituzu-Bentley Smart Bullet : petit véhicule citadin à deux places, de la marque automobile japonaise Ituzu, issu de la luxueuse gamme Oiseau de Printemps.

IU : identifiant universel. Création française, l'identifiant personnel, délivré systématiquement à la naissance depuis 2029, permet un accès libre au Halo – données et communications – sur la base de la convention révisée des Droits de l'homme. L'IU permet également de régler les dépenses et de s'identifier auprès des administrations européennes.

Dans la Communauté européenne commerciale étendue, il est la clef de l'accès aux transports (particuliers et communs), à l'énergie, aux communications et aux garanties santé.

Rapidement adopté par le reste du monde, il est devenu le moyen le plus fiable et rapide, sur le globe, de s'identifier, de communiquer et de régler ses dépenses.

Kumpëst Forges : ateliers du grand plasticien sculpteur russe, Igor Kumpëst.

Kyën Shyu Wyan : entité chinoise proposant le sommeil cryogénique. Partenaire du projet indien *Vimaan Ganesh.*

Labels de tourisme : distinctions liées au statut Patrimoine vivant de certaines régions : True Past (tPast) pour les sites présentant un passé historiquement véritable, attesté par la Commission du patrimoine vivant ; StoryPast (sPast) pour les sites présentant un passé romancé ; Could Be Past (cPast) pour les sites présentant un passé quelque peu remanié, mais qui aurait pu être ; Fantasy Past (fPast) pour les sites présentant un passé totalement imaginaire.

Liberators (les) : mouvement récent visant à libérer l'humanité de son asservissement au matériel. Soupçonnés, avec les Guides unis du Verbe, d'être à l'origine du BigWorm.

LifeStories : terme désignant la diffusion en continu (ou presque) de la vie quotidienne de personnes, qu'elles soient virtuelles ou réelles, célèbres, excentriques, ou tout simplement banales.

Light House : maison d'édition d'ouvrages de luxe papier, spécialisée dans les arts et les sciences, reconvertie au numérique total, avec peu de succès, après la directive RecyclAir.

Lockheed-KuangChi : entité américano-chinoise de conception et de fabrication de dirigeables.

The Lord of the Rings : nom donné à l'anneau formé autour de l'équateur de la Lune, avant leur lancement, par les deux cents nefs de colonisation lointaine du programme *Douar-Ganesh.* Référence au roman du même nom, de John Ronald Reuel Tolkien, célèbre auteur du XX^{e} siècle.

Magic Carpet : entité qatarie, l'une des plus importantes, de tourisme virtuel. Spécialisée dans la présentation romanesque ou merveilleuse des lieux dont elle propose la visite à ses clients. Le Qatar, après avoir massivement investi dans le tourisme *réel* dans la première moitié du siècle, en prévision de la fin de règne du pétrole, s'est naturellement tourné, avec succès, vers sa version virtuelle.

Malle : terme de marine ancienne utilisé par les navigators pour désigner l'unité de stockage – généralement une aiguille de données, qu'ils gardent sur eux –, sur laquelle ils conservent les éléments précieux qu'ils ne désirent pas confier au Halo.

Manœuvres, écuyers, djinns : types spécifiques d'intelligences assistantes, utilisées principalement dans la programmation.

Marco Polo : entité européenne de tourisme international, propriétaire temporaire de nombreux lieux de Patrimoine vivant.

Marco Polo (le) : seconde nef du projet de colonisation lointaine *Douar-Ganesh.*

Mouche d'informations : mini-drone équipé de capteurs, utilisé par les flux d'informations pour s'infiltrer dans des lieux réputés inaccessibles.

Navigators : terme par lequel se qualifiaient eux-mêmes des e-déalistes du Halo au début du siècle. Souvent liés à des mouvements communautaires de retour à une vie plus simple et plus saine, alliée au formidable moyen de partage et de communication qu'est le Halo.

NewForest : société européenne spécialisée dans la production d'arbres et de plantes génétiquement adaptés, dans le cadre de la lutte pour le climat. Leader mondial dans le domaine depuis sa participation au Grand Plan de forestation européen.

Nouvelles Éditions Hetzel : maison d'édition fondée par John Erns, visant à la postérité de l'œuvre de Jules Verne, tout d'abord

en version papier, puis en numérique après l'adoption de la directive RecyclAir.

Oasis : quartier fermé ou simple habitation, généralement de luxe, autonome en matière de ressources énergétiques. Dénommé Fief lorsqu'il est sous conventions sociales ou commerciales indépendantes du pays dans lequel il est bâti.

Old Park : entité londonienne de taxibots, utilisant la nostalgie de l'empire colonial comme décorum.

Orphelins du Rêve : terme utilisé pour qualifier les enfants issus de familles tiers-vivantes.

Oxa-9 : arbres oxalogènes de la neuvième génération, génétiquement adaptés pour absorber le CO_2 et le transformer en calcaire dans le sol, entre leurs racines. Produit de la société européenne NewForest.

Patrimoine vivant (territoire) : région s'étant entièrement vouée au tourisme de masse patrimonial. Le plus souvent, la vie y est organisée à l'image de celle d'une époque passée. Les produits de l'artisanat et l'industrie locale sont uniquement destinés à la vente aux visiteurs. Les habitants-acteurs sont généralement payés par le département, qui lui-même tire ses revenus de contrats passés avec les entités économiques œuvrant dans le domaine du voyage et du tourisme.

Patrimoine solaire de l'humanité : équivalent outre-globe du Patrimoine mondial de l'humanité. Le premier à obtenir cette appellation et protection fut le site d'alunissage d'*Apollo 11*.

Suivirent, entre autres : le site du crash de la sonde *Mars 2* ; la sonde *Voyager 1*, perdue dans l'espace ; la sonde *Rosetta*, toujours accrochée à la comète Churyumov-Gerasimenko ; ou encore le roadster Tesla, *Heavy Metal Starman*, qui poursuit pour quelques millions d'années encore son orbite héliocentrique avant de rejoindre le Soleil, ou d'être éjecté hors du Système solaire.

Pharos : *« Une lumière à travers les brumes d'un nouvel obscurantisme. »* Hebdomadaire à tendance complotiste.

Pluies grises : pluies chargées en métaux lourds, ou en substances toxiques.

Pocket World : entité africaine de tourisme international virtuel, spécialisée dans la recréation infographique précise des lieux à différentes époques.

Ragflux : terme désignant les flux d'informations à scandale.

Rainbow scale : échelle de gravité des alertes aux précipitations.

RD : *real definition.* Définition si détaillée des images qu'elles en deviennent réelles.

Recentrement général : décision de la Russie réunie visant à regrouper ses ressources industrielles afin de lutter contre les concurrences chinoise et indienne.

Rhodan Factory : entité économique culturelle exploitant le personnage de Perry Rhodan et de son univers, créés par les auteurs allemands K.H. Scheer et Walter Ernsting, au milieu du

xxe siècle. La Rhodan Factory a été le sponsor de la première base lunaire – chinoise –, dont l'un des modules s'appelle *Dì Sān Zhǒng Lìliàng* (*La Troisième Force*).

Miănfèi Jūmín Yuèliàng : mouvement indépendantiste lunaire, dont le nom peut être traduit par Libres Sélénites. Ils arborent comme symbole une image stylisée de la Lune s'éloignant de la Terre, entourée du slogan « *Goodbye blue sky, goodbye…* ».

Scriptmaster : professionnel de la communication. Souvent employé par les célébrités, les politiciens et politiciennes, afin de romancer les faits présentés au public.

Scriptdoll : personnalité, homme ou femme, virtuelle ou réelle, lancée via les LifeStories.

Sea Shepherd XII (le) : dernier navire en date de la Earthforce Environmental Society, fondée au siècle dernier par Paul Watson.

Les Sincères Témoins du créateur de toutes choses : communément appelés les Sincères Témoins, Sincères ou Témoins. Renaissance de la très ancienne philosophie des Cathares.

Sleepers : terme désignant les clients des entités de sommeil cryogénique telles que l'Américaine Blue Dream et la Chinoise Kyën Shyu Wyan.

Taxibot : taxi autonome des grandes agglomérations. Souvent surnommé TaxYbot – en référence aux robots d'assistance – à cause de son interface i.as en forme de visage humain. Cet

élément particulier a été conçu pour donner un sentiment de sécurité au passager, ainsi qu'un côté humain à la course.

Chaque entité économique possède ses propres effigies-chauffeurs, dûment déposées, avec leurs réactions et aspects spécifiques. Au Royaume-Uni, la plus importante, la LoR, utilise les personnages du célèbre auteur du siècle précédent, John Ronald Reuel Tolkien, et ce depuis la création des conventions Fu-Fo-Fr.

Aux États-Unis et libres cités d'Amérique, certaines entités économiques privilégient des aspects de personnalités du spectacle, du cinéma, de jeux ou de romans.

Tempête Laëlla (la) : violente tempête ayant ravagé l'ouest du Royaume-Uni.

Temple's United Minds Foundation : fondation fondée par Alexia Temple, de la famille de Grandin Temple, pour l'étude et l'épanouissement des autistes. La fondation fait de son mieux pour donner à ses membres les moyens de s'intégrer dans la vie en fonction de leurs capacités.

Tiers-vivant : terme désignant une personne vivant une grande partie de son existence dans un e-nivers, ce que l'on appelle une tierce-vie.

Universal Minimum Means : ou U2M, moyens minimaux de vie accordés à toute personne née après 2031. Généralisé tout d'abord dans la CECE, le système s'est étendu à la plus grande partie des pays industrialisés. Les moyens de vie reconnus

comme minimaux comprennent, en général, l'accès libre au Halo, une allocation de logement et de nutrition, ainsi qu'un pécule d'*épanouissement*.

Témoin universel (service) : secteur de l'INPI, créé spécifiquement pour servir de témoin lors de la transmission informatique de documents.

Universe of Battlecraft : e-nivers de jeu fondé sur le conflit.

US*FC*A : United States and Free Cities of America. Anciens USA, malmenés par une forte crise économique en 35. Certaines villes moyennes, comme Miami, Boston ou Atlanta, suivies par d'autres, ont fait sécession de l'État dans lequel elles étaient situées, restant dans l'union à titre indépendant.

Après de difficiles négociations portant sur l'acronyme, les Free Cities ont réussi à imposer des caractères majuscules, car elles ne se considéraient pas comme moins importantes que les États. L'italique a remplacé les minuscules prévues au départ par les autorités historiques.

Place of Peace Weavers : e-nivers de jeu axé sur la mise en place de la paix et de son maintien par la diplomatie et l'économie. La majorité des joueurs y usant de méthodes plus retorses les unes que les autres, l'e-nivers est considéré comme finalement plus violent que celui de *Battlecraft*.

Vimaan Ganesh : projet indien de colonisation lointaine, devenu *Douar-Ganesh* après l'association avec l'Afrique SE unie.

Sinēmā Dēvatā'ōṁ : importante entité indienne de cinéma.

Tcherno : terme qualifiant l'engouement exponentiel du public pour un événement, un jeu, ou un concept. Référence à l'accident de Tchernobyl, et sa réaction en chaîne incontrôlée…

Tireless Alexandra : série d'animation pour enfants, présentant les exploits de l'aventurière Alexandra David-Néel.

Wángzǐ 7 3E3da Corp : entité économique globale sino-russe.

Wángzǐ 7 3E3da Enjoyment : entité économique sino-russe dans le domaine des médias, filiale de Wángzǐ 7 3E3da Corp.

Wángzǐ 7 3E3da Information : entité économique sino-russe dans le domaine de l'information, filiale de Wángzǐ 7 3E3da Corp.

Wángzǐ 7 3E3da Technology : entité économique technologique sino-russe finançant les explorations de Pearline Khan, filiale de Wángzǐ 7 3E3da Corp.

World Is Yours : entité de tourisme international de l'alliance du Golfe, propriétaire temporel de nombreux lieux de Patrimoine vivant.

Ybot : robot d'assistance, généralement de service public. Contraction de *friendly bot.*

Yuèl : antenne de l'entité économique Wángzǐ 7 3E3da Enjoyment dans la colonie sélénite.